This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN SXQE C

Digitized by Google

42577.29

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF

SAMUEL SHAPLEIGH

CLASS OF 1789

LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE
1793–1800

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY MURGER

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

HENRY MURGER

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME	1 vol.
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE	1 »
LES VACANCES DE CAMILLE	1 »
LE PAYS LATIN	1 »
SCÈNES DE CAMPAGNE	1 »
LES BUVEURS D'EAU	1 »
LE DERNIER RENDEZ-VOUS	1 »
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES	1 »
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉATRE	1 »
LE SABOT ROUGE	1 »
MADAME OLYMPE	1 »

LES NUITS D'HIVER, poésies complètes, 4e édit. 1 vol. grand in-18.

LA VIE DE BOHÈME, comédie en cinq actes.

LE BONHOMME JADIS, comédie en un acte.

LE SERMENT D'HORACE, comédie en un acte.

BALLADES ET FANTAISIES, un joli volume in-32.

POISSY. — TYP. S. LEJAY ET Cie.

Digitized by Google

SCÈNES

DE LA

VIE DE JEUNESSE

PAR

HENRY MURGER

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA.

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

42587.29
7
1873, April 24.
Shaftesbury Fund.

Digitized by Google

SCÈNES

DE LA

VIE DE JEUNESSE

LE SOUPER DES FUNÉRAILLES

I

C'était sous le dernier règne. Au sortir du bal de l'Opéra, dans un salon du café de Foy, venaient d'entrer quatre jeunes gens accompagnés de quatre femmes vêtues de magnifiques dominos. Les hommes portaient de ces noms qui, prononcés dans un lieu public ou dans un salon du monde, font relever toutes les têtes. Ils s'appelaient le comte de Chabannes-Malaurie, le comte de Puyrassieux, le marquis de Sylvers, — et Tristan-Tristan tout court. Tous quatre étaient jeunes,

Digitized by Google

riches, menant une belle vie semée d'aventures dont le récit défrayait hebdomadairement les *Courriers de Paris*, et n'avaient à peu près d'autre profession que d'être heureux ou de le paraître. Quant aux femmes, qui étaient presque jeunes, elles n'avaient d'autre profession que d'être belles, et elles faisaient laborieusement leur métier.

La carte, commandée d'avance, aurait reçu l'approbation de tous les maîtres de la gourmandise.

En entrant dans le salon, les quatre femmes s'étaient démasquées. C'étaient à vrai dire de magnifiques créatures, formant un quatuor qui sembait chanter la symphonie de la forme et de la grâce.

— Avant de nous mettre à table, messieurs, dit Tristan, permettez-moi de faire dresser un couvert de plus.

— Vous attendez une femme? dirent les jeunes gens.

— Un homme? reprirent les femmes.

— J'attends ici un de mes amis qui fut de son vivant un charmant jeune homme, dit Tristan.

Comment? de son vivant! exclama M. de Puyrasieux.

Digitized by Google

— Que voulez-vous dire? ajouta M. de Sylvers.

— Je veux dire que mon ami est mort.

— Mort? firent en chœur les trois hommes.

— Mort? reprirent les femmes en dressant la tête.

— Quel conte de fées!

— Mort et enterré, messieurs.

— Comme Marlboroug?

— Absolument.

— Ah çà, mais que signifie cela? vous êtes hiéroglyphique comme une inscription louqsorienne, ce soir, mon cher Tristan, dit le comte de Chabannes.

— Écoutez, messieurs, répliqua Tristan. La personne que j'attends ne viendra pas avant une heure; j'aurai donc le temps de vous conter l'aventure, qui est assez curieuse, et qui vous intéressera d'autant plus que vous allez en voir le héros tout à l'heure.

— Une histoire! c'est charmant. Contez! contez! s'écria-t-on de toutes parts, à l'exception d'une des femmes, qui était restée silencieuse depuis son entrée.

— Avant de commencer, dit Tristan, je crois qu'il serait bon d'absorber le premier service. Je fais cette

Digitized by Google

proposition à cause de mon amour-propre de narrateur. Vous savez le proverbe...

— Non! non! dit Chabannes, l'histoire.

— Si! si! mangeons, cria-t-on d'un autre côté.

— Aux voix! — L'histoire! — Le déjeuner! — L'histoire!

— Il n'y a qu'un moyen de sortir de là, dit Tristan; c'est de voter.

— Eh bien, votons.

— Que ceux qui sont d'avis d'écouter l'histoire veuillent bien se lever, dit Tristan.

Les trois hommes se levèrent.

— Très-bien, fit Tristan; que ceux qui sont d'avis de déjeuner d'abord veuillent bien se lever.

Trois des femmes se levèrent, et parurent fort étonnées de voir leur compagne rester assise.

— Tiens, dit l'une d'elles, Fanny s'abstient.

— Pourquoi donc? dit une autre.

— Je n'ai pas faim, répondit Fanny.

— Eh bien, il fallait voter pour l'histoire, alors.

Je ne suis pas curieuse, murmura Fanny avec indifférence.

Digitized by Google

— En attendant, reprit Tristan, l'épreuve n'a pas de résultat, et nous voilà aussi embarrassés qu'auparavant. Pour sortir de là et pour contenter tout le monde, je vais vous faire une proposition; c'est de raconter en mangeant.

— Adopté! adopté!

— D'abord, dit le comte de Chabannes, le nom de votre ami?

— Feu mon ami s'appelle Ulric-Stanislas de Rouvres.

— Ulric de Rouvres, dirent les convives, mais il est mort!

— Puisque je vous dis *feu* mon ami, répliqua tranquillement Tristan.

— Ah çà, demanda M. de Sylvers, — ce n'était donc pas une plaisanterie, ce que vous disiez?

— En aucune façon. — Mais laissez-moi raconter maintenant, dit Tristan; et il commença.

— En ce temps là, — il y a environ un an, — Ulric de Rouvres tomba subitement dans une grande tristesse et résolut d'en finir avec la vie.

— Il y a un an, je me rappelle parfaitement, inter-

Digitized by Google

rompit le comte de Puyrassieux, — il avait déjà l'air d'un fantôme.

— Mais quelle était donc la cause de cette tristesse? demanda M. de Chabannes. Ulric avait dans le monde une position magnifique; il était jeune, bien fait, assez riche pour satisfaire toutes ses fantaisies, quelles qu'elles fussent. Il n'avait aucune raison raisonnable pour se tuer.

— La raison qui vous faire une folie n'est jamais raisonnable, — dit entre ses dents M. de Sylvers.

— Folie ou raison, le motif qui détermina Ulric à mourir est la seule chose que je doive taire, continua Tristan. — Ulric s'était donc décidé à mourir, et passa en Angleterre pour mettre fin à ses jours.

— Pourquoi en Angleterre? demanda un des convives.

— Parce que c'est la patrie du spleen, et que mon ami espérait qu'une fois atteint de cette maladie, il n'oserait plus hésiter au bord de sa résolution. Ulric passa donc la Manche, et, après avoir demeuré à Londres quelques jours, il alla habiter dans un petit village du comté de Sussex. Là, il recueillit tous ses

Digitized by Google

souvenirs; il passa en revue tous ses jours passés, toutes ses heures de soleil et d'ombre. Il se répéta qu'il n'avait plus rien à faire dans la vie; et après avoir mis ses affaires en ordre, il prit un pistolet et s'aventura dans la campagne, où il chercha longtemps un endroit convenable pour rendre son âme à Dieu. Au bout d'une heure de marche il trouva un lieu qui réalisait parfaitement la mise en scène exigée pour un suicide. Il tira alors de sa poche son pistolet, qu'il arma résolûment, et dont il posa le canon glacé sur son front brûlant. Il avait déjà le doigt appuyé sur la détente et s'apprêtait à la lâcher, quand il s'aperçut qu'il n'était pas seul, et qu'à dix pas de lui il avait un compagnon s'apprêtant également à passer dans l'autre monde.

Ulric marcha vers ce malheureux, qui avait déjà le cou engagé dans le nœud d'une corde attachée à un arbre.

— Que faites-vous? lui demanda Ulric.

— Vous le voyez, dit l'autre, je vais me pendre. Seriez-vous assez bon pour m'aider un peu; je crains de me manquer tout seul, n'ayant pas ici les commodités nécessaires.

Digitized by Google

— Que désirez-vous de moi, et en quoi puis-je vous être utile, monsieur? demanda Ulric.

— Je vous serais infiniment obligé, répondit l'autre, si vous vouliez me tirer de dessous les pieds ce tronc d'arbre, que je n'aurai peut-être pas la force de rouler loin de moi quand je serai suspendu en l'air. Je vous prierai aussi de vouloir bien ne pas quitter ces lieux avant d'être bien sûr que l'opération à complétement réussi.

Ulric regarda avec étonnement celui qui lui parlait ainsi tranquillement au moment de mourir. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, et dant les traits, le costume, le langage attestaient une personne appartenant aux classes distinguées de la société.

— Pardon, lui demanda Ulric, je suis entièrement à vos ordres, prêt à vous rendre les petits services que vous réclamez de moi : il faut bien s'entr'aider dans ce monde; mais pourrais-je savoir le motif qui vous détermine à mourir si jeune? Vous pouvez me le confier sans craindre d'indiscrétion de ma part, attendu que moi-même je me propose de

Digitized by Google

me tuer sous l'ombrage de ce petit bois. Et Ulric montra son pistolet à l'Anglais.

— Ah! ah! dit celui-ci, — vous voulez vous brûler la cervelle, — c'est un bon moyen. On me l'avait recommandé; — mais je préfère la corde, — c'est plus national.

— Serait-ce à cause d'un chagrin d'amour? demanda Ulric en revenant à son interrogatoire.

— Oh! non, dit l'Anglais, je ne suis pas amoureux.

— Une perte de fortune?

— Ah! non, je suis millionnaire.

— Peut-être quelques espérances d'ambition détruites?

— Je ne suis pas ambitieux,

— Ah! j'y suis, continua Ulric, — c'est à cause du spleen, l'ennui...

— Ah! non, j'étais très-heureux, très-joyeux de vivre.

— Mais alors...

— Voici, monsieur, puisque cette confidence paraît vous intéresser, le motif de ma mort. — Il y a deux

Digitized by Google

ans, au milieu d'un souper, j'ai parié avec un de mes amis que je mourrais avant lui. La somme engagée est très-considérable, et le pari est connu dans les trois royaumes. Et comme la mort n'a pas voulu venir à moi depuis ce temps, si je ne suis pas allé à elle dans une heure, j'aurai perdu mon pari... Et je veux le gagner... Voilà pourquoi...

Ulric resta stupéfait.

— Maintenant, monsieur, que vous avez reçu ma confidence, je vous rappellerai la promesse que vous m'avez faite, dit l'Anglais, qui, monté sur le tronc d'arbre, venait de se remettre la corde au cou.

— Un instant, monsieur, de grâce, je n'aurai jamais le courage :

— Eh ! monsieur, dit l'autre, pourquoi donc m'avoir interrompu alors. Je n'ai pas de temps à perdre si je veux gagner mon pari. Il est minuit moins dix minutes, et à minuit il faut absolument que je sois mort. En disant ces mots, voyant que l'aide d'Ulric allait lui faire défaut, l'Anglais chassa d'un coup de pied le tronc d'arbre qui l'attachait encore à la terre et se trouva suspendu.

Digitized by Google

L'agonie commenca sur-le-champ. Ulric ne put assister de sang froid à cet horrible spectacle, et se sauva dans un champ voisin.

Au bout d'une demi-heure il revint près de l'arbre changé en gibet, et trouva l'Anglais roide, immobile, parfaitement mort. Cette vue donna à penser à mon jeune ami. Il trouva la mort fort laide, et renonça soudainement à aller lui demander la consolation des maux que lui faisait souffrir la vie. Seulement il se trouvait dans une situation fort embarrassée; car il avait écrit la veille à un de ses amis qu'il avait mis fin à ses jours, et il considérait comme une lâcheté un retour sur cette résolution. Il s'effrayait du ridicule qui allait rejaillir sur lui quand on apprendrait ce suicide avorté, chose aussi pitoyable à ses yeux qu'un duel sans résultat.

Il en était là de ses hésitations quand il aperçut à terre le portefeuille de l'Anglais pendu. Ulric l'ouvrit et y trouva une foule de papiers, et entre autres un passe-port d'une date récente et pris au nom de sir Arthur Sydney. Ces papiers étaient ceux du défunt; et ce nom d'Arthur était également le sien; et voici

Digitized by Google

l'idée qui vint à l'esprit d'Ulric : il prit son portefeuille, qui contenait les papiers attestant son identité à lui, et les glissa dans le portefeuille du mort, après en avoir retiré le passe-port et les autres papiers, qu'il mit dans sa poche,

Grâce à ce stratagème, Ulric passa pour mort. Son suicide, annoncé par les feuilles anglaises, fut répété par les journaux français. Ulric assista à son convoi funèbre; et après s'être rendu lui-même les derniers honneurs, il partit pour le Mexique sous le nom de sir Arthur Sydney. Revenu à Londres il y a environ six semaines, il m'écrivait les détails que je viens de vous raconter.

— Tout cela est, en vérité, très-merveilleux, dit Chabannes; mais si M. Ulric de Rouvres revient à Paris, sa position y sera au moins singulière. Sous quel nom prétend-il exister maintenant? Reprendra-t-il le sien ou conservera-t-il celui de Sydney?

— Je crois qu'il prendra un autre nom, répondit Tristan.

— Mais, fit observer M. de Chabannes, ce sera inutile. Il ne tardera pas à être reconnu dans le monde.

Digitized by Google

— Il n'ira pas dans le monde, dit Tristan; je veux dire par là qu'il ne fréquentera pas cette partie de la société parisienne qu'on appelle le monde.

— Il aura tort, fit le comte de Puyrassieux. Dans les premiers jours son aventure pourra lui attirer quelques regards, on chuchotera peut-être sur son passage; mais au bout d'une semaine on n'y pensera pas, et on parlera d'autre chose. Sa position sera au contraire fort avantageuse. Toutes les femmes vont se l'arracher.

— Ulric ne retournera plus dans le monde, messieurs, dit Tristan.

— Mais pourquoi? demandèrent les jeunes gens.

— Pourquoi? dit tout à coup l'indifférente Fanny, en chassant du bout de ses doigts effilés les boucles de cheveux qui semblaient par instant faire à son visage un voile tramé de fils d'or : — pourquoi? c'est bien simple. M. Ulric ne peut plus reparaître dans le monde, parce qu'il est ruiné.

— Ruiné ! dirent les jeunes gens.

— Nécessairement, continua Fanny. Il n'est pas mort, c'est vrai; mais on l'a cru tel pendant six mois.

Digitized by Google

Il y a eu un acte de décès; et comme M. Ulric de Rouvres n'avait d'autre parent que son oncle, le chevalier de Neuil, toute la fortune de son neveu a dû retourner entre les mains de celui-ci.

— Eh bien, dit M. de Puyrassieux, l'oncle fera une restitution d'héritage.

— Il ne le pourra plus, continua la blonde Fanny avec la même tranquillité. A l'heure où nous sommes, M. le chevalier de Neuil est aussi pauvre que les vieillards qui sont aux Petits-Ménages.

— Ah! la bonne plaisanterie, dit M. de Chabannes; mais songez donc, ma belle enfant, que ce vieillard, qui aurait remontré des ruses à tous les avares de la comédie classique, avait en main propre au moins vingt mille livres de rente; et si, comme on peut le supposer, il a hérité de son neveu, celui-ci ayant cinquante mille livres de rente, M. de Neuil, qui joue la bouillotte à un liard la carre, et qui est plus mal vêtu que son portier, est actuellement plus que millionnaire.

— J'ai dit ce que j'ai dit, répéta Fanny. M. le chevalier de Neuil n'a plus le sou.

Digitized by Google

— Ah çà! mais il avait donc un vice secret, ce vieillard? demanda Chabannes.

— Il était l'ami de madame de Villerey, répondit Fanny; et, puisque vous paraissez l'ignorer, messieurs, je vous dirai que madame de Villerey avait pour habitude d'imposer à ses favoris l'obligation d'être les clients de son mari.

— Eh bien, la maison de banque de Villerey est une bonne maison, dit M. de Puyrassieux.

— La maison de Villerey a perdu dix-sept millions à la bourse dans la quinzaine dernière, dit Fanny; si l'un de vous a des fonds dans cette maison, je lui conseille de mettre un crêpe à son portefeuille : M. de Villerey est en fuite.

— Il emporte vos regrets, n'est-il pas vrai, ma chère? fit M. de Puyrassieux avec un sourire qui était une allusion.

— Il m'emporte aussi soixante-quinze mille francs, c'est ce qui me rend un peu massade ce soir; mais c'est une leçon, cela m'apprendra à faire des économies, ajouta la jeune femme.

En ce moment un garçon du restaurant vint aver-

Digitized by Google

tir Tristan qu'un monsieur le faisait demander.

— C'est Ulric sans doute, dit Tristan; et, se retournant vers Fanny, il lui dit tout bas à l'oreille :

— Ma chère enfant, vous vous êtes trompée, mon ami Ulric n'est pas ruiné.

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait, à moi? dit Fanny.

— Remettez votre masque un instant, continua Tristan.

— Mais... pourquoi? demanda la jeune femme, en rattachant néanmoins son loup de velours.

— Qui sait? dit Tristan, peut-être pour regagner les soixante-quinze mille francs que vous avez perdus.

II

Trois jours auparavant Ulric de Rouvres était à Plymouth, et, sous le nom d'Arthur Sydney, s'apprêtait à partir pour l'Inde anglaise, où il voulait aller faire la guerre sous les drapeaux de Sa Majesté Britannique. Au moment de s'embarquer il reçut de France

Digitized by Google

une lettre dont la lecture changea soudainement ses projets; car il alla sur-le-champ faire une visite à l'Amirauté, et il en sortit pour prendre ses passeports pour la France, où il était arrivé aussi promptement que si le paquebot et la chaise de poste qui l'avaient amené eussent eu des ailes.

Voici quel était le contenu de la lettre qui avait motivé cette arrivée si prompte :

« Mon cher Ulric,

« Vous savez si je suis votre ami. Je crois vous en avoir donné des preuves en maintes circonstances. Je vous ai vu, il y a un an, brisé par le coup de tonnerre d'un grand malheur. C'était votre première passion sérieuse. Vous avez faibli sous les coups de ces violents ouragans qui éclatent au début de la jeunesse, et vous avez roulé au fond de cet abîme où le désespoir vertigineux a plongé votre esprit dans de noirs tourbillons. Selon l'usage, vous avez voulu mourir, et pour accomplir ce projet vous êtes allé en Angleterre, la patrie du spleen. Là, vous avez mis fin à vos jours, et vous êtes maintenant convenable-

Digitized by Google

ment enterré dans un cimetière du comté de Sussex. Selon vos vœux, on a mis sur votre tombe un saule en larmes, et on a planté de ces petites fleurs bleues qui étoilent les rives des fleuves allemands. Vous êtes on ne peut plus mort, et vos amis ne vous attendent plus qu'au jugement dernier. Ayez donc l'obligeance de ne point reparaître avant l'époque où les fanfares de l'Apocalypse convoqueront le monde à une résurrection officielle. Vous pouvez, du reste, dormir en paix. J'ai scrupuleusement accompli les ordres divers que vous avez bien voulu me donner dans votre testament. Je dois, pour votre satisfaction, vous déclarer que vous avez été généralement regretté. Votre décès a fait couler des larmes des plus beaux yeux du monde. Vous étiez certainement le meilleur valseur qui ait jamais glissé sur un parquet ciré, au milieu du tourbillon circulaire que dirige l'archet de Strauss. En apprenant votre décès, ce grand artiste a ressenti un chagrin profond; et au dernier bal qui a eu lieu au Jardin d'hiver, il avait mis, pour témoigner sa douleur, un crêpe a son bâton de chef d'orchestre.

Digitized by Google

« Ah! mon ami, si vous n'aviez pas eu d'aussi bonnes raisons, combien vous auriez eu tort de mourir! Si vous ne vous étiez pas tant pressé, peut-être seriez-vous resté parmi nous; car je sais plusieurs mains blanches qui se fussent tendues pour vous retenir dans la vie. Enfin, comme on dit, ce qui est fait est fait : vous êtes mort, et vous avez eu l'agrément d'assister à votre convoi, car je présume que vous vous étiez adressé une lettre d'invitation; vous avez répandu des larmes sur votre tombe, et vous vous êtes regretté sincèrement. A ce propos, mon cher ami, puisque vous êtes un citoyen de l'autre monde, ne pourriez-vous pas me donner quelques détails sur la façon dont on s'y comporte? La mort est-elle une personne aimable, et fait-il bon à vivre sous son règne? Dans quelle zone souterraine est situé son royaume? Y a-t-il quatre saisons et diffèrent-elles des nôtres? Quels sont, je vous prie, les agréments dont jouissent les trépassés? Quel est le mode de gouvernement? quel est le code des lois d'outre-vie? Vous qui devez être, à l'heure qu'il est, instruit de toutes ces choses, vous devriez bien me les communiquer. Au cas où je

Digitized by Google

m'ennuierais par trop sous le vieux soleil, j'irais peut-être vous rejoindre là-bas, et je l'aurais déjà fait si je ne craignais de quitter le mal pour le pire.

« Vous avez eu l'obligeance de vous inquiéter de moi et de la façon dont je menais l'existence depuis que vous m'aviez quitté. Je suis resté le même, mon ami; ce qu'on appelle un excentrique, je crois. Mes goûts et mes habitudes n'ont aucunement varié : je dors le jour et je veille la nuit. A force de volonté et de persévérance, je suis parvenu à arrêter complétement le mouvement intellectuel de mon être, et je me trouve on ne peut mieux de cette inertie qui me permet d'entendre un sot parler trois heures, sans avoir comme autrefois le méchant désir de le jeter par la fenêtre. J'assiste avec indifférence au spectacle de la vie, qui a ses quarts d'heure d'agrément. J'ai été, il y a quelques jours, forcé de recourir à ma plume pour conserver mon cheval, attendu qu'une dépêche télégraphique, arrivée je ne sais d'où, avait ruiné mon banquier, qui m'avait fait collaborer à ses spéculations. Mais heureusement, le lendemain de ce désastre, un parent à moi mourut dans un duel

Digitized by Google

sans témoins, avec un pâté de faisan; et comme, peu soigneux de son caractère, il avait oublié de me déshériter, la loi naturelle m'a forcé à recueillir son bien, qui egalait au moins la perte que m'avait causée la pantomime du télégraphe. Vous avez dû, au reste, rencontrer cet excellent homme, qui avait pour maxime que la vie est un festin.

« Maintenant que je vous ai, trop longuement peut-être, parlé de moi, je vais vous entretenir d'une circonstance très-bizarre qui est, à vrai dire, le motif sérieux de cette lettre.

« Il y a environ huit jours, dans un souper de jeunes gens où j'avais été convié, je suis resté foudroyé par l'étonnement en me trouvant en face d'une jeune femme qui est le fantôme vivant de cette pauvre Rosette, morte il y a un an à l'hôpital, et que vous avez voulu suivre dans la mort. Cette ressemblance était si merveilleusement frappante, si complète en tous points; cette créature enfin est tellement le sosie de votre pauvre amie, qu'un instant je suis resté tout étourdi, presque effrayé, et point éloigné de croire aux revenants. Mais le doute ne m'était

Digitized by Google

pas permis : j'avais vu, comme vous, la pauvre Rosette étendue sur le lit de marbre de l'amphithéâtre; avec vous, je l'avais vue clouer dans le cercueil et descendre dans cette fosse que vous avez fait ombrager de rosiers blancs, comme pour faire à l'âme de la morte une oasis parfumée. J'ai alors interrogé cette créature, qu'un caprice de la nature a faite la jumelle de votre bien-aimée défunte; et supposant un instant qu'elle était peut-être la sœur de Rosette, je lui ai demandé si elle l'avait connue. Avec une voix qui avait les douces notes de la voix de votre amie, Fanny m'a répondu qu'elle ne l'avait point connue, et que d'ailleurs elle n'avait point de sœur. J'ai causé quelque temps avec cette fille, qui est fort recherchée dans le monde de la galanterie officielle, et je me suis convaincu que sa ressemblance avec Rosette s'arrêtait à la forme.

« Fanny est un être de perdition, une créature vierge de toute vertu. Appliquant à faire le mal une intelligence vraiment supérieure, cette fille, rouée comme un congrès de diplomates, grâce à ses relations, qui sont nombreuses, exerce dans la société où

Digitized by Google

elle vit une influence qui la rend presque redoutable, et depuis qu'elle règne avec toute l'omnipotence de ses fatales perfections, elle a déjà causé la ruine de bien des avenirs et le désastre de bien des jeunesses sans qu'une simple fois son cœur, immobilisé dans sa poitrine comme un glaçon dans une mer du pôle, ait fait une infidélité à sa raison. C'est parce que je sais de quel amour profond vous aimiez Rosette; c'est parce que moi, sceptique et railleur à l'endroit des choses de sentiment, je suis convaincu que le souvenir de cette pauvre fille, qui s'est presque immolée pour vous, comme Marguerite pour Faust, vivra autant que vous vivrez, que je vous ai instruit de ma rencontre avec celle qui est sa copie. J'ai pensé que votre nature de poëte trouverait peut-être un certain charme mystérieux à revoir, ne fût-ce qu'un instant, parée de toutes les grâces de la vie et dans tous les rayonnements de la jeunesse, la douce figure qu'il y a un an nous avons pu voir ensemble disparaître sous le vêtement des trépassés. Au cas où, comme je le présume, les détails que je viens de vous raconter exciteraient votre curiosité et vous amèneraient à

Digitized by Google

Paris, je vous ai d'avance préparé une entrevue avec Fanny. Vous nous trouverez samedi prochain, c'est-à-dire dans quatre jours, après la sortie du bal de l'Opéra, au café de Foy, où vous rencontrerez d'anciennes connaissances.

« Pour ne pas effrayer l'assemblée, il serait peut-être convenable que vous ne vinssiez pas avec votre linceul. Quitté donc ce négligé mortuaire et mettez-vous à la mode des vivants. Pour des réunions du genre de celle où je vous convie, on s'habille volontiers de noir, avec des gants et un gilet blancs. Je vous rappelle ces détails au cas où vous les auriez oubliés dans l'autre monde, où les usages ne sont peut-être pas les mêmes que dans celui-ci,

« Tout à vous,

« TRISTAN. »

III

Pendant qu'Ulric de Rouvres se rend au rendez-vous que lui avait assigné Tristan, nous donnerons au lecteurs quelques explications sur les événements

Digitized by Google

qui avaient déterminé son suicide, si singulièrement avorté.

Entré de bonne heure dans la vie, car il avait été mis en possession de sa fortune avant d'avoir atteint sa majorité, Ulric, ébloui d'abord par le soleil levant de sa vingtième année, et étourdi par le bruit que faisait ce monde où il était appelé à vivre, hésita un moment; et, comme un voyageur qui, mettant pour la première fois le pied sur un sol inconnu, craint de s'y égarer, il demanda un guide.

Il s'en présenta cinquante pour un; car, ainsi qu'aux barrières des villes qui renferment des curiosités, on trouve aux portes du monde une foule de cicerone qui viennent bruyamment vous offrir leurs services.

Ulric, ivre de liberté, voulut tout voir et tout savoir; nature ardente, curieuse et impatiente, il aurait désiré pouvoir, dans une seule coupe et d'un seul coup, boire toutes les jouissances et tous les plaisirs.

Il vit et il apprit rapidement; et, à vingt-quatre ans l'expérience lui avait signé son diplôme d'homme.

L'esprit plein d'une science amère, le cœur changé

Digitized by Google

en un cercueil qui renfermait les cendres de sa jeunesse, et l'âme encore tourmentée par d'insatiables désirs, il quitta ce monde où, quatre années auparavant, il était entré l'œil souriant et le front levé, en lui jetant la malédiction désolée des fils d'Obermann et de René; et sinistre et lamentable, il s'en retourna grossir le nombre de ceux qui épanchent sur toutes choses leurs doutes amers ou leurs audacieuses négations.

La brutale disparition d'Ulric fut accueillie dans la société par une banale accusation de misanthropie; — et au bout de huit jours, on n'en parlait plus.

De toutes ses anciennes connaissances d'autrefois, Tristan fut le seul avec qui Ulric conserva quelques relations. Un jour il vint le voir, et lui tint des discours qui ne laissèrent point de doute à Tristan sur les idées de suicide qui germaient déjà dans son esprit.

— A vingt-quatre ans, c'est bien tôt, répondit Tristan; en tout cas vous me permettrez de ne pas vous accompagner. — Ah! c'est donc vrai ce qu'on m'avait dit sur vous? Vous êtes atteint du mal du siècle, vous

Digitized by Google

aurez trop lu *Faust* et les esprits chagrins qui sont venus à sa suite. C'est plutôt l'influence de ces gens-là que tout le reste qui vous amène au bord de ce moyen extrême. Vous vous croyez mort, vous n'êtes qu'engourdi, mon cher ! Quand on a trop couru on est fatigué, cela est naturel. Vous êtes dans une époque de repos ; mais, demain ou après, vous jetterez par la fenêtre votre résolution funeste et vos pistolets anglais, ou vous en ferez cadeau à un pauvre diable de poëte incompris, qui n'aura pour se guérir des misères de ce monde que le moyen extrême de s'en aller dans l'autre.

J'ai été comme vous ; — plus d'une fois j'ai mis la clef dans la serrure de cette porte qui donne sur l'inconnu ; mais je suis revenu sur mes pas, et j'espère que vous ferez comme moi. Vous me répondrez que vous n'avez plus ni cœur ni âme, et qu'il vous est impossible de croire à rien. D'abord, on a toujours un cœur ; et pourvu qu'il accomplisse sa fonction de balancier, on n'a pas besoin de lui en demander davantage. Quant à ce qui est de l'âme, c'est un mot pour l'explication duquel on a écrit dans toutes

Digitized by Google

les langues un million de volumes, ce qui fait qu'on est moins fixé que jamais sur son existence et sa signification. — L'âme est une rime à *flamme*, voilà ce qu'il y a de plus évident jusqu'ici.

Pour ce qui touche les croyances, il en est de tellement naturelles qu'on ne peut jamais les perdre; on ne peut nier ce qu'on voit, ce qu'on touche et ce qu'on entend. A défaut de sentiments, on a toujours des sensations; et c'est n'être point mort que de posséder de bons yeux pour voir le soleil, des oreilles pour entendre la musique, et des mains pour les passer amoureusement dans la chevelure parfumée d'une femme, qui, à défaut de ces vertus idéales que réclament les jeunes gens de l'école romantique allemande, a au moins les qualités positives et plastiques de sa beauté. Vous avez fini votre temps de poésie et perdu les ailes qui vous emportaient dans les olympes de l'imagination; mais il vous reste des pieds pour marcher encore un bon bout de temps dans une prose substantielle et nourrissante; et ce qui vous reste à faire est le meilleur du chemin.

Mais en voyant que ces railleries, qui lui étaient

Digitized by Google

familières, à lui poëte du matérialisme et apôtre du scepticisme, semblaient provoquer Ulric au lieu de le calmer, Tristan quitta subitement le ton qu'il avait pris d'abord, et le sermonna avec une éloquence onctueuse, persuasive et presque paternelle, qui eut, du moins un instant, pour résultat de le faire renoncer à son dessein de suicide.

Cependant, à compter de ce jour, Ulric ne revint plus voir Tristan, qui, malgré tous les soins qu'il prit pour le découvrir, fut longtemps sans savoir ce qu'il était devenu.

Un jour Tristan faisait, en compagnie de quelques amis, une partie de cheval dans une campagne des environs de Paris. Ce fut là que le hasard lui fit rencontrer Ulric, après six mois de disparition. Ulric n'était pas seul; il donnait le bras à une jeune fille de dix-huit à vingt ans, ayant le costume des ouvrières. Ulric aussi, Ulric, qui jadis avait donné dans le monde l'initiative de l'élégance; Ulric, qui avait été pendant un temps le thermomètre des variations de la mode et dont les innovations, si audacieuses qu'elles fussent, étaient toujours acceptées; qui, s'il lui avait

Digitized by Google

pris un jour l'idée de mettre des gants rouges, en aurait fait porter à tout le *Jockey Club*, Ulric était vêtu d'habits coupés sur les modèles trouvés sans doute dans les Herculanums de mauvais goût. Il était méconnaissable. Cependant Tristan le reconnut au premier regard et allait s'approcher de lui pour lui parler, quand Ulric lui fit signe de ne pas l'aborder.

— Quel est ce mystère? murmura Tristan en s'éloignant.

En voici l'explication :

Dans les naïfs récits des romanciers et des poëtes du moyen âge, on rencontre beaucoup d'aventures de princes et de chevaliers mélancoliques qui, fuyant les cours et les châteaux, se mettent un jour à courir le pays, cachant leur naissance et leur fortune, et, déguisés en pauvres trouvères, s'en vont, la guitare en main, chanter l'amour, et, parmi toutes les femmes, en cherchent une qui *les aime pour eux-mêmes*. Ils donnent un soupir pour un sourire, et s'arrêtent aussi volontiers sous l'humble fenêtre des vassales que sous le balcon armorié des châtelaines.

Enfant de ce siècle, — Ulric de Rouvres, qui

Digitized by Google

comptait peut-être des aïeux parmi ces héros, demi-poëtes, demi-paladins, dont sont peuplées les vieilles légendes, semblait vouloir continuer la tradition de ces temps barbares au milieu des mœurs civilisées de notre époque.

Voici ce qu'Ulric avait fait pour rompre complétement avec un monde où pendant quatre années les délicatesses trop exagérées de sa nature avaient été constamment froissées.

Après avoir réalisé toute sa fortune en rentes sur l'État, il en déposa l'inscription entre les mains d'un notaire qui fut chargé d'utiliser les intérêts comme il l'entendrait. Son mobilier, qui était le dernier mot du luxe et de l'élégance modernes, ses équipages et ses chevaux, dont quelques-uns étaient cités dans l'aristocratie hippique, furent vendus aux enchères, et les sommes que produisirent ces ventes diverses déposées chez le notaire qui avait la gestion de sa fortune. Ulric garda deux cents francs seulement.

Huit jours après, les personnes qui vinrent le demander à son logement de la Chaussée d'Antin apprirent qu'il était parti sans laisser d'adresse.

Digitized by Google

Sous le nom de Marc Gilbert, Ulric avait été se loger dans une des plus sombres rues du quartier Saint-Marceau. La maison où il habitait était une espèce de caserne populaire où du matin au soir retentissait le bruit de trois cents métiers.

Habitué au confortable recherché au milieu duquel il avait toujours vécu, Ulric passa sans transition de l'extrême opulence au dénûment extrême. Sa chambre était un de ces taudis humides et obscurs dans lesquels le soleil n'ose pas aventurer un rayon, comme s'il craignait de rester prisonnier dans ces cachots aériens. Le mobilier qui garnissait cette chambre était celui du plus pauvre artisan.

Ce fut là qu'Ulric vint se réfugier, ce fut là qu'il essaya de se retremper dans une autre existence. En voyant ses voisins, les ouvriers, partir le matin pour l'atelier la chanson aux lèvres, en les voyant rentrer le soir ployés en deux par la fatigue du labeur, mais ayant sur le visage encore trempé de sueur ce reflet de contentement pacifique qu'imprime l'accomplissement d'un devoir, Ulric s'était dit :

— Ceci est le vrai peuple, le peuple honnête, qui

Digitized by Google

travaille et pétrit de sa main laborieuse le pain qu'il mange le soir. C'est là, ou jamais, que je trouverai l'homme avec ses bons instincts. C'est là, ou jamais, que je pourrai guérir cette invincible tristesse qui m'a suivi dans cette mansarde, où j'ai retrouvé le spectre du dégoût assis au pied de mon lit.

Son plan était tout tracé, et il le mit sur-le-champ à exécution. Huit jours après, Ulric, sous le nom de Marc Gilbert, avait revêtu le sarreau plébéien, et entrait comme apprenti dans un grand atelier du voisinage. Au bout de six mois, il savait assez son métier pour être employé comme ouvrier. A dessein il avait choisi dans l'industrie une des professions les plus fatigantes et exigeant plutôt la force que l'intelligence. Il s'était fait mécanique vivante, outil de chair et d'os. Et, en voyant ses doigts glorieusement mutilés par les saintes cicatrices du travail, c'est à peine s'il se reconnaissait lui-même dans le robuste Marc Gilbert, lui, l'élégant Ulric de Rouvres, dont la main aristocratique aurait jadis pu mettre, sans le rompre, le gant de la princesse Borghèse.

Cependant, malgré le rude labeur quotidien auquel

Digitized by Google

il s'était voué, au milieu même de son atelier, et si bruyantes qu'elles fussent, les clameurs qui l'environnaient ne pouvaient assourdir le chœur de voix désolées qui parlaient incessamment à son esprit.

Lorsqu'il rentrait le soir dans sa chambre, après une laborieuse journée, Ulric ne pouvait même pas trouver ce lourd sommeil qui habite les grabats des prolétaires. L'insomnie s'asseyait à son chevet; et, quoi qu'il fît pour l'en détourner, son esprit descendait au fond d'une rêverie dont l'abîme se creusait chaque jour plus profondément, et d'où il ressortait toujours avec une amertume de plus et une espérance de moins.

Ulric avait au cœur cette lèpre mortelle qui est l'amour du bien et du bon, la haine du faux et de l'injuste; mais une étrange fatalité, qui semblait marcher dans ses pas, avait toujours donné un démenti à ses instincts et raillé la poésie de ses aspirations. Tout ce qu'il avait touché lui avait laissé quelque fange aux mains, tout ce qu'il avait connu lui avait gravé un mépris ou un dégoût dans l'esprit, et, comme ces soldats qui comptent chaque combat par

Digitized by Google

une blessure, chacun de ses amours se comptait par une trahison.

Aussi, pendant ses heures de solitude, et quand il déroulait devant sa pensée le panorama de sa vie passée, ne pouvait-il s'empêcher de pousser des plaintes sinistres.

On est majeur à tout âge pour les passions; mais le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme est sans contredit une majorité précoce. Celui qui vit trop jeune vit généralement trop vite; et les privilégiés sont ceux-là qui, pareils aux écoliers, peuvent prendre le long chemin et n'arriver que le plus tard possible au but où la raison enseigne la science de la vie. Mais chacun porte en soi son destin. Il est de êtres chez qui les facultés se développent avant l'heure, et qui, se hâtant d'aller demander à la réalité ses logiques démentis, toujours pleins de désenchantements, se déchirent aux épines de la vérité, à l'âge où l'on commence à peine à respirer l'enivrant parfum des mensonges.

Lorsqu'on rencontre quelques-uns de ces malheureux mutilés par l'expérience, il faut les accueillir

Digitized by Google

avec une pitié secourable; on ne peut interdire la plainte aux blessés, et l'ironie et le blasphème d'un sceptique de vingt ans ne sont bien souvent que le râle de sa dernière illusion.

Le motif qui avait amené Ulric à quitter le monde pour venir se réfugier dans la vie des prolétaires était moins une excentricité romanesque qu'une tentative très-sérieusement méditée, et sans doute inspirée par une espèce de philosophie mystique particulière aux esprits tourmentés par les fièvres de l'inconnu.

Spectateur épouvanté et victime souffrante de la corruption et de la fausseté qui règnent dans les relations du monde; trompé à chaque pas qu'il y faisait, comme ce voyageur qui, en traversant une contrée maudite, sentait se transformer sous sa dent, en cendre infecte ou en fiel amer, les fruits magnifiques qui avaient tenté son regard et excité son envie, Ulric voyait, dans cette corruption et cette fausseté même, un fait providentiel.

— Il est juste, pensait-il, que ceux qui, en arrivant dans la vie, y sont accueillis par le sourire doré de

Digitized by Google

la fortune et trouvent dans leurs langes, brodés par la main des fées protectrices, les talismans enchantés qui leur assurent d'avance toutes les jouissances et toutes les félicités qu'on peut échanger contre l'or; il est peut-être juste que ces privilégiés, fatalement condamnés au plaisir, soient déshérités du bonheur, la seule chose qui ne s'achète pas et ne soit point héréditaire.

« Leur destin leur a dit en naissant : Toi; tu vivras parmi les puissants, dans cette moitié du monde qui fait l'éternelle envie de l'autre moitié. Tu auras la fortune et le rang. Enfant, tous tes caprices seront des lois; jeune homme, tous les plaisirs feront cortége à ta jeunesse, et chacune de tes fantaisies viendra s'épanouir en fleur au premier appel de ton désir; homme, toutes les routes seront ouvertes à ton ambition. Tu seras enfin ce qu'on appelle un heureux du monde. — Mais ton bonheur n'aura que des apparences, et chacune de tes joies sera doublée d'une déception; car tu vas vivre dans une société où la corruption est presque une nécessité d'existence, et la perfidie une arme de défense personnelle qu'on

Digitized by Google

doit toujours avoir à la main comme un soldat son épée. »

C'est ainsi qu'Ulric avait raisonné intérieurement, et cette singulière philosophie l'avait conduit à rêver cette singulière espérance.

« En revanche, ajoutait-il, ceux-là qui naissent abandonnés de la fortune, les malheureux qui n'ont d'autre protection qu'eux-mêmes et traversent la vie attelés à la glèbe du travail; ceux-là du moins, au milieu de la dure existence que leur impose leur destin, doivent conserver les bons instincts dont ils sont doués nativement. La bonne foi, la reconnaissance, toutes les nobles qualités humaines doivent croître dans les sillons qu'arrose la sueur du travail. L'ouvrier doit pratiquer avec la rudesse de ses mœurs la fraternité; ne possédant rien, il ne connaît point les haines que déterminent les rivalités d'intérêt; ses sympathies et ses amitiés sont spontanées et sincères, et comme celles du monde, n'ont pas seulement la durée d'une paire de gants ou d'un bouquet de bal. Ses amours ignorent les honteux alliages dont sont composés les amours du monde, amours faits d'air-

Digitized by Google

bition, d'orgueil, de haine même quelquefois, mais jamais d'amour. L'ignorance du peuple est une sauvegarde contre le mal; car le mal est un résultat du savoir. On fait le bien avec le cœur seulement; le mal exige la collaboration de l'esprit et de la raison. »

Mais cette suprême espérance, à laquelle Ulric s'était obstinément attaché, ne survécut pas à sa tentative. Après avoir pendant six mois vécu au milieu des hommes de labeur, l'étude et le contact des mœurs de ce monde nouveau pour lui laissa Ulric encore plus désolé; et son expérience l'amena à cette conclusion absolue que le bien et le bon n'existaient pas, ou n'existaient qu'à l'état d'instincts dont l'application et le développement n'étaient pas possibles.

Dans les classes élevées de la société, parmi le monde des cravates blanches et des habits noirs, il avait rencontré toute la hideuse famille des vices humains, mais ils étaient du moins correctement vêtus, parlaient le beau langage promulgué par décrets académiques, et n'agissaient point une seule fois sans consulter le code des convenances. Il avait souvent, dans un salon, serré avec joie la main droite d'un

Digitized by Google

homme qui le trahissait de la main gauche, mais cette main était irréprochablement gantée. Souvent il avait cru au sourire de ces trahisons vivantes qu'on appelle des femmes; il s'était laissé émouvoir par les solo de sensibilité qu'elles exécutent en public après les avoir longuement étudiés, comme on fait d'une sonate de piano ou d'un air d'opéra, et il avait été dupe; mais, du moins, ces femmes qui le trompaient étaient vêtues de soie et de velours; les perles et les diamants, arrachés au mystérieux écrin de la nature, luttaient de feux et d'éclairs avec les flammes de leurs regards et resplendissaient sur leur front comme une constellation d'étoiles terrestres. Ces femmes étaient les reines du monde; elles portaient des noms qui avaient eu déjà l'apothéose de l'histoire, et quand elles traversaient un bal, laissant derrière elles un sillage de parfums et de grâces, tous les hommes faisaient sur leur passage une haie d'admirations génuflexes. — Ulric ne tarda pas à se convaincre que les mœurs de l'atelier ne valaient pas mieux que celles du salon.

En venant pour la première fois à son travail, l'ap-

Digitized by Google

parence chétive de sa personne, la pâleur distinguée de son visage, la blancheur de ses mains, jusque-là restées oisives, lui valurent, de la part de ses nouveaux compagnons, un accueil plein d'ironie et d'insultes. Résigné d'abord aux humbles fonctions d'apprenti, Ulric subit patiemment sans y répondre toutes les oppressions et toutes les injures dont on l'accablait à cause de sa faiblesse apparente, à cause de sa façon de parler, qui n'avait rien de commun avec le vocabulaire du cabaret. Plus tard, lorsque la pratique de son état eut développé sa force, quand la rouille du travail eut rendu ses mains calleuses et bruni son visage empreint d'un cachet de mâle virilité, ceux qui, en d'autres temps, avaient abusé de leur force pour l'opprimer, changèrent subitement de langage et de manières avec lui dès qu'ils s'aperçurent que son bras frêle soulevait les plus lourds fardeaux aussi facilement que le souffle d'orage enlève une plume du sol.

Au bout d'un an de séjour dans l'atelier, Ulric, dont l'intelligenee avait été remarquée par ses chefs, fut nommé contre-maître. Cette nomination excita parmi tous ses compagnons un concert de récriminations

Digitized by Google

honteuses et jalouses, et le jour où Ulric se présenta pour la première fois à l'atelier avec son nouveau titre, la conspiration éclata d'une façon assez menaçante pour nécessiter l'intervention des chefs.

— Qu'y a-t-il? demanda l'un d'eux en s'avançant au milieu des ouvriers en révolte.

— Il y a, dit un des ouvriers, que nous ne voulons pas de monsieur pour contre-maître, et il désignait Ulric.

— Pourquoi n'en voulez-vous pas? dit le patron.

— Parce que c'est humiliant pour nous d'être commandés par quelqu'un qui, il y a un an, était encore notre apprenti.

— Eh bien, répondit le maître, qu'est-ce que cela prouve?

— Ça prouve, continua l'ouvrier, qui commençait à balbutier, ça prouve que nous sommes tous égaux et qu'on ne doit pas faire d'injustice. Il y a des gens qui travaillent depuis dix ans dans la maison, et ça les vexe de voir entrer un étranger comme ça *tout de go* dans la première bonne place qui se trouve vacante.

Digitized by Google

— Oui, c'est injuste! murmurèrent tous les ouvriers, comme pour encourager l'orateur qui discutait leurs intérêts.

— A bas Marc Gilbert! s'écrièrent quelques voix, à bas le *monsieur!*

— D'ailleurs, continua l'ouvrier qui avait déjà parlé, pourquoi avez-vous renvoyé Pierre? C'était un brave homme... qui faisait vivre sa femme et ses enfants avec sa place.

— Silence! dit le maître d'une voix impérative, et qu'on n'ajoute plus un mot. Je n'ai pas de compte à vous rendre, et je fais ce que je veux. Si Pierre a perdu sa place, il est d'autant plus coupable de s'être exposé à la perdre qu'il a une femme et des enfants. Pierre était un paresseux qui encourageait la paresse; c'était un brave homme pour vous, un bon enfant, et vous le regrettez parce qu'il vous comptait des heures de travail que vous passiez au cabaret. Pour moi, Pierre était un voleur...

Un murmure, aussitôt comprimé par un geste du maître, s'éleva parmi les ouvriers.

— J'ai dit un voleur, et je le répète, et tous ceux

Digitized by Google

qui reçoivent de l'argent qu'ils n'ont pas gagné sont de malhonnêtes gens. Pierre a abusé de ma confiance; pourtant j'ai été patient, j'ai eu égard à sa position de père de famille. Mais plus j'étais indulgent, et plus il s'est montré incorrigible. A mon tour, j'eusse été coupable envers mes associés en conservant chez moi un homme qui compromettait leurs intérêts. L'honnêteté est dans le devoir; j'ai fait le mien, donc j'ai été juste en renvoyant Pierre, et juste encore en le remplaçant par un homme honnête, laborieux, intelligent. Est-ce ma faute si, parmi tous les ouvriers qui travaillent ici depuis dix ans, je n'en ai pas trouvé un réunissant les qualités et les capacités nécessaires pour remplir l'emploi vacant? Est-ce ma faute si c'est justement l'apprenti à qui tout l'atelier commandait il y a un an qui se trouve être le seul aujourd'hui digne de commander à tout l'atelier? Vous parliez d'égalité tout à l'heure; eh bien, non, vous tous qui parlez, vous n'êtes pas les égaux de Marc Gilbert. Vous n'êtes pas égaux les uns aux autres, puisqu'il y en a parmi vous dont le salaire est différent, et ceux-là qui vous prêchent cette égalité sont des fous; et vous

Digitized by Google

savez bien vous-mêmes, quand vous venez recevoir votre *paye*, que celui qui travaille le plus et le mieux doit être payé davantage que ceux dont le travail et l'habileté sont moindres.

Ainsi donc, à compter d'aujourd'hui, Marc Gilbert est votre contre-maître. C'est un autre moi-même, et j'entends qu'on le respecte et qu'on lui obéisse comme à moi-même. Et maintenant, ceux qui ne sont pas contents pouvent s'en aller.

Pendant ce discours, tous les ouvriers étaient silencieusement retournés à leur travail.

— Cet homme est juste, pensa Ulric en regardant son patron.

— Monsieur Marc Gilbert, lui dit celui-ci, il y a un an vous êtes entré dans la maison en qualité d'apprenti ; aujourd'hui, après moi, vous allez y occuper la première place. Ce n'est pas une faveur que je vous accorde, comme je le disais tout à l'heure, c'est une justice. J'espère que vous êtes content, et qu'en une année vous aurez fait du chemin. Seulement, comme vous êtes un peu jeune, et que vous n'auriez pas peut-être toute l'expérience nécessaire, nous ne

Digitized by Google

vous donnerons d'abord que les deux tiers des appointements que nous donnions à votre prédécesseur. Néanmoins la part est encore belle, avouez-le.

Ulric resta profondément étonné par cette contradiction.

— Singulière justice, murmura-t-il quand il fut seul. On remplace un homme paresseux, sans intelligence et sans probité, par un homme qu'on sait être intelligent, probe et dévoué, et sans tenir compte du bénéfice que sa gestion loyale procurera à la maison, on paye l'honnête homme moins cher qu'on ne payait le voleur !

Au bout de huit jours, les nouvelles fonctions et l'autorité dont elles investissaient Ulric lui avaient attiré déjà une foule de courtisans, et ceux-là qui se montraient les plus humbles et les plus empressés autour de lui étaient les mêmes qui jadis s'étaient montrés les plus durs et les moins indulgents à son égard, les mêmes qui s'étaient le plus ouvertement déclarés hostiles à sa nomination. Il expérimenta alors sur le vif ces *nobles qualités* qui, disait-il autrefois, devaient croître dans les sillons arrosés par les sueurs du tra-

Digitized by Google

vail, et son cœur s'emplit d'un nouveau dégoût en voyant ces hommes qui, devant être pourtant liés par une commune solidarité, essayaient de se nuire les uns aux autres en venant dénoncer les infractions qui se commettaient dans l'atelier, espérant sans doute qu'Ulric leur payerait, en tolérant les leurs, la dénonciation des fautes commises par ceux de leurs compagnons dont ils se faisaient les espions.

— O fraternité ! murmurait Ulric, fantôme chimérique, mot sonore qu'on fait retentir comme un tocsin pour ameuter les révoltes. On peut facilement t'inscrire sur les étendards et sur le fronton des monuments ; mais les siècles futurs ajoutés aux siècles passés auront bien de la peine à te graver dans le cœur de l'homme.

Ainsi donc, dans les classes inférieures de la société, dans le monde des blouses, Ulric avait retrouvé la même corruption, le même esprit de mensonge, la même fureur d'oppression du fort contre le faible. Là, comme ailleurs, tous les vices régnaient sous la présidence de l'égoïsme, maître souverain ; tous les nobles instincts étaient crucifiés sur les croix de l'inté-

Digitized by Google

rêt ; là aussi, toute vertu avait son Judas et son Pilate Là aussi, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, Ulric pu se convaincre par sa propre expérience que l'ingratitude, celle qui de toutes les plantes humaines a le moins besoin de culture, croissait en plein cœur.

En haut, il avait trouvé le mal hypocrite, rusé, mais intelligent et presque séducteur.

En bas, il le trouva de même, mais cynique, brutal et presque repoussant.

Un soir Ulric était seul dans sa chambre ; plongé dans une misanthropie qui devenait chaque jour plus aiguë, la tête posée entre ses mains, ses yeux erraient machinalement sur un livre ouvert qui se trouvait sur une table : c'était l'*Émile* de Rousseau, et un signe marginal semblait annoter ce passage :

« Il faut être heureux ! c'est la fin de tout être sensible ; c'est le premier désir que nous imprima la nature et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur? Chacun le cherche et nul ne le trouve ; on use sa vie à le poursuivre et on meurt sans l'avoir atteint. »

Pour la millième fois au moins Ulric faisait en ré-

Digitized by Google

flexion le tour de cette phrase, dont la conclusion est si désespérée, lorsque des cris perçants qui retentissaient au dehors vinrent brusquement l'arracher à sa rêverie.

Ulric courut à sa fenêtre.

Des cris : Au secours ! au secours ! continuaient plus pressés et plus inquiets. Ils paraissaient sortir d'une croisée faisant face au corps de logis habité par Ulric, qui reconnut la voix d'une femme.

Il descendit en toute hâte l'escalier, et en quelques secondes il était arrivé sur le palier de l'étage supérieur, où les cris avaient atteint le diapason de l'épouvante.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Ulric à quelques voisins assemblés sur le carré.

— Ah ! dit une commère avec un accent de fausse pitié, c'est la mère Durand qui vient de trépasser, et c'est sa petite qui crie.

Que c'est un enfer dans la maison depuis quinze jours, que la vieille tousse son âme par petits morceaux du matin au soir; qu'on ne peut pas fermer l'œil ; que c'est bien malheureux pour de pauvres gens

Digitized by Google

qui ont si besoin de repos; que la vieille n'a pas voulu aller à l'hôpital, qu'elle était trop fière; qu'elle a mieux aimé voir sa pauvre enfant s'abîmer le tempérament à la veiller; qu'elle lui disait encore des sottises par-dessus le marché; qu'enfin nous en voilà débarrassés, et que nous allons pouvoir dormir.

Ce speach avait été prononcé d'un seul trait par une horrible femme, dont la figure ignoble et la voix enrouée étaient ravagées par l'ivrognerie.

Ulric entra dans la chambre, où les sanglots avaient succédé aux cris. C'était un taudis sinistre, désolé, obscur, humide, et dont l'atmosphère étreignait la gorge. Dans un coin, sur un grabat mal caché par de misérables loques servant de rideaux, était étendue la morte, cadavre jaune et long, dont les membres roidis paraissaient encore lutter contre les attaques de l'agonie, et dont la bouche horriblement ouverte semblait vomir des blasphèmes posthumes.

Au pied du lit, tenant dans ses mains une des mains de la trépassée, une jeune fille en désordre était accroupie dans l'abrutissement de la douleur et du désespoir. Une femme du voisinage essayait de lui donner

Digitized by Google

de banales consolations. A l'entrée d'Ulric la jeune fille avait à peine levé la tête, et était aussitôt retombée dans son insensibilité.

— Madame, dit Ulric à la voisine, vous devriez emmener cette jeune fille de cette chambre, ce spectacle la tue.

— C'est ce que je lui disais, mon cher monsieur, mais elle ne m'entend pas.

— Il faudrait pourtant prendre auprès d'elle quelques informations, dit Ulric, pour savoir le nom de ses parents, de ses amis, afin de les avertir.

— Ah! la pauvre fille! je la crois bien abandonnée, répondit la voisine en essayant de faire revenir l'orpheline au sentiment de la réalité. Enfin elle rouvrit les yeux, qu'elle baissa aussitôt en apercevant un étranger, et murmura quelques paroles confuses. Puis les sanglots la reprirent, et elle tomba de nouveau à genoux au pied du lit.

— Allons, ma petite, dit la voisine, ne vous désolez donc pas comme ça! à quoi que ça sert? — Nous sommes tous mortels, d'ailleurs; et puis, après tout, c'est un bien pour un mal. Elle n'était pas bonne, la

Digitized by Google

défunte ; méchante, hargneuse et dépensière ; on ne pouvait pas la souffrir dans la maison, d'abord : demandez un peu aux voisins, vous verrez ce qu'ils vous diront.

— Madame !... dit Ulric en jetant à la voisine un regard sévère.

— Eh ! c'est la vérité du bon Dieu, ce que je dis là, reprit-elle. Vous ne vous figurez pas, mon cher monsieur, quelle méchante créature c'était que la mère Durand, et combien elle a fait souffrir la pauvre Rosette, qui est bien un véritable ange de patience ; qu'elle la battait comme plâtre, et lui prenait tout l'argent qu'elle gagnait pour aller boire toute seule des liqueurs qui l'ont conduite insensiblement au tombeau ; que le médecin l'avait bien dit, là ! Aussi, moi je dis que ça ne vaut pas la peine de tant se chagriner, et que c'est un bon débarras, comme dit cet autre...

— Silence ! madame ! s'écria, Ulric indigné de pareils propos. Dans un tel moment, devant ce lit, c'est odieux.

Et comme la voisine continuait, Ulric, ne pouvant davantage contenir sa colère, la prit par le bras et la mit dehors.

Digitized by Google

Peu à peu Rosette sortit de son abattement, et lorsque, revenue presque entièrement à elle, elle aperçut un jeune homme dans cette chambre où elle se croyait seule, elle ne put retenir un cri d'étonnement.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit Ulric très-doucement, si j'ai pris la liberté d'entrer chez vous...

— Je... ne... vous connais pas... Je ne sais, monsieur... répondit la jeune fille en balbutiant.

— Tout à l'heure, reprit Ulric, j'ai entendu appeler au secours, et je suis monté; voilà comment vous me trouvez ici. Veuillez m'excuser si j'ai pris la liberté de rester; dans les circonstances douloureuses où vous vous trouvez, et vous voyant seule, j'ai cru devoir rester pour me mettre à votre disposition...

— Merci, monsieur, dit Rosette. Je...

— La mort de votre mère nécessite des démarches à faire; il y a une foule de détails dont vous ne pouvez vous occuper vous-même. Il faut prévenir vos parents, vos amis, pour qu'ils viennent vous assister... Toutes ces courses, je les ferai. Ce sont là de légers services qui se proposent et qui s'acceptent entre voisins, car je suis le vôtre; je m'appelle Marc Gilbert; je suis

Digitized by Google

ouvrier et je travaille dans la fabrique de M. Vincent...

— Je n'ai ni parents ni amis; je n'avais que ma mère. — Ah! mon Dieu! comment faire? qu'est-ce que je vais devenir? s'écria Rosette en pleurant.

Ce cri, qui révélait un abandon et une misère si profonds, émut Ulric.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, dit-il à Rosette, par amour même pour votre mère, vous devriez accepter mes propositions, et me laisser le soin de veiller aux tristes devoirs qu'il reste à accomplir.

Après une longue hésitation, Rosette se laissa convaincre et accepta les offres de service que lui faisait Ulric.

Le lendemain un modeste corbillard emmenait à l'église le corps de la mère Durand, et de là au cimetière, où Ulric avait acquis une fosse particulière pour que l'orpheline pût y agenouiller son souvenir filial.

Deux jours après l'enterrement de sa mère, Rosette vint chez Ulric pour le remercier de ce qu'il avait fait pour elle. Elle exprima sa reconnaissance avec

Digitized by Google

une franchise et une sincérité telles qu'Ulric resta encore plus ému après cette seconde entrevue qu'il ne l'avait été lors de sa première rencontre avec la jeune fille.

Quelque temps après, comme il rentrait chez lui le soir, son portier lui remit une lettre. Ulric, inquiet de savoir qui pouvait lui écrire, courut d'abord à la signature : il y trouva celle de Rosette. La lettre contenait ces mots :

« Monsieur Marc,

« Excusez-moi si je prends la liberté de vous écrire; c'est que j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre, et je ne puis pas aller chez vous pour vous les dire. Il y a des méchantes gens dans la maison, et on dit de vilaines choses sur nous deux à cause du service que vous m'avez rendu. J'ai beaucoup de chagrin, et je voudrais vous voir un moment. Ce soir, en revenant de mon ouvrage, je passerai par la grande allée du jardin des plantes.

« Votre servante bien reconnaissante,

« ROSETTE DURAND. »

Digitized by Google

Ulric courut au rendez-vous que lui donnait l'orpheline. Elle venait seulement d'arriver. Sans parler, elle prit le bras d'Ulric, et le jeune homme s'aperçut que son cœur battait avec violence. Son visage était pâle, fatigué, et laissait voir des traces d'une rosée de larmes. — Il la conduisit dans une allée peu fréquentée, et la fit asseoir auprès de lui sur un banc désert.

— Qu'est-il arrivé, Rosette? demanda Ulric.

— Ne l'avez-vous pas deviné en lisant ma lettre? répondit la jeune fille en baissant les yeux. Oh! c'est horrible, ce qu'on a dit! ajouta-t-elle précipitamment, et une rougeur d'indignation empourpra son visage.

— Et bien, dit Ulric, — qu'a-t-on pu dire? — que j'étais votre amant, — n'est-ce pas?

— Si on n'avait dit que cela, je ne souffrirais pas tant, continua Rosette, — car ce serait seulement ma vertu qu'on attaquerait; — mais c'est plus horrible On a dit que nous avions joué tous les deux une comédie, le jour même où ma mère est morte. Ce service que vous m'avez si généreusement rendu sans

Digitized by Google

me connaître, on a dit que c'était une spéculation, un marché... conclu et payé... devant le corps de ma mère...

— C'est odieux! On a dit cela? fit Ulric.

— Et depuis quelques jours tout le monde le répète dans la maison, dit Rosette.

— Eh bien, ma pauvre enfant, que voulez-vous y faire? Ce que vous m'apprenez ne m'étonne pas. Je comprends que vous vous soyez indignée de cette monstrueuse calomnie; mais, à vrai dire, j'eusse été surpris davantage si elle n'avait pas été faite. Il y a des gens qui ne peuvent pas comprendre qu'on fasse le bien seulement pour le bien; nous avons affaire à ces gens-là, et quoi que nous disions, quoi que nous fassions, l'honnêteté de nos relations sera toujours criminelle à leurs yeux.

En ce moment une ombre passa rapidement devant le banc sur lequel ils étaient assis, et une voix leur jeta ces mots en passant: Bonsoir, les amoureux!

Rosette tressaillit et se serra auprès d'Ulric.

Tous deux venaient de reconnaître la voix d'une de leurs voisines.

Digitized by Google

IV

Peu de jours après leur entrevue au jardin des plantes, Ulric et Rosette quittaient ensemble la maison où ils s'étaient connus, et emménageaient dans un logement commun, situé dans une des rues désertes et tranquilles qui avoisinent le Luxembourg.

Sa liaison avec Rosette n'avait été dans le principe pour Ulric que le résultat d'une affection tranquille et presque protectrice que la jeune orpheline lui avait tout d'abord inspirée. Mais peu à peu, à sa grande surprise et à sa grande joie, comme un homme qui recouvre tout à coup un sens perdu, il comprit qu'il aimait Rosette.

Alors une nouvelle existence commença pour lui. Cette misanthropie amère, ce dégoût obstiné des hommes et des choses qui auparavant se trahissaient dans toutes ses réflexions et dans ses moindres paroles, s'adoucirent graduellement, et son esprit retrouva le chemin qui conduit aux bonnes pensées.

Digitized by Google

Cependant quelquefois, par une brusque transition, il lui arrivait de retomber dans les ombres de l'incertitude un souvenir importun des jours passés apparaissait tout à coup devant lui, comme une fatale prophétie de l'avenir. Il voyait alors se dresser devant lui le fantôme jaloux des femmes qu'il avait aimées jadis, et toutes lui criaient : Souviens-toi de nos leçons! Comme toutes celles qui ont tenté de faire battre ton cœur si bien pétrifié, ta nouvelle idole te prépare une déception : fuis-la donc aussi, celle-là qui est notre sœur à nous toutes, qui t'avons trompé. D'ailleurs, tu te trompes toi-même en croyant l'aimer : — les cadavres remuent quelquefois dans leur tombe; — tu as pris un tressaillement de ton cœur pour une résurrection, ton cœur est bien mort...

Mais, en relevant la tête, Ulric apercevait devant lui Rosette, heureuse et belle; Rosette, dont le cœur, gonflé d'amour et de juvénile gaieté, semblait, comme un vase trop plein, déborder par ses lèvres en flots de sourires. Alors, en regardant ce doux visage, en écoutant cette voix vibrante d'une douceur sonore, Ulric croyait voir dans sa maîtresse la fée souriante

Digitized by Google

de sa vingtième année, et il l'entendait lui dire :

— C'est moi qui suis ta jeunesse, ta jeunesse dont tu t'es si mal servi. Tu m'as renvoyée avant l'heure, et pourtant je reviens vers toi. J'ai de grands trésors à prodiguer, et quand tu les auras dépensés, j'en aurai encore d'autres. Laisse-toi conduire où je veux te mener : c'est à l'amour. Tu t'es trompé, et l'on t'a trompé, toutes les fois que tu as cru aimer ; cette fois ne repousse pas l'amour sincère. Celle qui te l'apporte a les mains pleines de bonheur, et elle veut partager avec toi. Laisse-toi rendre heureux ; il est bien temps.

Alors Ulric, couvrant de baisers insensés le visage et les mains de sa petite Rosette, entrait dans une exaltation dont la jeune fille s'étonnait et s'effrayait presque. Il lui parlait avec un langage dont le lyrisme, souvent incompréhensible pour elle, faisait craindre à Rosette que son amant ne fût devenu fou.

— Merci ! mon Dieu ! s'écriait Ulric, vous êtes bon ! La vie a longtemps été pour moi un lourd fardeau, — vous le savez. Il est arrivé un moment où nulle force humaine n'aurait pu le supporter ; j'ai failli fléchir et m'en débarrasser par un crime. — Vous l'avez

Digitized by Google

vu. J'ai douté un instant de votre justice souveraine; puis au bord de l'abîme où j'étais penché déjà, j'ai crié vers vous du fond de mon âme : Ayez pitié de moi! Vous m'avez entendu, vous avez envoyé cette femme à mon côté, et vous m'avez sauvé par elle. — Merci! mon Dieu! vous êtes bon!

— Comme tu m'as aimé à temps, ma pauvre Rosette! et comme tu as bien fait de m'aimer! si tu savais... Maintenant, je ne suis plus le même qu'autrefois. Le bain de Jouvence de ton amour m'a métamorphosé. Dans moi, hors moi, tout est changé. J'ai laissé au fond de mon passé ténébreux tout ce que j'avais de flétri : passions mauvaises, instincts haineux, mépris des hommes. Je renais à la lumière du jour, pur comme un enfant; je salue la vie comme une bonne chose que j'ai longtemps maudite, dédaignée; et cela, je le dis en vérité, parce que je t'aime, et parce que tu m'aimes.

Rosette, dont l'esprit n'avait pas fréquenté le dictionnaire familier aux passions exaltées, comme l'était devenue celle d'Ulric, ne comprenait peut-être pas bien les mots dont il se servait, mais sous l'obscu-

Digitized by Google

rité du langage elle devinait le sens, et, à défaut de paroles, elle répondait par des caresses.

Pendant près d'un an ce fut une belle vie.

Ulric et Rosette continuaient à travailler chacun de son côté; et comme ils menaient l'existence régulière et tranquille des ménages d'ouvriers laborieux et honnêtes, on les croyait mariés, et plus d'une fois leurs voisins leur firent des avances pour établir entre eux des relations de voisinage.

Mais l'un et l'autre avaient préféré rester dans la solitude de leur amour; et s'étaient obstinément efforcés à vivre en dehors de toute relation avec les étrangers.

Un jour, pendant l'absence de Rosette, Ulric reçut la visite d'un jeune homme qui lui apportait une lettre.

Cette lettre était adressée à M. le comte Ulric de Rouvres.

En lisant cette suscription, Ulric ne put s'empêcher de pâlir.

— Vous vous trompez, dit-il au jeune homme qui lui avait apporté le billet; cette lettre n'est pas pour moi... Je m'appelle Marc Gilbert.

Digitized by Google

— Pardon, monsieur le comte, répondit le jeune homme en souriant. Ne craignez point d'indiscrétion de ma part. Je suis envoyé par Me Morin, votre notaire. Des motifs très-sérieux l'ont mis dans l'obligation de vous rechercher, et ce n'est qu'après bien des peines et des démarches que nous avons pu parvenir à vous découvrir... Cette lettre, qui est bien pour vous, car, ayant eu l'honneur de vous voir dans l'étude de mon patron, je puis vous reconnaître, cette lettre vous apprendra, monsieur le comte, les raisons qui ont forcé Me Morin à troubler votre incognito.

Ulric comprit qu'il était inutile de feindre plus longtemps, et prit lecture du billet que lui adressait son notaire.

Il ne contenait que ces quelques lignes :

« Monsieur le comte,

« Étant sur le point de vendre mon étude, je désirerais vivement avoir avec vous un entretien pour vous rendre compte des fonds dont vous avez bien voulu me confier le dépôt il y a dix-huit mois. Depuis cette époque, les neuf cent mille francs déposés par vous

Digitized by Google

entre mes mains se sont presque augmentés d'un tiers, grâce à des placements avantageux et dont je puis garantir la sûreté pour l'avenir; toute cette comptabilité est parfaitement en ordre, et je voudrais vous soumettre avant de résigner mes fonctions. C'est pourquoi je vous prie, monsieur le comte, de vouloir bien m'assigner un rendez-vous. Selon qu'il vous plaira le mieux, j'aurai l'honneur de recevoir chez moi M. le comte Ulric de Rouvres, ou je me rendrai chez M. Marc Gilbert.

« Recevez, etc. MORIN. »

— Veuillez répondre à M. Morin que j'irai le voir demain, dit Ulric au clerc de son notaire quand il eut achevé la lettre dont le contenu venait brutalement lui rappeler un passé, une fortune et un nom qu'il avait complétement oubliés. Aussi la lecture de cette lettre le jeta-t-elle dans un courant d'idées qui amenèrent sur son front un nuage de tristesse et d'inquiétude dont Rosette s'aperçut le soir en rentrant.

Aux interrogations de sa maîtresse Ulric répondit par un banal prétexte d'indisposition. Le lendemain

Digitized by Google

il alla voir son notaire; et, après avoir écouté très-indifféremment les explications que M. Morin lui donna sur l'administration de sa fortune, Ulric le pria de transmettre à son successeur tous les pouvoirs qu'il lui avait donnés; il insista surtout pour qu'à l'avenir, et sous aucun prétexte, on ne vînt déranger son incognito, qu'il voulait encore conserver.

— Ne désirez-vous pas que je vous remette quelque argent? demanda M. Morin à son client singulier.

— De l'argent? dit Ulric; non, j'en gagne...

Il rentra chez lui l'esprit plus libre, le front rasséréné, et retrouva auprès de Rosette la tranquille et charmante familiarité que l'incident de la veille avait vaguement refroidie. Mais le malheur avait fait brèche dans le ménage.

Peu de temps après la fabrique dans laquelle Ulric était employé comme contre-maître fut ruinée par un incendie. Ulric chercha de l'occupation dans d'autres établissements; il essaya de se placer seulement en qualité d'ouvrier; mais on était alors au milieu d'une

Digitized by Google

crise commerciale, et un grand relâche s'était opéré dans les travaux de son industrie. Les patrons avaient été dans la nécessité de mettre à pied une partie de leurs ouvriers. Ulric se trouva les bras libres, — la sinistre liberté de la misère; et lui, *ultrà*-millionnaire, il comprit l'épouvante du père de famille, pour qui la saison du chômage est aussi l'époque de la famine.

— Pourtant, pensait-il au retour de ses courses infructueuses, je n'aurais qu'un mot à dire...

Quant à Rosette, jamais peut-être elle n'avait été plus gaie, jamais ses dix-huit ans en fleur n'avaient embaumé la maison d'un plus doux parfum de jeunesse et d'amour. Seulement elle travaillait deux heures de plus soir et matin; — et le petit ménage vécut heureux encore un mois, malgré les privations imposées par la nécessité.

A la nécessité succéda la misère. Plusieurs fois, le soir, à la nuit tombante, choisissant les rues désertes, Rosette s'aventura dans ces comptoirs d'usure patentés vers lesquels les premiers vents de l'hiver poussent une foule de misères frissonnantes, qui viennent,

Digitized by Google

timides et honteuses, demander au prêt le maigre repas du soir ou le petit cotret de bois vert qui doit pour une heure enfumer la mansarde humide.

Peu à peu tous les tiroirs se vidèrent dans les magasins du mont-de-piété. Et cependant, durant cette lutte avec la misère, Ulric éprouvait la volupté singulière qui, chez quelques natures, résulte d'un sentiment inconnu, fût-il même douloureux. Son amour souffrait en voyant la pauvre Rosette sortir le matin, par le brouillard et le froid, vêtue d'une pauvre robe bleue à petits pois blancs, reléguée jadis pour cause de vétusté et devenue maintenant son unique vêtement. Mais l'esprit d'analyse l'emportait sur le cœur. La manie de l'expérience étouffait la voix de l'humanité, — et il voulait savoir jusqu'à combien de degrés pourrait atteindre le dévouement de Rosette.

Un soir, comme il rentrait avec Rosette, qu'il allait chercher tous les soirs dans la maison où elle travaillait, Ulric entendit deux femmes marchant derrière lui, mises avec le somptueux mauvais goût des lorettes bourgeoises, railler la toilette de Rosette, qui faisait

Digitized by Google

effectivement une antithèse avec la rigueur de la saison.

— Tiens, vois donc, disait l'une, une robe d'indienne; c'est original.

— Et un chapeau de paille, ajoutait l'autre, en novembre; c'est un peu tôt ou un peu tard.

Rosette avait entendu, mais elle ne le fit point paraître. Quant à Ulric, il lança aux deux femmes un coup d'œil chargé de colère et de mépris.

Quand ils furent rentrés chez eux, Ulric fut pris d'une crise violente dont l'exaltation effraya Rosette, pourtant accoutumée à ces explosions d'amour. Il se jeta aux pieds de sa maîtresse, et embrassant à pleines lèvres la petite robe bleue dont elle était vêtue, il s'écria :

— Ma pauvre fille, tu es malheureuse avec moi, tu souffres; hier et aujourd'hui tu as eu froid, demain tu auras faim peut-être. Si tu voulais, ta jeunesse pourrait s'épanouir au milieu d'une existence de joie et de plaisir, au lieu de rester emprisonnée dans la misère. Mais patience, les bons jours viendront. Toi aussi, tu seras belle, élégante, parée; tu auras de la

Digitized by Google

soie, du velours, de la dentelle, tout ce que tu voudras, ma chère. — Ah! quels trésors pourraient payer ton sourire? — Tu ne travailleras plus... Tes pauvres mains, mordues tout le jour par l'aiguille, elles ne feront plus rien que se laisser embrasser par mes lèvres. Oh! ma chère Rosette, ma pauvre fille!... patience, tu verras.

En cet instant Ulric était bien décidé à aller le lendemain chercher de l'argent chez son notaire.

Le lendemain, en effet, il se présenta chez le successeur de M. Morin, qui, prévenu d'avance sur les excentricités de son client, ne parut point surpris du costume délabré sous lequel il voyait le comte de Rouvres.

— Monsieur, dit Ulric, je viens vous prier de me remettre quelque argent.

— Je suis à votre disposition : quelle somme désirez-vous, monsieur le comte? demanda le notaire.

— J'ai besoin de cinq cents francs, répondit Ulric.

Le notaire entendit cinq mille francs. — Il ouvrit sa caisse et en tira cinq billets de banque, qu'il posa sur son bureau en face d'Ulric.

Digitized by Google

— Pardon, monsieur, dit celui-ci, vous me donnez trop; c'est seulement cinq cents francs que j'ai eu l'honneur de vous demander.

Le notaire resserra les billets, et compta vingt-cinq louis à Ulric, qui les mit dans sa poche après avoir signé la quittance.

Mais en entendant le bruit de cet or, qui sonnait joyeusement, Ulric fut pris de réflexions qui lui firent regretter la démarche qu'il venait de faire. Par quelles raisons pourrait-il expliquer à Rosette la possession de cette somme, qui aurait, pour la pauvre fille, l'apparence d'une fortune? Ulric lui avait trop souvent répété qu'il n'avait aucune connaissance, aucun ami, aucune protection, pour qu'il pût prétexter un emprunt fait à quelque personne. Mais ce n'était pas encore là le vrai motif qui inquiétait Ulric: le motif réel avait sa cause dans l'égoïsme dont était pétri l'amour violent qu'il éprouvait pour Rosette. Ulric se savait, plus que tout autre, habile à se créer des tourments imaginaires. Enclin à faire ce qu'on pourrait appeler de la chimie morale, il ne pouvait s'empêcher de soumettre tous ses sentiments, toutes

Digitized by Google

ses sensations aux expérimentations d'une logique impitoyable. Il avait remarqué que son amour pour Rosette, amour né d'ailleurs dans des conditions particulières, avait acquis une violence nouvelle depuis qu'une misère, chaque jour plus agressive, avait assailli le ménage.

A ce dénûment Rosette avait toujours opposé non une résignation muette, tristement placide et faisant la moue, mais au contraire une indifférence en apparence si vraie, un oubli si complet, un si profond dédain du lendemain, qu'Ulric éprouvait un charme étrange à voir cette créature si insolente avec le malheur.

Quelquefois cependant, ayant remarqué la pâleur maladive qui peu à peu avait envahi le visage amaigri de la jeune fille, en écoutant cette voix dont la fraîche sérénité était souvent altérée par des éclats métalliques, Ulric se demandait avec inquiétude si ces fanfares de gaieté immodérée, ces fusées de rires fous qui s'échappaient sans motifs des lèvres de sa maîtresse, n'était point semblables aux lumières fantastiques des lampes mourantes dont les flammes,

Digitized by Google

qui s'élancent par bonds capricieux et inégaux, ne répandent jamais une clarté plus vive que lorsqu'elles vont s'éteindre.

Alors son cœur se fendait de pitié. Il s'épouvantait lui-même de ce déplorable égoïsme qui s'obstinait à prolonger une situation misérable uniquement à cause d'un sentiment qui caressait sou amour-propre plus encore que son amour.

Dans ces instants où il était sous l'impression d'un esprit de justice, il s'emportait contre lui-même en de violentes accusations.

— Ce que je fais est lâche, pensait-il, je joue avec cette malheureuse fille une comédie d'autant plus horrible qu'elle court le danger d'en rester victime. J'en fais froidement un holocauste à ma vanité. Pour moi, sa jeunesse s'épuise, sa santé s'altère. J'assiste tranquillement à ce martyre quotidien, et tandis qu'elle tremble sous les frissons de la fièvre, je me réchauffe à la chaleur de son sourire. — Qu'ai-je besoin d'attendre plus longtemps? ajoutait Ulric; ne suis-je pas sûr qu'elle m'aime comme je voulais être aimé? Cet amour n'a-il pas subi le contrôle de toutes

Digitized by Google

les expériences, et de toutes les épreuves n'a-t-il pas traversé sans s'altérer la plus dangereuse, — la misère? Que me faut il de plus? — Et si Marc Gilbert a trouvé sa perle, pourquoi Ulric de Rouvres ne s'en parerait-il pas? — Comme Lindor, errant sous le manteau d'un pauvre bachelier, j'ai rencontré ma Rosine; pourquoi ne ferais-je pas comme lui? Pourquoi, à la fin de la comédie, n'écarterais-je pas le manteau qui cache le comte Almaviva? Rosette n'en sera-t-elle pas moins Rosette? Non, sans doute... Et pourtant j'hésite; pourtant je perpétue volontairement une existence dangereuse et presque mortelle pour cette pauvre fille... Et pour mon châtiment, si Dieu voulait qu'elle mourût, je l'aurais tuée moi-même avec préméditation! Et pourtant j'hésite... — pourquoi?...

Alors une voix qui sortait de lui-même lui répondait:

— Tu hésites, parce que tu sais bien qu'aussitôt après avoir révélé qui tu es réellement à ta maîtresse, ton amour sera empoisonné par les méchantes pensées que te soufflera l'esprit de doute. Ton cœur n'a pas pu se soustraire à la tutelle de ta raison, et ta raison

Digitized by Google

trouvera une éloquence pleine de sophismes cruels pour te prouver que Rosette ne t'aime plus qu'à cause de ton nom, de sa fortune; tu te laisseras persuader qu'elle était lasse de toi, et qu'elle t'aurait quitté si tu ne t'étais pas fait connaître; bien plus, tu arriveras à croire qu'elle ne t'a jamais aimé, qu'elle jouait la comédie de l'amour, comme tu jouais la comédie de la misère, parce qu'elle savait qui tu étais avant même que tu la connusses. Voilà pourquoi tu hésites.

En écoutant cette voix qui l'expliquait si bien lui-même, Ulric ne pouvait s'empêcher de répondre :

— C'est vrai !

Alors il concluait de cette façon laconiquement égoïste :

— L'amour de Rosette est la seule chose qui me rattache à la vie; je l'aime, et je crois à son amour, parce que je ne suis pour elle qu'un ouvrier, — que son dévouement me paraît sincère. — Mais si je lui révèle mon nom, mon amour sera frappé de mort, parce que je ne croirai plus à celui de Rosette. — Et je ne veux pas que mon amour meure; — car c'est mon amour que j'aime.

Digitized by Google

Telles étaient les réflexions d'Ulric en revenant de chez son notaire.

Comme il passait sur un pont, une neige épaisse commença à tomber, dispersée par un vent glacé.

Une pauvre femme qui mendiait lui tendit la main en disant :

— Mon bon monsieur, la charité ; j'ai ma fille malade, elle a froid, et j'ai faim.

— Pauvre Rosette ! murmura Ulric, elle aussi elle a froid...

Et il mit dans la main de la mendiante le rouleau qui contenait les vingt-cinq louis.

Deux jours après les craintes d'Ulric se trouvaient réalisées. Rosette tomba sérieusement malade. Aux premières atteintes du mal, Ulric la fit conduire dans un hôpital.

Quand il revint à la maison et qu'il se trouva seul dans la chambre déserte, Ulric tomba dans une prostration dans laquelle son être tout entier demeura anéanti.

Ce fut son cœur qui sortit le premier de cet anéantissement.

Digitized by Google

Au milieu de cette chambre qui avait pendant si longtemps été un paradis, il entendit s'éveiller le chœur des souvenirs qui chantaient la joie des jours passés. Comme un tableau fantasmagorique, il vit bientôt se dérouler devant lui tous les épisodes du poëme de son amour. Il vit Rosette, pétulante et gaie, tournant, chantant dans la chambre, donnant ses soins au ménage, ou préparant le repas du soir qu'on prenait en commun, assis au coin du feu, l'un auprès de l'autre, et toujours à portée de lèvres.

Chaque meuble, chaque objet, lui venait rappeler la grande fête domestique dont son acquisition avait été la cause. Toutes ces choses muettes semblaient prendre une voix pour parler et lui dire avec un doux accent de reproche :

— Où donc est-elle — celle-là qui avait un si grand soin de nous? Et qu'as-tu fait de ta jeune amie?

— Ne reviendra-t-elle plus? — disait la petite glace entourée d'un humble cadre de bois de sapin verni, ne reviendra-t-elle plus celle-là qui, coquette pour toi seul, venait me demander des conseils? J'étais l'innocent complice de sa beauté modeste, et

Digitized by Google

quand elle ondulait devant moi ses cheveux blonds, j'aimais à lui dire : — Tu es belle, ma pauvre fille du peuple ; le printemps de la jeunesse sourit dans tes yeux bleus comme le ciel d'une aube de mai, et l'amour qui bat dans ton cœur fait monter à ton front une pourpre charmante. Tu regardes tes mains, et tu fais une petite moue en voyant tes doigts mutilés par l'aiguille et les travaux du ménage. Ah ! ne les cache pas ces marques de ton labeur diligent, sois-en fière et montre-les ; pour celui qui t'aime elles te parent plus que les bijoux les plus chers. — Hélas ! ne reviendra-t-elle pas, et ne réfléchirai-je plus son image ?

— Où donc est-elle, demandait la commode, où donc est-elle l'enfant soigneuse et économe, qui jadis était si heureuse en rangeant les frêles trésors de sa coquetterie ? Il fut un temps où mes tiroirs étaient pleins, et sa joie était grande à cette époque de prospérité et d'abondance où elle avait peine à me faire contenir toutes ces petites choses qui la rendaient si heureuse. Mais tour à tour sont partis et le beau châle d'hiver, et la chaude robe de laine, et l'écharpe

Digitized by Google

aux couleurs vives qui semblait un arc-en-ciel flottant, et les petits peignoirs d'été qu'elle mettait le dimanche pour aller cueillir les roses dans les plaines fleuries de Fontenay. Puis un jour mes tiroirs se sont trouvés vides, et ne contenaient plus que les papiers gris du mont-de-piété, contre lesquels toutes ces pauvres richesses avaient été échangées. Hélas! où donc est-elle, et ne reviendra-t-elle plus, la fille sage et économe qui avait si soin de nous?

Et comme Ulric, pour fuir ces voix qui l'emplissaient de tristesse, s'était réfugié sur la terrasse, il aperçut, au milieu du petit jardin planté par son amie, un oranger en caisse dont il lui avait fait cadeau le jour de sa fête, et il entendit le frêle arbuste qui disait: — Où donc est-elle, celle à qui tu m'as donné par un beau jour de fête? Il faut qu'elle soit malade ou morte, pour m'avoir oublié tout une nuit sur cette terrasse, où la neige glaciale m'a vêtu de blanc comme d'un linceul. Hier au matin je l'ai vue encore; elle m'avait mis là parce qu'il faisait un peu de soleil, et que j'avais froid dans la chambre où l'on ne faisait plus de feu. Où donc est-elle, pour m'avoir

Digitized by Google

oublié, elle qui m'aimait tant et que j'ai rendue si heureuse à l'époque de ma floraison? Hélas! le froid de la nuit m'a tué et je ne refleurirai plus, et quand reviendra le printemps, ses premières brises trouveront mes rameaux morts et mes feuilles fanées. Hélas! où donc est-elle celle, à qui tu m'as donné par un beau jour de fête?

Sous l'impression des sentiments qu'il éprouvait en ce moment, Ulric s'épouvanta lui-même en voyant dégagé de tout raisonnement sophistiqué, le monstrueux égoïsme qui lui servait de mobile.

— Je suis fou, s'écria-t-il; ma conduite avec cette pauvre fille est plus que stupide, elle est odieuse... Je vais la perdre, et avec elle tout le bonheur, toute la jeunesse qu'elle avait su me rendre par cet amour dévoué qui ne s'est pas démenti jusqu'au dernier moment. Oh! non! non! ma pauvre Rosette, tu ne mourras pas!

Ulric courut tout d'une haleine chez son notaire, et le rencontra au moment même où celui-ci se disposait à aller en soirée.

— Monsieur, lui dit Ulric, les raisons, pour lesquelles

quelles j'avais quitté le monde n'existent plus; je quitte mon incognito et je rentre dans la société; je reprends possession de ma fortune; je vous prie donc, dans le plus court délai qui vous sera possible, de réunir les fonds que j'ai déposés chez vous. En attendant, et pour l'heure présente, de quelle somme pouvez-vous disposer?

— Monsieur le comte, répondit le notaire, je puis sur-le-champ vous remettre vingt-cinq mille francs.

— C'est bien, dit Ulric: je vais vous en signer la quittance. Mais ce n'est pas tout, j'ai un autre service à vous demander.

— Je suis entièrement à vos ordres.

— Il faut, dit Ulric, que d'ici à deux jours vous m'ayez procuré un appartement habitable pour deux personnes. Comme je n'ai pas le temps de m'occuper de tous ces détails, je vous prierai également de me trouver un homme d'affaires intelligent, qui s'occupera de l'ameublement. Je veux que tout y soit sur le pied le plus confortable, qu'on n'épargne rien. Je ne puis pas accorder plus de deux jours.

— Je prends l'engagement de ne point dépasser

Digitized by Google

ce délai d'une heure, répondit le notaire ; dans deux jours, j'aurai l'honneur de vous faire prévenir.

Le lendemain matin Ulric courut à l'hôpital pour voir sa maîtresse, et lui avouer qui il était. Elle était hors d'état de le comprendre ; la fièvre cérébrale s'était déclarée pendant la nuit, et elle avait le délire.

Ulric voulait l'emmener, mais les médecins s'opposèrent au transport ; néanmoins ils donnèrent quelque espérance.

Au jour fixé, l'appartement du comte Ulric de Rouvres était préparé. Ulric y donna rendez-vous pour le soir même à trois des plus célèbres médecins de Paris. Puis il courut chercher Rosette.

Elle venait de mourir depuis une heure.

Ulric revint à son nouveau logement, où il trouva son ancien ami Tristan, qu'il avait fait appeler, et qui l'attendait avec les trois médecins.

— Vous pouvez vous retirer, messieurs, dit Ulric à ceux-ci. La personne pour laquelle je désirais vous consulter n'existe plus.

Tristan, resté seul avec le comte Ulric, n'essaya

Digitized by Google

pas de calmer sa douleur, mais il s'y associa fraternellement. Ce fut lui qui dirigea les splendides obsèques qu'on fit à Rosette, au grand étonnement de tout l'hôpital. Il racheta les objets que la jeune fille avait emportés avec elle, et qui, après sa mort, étaient devenus la propriété de l'administration. Parmi ces objets se trouvait la petite robe bleue, la seule qui restât à la pauvre défunte. Par ses soins aussi, l'ancien mobilier d'Ulric, quand il demeurait avec Rosette, fut transporté dans une pièce de son nouvel appartement.

Ce fut peu de jours après qu'Ulric, décidé à mourir, partait pour l'Angleterre.

Tels étaient les antécédents de ce personnage au moment où il entrait dans les salons du café de Foy.

L'arrivée d'Ulric causa un grand mouvement dans l'assemblée. Les hommes se levèrent et lui adressèrent le salut courtois des gens du monde. Quant aux femmes, elles tinrent effrontément pendant cinq minutes le comte de Rouvres presque embarrassé sous la batterie de leurs regards, curieux jusqu'à l'indiscrétion.

Digitized by Google

— Allons, mon cher trépassé, dit Tristan en faisant asseoir Ulric à la place qui lui avait été réservée auprès de Fanny, signalez par un toast votre rentrée dans le monde des vivants. Madame, ajouta Tristan en désignant Fanny, immobile sous son masque, madame vous fera raison. Et vous, dit-il tout bas à l'oreille de la jeune femme, n'oubliez pas ce que je vous ai recommandé.

Ulric prit un grand verre rempli jusqu'au bord et s'écria :

— Je bois...

— N'oubliez pas que les toasts politiques sont interdits, lui cria Tristan.

— Je bois à la Mort, dit Ulric en portant le verre à ses lèvres, après avoir salué sa voisine masquée.

— Et moi, répondit Fanny en buvant à son tour... je bois à la jeunesse, à l'amour.

Et comme un éclair qui déchire un nuage, un sourire de flamme s'alluma sous son masque de velours.

En entendant cette voix Ulric tressaillit sur sa chaise, et, prenant dans sa main la main que Fanny lui abandonna, il lui dit :

Digitized by Google

— Répétez, répétez, madame...

Fanny reprit son verre, qu'elle n'avait achevé qu'à demi, et répéta avec un accent d'enthousiasme juvénile :

— Je bois à la jeunesse, je bois à l'amour!

— C'est impossible... Cette voix, d'où vient-elle? Ce n'est pas cette femme qui a parlé. De quelle tombe est sortie cette voix? Quelle est cette femme? murmura Ulric en interrogeant du regard Tristan, qui se borna à lui répondre : — Vous avais-je menti?

Mais tout à coup, sur un geste de Tristan, Fanny laissa tomber le capuchon de son domino en même temps qu'elle détachait son masque, et avec une grâce adorable elle se retourna vers Ulric, et lui dit en lui parlant de si près qu'il sentit la fraîcheur de son aleine :

— Me ferez-vous raison, monsieur le comte?

En voyant le visage de Fanny, Ulric resta muet, foudroyé, presque épouvanté.

Fanny était admirablement belle ce soir-là.

Une couronne de petites roses naturelles était posée sur son front comme une auréole printanière, et les

Digitized by Google

brins de son feuillage faisaient une alliance charmante avec ses beaux cheveux blonds, dont les crêpelures avaient l'éclat lumineux de l'or en fusion. C'était, comme idéalisée par un poëte mystique, une de ces adorables figures qui sourient si doucement dans les toiles de Greuze.

— Rosette! ma Rosette!... C'est Rosette!... s'écria Ulric à demi fou.

— Pour tout le monde je m'appelle Fanny, dit la jeune femme en inoculant à Ulric une exaltation qui croissait à chaque coup de son regard bleu, — je m'appelle Fanny; j'ai dix-huit ans, et je suis une des dix femmes de Paris pour qui les hommes les plus considérables marcheraient à deux pieds sur tous les articles du code pénal. La porte par où l'on sort de mon boudoir ouvre sur le bagne ou sur le cimetière, et pour y pénétrer, il y a des pères qui ont vendu leurs filles, il y a des fils qui ont ruiné leur père. Si je voulais, je pourrais marcher pendant cent pas sur un chemin de cadavres, et pendant une lieue sur un chemin pavé d'or; pour l'instant où je vous parle, je suis presque ruinée à cause d'un accès de confiance

Digitized by Google

que j'ai eu dans un moment d'ennui. Aussi, pendant un mois, vais-je coûter très-cher. Voilà quelle femme je suis, monsieur le comte, ajouta Fanny en terminant son cynique programme, et, par un dernier coup d'œil provocateur, elle sembla dire à Ulric

— Maintenant, monsieur, que désirez-vous de moi?

Mais celui-ci avait à peine écouté ce qu'elle avait dit; il n'avait entendu que le son de la voix sans prêter d'attention aux paroles; il regardait fixement Fanny, comme on regarde un phénomène, et n'interrompait sa contemplation que pour murmurer de temps en temps:

— Rosette! Rosette!

— Eh bien! vint lui demander tout bas son ami Tristan, — ce que vous avez vu ne vaut-il pas la peine du voyage que je vous ai fait faire?

— Mais, maintenant que je suis venu, je ne pourrai plus repartir, dit Ulric en montrant Fanny, qui feignait d'être indifférente à la conversation des deux hommes, bien qu'elle n'en perdît pas un mot.

— Enfin, dit Tristan en tirant Ulric à l'écart, que voulez-vous faire?

Digitized by Google

Ulric parla longuement, en baissant la voix, à l'oreille de Tristan, et quand il eut achevé, Fanny, qui redoublait d'attention, entendit Tristan qui répondait à son ami :

— Je vous assure qu'elle acceptera.

— Que d'affaires pour une chose si simple ! murmura la créature en elle-même ; mais elle ne put dissimuler une certaine inquiétude en voyant que le comte de Rouvres se disposait à se retirer. En effet, Ulric ne pouvant pas contenir l'émotion qu'il avait éprouvée en se trouvant en face du fantôme vivant de sa maîtresse morte, avait rapidement salué tous les convives et venait de sortir, reconduit jusqu'au dehors par son ami Tristan.

— Eh bien ! ma chère, dirent les autres femmes en voyant la mine dépitée de Fanny, voilà une conquête manquée !

— Je sais bien pourquoi, répondit celle-ci. Je l'ai mis au pied du mur. Il est ruiné.

— Encore une fois, vous êtes dans l'erreur, ma belle, dit Tristan qui venait de rentrer dans le salon.

— Eh bien ! alors, je ne vous fait pas compliments,

Digitized by Google

mon cher, répliqua Fanny. Malgré toute la mise en scène et la bonne volonté que j'y ai mise pour ma part, votre plan me paraît complétement manqué. Votre ami ne m'a pas même fait l'honneur de demander à être reçu chez moi.

— Mon ami est un homme bien élevé et un homme de sens! il ne s'amuse pas à faire des demandes inutiles. Vous n'êtes pour lui qu'une curiosité, un objet d'art, un portrait, et rien de plus, ma chère, répondit insolemment Tristan. Il m'a chargé d'être son homme d'affaires, et voilà ce qu'il vous propose par mon entremise.

— Ah! voyons un peu.

— Je vous préviens d'avance qu'on ne vous a jamais fait de proposition semblable.

— Mais parlez donc, dirent les femmes, nous sommes sur le gril de l'impatience.

— Nous y voici. Écoutez, dit Tristan en s'adressant particulièrement à Fanny. Le comte Ulric de Rouvres renouvelle votre mobilier.

— Le mien a six mois. Soit, dit Fanny.

— C'est presque séculaire, ajouta un des hommes.

Digitized by Google

— Le comte Ulric vous loue, dans une rue qu'il a choisie lui-même, une chambre de 160 francs. — Ne m'interrompez pas. — Dans cette chambre il fait disposer un charmant ménage d'occasion, qu'il tient caché en quelque endroit. Les meubles seront garnis de tous les objets de toilette qui vous seront nécessaires; mais je vous préviens que toute cette garde-robe est d'occasion comme les meubles, et la robe la plus chère ne vaut pas vingt francs.

— Après? dit Fanny.

— Après, continua Tristan, le comte Ulric vous trouvera, dans une maison à lui connue, une occupation qui vous rapportera quarante sous par jour.

— Quelle occupation? demanda Fanny.

— Je n'en sais rien. Au reste, vous ne travaillerez qu'autant que cela pourra vous amuser; seulement vous aurez soin de vous faire sur le bout des doigts des piqûres d'aiguille. Vous irez dans cette maison depuis le matin jusqu'au soir. Mon ami, M. le comte de Rouvres, ira vous chercher pour vous reconduire au sortir de votre besogne et vous ramènera a votre chambre, où vous passerez la soirée avec lui. A dix

Digitized by Google

heures vous serez libre de votre personne; mais le lendemain, dès sept heures, vous serez à la disposition de M. de Rouvres, qui vous conduira à votre travail. Le dimanche, quand le temps sera beau, vous irez avec lui à la campagne manger du lait et cueillir des fraises. En outre, vous appellerez M. de Rouvres *Marc*, et vous apprendrez, pour les lui chanter, quelques chansons qu'il aime à entendre. Vous lui préparerez aussi vous-même certaine cuisine dont il vous indiquera le menu.

— Est-ce tout? demanda Fanny qui ne savait pas si Tristan se moquait d'elle.

— Ce n'est pas tout, reprit celui-ci. — Pendant deux mois de l'hiver vous irez travailler, — ou du moins dans la maison où vous serez censée travailler, — vêtue seulement d'une vieille petite robe d'indienne bleue semée de pois blancs.

— Mais j'aurai froid.

— Certainement, d'autant plus que pendant ces deux mois d'hiver vous ne ferez pas de feu dans votre chambre.

— Ah! dit Fanny, j'ai connu des gens singuliers,

Digitized by Google

mais votre ami les surpasse; le comte de Rouvres me paraît un être ridicule. Pourquoi ne me propose-t-il pas tout de suite de me couper la tête pour la faire encadrer comme étant le portrait de sa maîtresse?

— Il y a pensé, dit tranquillement Tristan.

— Et après? reprit Fanny. Est-ce là tout?

— C'est tout, dit Tristan.

— Voilà ce qu'il exige? Et moi, que puis-je exiger en échange de cette comédie, si je consens à la jouer?

— Le comte de Rouvres vous offre le traitement d'un ministre : cent mille francs par an!

— C'est sérieux? s'écria Fanny.

— Très-sérieux. — On passera, si vous l'exigez, un acte notarié.

— Mais il est donc décidément bien riche?

— Il a plus d'un million de fortune.

— Et combien de temps durera cette fantaisie?

— Tant que vous le voudrez. Ah! j'oubliais de vous dire qu'en acceptant ces conditions, vous changez de nom, comme mon ami. Il s'appellera Marc Gilbert, et vous vous nommerez Rosette.

Digitized by Google

— Eh bien! Fanny, demanda à celle-ci une de ses compagnes, qu'en dis-tu?

— Mesdames, répondit Fanny, je ne vous connais plus. Je m'appelle Rosette, et je suis la maîtresse vertueuse de M. Marc Gilbert.

Le lendemain soir, dans l'ancienne chambre de la rue de l'Ouest, où Ulric avait habité pendant un an avec Rosette, Fanny, vêtue de la petite robe bleue à pois blancs, attendait la première visite du comte de Rouvres, qui ne tarda pas à arriver, revêtu de son ancien costume d'ouvrier.

Pendant la première heure, et pour mieux faire comprendre à Fanny l'esprit du personnage dont elle devait jouer le rôle, Ulric raconta à Fanny ses amours avec Rosette.

— Ce que je vous demande avant tout, dit-il, c'est de ne jamais me parler de ma fortune, et, le plus que vous pourrez feindre de l'ignorer vous-même sera le mieux.

— Alors, monsieur, répondit Fanny en tirant de la poche de sa petite robe bleue un papier qu'elle présenta à Ulric, reprenez cette lettre qui vous appar-

Digitized by Google

ient; car, en la trouvant sous mes yeux, je ne pour rais pas m'empêcher de me rappeler que vous 'êtes pas M. Marc Gilbert, mais bien M. le comte de Rouvres.

Ulric, étonné et ne comprenant pas, prit la lettre et l'ouvrit.

C'était la lettre qu'il avait reçue de son ancien notaire, M. Morin, quand celui-ci, prêt à vendre son étude, lui demandait s'il voulait rentrer dans la possession de sa fortune, dont les chiffres se trouvaient établis dans cette lettre.

— Vous avez trouvé cette lettre dans la poche de cette robe? demanda Ulric en pâlissant.

— Oui, répondit-elle, et voyant qu'elle vous était adressée, j'ai cru devoir vous la remettre.

— Mais, continua Ulric, cette robe appartenait à Rosette, et pour que ma lettre s'y trouvât, il fallait bien qu'elle en eût pris connaissance.

Fanny répondit par un sourire.

— Alors, continua Ulric, Rosette savait qui j'étais, — elle savait que j'étais riche, — et son amour... Ah! malheureux!

Digitized by Google

Et il tomba anéanti sur le carreau.

. . . . . .

Environ un mois après, comme Fanny, revenue dans son appartement, s'apprêtait à aller au bal masqué, elle vit entrer chez elle Tristan, qui tenait à la main un petit paquet.

— Que m'apportez-vous là, — un cadeau?

— C'est un legs que vous a fait avant de mourir mon ami le comte de Rouvres.

— Voyons, dit Fanny.

Mais elle devint furieuse en apercevant la petite robe bleue.

— Votre ami est un être ridicule, mort ou vivant; il m'a fait banqueroute de cent mille francs.

— Ne vous pressez pas de le calomnier, dit Tristan; et il tira de la poche de la robe un portefeuille qui contenait cent billets de banque.

Digitized by Google

LA MAITRESSE AUX MAINS ROUGES

Depuis quelque temps Théodore était beaucoup plus assidu chez sa tante la lingère qu'aux cours de l'école de médecine; on ne le voyait plus au café et il n'allait plus au bal.

Quel était ce mystère?

Théodore était tout simplement amoureux d'une ouvrière entrée depuis peu dans l'atelier de sa tante. Jolie, douce, laborieuse et ne manquant point d'un certain esprit naturel, — telle était Clémence. Elle arrivait de sa province, où elle avait été élevée fort rigoureusement par une parente vieille et dévote. — Et la première fois qu'il vit cette jeune fille, Théodore, qui en amour était un garçon très-improvisateur, en était tombé subitement épris. Mais Clémence

Digitized by Google

n'était pas une fille à ranger au nombre des conquêtes faciles, comme il s'en fait tant les soirs de bal, à l'aide de deux ou trois lieux communs madrigalisés et d'une bouteille d'Aï frappée. Aussi Théodore comprit qu'il devait cette fois laisser de côté la devise *Veni, vidi, vici*, qu'il avait coutume d'arborer dans ses campagnes galantes.

Voici donc notre amoureux forcé d'étudier la géographie du pays de Tendre, qu'il avait jusque-là fort peu parcouru. Néanmoins Théodore ne se désespéra pas... et tous les jours il venait passer de longues heures chez sa tante, et, de ses yeux chargés d'une mitraille d'amour, il assiégeait le cœur de la petite provinciale... qui tâchait de se défendre de son mieux.

Cependant la situation commençait à devenir critique. Clémence avait dix-huit ans, âge où les rêves des jeunes filles ont ordinairement des moustaches, — brunes ou blondes. Clémence jura de se défendre. Mais d'avance elle sentait qu'elle était vaincue. Elle avait beau baisser les yeux devant Théodore, elle le voyait mieux, et le jeune homme de se dire tout bas :

Digitized by Google

Voici qui va bien, à bientôt l'assaut définitif! En effet, le moment était venu où il ne pouvait être tenté qu'avec succès.

Malgré toutes les précautions qu'elle prenait pour le fermer, Clémence oublia un jour la clef sur la porte de son cœur, — et l'amour entra.

Quelque temps plus loin, Clémence oubliait une autre clef sur une porte, — celle de sa chambre, et un matin on en vit sortir Théodore.

Théodore fut pendant trois mois très-enthousiasmé de sa maîtresse; mais au bout de ce temps, son amour tomba à quelques degrés au-dessous de l'estime sincère, — point qui, au thermomètre de la passion, équivaut à l'indifférence.

Pourtant, Clémence était toujours la même, soumise, aimante, fidèle et coquette, juste ce qu'il fallait pour plaire à Théodore, qui, de son côté, devenait de plus en plus insensible à ses coquetteries.

Enfin, résolu d'en finir avec cet amour, Théodore fit un soir à sa maîtresse un de ces outrages que toute autre femme n'eût jamais pardonné. Au milieu d'une conversation paradoxale d'art et d'amour comparés,

Digitized by Google

et devant une nombreuse compagnie, Théodore déclara qu'il lui était impossible d'aimer une femme qui n'aurait pas les mains blanches et les ongles opalisés. Cette brutale épigramme adressée aux mains rouges et meurtries de la pauvre Clémence lui entra plus avant et plus douloureusement dans le cœur que ne l'eût fait un coup de poignard; car cette méchanceté aiguë atteignait plus encore son amour que son amour-propre.

Cependant, comme elle avait beaucoup d'orgueil, son parti fut pris sur-le-champ. Elle résolut de quitter l'étudiant avant qu'il lui eût fait comprendre d'une manière plus significative que leur liaison devait avoir une fin.

Le lendemain, pendant que Théodore était au cours, Clémence réunit en un paquet tous les objets qui lui appartenaient et les fit transporter dans un hôtel des environs, où elle avait choisi une chambre. Cependant, comme elle ne se sentait pas le courage de quitter Théodore avant de l'avoir revu, la jeune fille attendit son retour. Peut-être espérait-elle qu'il essayerait de lui faire oublier l'offense de la veille; et,

Digitized by Google

si banale qu'eût été l'excuse, la pauvre enfant était toute prête à l'accueillir par un pardon.

A minuit Théodore fit prévenir qu'il ne rentrerait pas. — Il voulait en effet éviter d'avoir avec sa maîtresse une de ces explications qui, sans qu'on le veuille, vous acheminent si souvent à un raccommodement.

Clémence comprit que tout était fini. Elle écrivit à la hâte un mot d'adieu, et sortit de sa chambre en jetant au portrait de Théodore, qui au moins avait l'air de lui sourire, un long regard humide de larmes.

Le matin, en rentrant, Théodore trouva le billet de sa maîtresse.

— Vive la liberté ! s'écria-t-il quand il l'eut achevé ; et il courut dans un café rejoindre ses amis et leur raconter de quelle façon ferme et brillante il venait de rompre sa chaîne.

Cependant, les premiers jours qui suivirent sa séparation d'avec Clémence Théodore trouva que sa petite chambre était bien grande, et les premières nuits il lui sembla que son lit était bien large. Mais au bout de deux semaines la lacune était comblée.

Digitized by Google

Cependant Clémence n'avait pas de nouvel amour et se souvenait encore de Théodore. Elle avait du reste conservé l'espérance que son amant reviendrait à elle; et pour un pas qu'il eût fait, elle était toute disposée à en faire dix. Dans cet espoir d'un rapprochement prochain, la pauvre délaissée s'était surtout attachée à corriger, autant qu'il lui serait possible, le défaut physique que Théodore lui avait si brutalement reproché. Elle tenait à montrer à l'ingrat qu'elle pouvait avoir les mains aussi blanches que n'importe quelle lionne de n'importe quelle aristocratie. Elle commença donc à prendre des soins qu'elle avait négligés jusqu'alors. Elle eut des savons, des poudres, des eaux qui lui coûtaient le plus clair de son gain modique. Enfin elle alla même jusqu'à mettre des gants la nuit, elle qui en mettait à peine le jour.

Chaque matin, en se levant, elle regardait avec inquiétude le progrès de ses *remèdes*. Hélas! ils n'opéraient pas vite! Les soins du ménage, qu'elle tenait sur un point de propreté flamande; les travaux de couture surtout, tout cela neutralisait l'action de ses soins coquets; et si ses mains avaient gagné quelque

Digitized by Google

délicatesse comme forme, elles étaient restées, comme devant, — rouges, ainsi que des cerises.

La pauvre Clémence ignorait que la meilleure pâte pour blanchir les mains s'appelle l'oisiveté, et l'eût-elle su d'ailleurs, elle n'eût point pu en faire usage C'était là un remède qui lui eût coûté trop cher.

Elle resta donc avec ses mains rouges.

Un soir Clémence se rappela que, dans le beau temps de leur amour, elle avait promis à Théodore de lui broder une bourse pour le jour de sa fête, — et ce jour n'était pas éloigné. — Ah! pensa la jeune fille en recueillant avec bonheur ce souvenir, j'aurai encore le temps; en recevant mon cadeau, il verra que je ne l'ai pas oublié, et il reviendra peut-être. Dès le lendemain elle se mit à l'œuvre.

Il lui restait presque toute une semaine devant elle pour ce travail; c'était plus qu'il ne fallait, si elle avait pu disposer de tout son temps. Mais comme ses journées ne lui appartenaient point, huit jours devaient à peine suffire. Clémence travailla la nuit.

On était dans l'hiver, — il faisait grand froid, — et le budget de la jeune ouvrière ne lui permettait pas de

Digitized by Google

faire grand feu ; souvent même n'en faisait-elle point du tout. C'est alors que ses pauvres mains devenaient rouges, grand Dieu ! Mais quand au matin elle avait avancé sa bourse de quelques mailles, elle oubliait froid et fatigue, et trouvait dans l'espérance qu'elle avait d'une réconciliation prochaine de nouvelles forces pour aller à son travail du jour. Cependant ses veilles prolongées, dans une chambre humide et mal close, les émotions qui l'avaient agitée depuis quelque temps, altéraient visiblement la santé de la jeune fille, qui n'y apportait aucune attention.

Enfin le petit chef-d'œuvre de patience et de bon goût sortit achevé de ses mains, hélas ! toujours aussi rouges que les mains de l'Aurore quand elle ouvre les portes d'un ciel d'hiver. En admirant cette bourse, dans laquelle elle avait mis tant de superstitieuses espérances, Clémence eut un bon moment de joie. Elle jeta un coup d'œil sur les murs tristes de cette chambre où elle vivait dolente et solitaire, et elle ne put s'empêcher de dire :

— Avant peu, je n'y serai plus — ou je n'y serai pas seule !

Digitized by Google

La veille de la Saint-Théodore, Clémence enveloppa soigneusement sa bourse dans une boîte garnie de coton et alla chez une bouquetière prendre un bouquet où elle fit entrer toutes les fleurs qu'elle savait préférées par Théodore; elle fit ajouter aussi toutes celles dont le langage emblématique pouvait éveiller le souvenir. — Hélas! réveille-t-on les morts?

Au coin d'une rue, Clémence confia son cadeau à un commissionnaire.

— Y a-t-il une réponse? demanda celui-ci.

— Non, répondit la jeune fille. — Théodore viendra lui-même, pensait-elle.

Comme elle rentrait chez elle, elle rencontra en chemin un jeune homme qu'elle avait vu quelquefois chez son amant.

— Tiens, vous voilà, Clémence, lui dit l'étudiant; que devenez-vous donc?

— Vous savez bien ce qui est arrivé, répondit-elle.

— Ah oui, c'est vrai! vous êtes fâchée avec Théodore.

— Fâchée! dit Clémence, oh! fâchée!

Digitized by Google

— Ah! c'est égal... il vous regrette, allez.

— Il me regrette? fit la jeune fille, en rougissant de plaisir : il vous l'a dit?

— Non, pas précisément, — mais je le devine. — Nous allons ce soir au bal de l'Opéra, ajouta l'étudiant. — Théodore y sera. — Viendrez-vous?

— Oh! dit Clémence. Je ne crois pas... Adieu.

— Adieu, dit l'étudiant, qui continua son chemin en sifflant.

— Il me regrette! murmura Clémence quand elle fut rentrée, j'en étais bien sûre, moi! — Quand il verra que je me souviens encore de lui, il reviendra; — c'est l'amour-propre qui l'aura empêché de revenir plus tôt... il ne voulait point faire le premier pas... tous les hommes sont orgueilleux... Et Clémence se mit à chanter d'une voix souvent interrompue par une toux douloureuse la jolie chanson :

« Rosine à moi revient fidèle. »

Seulement, sans s'inquiéter de la mutilation qu'elle faisait subir au vers, elle y substitua le nom de Théodore.

Digitized by Google

— Vers le milieu de la journée, — heure à laquelle elle savait l'étudiant libre, — Clémence fit une jolie toilette. Elle soigna surtout ses mains, qu'elle avait du moins su préserver des engelures.

— Ah ! disait-elle en les regardant, — elles ne sont pas trop rouges aujourd'hui.

Et elle attendit.

Or, pendant qu'elle attendait, la nouvelle maîtresse de Théodore, qui en ce moment était seule chez l'étudiant, recevait l'envoi de Clémence. Mademoiselle Coralie, qui était une personne rusée, devina de suite que ces cadeaux venaient d'une femme, et en voyant le C qui était brodé sur la bourse avec un T, elle pensa que cette femme devait être Clémence, — qu'elle avait du reste connue. — Elle veut revenir. C'est bon, dit Coralie. Je sais ce que j'ai à faire. — Et elle se mit à machiner tout bas une de ces vengeances doublées de fourberie, — comme savent en trouver les femmes qui ont une rivale en face de leur amour ou de leur vanité.

Une heure après Théodore entra.

En l'entendant monter, Coralie s'était cachée der-

Digitized by Google

rière les rideaux de l'alcôve, après avoir eu soin de laisser en évidence le bouquet et la bourse, pour qu'ils tombassent d'abord sous les yeux de Théodore, — ce qui arriva. — Tiens, fit le jeune homme étonné, qu'est-ce que c'est que ça?

— Quoi, tu ne le devines pas? s'écria Coralie en venant lui sauter au cou; — quel jour sommes-nous aujourd'hui?

Théodore songea à sa fête.

— Comment, c'est toi?... tu t'es souvenue, dit-il en regardant sa maîtresse, qui ne baissa pas les yeux.

— Et qui donc veux-tu que ce soit? fit-elle.

— Allons, se dit Théodore en lui-même, je ne pouvais pas manquer d'avoir une bourse, — cette pauvre Clémence m'en avait promis une. Mais, demanda-t-il à Coralie, quand donc as-tu fait cela?

— Eh bien donc, et ma surprise? répondit Coralie. — J'ai fait la bourse pendant la nuit — quand tu dormais. J'ai eu joliment froid va... Regarde donc... il y a un C et un T... nos deux noms...

— Pauvre chérie... dit Théodore... Elle est char-

Digitized by Google

mante, ta bourse... Je veux que tu l'étrennes ce soir au bal... Tiens, voilà pour la garnir... Et comme il venait de recevoir sa pension, Théodore donna à Coralie une belle pièce d'or...

— Ah! pensa celle-ci en prenant les vingt francs, j'ai une fière idée... En effet, le cerveau de cette fille, qui était une fine mécanique à perfidie, venait d'inventer quelque chose de bien noir sans doute, car les yeux de Coralie brillèrent d'un éclat extraordinaire... Oh! la bonne idée, fit-elle encore tout bas. — La vipère se réjouissait de son abondance de venin.

Cependant Clémence attendait toujours... à minuit elle attendait encore... A une heure du matin, n'y pouvant plus tenir, elle se décida à aller au bal de l'Opéra. — où on lui avait dit qu'elle trouverait Théodore. Elle voulait le voir... il fallait qu'elle le vît...

Elle prit un peu d'argent — le reste de ses économies — et sortit pour aller louer un domino. Comme elle passait devant la loge du portier, celui-ci l'appela.

— Mademoiselle, j'ai quelque chose à vous remettre. — Clémence était déjà dans la rue.

Digitized by Google

A deux heures elle entrait au bal de l'Opéra, le sage soigneusement caché par un loup de velours.

mme elle traversait la salle, elle aperçut d'abord à quelques pas d'elle deux masques qui s'apprêtaient à se mêler à un quadrille... c'étaient Théodore et Coralie, et Clémence avait reconnu son amant. Elle poussa un cri sourd et s'appuya contre une banquette pour ne point tomber. Mais elle fit tant d'efforts qu'elle parvint à comprimer la souffrance atroce qui venait de se mettre à crier au fond de son cœur, et seule elle en entendit le bruit...

Théodore avait donné la bourse et le bouquet qu'elle lui avait envoyés à sa maîtresse nouvelle... En effet, la bourse pendait à la ceinture de Coralie, et le bouquet fleurissait sa main gantée de blanc.

Clémence resta cinq minutes à regarder Coralie et Théodore danser devant elle. — A chaque figure du quadrille ils s'embrassaient. — Au moment de s'élancer pour le galop, Coralie laissa tomber le bouquet à terre. Elle voulut se baisser pour le ramasser, mais Théodore l'enleva dans ses bras.

— Il était tout fané, lui dit-il, je t'en achèterai

Digitized by Google

un plus beau... Et ils s'envolèrent dans le tourbillon.

Clémence vit son bouquet foulé sous les mille pieds du gigantesque galop.

Elle sortit du bal avec précipitation — la tête perdue, le cœur brisé, ne sachant pas d'où elle sortait, ignorant où elle allait... Au bout de deux heures de marche par une neige abondante et glacée, le hasard ramena Clémence dans sa rue et devant sa porte.

— Tiens! vous voilà, mademoiselle, lui dit le portier; j'ai quelque chose pour vous depuis hier. Je voulais vous le remettre quand vous êtes partie pour le bal, mais vous ne m'avez pas répondu... C'est un commissionnaire qui m'a apporté cela de la part de M. Théodore.

— Théodore! dit Clémence; donnez vite, et elle arracha une petite boîte des mains du portier.

A peine arrivée dans sa chambre, elle ouvrit la boîte et y trouva un papier dans lequel était enveloppée une pièce d'or toute neuve, qui s'en alla rouler à terre avec un bruit sonore. — Sur le papier ces mots

Digitized by Google

avaient été écrits au crayon : — *J'ai reçu votre bourse, — voici pour vos peines.*

C'était la belle idée de mademoiselle Coralie.

Clémence tomba à terre en poussant un gémissement. Une voisine l'entendit et vint lui porter secours. Elle eut toutes les peines du monde à retenir la jeune fille, qui, prise du délire, voulait se jeter par la fenêtre.

Le soir un médecin fut appelé. — En voyant Clémence il secoua la tête : — Ceci est grave, dit-il, mais il est encore temps.

Le lendemain Clémence se réveillait dans un hôpital.

Pendant huit jours, on eut des espérances. Mais le matin du neuvième, en faisant sa visite, le médecin se pencha à l'oreille de la sœur de charité, qui s'approcha tristement du lit de Clémence.

— Je sais ce que vous voulez me dire, ma sœur... murmura la malade. Et elle demanda les sacrements.

Le soir, comme la religieuse s'apprêtait à quitter la salle, Clémence la fit appeler.

Digitized by Google

— Tenez, ma sœur, lui dit-elle en lui mettant dans la main une pièce d'or qui était cachée sous son oreiller, vous mettrez ceci dans le tronc des pauvres malades. — C'est toute ma fortune. Adieu!

— Couvrez-vous, mon enfant, lui dit la sœur, en voyant qu'elle gardait ses bras hors du lit. Vous allez avoir froid.

— Oh! qu'est-ce que cela fait maintenant? dit Clémence. Et elle se prit à sourire en regardant ses mains que la maladie avait rendues pâles et transparentes. — Si Théodore me voyait! murmura-t-elle. Puis elle s'endormit et fit son dernier rêve.

Vers le milieu de la nuit elle se réveilla pour mourir. L'agonie fut brève. On avait, comme d'habitude, envoyé chercher l'interne de garde pour y assister. Quand l'infirmier vint le demander, il achevait une partie avec un de ses camarades.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

— C'est la jeune fille du n° 15 qui se meurt.

— C'est bon, j'y vais... Théodore, prends donc ma partie.

Dix minutes après, l'interne remontait.

Digitized by Google

— Eh bien, lui dit Théodore, qui était venu passer cette nuit avec ses amis les carabins, et le n° 15?

— La petite est morte, dit l'interne en reprenant son jeu : *le roi!*... c'est dommage, elle était bien jolie; — *valet*... dix-huit ans; — *passe trèfle*...; des yeux noirs et des mains blanches,.. oh! mais blanches... Tiens, à propos, elle s'appelait Clémence, comme ton ancienne maîtresse, je crois, Théodore.

— Ah! reprit celui-ci, Clémence! celle qui avait les mains rouges. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. — *Atout*, *atout* et *atout*. Mon petit, ça me fait la *vole* et le point.

Digitized by Google

LE BONHOMME JADIS

A l'époque du terme d'avril, un jeune homme appelé Octave vint prendre possession d'une chambre qu'il avait quelques jours auparavant arrêtée dans une maison de la rue de la Tour d'Auvergne. Il avait l'air si honnête, que le portier n'avait point voulu se déranger pour aller aux renseignements, comme c'est l'usage, et lui avait loué de confiance.

Le logement d'Octave était situé au quatrième et dernier étage. C'était une petite chambre si basse de plafond, qu'un homme d'une taille un peu élevée n'aurait pas pu y garder son chapeau. Elle était éclairée d'un côté par une petite fenêtre donnant sur la cour, et d'où l'on apercevait les hauteurs de Mont-

Digitized by Google

martre. Un autre jour était pratiqué au fond, c'était un châssis mobile ouvrant sur les jardins d'un pensionnat de jeunes demoiselles. De là on apercevait une partie du panorama de Paris.

Octave passa la journée à mettre ses affaires en ordre. Ce n'était pourtant pas une longue besogne, car il n'avait bien juste que le nécessaire, et à la vue de son mobilier de modeste apparence, le portier de la maison avait fait une grimace, et s'était presque repenti de lui avoir loué sans aller aux informations.

Son installation terminée, Octave se mit machinalement à sa fenêtre pour juger ce que serait la vue. En levant les yeux, il aperçut à la croisée qui faisait face à la sienne un petit vieillard, occupé à couper les branches mortes de quelques arbustes plantés dans des caisses et formant un jardin suspendu. Le vieux voisin, qui venait d'apercevoir Octave, s'interrompit dans sa besogne ; puis, après l'avoir examiné quelques instants, il souleva le bonnet de laine qui couvrait ses cheveux déjà blancs, et faisant au jeune homme un geste amical, il lui dit en souriant :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. Per-

Digitized by Google

mettez-moi de vous souhaiter la bienvenue dans cette maison.

Octave, un peu étonné, salua le vieillard et répondit à sa politesse. Puis, comme le voisin s'était remis à son jardinage, Octave ferma sa fenêtre et descendit pour aller dîner.

Comme il déposait sa clef chez le portier, celui-ci le prévint qu'il était d'habitude dans la maison de ne point rentrer après minuit, et que, passé cette heure, on payait une amende.

Octave répondit qu'il ne se trouverait jamais dans ce cas-là, et que d'ailleurs il sortait fort rarement le soir.

Avec une foule de précautions oratoires, qui rendirent son avertissement très-difficile à comprendre, le portier informa en outre Gustave qu'il était libre de recevoir des femmes chez lui, à la condition que ce seraient des personnes décentes qui ne troubleraient jamais la tranquilité de la maison, habitée par des petits rentiers et des ouvriers en famille.

Octave répondit qu'il recevrait peu de visites; mais que sûrement il ne recevrait jamais de femmes chez lui.

Digitized by Google

Le portier conclut en lui demandant s'il désirait que son épouse prît soin de son ménage, comme elle faisait pour quelques célibataires. Mais Octave le remercia en disant que son ménage était trop peu de chose, et qu'il avait l'habitude de le faire lui-même.

Octave rentra de très-bonne-heure. — Il lut toute a soirée et se coucha à minuit. Le lendemain il sortit à dix heures le matin, rentra à quatre, ressortit à six heures et revint à sept. Il lut toute la soirée, comme il avait fait la veille, et se coucha à la même heure.

Tous les jours il faisait ainsi de même, avec la plus parfaite régularité. Chaque matin il apercevait son vieux voisin qui jardinait à la fenêtre; ils se saluaien et échangeaient quelques paroles sur l'état du temps.

Depuis un mois Octave habitait la maison, et on n'avait pu remarquer aucun changement dans son existence. Non-seulement il ne s'était présenté aucune visite pour lui, mais encore il n'avait reçu aucune lettre. On causait de lui quelquefois dans la

Digitized by Google

loge du portier, et on s'étonnait un peu de l'isolement dans lequel il vivait.

Octave avait vingt ans. Son histoire était fort courte. Son père était un petit négociant qu'une mauvaise spéculation avait ruiné. Il était mort foudroyé par ce désastre. La mère d'Octave, ne pouvant plus payer sa pension au collége, l'en retira avant qu'il eût achevé ses études. — Ils vécurent dans un grand dénûment l'un et l'autre pendant une année. Au bout de ce temps la mère, qui traînait en langueur depuis la mort de son mari, tomba malade, et mourut elle-même après quinze jours de maladie. Quand Octave eut fait enterrer sa mère avec le produit de la rente qu'il possédait, à peine lui restait-il assez pour entourer son chapeau d'un crêpe. — Il était orphelin à seize ans, et n'avait au monde aucun parent, aucun ami qui pût le secourir, même d'un conseil. Il alla au hasard chez un notaire qui jadis avait fait les affaires de son père. — C'était un homme honnête et charitable. Il eut compassion d'Octave, lui prêta un peu d'argent et promit de s'intéresser à lui. En effet, il ne tarda pas à le placer en qualité de

Digitized by Google

secrétaire chez un de ses clients. — Depuis quatre ans Octave cccupait cette place, qui lui rapportait douze cents francs par an. C'était peu; mais Octave était sobre, économe, et sut encore mettre de côté quelques centaines de francs, qui devaient lui servir quand il commencerait l'étude du droit, — car il voulait réaliser le désir que son père avait eu de le destiner au barreau. En attendant, il se préparait à passer son examen de bachelier, et travaillait dans ce but avec une grande assiduité. Depuis la mort de sa mère il n'avait fait aucune connaissance. Il n'allait jamais ni au spectacle, ni au bal, ni au café. Ses distractions se bornaient à quelques promenades faites le dimanche dans les environs de Paris.

Un dimanche soir — Octave lisait auprès de sa fenêtre, quand il aperçut son vieux voisin, dont la tête blanche s'encadrait dans un berceau de chèvrefeuille et de plantes grimpantes. — Ils se saluèrent l'un l'autre par une inclination de tête. C'était au commencement de mai. La soirée était magnifique; l'air doux promenait des odeurs de feuilles vertes et de lilas, et des refrains joyeux que chantaient des

Digitized by Google

ouvriers se rendant par bandes aux barrières. De temps en temps, et suivant les variations du vent, on entendait, tantôt distinctement, et tantôt comme des rumeurs confuses, les orchestres des guinguettes qui peuplent les boulevards extérieurs.

— Eh! jeune homme, — s'écria tout à coup le vieux voisin, dont le visage venait de se fendre par un large sourire, — entendez-vous ?

Octave leva les yeux de dessus son livre et regarda le vieillard.

— Entendez-vous, continua celui-ci, entendez-vous les violons? et en avant deux, allez donc! ajouta-t-il en se dandinant.

Et comme une bouffée de musique, apportée par le vent, venait précisément de lui secouer une gamme dans les oreilles, Octave répondit qu'il entendait en effet.

— Eh bien, — continua le voisin, — est-ce que cela ne vous donne pas envie de fermer votre livre?

Octave sourit, et détourna la tête en signe négatif.

A cette réponse, le sourire du vieillard s'éteignit sur sa figure.

Digitized by Google

— Vraiment, reprit-il, ça ne vous fait rien?

— Rien! dit Octave.

— Quel âge avez-vous donc?

— J'ai vingt ans...

— Vingt ans... et ça ne vous fait rien? — prodigieux! — Ah! jeune homme, si vous pouviez me prêter vos jambes, comme je les prendrais à mon cou pour courir où sont les violons. — Et vous avez vingt ans? dit le voisin avec un accent étonné.

— Je les ai eus précisément aujourd'hui, répondit Octave, — qui se rappelait que ce jour était son anniversaire de naissance.

— Aujourd'hui! dit le vieillard en frappant dans ses deux mains. — Aujourd'hui! — prodigieux! — étrange en vérité! — Vingt ans; eh bien, moi, jeune homme, moi qui vous parle, — aujourd'hui, — ce matin, — j'ai eu soixante-cinq ans.

— On ne vous les donnerait pas, dit Octave, — pour répondre.

— Oui, mais le bon Dieu me les a donnés, lui, — et je ne le tiens pas quitte. — Il voudrait m'en donner encore autant, que ça ne serait pas de refus. —

Digitized by Google

Au reste, quand il lui plaira d'arrêter les frais, je suis tout prêt; — au moins je n'aurai pas loin à aller. Montmartre est à deux pas, — ce sera commode, — j'entendrai les violons de plus près.

Octave avait fermé son livre et regardait son voisin avec plus de curiosité qu'il ne l'avait fait jusque-là. C'était un petit homme d'une physionomie à la fois douce et fière. Son front, à demi couvert de cheveux parfaitement blancs, n'avait pas une seule ride; sa bouche était spirituelle et fine, et l'éclat de ses yeux vifs jetait sur tout son visage une clarté gaie qui lui enlevait, à première vue, au moins un tiers de son âge.

— Monsieur, dit-il tout à coup pendant qu'Octave l'examinait, — permettez-moi de vous faire une proposition; — vous la trouverez peut-être indiscrète, mais je me risque; — après cela vous êtes libre de ne la point accepter... ce qui me ferait de la peine, je vous l'avoue... Voilà, monsieur, ce que je voulais vous proposer, — fit le vieillard avec un charmant sourire. — Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez vingt ans aujourd'hui même. — Par un singulier

Digitized by Google

rapport, il se trouve que ce jour est l'anniversaire de ma naissance ; — ordinairement, à cette occasion, j'ai toujours eu un convive ou deux, — des jeunes gens toujours. — Ah ! la jeunesse ! dit le vieillard en se frappant le front avec un geste et un accent indescriptibles, la jeunesse ! — Enfin, monsieur, toutes les autres années, j'ai eu un visage ami à ma table. — On riait, on causait ; — au dessert on chantait des chansons, les nouvelles et celles de jadis, et on arrosait les chansons avec un vieux vin qui est de mon âge et que j'ai goûté, quand il était raisin, dans un petit clos bourguignon. On l'a mis en bouteille le jour où on m'a mis une culotte. J'en ai encore une quarantaine de flacons dans ma cave, et je n'en bois qu'aux jours de fête, comme aujourd'hui par exemple. — Eh bien, dit le bonhomme, je suis sûr que j'userai la provision. Mais je reviens à ma proposition, monsieur, car je vous ennuie en bavardant là : — c'était pour vous dire qu'aujourd'hui je suis tout seul à dîner, tout à fait seul. L'année dernière j'avais un voisin, un jeune homme qui logeait précisément dans la chambre où vous êtes, et sa femme, jolie

Digitized by Google

fille; quand je dis sa femme, non, ce ne l'était pas, le pauvre garçon, puisqu'il s'est marié avec une autre. La petite était drôle, gaie comme un pinson, et chantait du matin au soir. Je passais ma vie à regarder ce joli ménage. Le jeune homme est parti, comme je vous le disais, et la petite s'est mariée d'un autre côté. — Elle doit être par là-bas à danser, ajouta le vieillard en étendant la main du côté d'où venait la musique du bal. — Enfin, monsieur, j'ai été tout triste quand j'ai vu la chambre vide. — Qu'est-ce qui va venir loger là? me demandais-je tous les jours avec inquiétude. — Une vieille femme peut-être? — Ah, voyez-vous, cette idée-là me faisait trembler. Moi qui suis vieux, je ne peux pas regarder ce qui me ressemble. C'est prodigieux, monsieur; mais les vieilles femmes et les enterrements, je ne peux pas voir ça. — Ça m'empêche de boire pendant huit jours. C'est pourquoi je me suis logé sur le derrière. Sur le devant, j'aurais trop été exposé à voir les corbillards qui passent dans cette rue du matin au soir, parce que c'est le chemin pour aller au cimetière. — Je n'aurais pu me mettre à la fenêtre. A chaque voi-

Digitized by Google

ture qui serait passée, j'aurais eu peur d'entendre le cocher m'appeler pour m'emmener. — Merci, je ne suis pas pressé, — c'est moi qui enterrerai les autres. — Enfin, monsieur, quand vous êtes emménagé, j'ai été ravi. — Un jeune homme! bon, voilà un jeune homme, me suis-je dit; je ferai sa connaissance, et je me suis intéressé à vous du premier jour où je vous ai vu. — C'est pourquoi, monsieur, je vous invite à dîner avec moi — pour célébrer mon jour de naissance, qui est aussi le vôtre, — à moins que vous n'ayez disposé de votre temps.

Sans savoir pourquoi, Octave fut ému de ce bavardage plein de franchise, de bonne humeur et de gaieté. Le vieux bonhomme paraissait attendre avec anxiété sa réponse, — et il poussa un véritable cri de joie quand Octave lui eut répondu qu'il acceptait.

Octave descendit de chez lui et monta chez son voisin, qui lui avait indiqué par où il devait passer.

Le portier ayant aperçu Octave qui montait l'escalier du devant, lui demanda où il allait.

— Je vais chez mon voisin d'en face, dit Octave.

— C'est drôle, fit le portier à sa femme, voilà

Digitized by Google

M. Octave qui va chez le bonhomme Jadis. Et cet événement fut toute la soirée un thème de causerie dans la loge.

Quand Octave entra chez le vieillard, celui-ci l'accueillit avec une cordialité toute juvénile, qui semblait vouloir abréger tout préambule de politesse et les mettre sur-le-champ dans l'intimité.

— Attendez-moi un instant, dit le voisin en faisant asseoir Octave, je vais faire un bout de toilette.

— Je vous en supplie, monsieur, dit Octave en se levant, ne faites point de *cérémonies* à cause de moi.

— Eh! monsieur, s'écria le vieillard avec un sourire, c'est aujourd'hui fête; on sort la croix et la bannière, comme on dit; je ne puis point rester comme je suis là. Ne voyez-vous pas que je suis en cuisinier? ajouta-t-il en montrant un tablier qui était serré autour de son corps; depuis ce matin je suis auprès de mes fourneaux à préparer ma petite *noce;* nous avons un joli petit dîner; je suis gourmand, fils de *gueulards*, comme nous disions dans le temps jadis. Enfin, vous verrez J'avais bien peur de le manger tout seul, mon pauvre dîner; mais j'ai eu la bonne

Digitized by Google

idée de vous inviter. Attendez-moi, je suis à vous dans un instant; je vous ménage une surprise; je parie que vous ne me reconnaîtrez pas tout à l'heure. — Ah! bah! — Vous direz que je suis un vieux fou; mais c'est égal, je n'ai pas de perruque et je ne porte pas lunettes. Mon vin est bon, mes verres sont grands, et nous allons rire.

Et il passa dans une chambre voisine, laissant Octave tout stupéfait.

En attendant le retour de son hôte, Octave examina la pièce où il se trouvait. C'était un petit salon tendu de papier de couleur gaie et garni de meubles d'un autre âge. Les fauteuils, dont les housses étaient enlevées, racontaient de galantes histoires et des bergeries dans le style de Boucher et de Watteau : bergers et bergères, chaumières fleuries, troupeaux enrubanés, Colins et Colettes, tout le monde charmant de la pastorale. Au-dessus d'une petite glace au cadre historié qui se trouvait posée sur la cheminée, on voyait dans un autre cadre un parchemin jauni sur lequel était apposé le grand sceau de l'empire : c'était un brevet de chevalier de la Légion d'honneur. Au-

Digitized by Google

dessous étincelait la croix, attachée à un bout de ruban. A côté de la croix, des épaulettes de laine noircies par la fumée de la poudre, et, pour compléter ce trophée, un sabre d'honneur dont la lame avait brillé au soleil des grandes batailles impériales. Aux murailles étaient accrochés quelques tableaux, ou plutôt de simples lithographies coloriées, dont les sujets étaient empruntés à des histoires d'amour d'une littérature qui florissait jadis au bruit du canon. Le parquet de ce petit salon était recouvert d'une assez belle tapisserie représentant l'enlèvement d'Hélène.

Au bout d'un quart d'heure d'absence, — et comme Octave avait achevé son examen, — le vieux voisin entra dans le salon. — Comme il en avait prévenu Octave, celui-ci ne le reconnut pas sur-le-champ, — tant il était changé.

Le vieux voisin avait un costume d'il y a soixante ans : c'était un habit complet de paysan endimanché

La veste en surcot marron, culotte en velours olive gilet de basin, — laissant voir une chemise à petits plis, agrafée au col par un anneau d'argent; cravate à pointes brodées, des breloques en graines d'Amé-

Digitized by Google

rique battant sur le ventre, des bas chinés et des souliers à boucles; — un gros bouquet comme en ont les mariés de campagne était attaché à la veste.

Il s'avança en souriant et d'un air leste vers Octave, qui était au comble de l'étonnement.

— Ah! ah! fit-il, vous ne me reconnaissez pas. Je vous l'avais bien dit; ça me fait plaisir tout de même. C'est l'habit de ma jeunesse, voyez-vous. — Je ne le mets plus qu'une fois par an, — au jour de ma naissance. — Ça vous fait rire!... Ah! jeune homme... quand je mets cet habit-là, voyez-vous, il me semble que je change de peau... et que mes cheveux redeviennent blonds.

Et comme il disait ces paroles, ses gestes, son accent, son regard, — tout cela n'avait que vingt ans.

Octave ne comprenait rien à cette métamorphose subite.

— Allons, dit le vieillard... passons dans la salle à manger; — tout est prêt, — la table est mise, et nous n'aurons point à nous déranger. — Je me sers moi-même, mon jeune ami. — Autrefois j'avais une servante — jeune et jolie; c'était la fille d'une pauvre

Digitized by Google

femme; — mais on jasait dans la maison, et quand on rencontrait ma domestique, on lui chantait sur l'escalier :

« Allons, Babet, un peu de complaisance. »

J'ai entendu ça un jour — et ça m'a fâché. — La pauvre fille était innocente. — Je lui ai payé un an de gages et je l'ai renvoyée; j'ai préféré rester seul plutôt que d'avoir une servante vieille.

— Allons, dit le vieux voisin en faisant entrer Octave dans une petite salle à manger — où un appétissant dîner était préparé, — allons, jeune homme, asseyez-vous là, — en face de moi, et pour commencer, buvons, — buvons a nos vingt ans!

Et, faisant sauter le bouchon d'une bouteille de vieux vin, contemporain de son enfance, le voisin en versa deux verres et trinqua avec Octave, qui se plaça en face de lui.

— Comment vous nommez-vous? demanda tout à coup le voisin.

— Je m'appelle Octave, dit celui-ci.

— Et moi... dit le voisin. Au fait, ajouta-t-il en riant, appelez-moi comme tout le monde... le bon-

Digitized by Google

homme Jadis... Et votre maîtresse, comment se nomme-t-elle? — dites, — que nous buvions à sa santé.

— Je n'ai pas de maîtresse, dit Octave en rougissant presque.

— Ah! ciel! — fit le bonhomme Jadis. Vous êtes sûr...

Ordinairement l'approche de la jeunesse a toutes les douceurs souriantes d'une aube d'été, et, comme l'oiseau qui va tenter sa première volée et se penche au bord du nid pour saluer d'un chant joyeux le rayon matinal, le cœur de ceux qui arrivent à l'âge juvénile s'emplit de murmures : mille voix pleines de charmantes promesses s'éveillent dans leur âme, et leurs lèvres, où fleurit un beau sourire, saluent d'un cri d'espérance le soleil levant de leur vingtième année.

Il n'en était pas de même pour Octave, qui avait trouvé le malheur assis au seuil de son adolescence. Aussi la jeunesse lui apparaissait-elle à travers une brumeuse tristesse, et il aurait voulu pouvoir franchir d'un seul pas, et dans un seul jour, cet âge qui sépare l'époque où l'on rêve de l'époque où l'on se souvient.

Digitized by Google

A vingt ans, il ne savait donc rien d'exact et de précis sur les choses de la vie. C'était une de ces natures tardives qui atteignent quelquefois le milieu de la jeunesse sans que rien ait tressailli dans leur cœur, recouvert d'une cuirasse de placidité.

Aussi avait-il paru étonné et presque effrayé quand son vieux voisin lui avait demandé le nom de sa maîtresse.

Mais le vieillard parut encore surpris davantage lorsque Octave lui répondit qu'il n'était pas amoureux. — Un sourire d'incrédulité courut sur ses lèvres, et il fit un petit geste qui voulait dire :

— Allons donc !

Mais Octave répéta sa réponse, et, en quelques mots, raconta son passé et sa situation présente.

Le vieillard l'avait écouté, les coudes sur la table et la tête appuyée dans ses mains.

— Pas de maîtresse ! C'est prodigieux ! murmurait-il. — Mais alors, jeune homme, qu'est-ce que vous faites donc de vos vingt ans?

— Je suis pauvre, j'ai mon avenir à assurer, et pour moi le travail est un devoir, dit Octave.

Digitized by Google

— Le premier devoir de la jeunesse, c'est le plaisir, et l'amour en est la première vertu, dit le bonhomme Jadis en vidant son verre. Moi, j'ai été vertueux. Ma conscience est en repos, ajouta-t-il avec un large rire.

Ces maximes d'une philosophie avancée, inconnue à Octave, l'effarouchèrent au point qu'il se leva de dessus sa chaise, comme s'il s'apprêtait à sortir.

— Eh! là là, dit en souriant le bonhomme Jadis, n'ayez point peur, mon jeune ami, je ne suis point le diable, rassurez-vous. — Ah! dit le vieillard, voilà qui est certainement bien étrange. D'après ce que vous m'avez dit, vous vivez dans l'isolement, fuyant exprès toute société, dans la crainte qu'elle ne vous induise à mal. Je suis sans doute la seule personne avec laquelle vous ayez consenti à avoir des relations, et c'est probablement mon âge qui m'a valu cette préférence. Vous m'aurez pris pour un marchand de morale, un bon *père sermon* bien radoteur, et vous vous serez dit : Voilà mon affaire. De même que moi, lorsque je vous ai vu arriver ici pour la première fois, je me suis dit de mon côté : Mon nouveau voisin

Digitized by Google

est jeune, ça doit faire un gaillard; il amènera un régiment de colombes dans son pigeonnier, ajouta le bonhomme en indiquant du doigt la chambre d'Octave, ça me réjouira la vue; et ce soir, quand je vous ai vu à votre fenêtre et que j'ai eu l'idée de vous inviter à partager mon dîner pour célébrer ensemble notre jour de naissance, je me suis dit encore : Bon, ça va être gai, nous nous conterons nos fredaines. Et puis... pas du tout, voilà que nous sommes trompés tous deux : c'est moi qui suis le jeune homme, et c'est vous qui avez des cheveux blancs. C'est prodigieux, n'est-ce pas? acheva le vieux bonhomme en regardant Octave, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Voyons, dit le bonhomme Jadis en frappant sur l'épaule d'Octave, avouez que je vous fais peur, que vous me prenez pour un libertin, pour un fou tout au moins. Ah! fit le vieillard avec un autre accent et en levant les yeux vers le ciel, fou... oui, je le suis peut-être, et Dieu me la conserve, cette chère et douce folie qui ne fait de mal à personne et qui me fait du bien à moi. Eh! mais, dit-il en relevant la tête après un court silence, nous boudons les bouteilles, à ce que

Digitized by Google

je crois, jeune homme. — Et débouchant un second flacon, il versa du vin dans les verres.

Octave avait d'abord eu l'idée de chercher une excuse pour se retirer; mais un vague instinct de curiosité le retint près de ce singulier vieillard : il but le verre que le bonhomme venait de remplir.

— Ah! bon vin de mon pays, disait celui-ci en buvant lentement, tu as baptisé mon premier amour; et quand tu coules dans ma poitrine, il me semble que mon cœur prend un bain de jeunesse, bon vin de mon pays! Comme ça, dit tout à coup le vieillard en regardant son convive dans les yeux, vous n'aurez rien à me conter? Au fait, qu'est-ce que vous me pourriez dire? vous ne savez rien, puisque vous vivez dans un trou.

Ah! c'est bien triste, autant vaudrait avoir pour voisin un séminariste. Quel funèbre compagnon vous faites! Dieu vous punira, jeune homme.

Octave releva la tête et regarda son hôte, dont le visage s'animait de plus en plus.

— Dieu me punira! dit Octave, qu'est-ce que je fais donc de mal? pourquoi?

Digitized by Google

— A quoi bon vous le dire? reprit le vieillard, vous ne me comprendriez pas. Vous ne croyez pas à mon évangile; c'est pourtant un livre honnête, car il conseille le bonheur, qui est la santé de l'âme. Après tout, continua le bonhomme, vous n'avez que vingt ans; vous êtes en retard, c'est vrai, mais vous pouvez vous convertir. Cependant vous aurez perdu le meilleur temps. Pour moi, je vais déménager; cette maison m'attriste maintenant. Je ne peux plus mettre le nez à la fenêtre sans apercevoir une vieille figure. Je comptais sur votre voisinage; mais... Bah! n'en parlons plus. J'irai loger de l'autre côté de l'eau, dans le quartier latin, c'est plein de jeunes gens; quelquefois je vais m'y promener. Je monte dans les maisons, sous le prétexte de louer un logement, j'entre partout, je regarde, j'écoute. Quelles jolies filles, quelle bonne humeur! comme tout ce monde-là est heureux! Seulement ils ont le tort de boire trop de bière; c'est mauvais, ça glace le sang. Parlez-moi du vin, à la bonne heure. Et il se versa une nouvelle rasade.

En ce moment, le vent qui soufflait des hauteurs de Montmartre secouait à la fenêtre de la salle à manger

Digitized by Google

les lambeaux d'une vieille ronde populaire nouvellement arrangée en quadrille; et un musicien d'alentour, qui faisait à sa croisée des exercices de hautbois, se mit à répéter comme un écho l'air exécuté par l'orchestre de la barrière.

Le bonhomme Jadis, qui s'était subitement tu quand il avait entendu les sons lointains de cette musique, tressaillit et se leva précipitamment lorsque le hautbois du voisinage répéta l'air, dont pas une note n'était perdue.

Comme Octave faisait quelque bruit en se remuant sur sa chaise, le vieillard, qui avait l'oreille tendue dans la direction où l'on entendait l'instrument, se retourna vers le jeune homme et lui dit presque brutalement :

— Chut! taisez-vous donc. Mais le hautbois avait cessé. Il s'était mis à jouer des fragments de musique empruntés aux opéras nouveaux.

— Il faudra que je découvre ce musicien, dit le bonhomme Jadis; et il allait verser à boire, quand le hautbois capricieux laissa de côté la musique moderne et recommença le vieil air populaire.

Digitized by Google

— Ah! le bon musicien, fit le bonhomme Jadis en se levant tout à fait et en se mettant à danser dans la chambre; le bon musicien! comme c'est bien ça. — Ça vous étonne, jeune homme, dit-il à Octave, qui paraissait de plus en plus surpris.

— Je vais vous dire, j'ai beaucoup aimé sur cet air-là autrefois, au temps où cette culotte, que vous me voyez, était neuve, l'habit aussi et mes mollets aussi, dit en riant le bonhomme en frappant sur ses jambes grêles. Ah! les pauvres quilles; elles se sont joliment trémoussées sur cet air-là. Et pourtant, si j'avais ma pauvre Jacqueline et que nous fussions sous le marronnier avec le gros Blaise, monté sur un tonneau et raclant sur son violon ce vieil air, je ne m'en tirerais pas encore trop mal. Ah! Jacqueline, voilà une fille; on l'appelait *la belle aux cent amoureux*. Et ce n'était pas assez dire, tout le pays en tenait pour elle; il y avait à l'armée une compagnie de gens qui s'étaient faits soldats à cause d'elle; j'en ai fait partie à mon tour.

Pour cette fois, Octave ne douta plus que son vieux voisin ne fût fou.

Digitized by Google

Une nouvelle bouffée de vent apporta les sons de l'orchestre de la guinguette, où l'on dansait encore le vieux quadrille dont le principal motif avait été répété par le hautbois.

Le bonhomme Jadis ne put pas y résister cette fois.

— Encore un coup, dit-il en vidant la bouteille, buvons et en route!

— En route! dit Octave, pendant que son voisin mettait son chapeau. Où allons-nous?

— Eh! parbleu, — nous allons à la danse. — Ces diables de violons qui s'avisent de jouer cet air-là justement aujourd'hui, — quand je suis dans mes idées. — Il me semble que c'est Jacqueline qui m'appelle. — Allons, jeune homme, en avant!

Octave hésitait, mais la curiosité l'emporta. — Je vous accompagnerai, dit-il.

— Encore un coup, fit le vieillard en montrant les verres, — ça donnera des jambes.

— Encore un coup, donc, — dit Octave en trinquant avec le bonhomme Jadis.

— Et en route! fit celui-ci. — Vous voyez que je marche droit et sans canne, dit-il à Octave.

Digitized by Google

Au bout d'une demi-heure, le vieillard et le jeune homme couraient toutes les guinguettes de la barrière.

Dans chaque bal où il entrait suivi de son compagnon, le costume singulier du bonhomme Jadis lui attirait de bruyantes ovations mêlées de rires et de quolibets; mais le vieillard ne se fâchait pas et savait toujours répondre à ceux qui l'agaçaient, quelque repartie qui mettait les rieurs de son côté.

— C'est bien fâcheux, disait le bonhomme à Octave, — je n'entends plus mon air, j'aurais volontiers dansé.

— Vous oseriez... devant le monde! fit Octave avec inquiétude.

— Et pourquoi non? J'ai bien osé d'autres choses sur cet air-là. — Tenez, quand je me suis fait soldat, à cause de Jacqueline, vous savez, j'avais à peu près votre âge, et je n'étais certainement pas la valeur en personne. — La première fois que je me suis trouvé en face des Autrichiens, dans les plaines de la Lombardie, j'ai joliment regretté ma Bourgogne et le violon du gros Blaise; et si on m'avait offert mon congé,

Digitized by Google

je l'aurais bien accepté. Quand j'ai entendu le premier coup de canon, — c'était un tapage horrible, de la fumée, des cris de mort ! — je n'étais pas à mon aise. — Notre commandant nous crie : Braves soldats, c'est notre tour ! — en avant ! en avant ! C'était justement du côté des canons. — Tous mes camarades partent comme s'ils couraient à la fête ; moi, je manquais d'enthousiasme. — Mais voilà que la musique d'un régiment qui était en position s'avise justement de jouer mon air... *Tra deri dera*, *deri dera ;* moi, si doux et si paisible, j'avais à peine entendu la ritournelle, que je me métamorphosai en héros, je devins un vrai lion, — il me poussait une crinière, et me voilà en avant de mon escadron, engagé dans une charge avec les cuirassiers autrichiens. — Le sabre au poing, jurant, tapant comme un sourd, et fredonnant mon petit air *Tra deri dera, deri dera*, *la la,* — j'allais comme le diable. — Tout à coup je rencontre sur mon chemin un grand gaillard tout doré, qui tenait un drapeau. *Tra deri*, ça ferait une jolie robe pour Jacqueline, que je me dis, et je lui tombe dessus, *deri dera.* — Je le coupe en deux, — *tra deri ;* — je lui

Digitized by Google

mlève son drapeau, *deri deri*. — Le général m'embrasse, on met mon nom à l'ordre du jour de l'armée... et la république me fait cadeau d'un sabre d'honneur. *Tra deri dera, la la deri*. — En 1812 un aide de camp de Murat vient nous prier très-poliment de nous donner la peine d'entrer dans la redoute de la Moskowa. — Notre colonel salue l'aide de camp et lui répond : On y va. — En arrivant sous les murs de la redoute, nous n'étions plus que quarante de notre escadron, et le canon tonnait... l'on aurait dit un tremblement de terre. — C'est pour le coup que je regrettais le violon du gros Blaise. — Mes camarades et moi, nous hésitions un peu, et je me disais à moi-même en regardant la terrible redoute : — Bien sûr, c'est imprudent d'entrer là-dedans. Mais voilà-t-il pas qu'une musique éloignée se met à jouer mon air, *tra deri*... Je pars en avant, les miens me suivent, et nous tombons dans la redoute, terribles et rapides comme des boulets vivants... Un régiment presque entier nous suit, puis deux, puis trois. — On fait un hachis de Russes, et j'attrape la croix d'honneur, toujours sur mon air *Tra deri deri dera*, — et après

Digitized by Google

ça, comment diable voulez-vous que j'aie peur de danser dans un bal?

Comme le bonhomme achevait son récit, l'orchestre commença précisément le quadrille en vogue dans lequel se trouvait l'air sur lequel le vieux soldat avait accompli ses exploits guerriers.

— Ah! enfin, dit le vieillard, nous y voilà... Et, quittant le bras d'Octave, qui ne put le retenir, il fit le tour du bal pour aller inviter une danseuse. Il s'arrêta devant une jeune fille de dix-huit ou vingt ans, vêtue d'une toilette de couleur claire. Elle avait de jolis yeux gris bleu, des cheveux cendrés chastement arrangés en bandeaux et un grand air d'honnêteté sur son visage.

— Elle est charmante, dit le vieillard. Et, s'approchant de la jeune fille, qui paraissait être venue seule au bal, le bonhomme Jadis ôta son petit chapeau rond, se ploya en deux comme un arc, et enchâssa son invitation dans un compliment qui avait une tournure tout à fait galante.

La jeune fille leva les yeux sur ce cavalier singulier, et ne put s'empêcher de sourire en voyant le

Digitized by Google

costume du vieux bonhomme, qui ressemblait à un Colin d'opéra-comique.

— Mais, monsieur, répondit-elle d'une voix douce, je ne sais pas danser.

— Vous ne savez pas danser!... fit le bonhomme. Ah! ciel! c'est prodigieux... mais moi, j'ai su danser avant de savoir lire.

— Du moins, je ne sais pas danser comme on danse aujourd'hui, répondit la jeune fille.

— Oh! ni moi... répliqua le vieillard, ni moi... On va un peu plus loin, en effet, aujourd'hui... ce sont presque des tours de force... Cependant je n'ai pas oublié les figures... dit-il; et sur cet air qu'on joue en ce moment, je suis sûr de me tirer d'affaire... Si vous voulez que nous essayions... fit le bonhomme Jadis en revenant à la charge.

— Oh! non merci, monsieur... dit la demoiselle. Je ne suis pas venue dans l'intention de danser. Je suis entrée ici par curiosité... un moment... parce que 'était sur mon chemin... Je n'ai pas l'habitude d'aller bal... Merci...

— Cependant... fit le bonhomme en insistant, sur

Digitized by Google

cet air-là, qui est si joli... Écoutez-donc... *Tra deri, deri dera*. Hein ! comme c'est gai... *deri, dera*... Ça ne vous donne pas envie? ajouta-t-il en battant fort prestement un entrechat.

— Merci, monsieur, merci, répondit la jeune fille en se cachant la figure pour ne pas rire. — D'ailleurs il va pleuvoir, dit-elle. — En effet, le ciel s'était chargé, l'air était lourd, le ciel se coupait d'éclairs par intervalles; et le quadrille était à peine commencé, qu'une grosse pluie vint disperser les danseurs, qui se réfugièrent dans le café, où il n'y eut bientôt plus assez de place.

Pendant le dialogue de son vieux voisin avec la jeune fille, Octave s'était tenu à quelque distance. Mais quand l'orage avait éclaté, il s'approcha du bonhomme Jadis et lui dit :

— Il faut nous retirer. Il est tard, d'ailleurs.

— Où diable voulez-vous que nous allions, dit le vieillard, par ce temps affreux? un vrai déluge! Il faut entrer quelque part... prendre quelque chose. Nous ne pouvons pas rester là. Voilà déjà que je ressemble à une éponge... — Ah! mon Dieu! fit-il en

Digitized by Google

se retournant vers la jeune fille... Mais vous, mademoiselle, vous ne pouvez pas rester dehors... Vous allez gâter votre jolie toilette. — Venez avec nous ous mettre un instant à l'abri.

— Merci, monsieur, dit-elle, je vais m'en aller... je prendrai une voiture... je ne demeure pas loin d'ailleurs, — rue Rochechouart... c'est à côté...

Et, mal abritée sous un petit acacia faisant dôme, elle regardait tristement la pluie qui commençait mouiller sa robe.

— Rue Rochechouart, dit le bonhomme Jadis, — mais alors nous sommes voisins, mademoiselle. — Monsieur, fit-il en montrant Octave, qui ne levait pas les yeux, — et moi, nous habitons rue de la Tour-d'Auvergne, numéro...

— Tiens, fit la jeune fille, nos maisons se touchent... moi j'habite le pensionnat de demoiselles...

— Ah ! fit Octave en levant les yeux. — J'ai une fenêtre qui donne sur le jardin.

— Eh bien, c'est ça ! — fit le bonhomme Jadis, — nous sommes tous voisins... Alors mademoiselle n'a plus de raisons pour refuser de se mettre avec nous

Digitized by Google

à l'abri; nous attendrons la fin du mauvais temps, — et nous reconduirons mademoiselle; — il sera un peu tard... comme elle est seule...

— En effet... ce serait plus prudent... dit Octave. La jeune fille garda le silence. Le bonhomme Jadis regarda les deux jeunes gens; un sourire courut sur ses lèvres, et il chantonna tout bas le refrain de son vieil ami : *Tra deri, dera, dera.*

— Allons, dit-il, voilà qui est entendu... entrons là-dedans.

Et il se dirigea vers le café du jardin champêtre, laissant derrière lui la jeune fille et Octave, très-embarrassés tous les deux.

— Eh bien, venez-vous? — s'écria le vieillard, sur la porte du café.

— Nous voici, dit Octave, qui, après une courte hésitation se décida à offrir la main à sa compagne pour l'aider à franchir une petite mare d'eau.

Ce fut seulement bien après minuit que l'on put songer à se retirer. L'orage n'avait point cessé, et il avait plu à torrents.

— Nous allons être à l'amende, — disait le bon-

Digitized by Google

homme Jadis à Octave, en entendant sonner une heure du matin comme ils passaient à la barrière.

— Une heure... déjà... mon Dieu ! fit la jeune fille avec épouvante. — Si on n'allait pas m'ouvrir...

— Hi ! hi ! hi ! — fit le bonhomme Jadis en lui-même. — Ça serait drôle... *tra deri*, — très-drôle... *deri dera*...

— Rassurez-vous, mademoiselle, — disait Octave à sa compagne, dont il sentait le cœur battre sous son bras, — nous voici arrivés ; dans un moment nous serons à votre porte...

Et il pressait le pas, tandis que le vieux voisin ralentissait exprès sa marche, en murmurant des mots décousus, — comme :

— Il sera trop tard... pauvre fille... rester à la porte... à la belle étoile... — Ah ! bah ! *tra deri*... si mon jeune ami savait s'y prendre... l'hospitalité... de mon temps... *deri dera*... je sais bien ce que j'aurais fait... pas de maîtresse... à vingt ans... *tra deri*... c'est prodigieux, *deri dera*...

— Tiens ! tiens ! on n'ouvre pas, dit-il en s'arrêtant tout à fait à quelque distance des deux jeunes

Digitized by Google

gens, qui étaient arrêtés devant une maison de la rue Rochechouart faisant angle avec celle de la rue de la Tour d'Auvergne.

Trois ou quatre coups de marteau retentirent violemment dans le silence et furent répétés par tous les échos de la rue déserte

— C'est qu'on n'ouvre pas... tout de même, continuait le bonhomme Jadis en se rapprochant. Comment vont-ils se tirer de là?

Trois nouveaux coups ébranlèrent la porte, qui resta close.

— Eh bien, fit le vieillard en s'approchant, ils sont donc sourds?

— Ah! mon Dieu, disait la jeune fille, qui paraissait en proie à une grande agitation, qu'est-ce que madame va dire? Et le portier qui n'entend pas!

— Madame? qui ça, madame? demanda le bonhomme.

— La directrice de la pension où je suis sous-maîtresse; je devais être de retour à dix heures. Mon Dieu! je vous en prie, ajouta-t-elle en parlant à Octave, frappez plus fort, on entendra peut-être.

Digitized by Google

Octave frappa, mais plus doucement qu'il n'avait fait, et tout en frappant il regardait la jeune fille, dont l'inquiétude était à son comble, et il aperçut une larme qui roulait sur sa joue. Ces pleurs dans ses yeux bleus causèrent au jeune homme une telle impression qu'il n'avait plus la force de frapper.

— On n'entend pas, dit-il, c'est inutile. Comment faire? Et il regarda sa compagne.

— Ah! mon Dieu, reprit le bonhomme Jadis d'une voix ironiquement dolente, comment faire?

— Comment faire? dit doucement la jeune fille. — Ah! s'écria-t-elle en relevant la tête, j'entends du bruit... on a entendu.

— C'est impossible, s'écria Octave, tout le monde dort.

— Mais on s'est réveillé... Vous avez frappé trop fort, jeune homme, lui dit à l'oreille le bonhomme Jadis. C'est égal, la partie est bien engagée, mes compliments.

— Je ne vous comprends pas, fit Octave.

— *Tra deri dera*, chantonna le vieillard.

Pendant ce temps-là une petite fenêtre en œil-de-

Digitized by Google

bœuf venait de s'ouvrir au-dessus de la porte cochère.

— Qui est là? dit une voix.

— C'est moi, répondit presque à voix basse la jeune fille.

— Qui, vous? demanda la voix; ça n'est pas un nom ça.

— Mademoiselle Clarisse, de chez madame Hubert, la maîtresse de pension; ouvrez.

— Ah! c'est vous, répliqua la voix. C'est vous qui rentrez à des heures pareilles... C'est du joli! Excusez...

— Mais ouvrez donc, s'écria Octave avec vivacité; voilà une heure que nous sommes à la porte.

— Chut! dit doucement Clarisse en mettant sa main sur la bouche du jeune homme, ne le fâchez pas, il est méchant et serait capable de ne pas m'ouvrir.

— Ouvrirez-vous, à la fin? cria Octave d'une voix de tonnerre.

Le bonhomme Jadis avait entendu la recommandation faite tout bas par la jeune fille; et voyant de

Digitized by Google

quelle façon le jeune homme lui avait obéi, il s'approcha d'Octave et lui glissa à l'oreille :

— Très-bien! je vous les réitère, mes compliments.

— Puisque c'est comme ça qu'on me parle, reprit la voix du portier, je n'ouvrirai pas; à cette heure-ci les honnêtes gens sont couchés, il n'y a que les vagabonds qui sont dehors.

— Vous voyez, fit Clarisse à Octave... Je vous l'avais bien dit, il est fâché; j'en étais bien sûre, on va me laisser à la porte, et demain madame Hubert ne voudra plus me recevoir. Qu'est-ce que je deviendrai? Et elle se mit à fondre en larmes.

— Voyons, mon brave homme, dit le bonhomme Jadis au portier... vous ne laisserez pas cette pauvre petite à la porte. Vous avez la voix grosse... mais vous êtes sensible, le cœur est bon... Allons! ajouta le bonhomme, le cordon, s'il vous plaît.

Le portier crut qu'on se raillait de lui; et il s'apprêtait à refermer la fenêtre, quand il entendit les pas d'une patrouille qui s'avançait dans la rue; il craignit qu'on ne l'appelât, et, sans répondre, il tira le cordon.

Digitized by Google

Au moment où elle s'y attendait le moins, Clarisse, qui était appuyée contre la porte, la sentit fléchir sous elle...

— Il a ouvert! il a ouvert. Merci, messieurs, je rentre bien vite... Ah! j'ai eu bien peur, ajouta-t-elle en regardant Octave, qui paraissait tout stupéfait. Adieu! dit-elle; et elle disparut, fermant la porte derrière elle.

— Eh bien, dit le bonhomme Jadis à Octave, qui ne bougeait pas, est-ce que nous allons coucher là, mon jeune ami?

— Non, non, répondit machinalement Octave en regardant toujours la porte; le portier avait pourtant dit qu'il n'ouvrirait pas, ajouta-t-il.

— Oui, mais il a ouvert; c'est égal, dit le vieillard, vous êtes en bon chemin maintenant. C'est toujours tout droit; et comme vous allez d'un assez bon pas, à ce que j'ai pu voir, vous arriverez. Et maintenant, allons nous coucher.

Arrivés à leur porte, Octave et le bonhomme Jadis recommencèrent le même manége qu'ils venaient de faire à la porte de mademoiselle Clarisse. Ce ne fut

Digitized by Google

qu'au bout d'un grand quart d'heure que le portier consentit à leur ouvrir.

Octave se jeta sur son lit et ne dormit presque pas.

Le lendemain, dès le matin, — il était installé à la petite fenêtre donnant sur le jardin de l'institution de demoiselles.

A l'heure de la récréation des élèves, Octave aperçut enfin mademoiselle Clarisse. Elle était assise sur un petit banc appuyé au mur, et justement situé dans une perpendiculaire directe au-dessous de la fenêtre du jeune homme.

Tout à coup un petit papier attaché à un petit morceau de bois tomba sur le livre qu'elle tenait à la main.

La jeune fille releva la tête et aperçut Octave; — elle lui sourit en mettant un doigt sur sa bouche, ramassa le petit papier et le mit dans sa poche; puis, la cloche ayant sonné pour la rentrée en classe, elle disparut avec ses élèves.

Octave sauta en bas de la fenêtre et exécuta une danse folle.

— Bravo!... bravo! cria une voix qui venait d'une fenêtre de la cour.

Digitized by Google

Octave courut à sa croisée — qui était resté ouverte — et il aperçut le bonhomme Jadis qui jardinait comme de coutume.

— Eh bien, nous savons donc danser maintenant! dit le vieillard.

Octave lui répondit par un sourire accompagné par un geste amical.

Le soir du même jour, le portier monta tout essoufflé et tout effaré...

— Monsieur Octave, dit-il... c'est extraordinaire... ce qui arrive...

— Quoi donc? demanda le jeune homme avec inquiétude.

— Une lettre... une lettre pour vous!... C'est une dame qui l'a apportée... Nous en avons été saisis, ma femme et moi...

— Donnez donc vite, s'écria Octave en prenant la lettre des mains du portier, sur qui il referma sa porte.

Quelques jours après, — le matin, — comme le bonhomme Jadis arrosait ses fleurs, il entendit un

Digitized by Google

duo d'éclats de rire qui s'échappait de la chambre d'Octave.

— Ah! dit le bonhomme en se frottant les mains, je n'ai plus besoin de déménager; — j'ai mon affaire en face de moi, — ça me rappellera Jacqueline. — Vingt ans! et pas d'amourettes! — c'était trop fort aussi... A la bonne heure, maintenant. — Il faut bien se ranger. — *Tra deri, deri dera.*

Digitized by Google

LES AMOURS D'OLIVIER

I

Olivier avait vingt ans. La poésie n'avait d'abord été chez lui qu'une maladie de la première jeunesse, qu'un premier amour avait fort envenimée, et que plus tard la fréquentation de jeunes gens voués à l'art avait rendue chronique. Le père d'Olivier, homme très-rigide et très-positif, voulait faire suivre à son fils la carrière du commerce, et dans cette intention il avait envoyé Olivier prendre des leçons de tenue de livres chez un professeur du quartier. C'était un homme déjà vieux, ayant mené longtemps la vie des joueurs et des débauchés, et le moins habile physionomiste aurait lu facilement sur sa figure la carte de tous les mauvais penchants. A quarante-cinq ans

Digitized by Google

cet homme, qui s'appelait M Duchampy, avait épousé une jeune fille qu'il avait séduite. A l'époque où Olivier vint prendre des leçons chez lui, M. Duchampy était marié depuis quelques années ; sa femme avait vingt-quatre ans. C'était une femme de cette race frêle et maladive, où les poëtes de l'école poitrinaire vont ordinairement chercher leur idéal. Madame Duchampy possédait toutes les grâces langoureuses et attractives de ces sortes de tempéraments, hypocrites quelquefois, et qui, sous une apparence de faiblesse, cachent de grandes provisions de force et d'ardeur. Ses yeux d'un bleu indécis s'allumaient parfois d'un éclair fugace aux lueurs duquel son visage, ordinairement calme et pâle, s'animait et se colorait à la fois. Mais ce n'étaient là que de rares accidents, de passagères éruptions de vie, résultant peut-être d'un flux de jeunesse et de passion comprimées. Sans être précisément un appel à la pitié, son sourire excitait l'intérêt, et paraissait accuser confusément une vie de souffrances ignorées dont la confidence, faite de sa voix lente et douce, pouvait être souhaitée par un jeune homme enclin à l'élégie. Madame Du-

Digitized by Google

champy restait souvent le soir dans la salle d'étude où Olivier venait prendre sa leçon quotidienne. Elle travaillait à quelque ouvrage de tapisserie ou donnait ses soins à une petite fille de deux ans, qui, dans les bras de sa mère, semblait une fleur mourante attachée à un arbrisseau malade. Pendant que son professeur s'occupait auprès de ses autres élèves, Olivier détournait les yeux de ses cahiers noirs de chiffres, et regardait madame Duchampy, qui s'arrangeait toujours de façon à être surprise dans quelque attitude de coquetterie maternelle.

Il arriva une chose bien simple : — c'est qu'Olivier n'apprit aucunement la tenue des livres, et qu'il devint parfaitement amoureux de la femme de son professeur. Un soir madame Duchampy se trouvant seule avec Olivier, elle lui fit ses confidences. C'était quelques jours après la mort de sa petite fille. — Olivier tomba à ses genoux et laissa couler sur ses mains ces larmes toutes chaudes de sincérité qui gonflent les cœurs naïfs. Il eut toute l'éloquence de l'inexpérience. — Il exprima la passion réelle avec l'accent vrai, et il fut écouté d'autant plus qu'il était

Digitized by Google

attendu. A compter de ce jour-là madame Duchampy s'appela Marie pour Olivier.

Cependant, quoi qu'il eût fait pour enrayer ses progrès, — afin d'avoir un prétexte pour venir dans la maison, au bout de six mois de leçons Olivier en savait assez pour entrer dans n'importe quel comptoir commercial. — Son professeur le lui déclara un jour; mais il ajouta : — J'espère néanmoins que cela ne vous empêchera pas de venir nous voir, et le plus souvent sera le mieux. — Olivier vint hardiment tous les jours.

Le professeur ne paraissait aucunement s'inquiéter de cette assiduité. — Il en connaissait parfaitement le motif; mais il savait à quoi s'en tenir sur les relations de ce jeune homme avec sa femme, et se tenait rassuré sur l'innocence de cette passion, qui vivait dans l'outre-mer du platonisme le plus pur. Un jour M. Duchampy surprit une lettre que le poëte écrivait à Marie. Cette épître, que le pudique Joseph lui-même aurait signée sans difficulté, commençait par ces mots : « Ma sœur! » — M. Duchampy poussa un grossier éclat de rire.

Digitized by Google

— Et vous, demanda-t-il à sa femme, — le nommez-vous mon frère? Cela serait curieux. Mais en vous appelant ainsi de ces noms fraternels, ne savez vous point que vous semez tout simplement de la graine d'inceste dans le terrain de l'adultère?

— Olivier est un enfant, dit Marie; — c'est de l'amitié qu'il a pour moi, c'est de la pitié que j'ai pour lui. — Voilà tout, vraiment; — mais, si vous le désirez, — je le renverrai.

— Non pas! répliqua le mari. — A moins qu'il ne vous ennuie trop avec son amour bleu de ciel. — Gardez-le, cela m'est égal

Au fond, M. Duchampy était réellement fort indifférent. — Il n'aimait sa femme que comme un être docile et silencieux — sur lequel il pouvait à loisir épancher ses colères — quand il avait perdu au jeu. — D'un autre côté, l'assiduité d'Olivier lui servait de prétexte pour s'échapper de son ménage et courir de honteux guilledous.

Les amours de Marie avec Olivier durèrent dix-huit mois, pendant lesquels ils ne s'écartèrent point des pures régions du sentiment. Au bout de ce temps,

Digitized by Google

des pertes successives faites au jeu engagèrent M. Duchampy dans d'assez méchantes affaires, compliquées de faux. Il fut forcé de fuir en Angleterre pour éviter des poursuites. Sa femme resta à Paris, sans ressources. Olivier, qui jusqu'alors n'était resté avec Marie que du matin jusqu'au soir, y resta une fois du soir jusqu'au matin : — c'était une nuit d'hiver, — une de ces longues nuits, si longues et si dures pour les pauvres, si courtes et si douces pour ceux qui les passent les bras au cou d'une femme aimée. — Mais le réveil de cette nuit fut terrible. Madame Duchampy était avertie qu'elle allait être poursuivie comme complice de son mari, affilié à une société de gens suspects. — Voyant la liberté de sa maîtresse menacée, — et sans réfléchir un seul moment qu'il pouvait se compromettre en la dérobant aux poursuites dont elle était l'objet, Olivier voulut sauver celle qui n'avait désormais d'autre appui que lui. — Comme il ne pouvait l'emmener dans la maison de son père, où il logeait, Olivier pensa à un jeune peintre de ses amis — qui, outre l'atelier où il travaillait, possédait dans un quartier voisin une chambre qui lui servait seu-

Digitized by Google

lement pour coucher.—Urbain consentit à céder cette chambre à Olivier, qui vint y cacher sa maîtresse.— Urbain venait quelquefois passer la soirée avec les deux jeunes gens à qui il donnait l'hospitalité. — Après plusieurs visites il revint un jour pendant l'absence d'Olivier, et passa beaucoup de temps avec Marie;—le lendemain il revint de nouveau, et aussi le surlendemain. — Le troisième jour, en rentrant le soir, Olivier ne trouva plus personne dans la chambre : — Marie était partie, laissant pour Olivier une lettre très-laconique.

Elle lui apprenait qu'ayant reçu avis qu'on avait découvert son refuge, elle avait dû en chercher un autre chez une parente. — Olivier ne lui en connaissait pas. — Dans sa lettre Marie conseillait à son amant de ne point compromettre sa sûreté en cherchant à la voir, et lui ajournait à huit jours de là une entrevue, le soir, place Saint-Sulpice.

Olivier courut à l'atelier d'Urbain, pour lui apprendre ce qui lui arrivait.

Le peintre le reçut avec un air embarrassé.

—J'étais allé dans ma chambre tantôt pour prendre

Digitized by Google

quelque chose dont j'avais besoin, dit Urbain. J'ai trouvé Marie en émoi : elle venait de recevoir l'avis dont elle parle dans la lettre ; — elle est partie sur-le-champ... — Je l'ai accompagnée, ajouta-t-il maladroitement.

— Alors, tu sais où elle est? dit Olivier avec vivacité.

— A peu près, répondit le peintre, — mais ce secret n'est point le mien, et je ne puis rien te dire. — Qu'il te suffise de savoir que Marie est en sûreté ; et comprends bien que, pour un certain temps, toi, qui es peut-être surveillé aussi, suivi sans doute, il importe, et la prudence l'exige, que tu cesses de voir Marie. — Au reste, ajouta Urbain, je suis tout à toi, — et je ferai auprès de ta maîtresse toutes les commissions dont tu me chargeras.

Olivier n'eut aucun soupçon. — Au jour que lui avait indiqué Marie, il se trouva le soir place Saint-Sulpice ; — l'heure désignée avait déjà sonné et Marie n'était pas encore arrivée. Au moment où il commençait à perdre patience — il aperçut venir Urbain.

— Marie est malade et ne peut sortir ce soir, dit le peintre.

Digitized by Google

— Malade ! fit Olivier, pâle d'angoisse. — Conduis-moi vers elle.

— Non, reprit Urbain, — elle me l'a défendu.

Olivier regarda son ami, — qui, malgré lui, baissa les yeux.

— Je veux voir Marie absolument, dit Olivier, entends-tu cela? — ce soir, tout de suite, sans retard. — Arrange-toi comme tu voudras ; qu'elle vienne ou que j'aille la trouver. — Choisis, il faut que je la voie.

— C'est bien, dit Urbain, qui paraissait inquiet. — Je vais aller dire à Marie, — malade, brûlée par la fièvre, qu'elle quitte son lit — pour courir la rue, sous les frissons d'un ciel noir ; — je lui dirai que, dût-elle arriver en rampant sur le pavé et tomber morte sur cette place, il faut qu'elle vienne.

— Pourquoi ne veux-tu pas me conduire chez elle? — dit Olivier doucement.

— Parce qu'elle ne peut point te recevoir là où elle est : — ce n'est pas chez elle.

— Mais elle te reçoit bien, toi.

— Je ne suis pas son amant, moi, — je ne suis que

Digitized by Google

son ami à peine, et le tien ; — le trait d'union qui vous unit, — voilà tout ce que je suis. — Que décides-tu ? — demain... après... dans quelques jours Marie pourra sortir sans danger pour sa santé et pour sa liberté. — Attends.

— Je n'attendrai pas une minute, — dit Olivier ; — va chercher Marie.

— C'est bien, — répondit Urbain, — j'y vais.

Une idée terrible traversa l'esprit d'Olivier. — Marie est chez Urbain, — lui cria un instinct prophétique ; et il s'élança sur les traces du peintre, — le rejoignit, et sans avoir été aperçu, le vit entrer chez lui. Olivier se cacha dans un angle obscur du voisinage pour surprendre Urbain au moment où il sortirait. — Au bout de quelques instants le peintre sortit de la maison où était son atelier ; — il n'était point seul, — quelqu'un l'accompagnait, — c'était un jeune homme.

Olivier respira plus librement, — seulement son inquiétude n'avait pas cessé.

Comment Urbain, qui l'avait quitté pour aller chercher Marie, revenait-il avec un jeune homme et

Digitized by Google

non avec Marie? — et si ç'avait été elle, comment et pourquoi se serait-elle trouvée chez Urbain? Olivier se posait toutes ces questions en rejoignant à la hâte la place Saint-Sulpice par un chemin plus abrégé que celui pris par Urbain. — Aussi arriva-t-il quelques secondes avant lui.

— Et Marie? cria Olivier en voyant Urbain s'avancer sur la place, — où est-elle, Marie?

— Me voilà, répondit une voix, — la voix du compagnon d'Urbain, qui n'était autre que Marie sous des habits d'homme.

— Ah! fit Olivier... C'était donc toi, tout à l'heure! — Mais le cri de sa maîtresse, la révélation subite de la trahison d'Urbain, avaient frappé Olivier au cœur; — il chancela comme un homme qui vient de recevoir une balle, et sans l'appui d'un arbre qui se trouvait derrière lui, il serait tombé sur le pavé.

— Le malheureux! s'écria Marie, en se précipitant vers Olivier.

— Allons, bon! dit Urbain avec impatience, allons-nous faire des scènes en public, à présent? — Pourquoi êtes-vous venue? — Laissez-moi seul avec

Digitized by Google

Olivier, — nous nous expliquerons, — c'est impossible devant vous; allez... retournez à la maison.

Jamais les plus orageuses colères de son mari n'avaient autant épouvanté la jeune femme que cette brutalité froide. — L'attitude cruelle d'Urbain la trouva sans résistance, — et sous son regard impératif elle ploya comme un saule sous l'ouragan. — Après une courte hésitation elle se retira lentement, laissant Urbain et Olivier seuls sur la place déjà déserte.

La fraîcheur de l'air tira un instant Olivier de son presque évanouissement. — Il regarda autour de lui.

— Où est Marie? demanda-t-il.

— Elle est retournée chez elle, — chez moi, répondit Urbain brièvement.

— Chez elle... chez toi... murmura machinalement Olivier... C'est donc vrai... chez elle... chez toi?...

— Eh bien, oui, — puisque nous demeurons ensemble. — Après?... Est-ce tout ce que tu as à me dire?

Olivier parut chercher une réponse, — mais sa

Digitized by Google

pensée était pour ainsi dire asphyxiée par sa douleur, et sa parole, noyée dans les larmes, n'arrivait pas jusqu'à sa bouche.

— Que dire à cela? murmura Urbain, — j'aimerais mieux une querelle. Mais des pleurs ici, — des pleurs là-bas sans doute; — que le diable les emporte tous les deux! — Si ce qui arrive est arrivé, c'est autant la faute de Marie que la mienne; — d'ailleurs — *c'était dans ma chambre*. Voyons, dit-il en secouant Olivier, parle-moi, accuse-moi... Je me défendrai si je veux... Marie est ma maîtresse, eh bien, oui! — c'est vrai... — elle était bien la tienne!

Olivier n'entendait pas, — il avait un millier de cloches dans la tête, qui toutes lui donnaient ce nom, — Marie. Sa bouche se contractait horriblement, et il paraissait souffrir comme s'il eût mâché des charbons ardents. — C'était une espèce d'apoplexie du désespoir.

— Mais parle-moi donc! s'écria Urbain.

— Oh! oh! fit Olivier... en tombant aux genoux du peintre... je t'en supplie... mène-moi voir Marie; — et il retomba dans son insensibilité.

Digitized by Google

— Allons, dit Urbain, il n'y a rien à faire.

Un cabriolet passait. Urbain appela le cocher, lui paya sa course d'avance, lui donna l'adresse d'Olivier, qui sanglotait comme une fille, et fit monter celui-ci dans la voiture.

— Il est malade, le bourgeois, — dit le cocher, — il pleure.

— Il est ivre, dit Urbain.

— Ah! oui, — il sue son boire par les yeux, — moi j'ai pas le vin tendre. — Hue, la Blonde! — ajouta le cocher, en allongeant un coup de fouet à sa rosse.

II

Pendant la course Olivier retrouva graduellement un peu de calme. En arrivant chez lui il alla dire bonsoir à son père, qui le reçut fort mal. Puis il monta dans sa chambre. Sans même songer à fermer la fenêtre, par où soufflait une bise aiguë dont les baisers, qui pouvaient être des caresses mortelles, glissaient sur son front humide d'une sueur brûlante, Olivier

Digitized by Google

s'assit près d'une table, la tête posée entre ses mains.

Avez-vous vu dans un hôpital faire à un homme l'amputation d'un membre? On étend le malade sur une haute table recouverte d'un drap blanc. Tout autour se rangent le chirurgien et les élèves, qui, en les tirant de la trousse, font cliqueter l'arsenal des instruments de chirurgie. A ce bruit sinistre le sujet détourne la tête, épouvanté comme un cerf qui entend l'aboi des chiens prêts à le déchirer. — Sur le seuil de la salle, les autres malades de l'hôpital viennent voir *comme cela se joue*. Le chirurgien retrousse le parement de son habit, choisit un joli instrument à manche d'ivoire ou de nacre, et, s'il est habile, fend d'un seul coup l'épiderme. — Une rosée pourpre vient tacher le drap. — L'opération est commencée. — Le patient crie; — ce n'est rien encore. — Voici tous les bistouris, tous les couteaux et les scalpels, toute la meute de fer et d'acier qui se précipite à la curée — et ouvre dans la chair une brèche sanglante au passage de la scie qui s'en va mordre l'os. — Le chirurgien continue son exécution; et, si c'est un jour de clinique, tâche de se distinguer, comme un

Digitized by Google

musicien qui joue un solo dans un concert à son bénéfice. — Le patient hurle plus fort, — la scie a entamé l'os. Pendant ce temps-là, et tout en préparant les ligatures et les tampons pour étancher le sang, — les élèves rient et causent entre eux de l'actrice en vogue et de la pièce sifflée. Cependant le patient pousse un cri suprême : — la scie a donné son dernier coup de dent; et le membre, détaché du tronc, tombe dans une mare de sang.

Le chirurgien essuie ses outils, lave ses mains, rabat les manches de son habit, et dit au malade :

— Adieu, mon brave homme. — Vous n'aurez plus la goutte à cette jambe-là; — ou — vous n'aurez plus d'engelures à cette main-là, si c'est un bras qu'on vient de couper, — car il y a une plaisanterie spéciale et appropriée à chaque genre d'opération.

Quant au malade, on le transporte dans son lit : — il meurt ou il guérit. Mais, dans ce dernier cas, il est bien sûr que sa jambe ou son bras coupé ne lui repousseront pas — et qu'il n'aura plus à subir le martyre d'une nouvelle amputation.

Mais si, au lieu d'un membre, — il s'agit d'un sen-

Digitized by Google

timent, — d'une passion, d'une amitié rompue, d'un amour trahi ; si c'est surtout la première de nos illusions qu'il s'agit d'amputer, c'est autre chose de bien plus terrible, ma foi ! — D'ailleurs tout n'est pas fini — et l'opération n'a pas le résultat brutal de l'scier du chirurgien, — qui coupe et retranche à jamais. A cette amitié rompue succédera une amitié nouvelle; — à cet amour trahi — un amour nouveau, qui doivent, l'une se rompre encore et l'autre être encore trahi. Et de nouveau l'expérience viendra vous dire : — Je t'avais pourtant prévenu : pourquoi n'es-tu pas encore guéri? et elle recommencera ses terribles opérations; mais à peine partie, — arrivera derrière elle — l'espérance, cette éternelle persécutrice, qui déchirera l'appareil posé par l'expérience et détruira son ouvrage; — et ainsi toujours, — jusqu'à la fin — de la fin.

Il est des natures qui ne survivent pas à la mort de leur première illusion : — ce sont les natures privilégiées. — Il en est d'autres chez qui l'espérance perpétue la douleur.

Olivier avait dix-huit ans. — Son premier amour

Digitized by Google

et sa première amitié gisaient flétris sur le champ de sa jeunesse. Un peu plus tôt, un peu plus tard, — qu'importe ! son heure était venue. — Subissant le sort commun, il allait à son tour s'étendre sur le sinistre chevalet de torture où, venant lui porter son premier coup de griffe et lui donner sa première leçon, l'expérience allait le mutiler avec tous ses scalpels et tous ses couteaux.

A cette heure même, dans une chambre voisine de la sienne, une compagnie de jeunes gens et de jeunes femmes, buvant à plein verre le vin, qui est le jus du plaisir, chantaient ce refrain connu :

« Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans. »

Méchant mensonge qu'on croirait écrit par un propriétaire pour faire une réclame à ses mansardes ! Triste paradoxe qui montre les coudes comme un habit usé ! Mauvais vers au milieu des vers de ce poëte qui, pour avoir trop consommé de lauriers pendant sa vie n'en aura peut-être plus assez pour indiquer sa tombe.

Toute la moitié de la nuit Olivier resta immobile à

Digitized by Google

la même place, se crucifiant sur la croix des souvenirs et buvant la douleur à pleine coupe jusqu'à ce que son cœur lui criât : Assez !

Pareilles aux corbeaux qui flairent les cadavres, — les sinistres pensées qui rôdent autour du désespoir — voltigeaient autour d'Olivier, et lui soufflaient au cœur la haine de la vie et l'amour de cette haine; son cerveau ébranlé battait sous son crâne comme le marteau d'une cloche : — c'était le tocsin qui sonnait la mort prochaine de sa jeunesse.

On chantait toujours dans la chambre voisine, — et chaque vers de ces joyeux couplets, comme une flèche de gaieté acérée, s'enfonçait dans le cœur moribond du jeune homme.

Enfin, sortant de cette muette immobilité, il prit du papier et écrivit rapidement jusqu'au jour levant.

Il écrivit deux longues lettres, l'une à Urbain, l'autre à Marie. — Ces lettres terminées, il réunit dans un seul paquet toutes les petites choses que sa maîtresse lui avait données *au temps de l'autrefois*. — Il ferma ce paquet en répétant une strophe d'un des poëmes les plus lamentables, d'Alfred de Musset :

Digitized by Google

Je rassemblais des lettres de la veille
  Des cheveux, des débris d'amour;
Tout ce passé me criait à l'oreille
  Ses éternels serments d'un jour,
Je contemplais ces reliques sacrées
  Qui me faisaient trembler la main,
Larmes du cœur par le cœur dévorées,
Et que les yeux qui les avaient pleurées,
  Ne reconnaîtront plus demain.

Au matin, la servante de son père monta pour faire le ménage.

— Où est mon père? demanda Olivier.

— Il est sorti pour toute la journée, répondit la bonne femme.

Olivier profita de cette absence pour envoyer la servante chez le pharmacien de la maison avec une ordonnance qu'il avait faite lui-même. — Il la chargea aussi de mettre à la poste les deux lettres pour Urbain et Marie.

— Monsieur, dit la servante en rapportant un demi-rouleau de sirop de pavots, vous prendrez bien garde : — le pharmacien m'a bien recommandé de vous dire de ne boire ça — que par cuillerées, — de deux heu-

Digitized by Google

res en deux heures. Il paraît que c'est *de la poison* tout de même. — C'est pour faire dormir, pas vrai?

— Oui, dit Olivier, — pour faire dormir, — et il renvoya sa bonne.

En moins d'une heure il avait bu entièrement le sirop de pavots.

III

Depuis près de deux jours le père d'Olivier ne l'avait pas vu. Pris de quelque inquiétude, il monta à la chambre de son fils pour savoir ce que celui-ci pouvait faire. Ne trouvant point, comme d'habitude, la clef sur la porte, qui était intérieurement fermée au double tour, il frappa violemment et appela plusieurs fois à haute voix. On ne lui répondit pas. — Ce silence obstiné augmenta son inquiétude et l'effraya presque. Il alla chercher de l'aide dans la maison et revint enfoncer la porte, qui céda à la fin. Suivi de deux ou trois voisins, il se précipita dans la chambre. — Olivier se réveilla à tout ce bruit; il avait dormi trente

Digitized by Google

heures. L'énorme dose de soporifique qu'il avait prise, mortelle pour des natures moins robustes que la sienne — ne l'avait point tué, — et le premier mot qui vint caresser sa lèvre à son réveil fut le nom de Marie.

En apercevant son père, — Olivier avait essayé de se lever du lit où il s'était couché tout habillé, — mais il ne put faire un pas.

Sa tête était de plomb, — et il avait un enfer dans l'estomac.

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda son père, resté seul avec lui.

— J'ai mal à la tête, — dit Olivier. — Et comme ses yeux venaient de rencontrer le rouleau de sirop, — il murmura : — Il n'y en avait pas assez ! — Il y en avait trop, au contraire, — et c'était cela qui l'avait sauvé.

Ce fut seulement en voyant cette fiole que le père d'Olivier comprit sa tentative de suicide. Il allait commencer un interrogatoire — lorsqu'on entendit marcher dans le corridor. — Olivier tressaillit : il avait reconnu le pas qui s'approchait.

Digitized by Google

— Mon père, dit-il, laissez-moi seul avec la personne qui va entrer.

— Mais tu souffres, lui dit son père ; — il faut envoyer chercher un médecin.

— Non, fit Olivier avec vivacité. — N'ayez point de crainte ; — je me suis bien manqué. Et d'ailleurs j'ai l'idée que la personne qui vient m'apporte le meilleur des contre-poisons. — Je vous en prie, laissez-moi seul... après, tantôt... plus tard, nous causerons... je vous dirai tout ce que vous voudrez. — En ce moment on frappa à la porte.

— Entrez, dit Olivier. — La porte s'ouvrit. — Urbain entra. — Le père d'Olivier sortit. — Les deux rivaux restèrent seuls.

— Et Marie ? s'écria Olivier, en essayant de se soulever sur son lit.

— Et toi? répondit Urbain.

— Ne me parle pas de moi, — répliqua Olivier, — parle-moi de Marie. — Lui as-tu remis ma lettre seulement? — Tiens, ajouta-t-il en montrant la fiole de sirop, — je ne mentais pas, va... j'ai bu... Puis il ré-

Digitized by Google

pêta encore... Mais il n'y en avait pas assez. — Qu'a-t-elle dit, Marie?

— Marie n'a point reçu ta lettre; — mais au moment où tu lui écrivais elle *nous* écrivait aussi; — au moment où tu voulais mourir, — comme toi — elle tentait le suicide... et comme toi — elle n'est point morte, ajouta Urbain avec vivacité.

— Oh! dit Olivier dans un mouvement de joie égoïste, — Marie a voulu mourir — parce qu'elle me croyait mort... elle n'avait pas cessé de m'aimer, alors... et tu as menti. — O Marie! ma pauvre Marie! Je lui pardonne... je l'embrasserai encore... je la reverrai... je l'entendrai. As-tu remarqué, Urbain, as-tu remarqué avec quelle douceur elle dit certains mots... *mon ami*, par exemple... et *vois-tu?*... C'est bien peu de chose, ces deux mots-là... pourtant, *mon ami, vois-tu!*... ô douce musique de la voix aimée!... Marie! ma pauvre Marie!...

— Je t'ai dit, reprit tranquillement Urbain, que Marie n'avait point reçu ta lettre.

— Mais pourquoi ne la lui as-tu pas remise, toi?...

— Parce que je n'ai point revu Marie depuis le

Digitized by Google

moment où je t'ai quitté, avant-hier soir, place Saint-Sulpice.

— Comment cela? demanda Olivier. — Elle n'est donc point rentrée chez toi?

— Elle y est rentrée, dit Urbain. — J'avais loué sur le même carré où était mon atelier une chambre toute meublée, — c'est là qu'elle habitait.

— Seule? dit Olivier.

— C'est là qu'elle habitait, continua Urbain. — C'est là qu'on est venu l'arrêter au moment où elle rentrait après nous avoir quittés tous les deux sur la place Saint-Sulpice, Je te disais bien, Olivier, qu'il était dangereux pour elle de sortir... Malgré la précaution que j'avais eue de la vêtir en homme, elle a été reconnue sans doute par les gens qui l'épiaient.

Enfin, quand je suis rentré, j'ai trouvé la chambre vide — et sur la table cette lettre qu'on lui avait permis d'écrire avant de l'emmener. — La voici. — Et Urbain tendit à Olivier la lettre de Marie. — Elle était écrite sur du papier et avec du crayon à dessin.

« Monsieur Urbain, je vous remercie de vos bontés

Digitized by Google

pour moi; votre hospitalité a prolongé ma liberté de quelques jours, Au moment où je vous écris, on vient m'arrêter sur un mandat du juge d'instruction. — Je ne sais pas de quoi l'on peut m'accuser, je vous assure. — J'ignorais les affaires de mon mari. — Mais, quoi qu'il arrive, j'ai pris mes précautions pour ne point paraître devant la justice... — Dans la crainte d'être arrêtée un jour ou l'autre, j'avais sur moi un petit flacon plein de cette eau bleue qui vous servait pour graver... »

— De l'acide sulfurique, dit Urbain. — Heureusement il était éventé.

Olivier continua à lire la lettre de Marie : « Je boirai cette eau, qui est du poison, et ça sera fini. — Je n'ai pas eu le temps de vous aimer, Urbain, parce que je n'avais pas eu le temps d'oublier Olivier. » — En cet endroit de la lettre, il y avait quelques mots raturés avec de l'encre et non point du crayon, comme l'écriture de la lettre. Cette suppression avait été faite par Urbain; — mais Olivier n'en déchiffra pas moins l'alinéa supprimé. Il continua : — « que j'ai aimé pendant si longtemps. — Vous lui donnerez mes cheveux, que

Digitized by Google

j'ai coupés le jour où vous m'aviez fait déguiser en homme. — MARIE. »

—Urbain, resta confondu en voyant son ami lire presque couramment ce passage, malgré la rature qui le recouvrait.

— Pourquoi as-tu rayé cela ? demanda Olivier.

— Je voulais garder les cheveux de Marie, répondit Urbain ; — je te les donnerai.

— Écoute, dit Olivier, si tu veux me donner cette lettre, — nous partagerons les cheveux

— Oui, répondit Urbain. — Écoute le reste... le lendemain du jour où Marie a été arrêtée, j'ai couru au palais de justice, — où je connais quelqu'un ; — c'est là que j'ai appris que Marie avait en effet tenté de se suicider. — Mais, comme je te l'ai dit, l'acide qu'elle avait employé était éventé : elle ne mourut pas... Maintenant je vais te dire adieu ; après ce qui est arrivé, il est probable que nous ne pouvons plus avoir de relations. J'ai aimé Marie malgré moi, — et pour une maîtresse de huit jours, — je perds un ami de longue date ; j'ai du malheur.

— Pourquoi ne plus nous revoir ? — dit Olivie

Digitized by Google

avec un sourire mélancolique; et, tendant la main à Urbain, il ajouta : Il faut bien que je te revoie... à qui donc veux-tu que je parle d'ELLE ?

Comme Urbain sortait de chez Olivier, le père de celui-ci y rentrait. Resté sur le carré, l'oreille collée à la porte, il avait entendu tout l'entretien des deux jeunes gens. Il se doutait bien que la tentative de suicide faite par son fils avait sa source dans quelque amourette contrariée. Mais en apprenant que sa maîtresse était en état d'arrestation, il craignit que les relations d'Olivier avec cette femme n'eussent des suites compromettantes. Sans aucun préambule conciliateur, il aborda la discussion avec une violente colère, que le calme d'Olivier ne fit qu'irriter. Il fut impitoyable pour son fils, et plus impitoyable encore pour la maîtresse de celui-ci, qu'il traita de femme perdue.

Trahi par cette femme, pour laquelle il avait frappé aux portes de la mort, Olivier ne put l'entendre injurier par son père; — celui-ci avait été sans pitié, Olivier fut sans respect. — Cette scène horrible se prolongea deux heures. Elle se termina par cette

Digitized by Google

épouvantable accusation que le fils en délire jeta au visage du père en courroux :

— Vous avez été le bourreau de ma mère, morte lentement sous vos colères.

— Malheureux! s'écria son père, — en levant sa main, — qu'il laissa aussitôt retomber.

— Si je suis sacrilége, que Dieu vous venge! répondit Olivier.

— Retire les affreuses paroles que tu viens de dire, reprit son père.

— Retirez les injures que vous avez jetées à Marie, à une femme malheureuse, mourante peut-être en ce moment.

— Cette femme est une misérable, — elle te perdra.

— Ma mère est morte de chagrin, dit Olivier — avec un regard sinistre. Encore une fois, — si j'ai menti, qu'elle me maudisse, — et si je dis vrai qu'elle vous pardonne!

Le père était blanc de fureur; et comme il venait d'apercevoir sur la cheminée, parmi les souvenirs que Marie avait donnés à Olivier, — un portrait d'elle au daguerréotype, — il le prit et s'écria :

Digitized by Google

— La voilà donc la créature pour qui tu m'insultes, — malheureux!

Et jetant le portrait à terre, il l'écrasa sous son pied.

—Mon père, dit Olivier en se dressant sur son lit et en étendant sa main vers la porte, — pas un mot de plus... sortez.

— Pourquoi n'est-ce pas elle que j'ai là sous mon pied? continuait le père en écrasant les morceaux déjà brisés du portrait.

Il n'avait pas achevé, que son fils était debout devant lui, terrible, l'œil hagard, la voix étranglée.

— Mon père, murmura-t-il en paroles hachées par le claquement de ses dents... vous voyez bien cette arme... et il montrait un petit pistolet, dit *coup de poing*, qu'il venait de décrocher du mur, — vous voyez cette arme... je n'ai pas osé m'en servir hier quand je voulais mourir... j'ai préféré le poison, qui ne fait pas de bruit...

— Après? lui dit son père froidement, en portant la main sur les autres souvenirs de Marie.

Digitized by Google

— Après? continua Olivier... qui armait son pistolet...

Si vous dites un mot de plus sur Marie... si vous touchez à ces choses qui lui ont appartenu,—eh bien, mon père, je me brûle la cervelle devant vous... et ceux qui vous connaissent diront ceci : — Il avait mis vingt ans à tuer la mère... mais il a tué le fils d'un seul coup.

Son père le regarda un moment... et saisissant rapidement parmi les souvenirs — un petit bouquet de fleurs fanées, il le jeta à terre...

Comme il mettait le pied dessus, — Olivier porta le pistolet à son front et lâcha la détente.

On entendit le bruit sec causé par la chute du chien sur la cheminée.

— Oh! malheur! s'écria Olivier—en retombant sur son lit la tête entre ses mains... la mort ne veut pas de moi!

Dans une visite domiciliaire faite dans la chambre huit jours auparavant, le pistolet avait été trouvé par son père, qui l'avait déchargé.

Olivier était resté seul. Cinq minutes après sa sortie,

Digitized by Google

son père lui envoyait la servante avec une lettre et un petit rouleau d'argent.

La lettre contenait seulement ces mots « Voilà cent francs. — sois parti demain. »

— Dites à mon père que je serai parti ce soir, répondit Olivier, et allez me chercher une voiture.

Il jeta — au hasard — dans une malle ses habits, son linge, tous ses papiers; il ramassa tous les souvenirs de Marie, éparpillés par l'ouragan de la colère paternelle, les enveloppa soigneusement, et ayant fait monter le cocher, il lui fit transporter sa malle dans la voiture.

En descendant l'escalier bien lentement, car il était faible et brisé par toutes ces émotions, il rencontra son père.

Ils s'arrêtèrent en face l'un de l'autre, et échangèrent cet adieu plein de vœux qui durent épouvante le Ciel :

— Va-t'en, dit le père... Je t'abandonne et te laisse à la honte, à la misère.

— Je sors encore vivant de cette maison, d'où ma

Digitized by Google

mère est sortie morte. Adieu, mon père, dit Olivier, je vous laisse à vos remords.

Olivier monta dans la voiture et se fit conduire chez Urbain. Il était onze heures du soir. Le peintre était seul dans son atelier.

Qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il en voyant Olivier, suivi du cocher qui portait sa malle.

— Il y a, répondit Olivier quand ils furent seuls, que mon père m'a chassé, — et pour la seconde fois je viens te demander l'hospitalité.

Urbain n'avait plus cette chambre du voisinage qu'autrefois il avait prêtée à Olivier pour cacher Marie. — Le lendemain du jour où la maîtresse du poëte était devenue la sienne, il avait quitté son second logement et vendu les meubles pour faire vivre Marie.

— Mais, à propos, demanda Olivier, où couches-tu donc? je ne vois pas de lit.

— Je suis pauvre, répondit Urbain : — et montrant derrière une grande toile qui séparait l'atelier en deux, — une paillasse jetée à terre, et recouverte d'un

Digitized by Google

lambeau de laine, il ajouta : — Je couche là-dessus et j'y dors.

— J'ai des meubles chez moi. — Si tu veux que je demeure avec toi, — je les ferai transporter ici, dit Olivier. — Et si mon père me les refuse, nous achèterons un lit, au moins. — J'ai cent francs.

— Pourquoi faire acheter un lit? pour le revendre dans huit jours la moitié de ce qu'il nous aura coûté? O mon ami ! ne sois pas si fier pour une pile d'écus que tu as dans ta poche... Cent francs... c'est bien joli, mais ce n'est pas éternel, et ton pauvre magot sera bien vite fondu, quoiqu'il ne fasse pas chaud ici, ajouta Urbain. — Au reste, ton argent est à toi; — et si tu es si délicat qu'un grabat de paille t'effraye, — il y a la chambre d'en face, la chambre garnie où logeait Marie... Le lit est doux; — mais moi je n'aime pas les douceurs, et c'est seulement à cause de Marie que j'avais loué cette chambre... Tu peux la prendre si tu la veux; j'ai encore la clef. Demain, tu t'arrangeras avec le propriétaire, qui la loue.

— Je la prendrai, dit Olivier; viens m'y conduire.

Urbain le mena dans une petite chambre assez

Digitized by Google

propre, et qui n'avait pas été rangée. — Tout y était dans le même état où Marie l'avait laissé.

— Bonsoir, dit Urbain, en laissant Olivier seul. — Les regards du jeune homme tombèrent d'abord sur le lit, où se trouvaient deux oreillers. Sur l'un d'eux se détachait un petit bonnet de femme, oublié sans doute par Marie.

Sur l'autre, une sorte de calotte, de forme dite *grecque*, qu'Olivier avait vue plusieurs fois sur la tête d'Urbain. Cette vue porta un coup terrible au cœur d'Olivier : son dernier doute venait de s'évanouir.

Il ferma précipitamment les rideaux pour ne plus voir.

IV

Autant Olivier avait d'abord souhaité être dans cette chambre où Marie avait habité, autant il souhaita en être dehors lorsqu'au premier regard qu'il y jeta, ce lieu vint lui rappeler la trahison de sa maîtresse.

Mais où aller à une heure du matin — par cette froide nuit d'hiver? D'ailleurs Olivier était dans un

Digitized by Google

état horrible. — La terrible journée qu'il avait passée, succédant à la lutte terrible qu'il avait soutenue contre le poison, avait anéanti toutes ses forces. Chauffé à outrance par la fièvre ardente à laquelle il était en proie depuis deux jours, son sang était presque en ébullition et grondait dans ses veines, tellement gonflées, que celles du front s'accusaient en relief comme des coutures bleuâtres. Au fond de sa poitrine, et flottant dans un océan de larmes, son cœur assassiné par la souffrance se débattait en criant au secours.

Espérant qu'à défaut de l'oubli il trouverait peut-être, pour une heure ou deux, l'inertie du sommeil, qui est encore l'oubli, il se jeta sur une chaise après avoir éteint la lumière. Mais le sommeil ne vint pas. Les ténèbres appelées par Olivier se mirent à flamboyer; il eut beau mettre ses mains sur ses yeux,—et sur ses yeux abattre ses paupières,— il voyait comme en plein jour. — Les rideaux du lit qu'il venait de fermer s'entr'ouvrirent d'eux-mêmes; et sur les deux oreillers il aperçut deux têtes, toutes deux jeunes, belles, souriantes,—toutes deux les regards humides, éblouis, perdus, et les lèvres unies par un incessant

Digitized by Google

baiser; — c'étaient les deux têtes d'Urbain et de Marie.

Olivier se traîna en rampant vers la cheminée et ralluma la chandelle. La clarté chassa les fantômes. — Olivier se rassit sur la chaise; mais, ô terreur! — voici que derrière les rideaux de ce lit, qui étaient pourtant bien fermés, Olivier entendit deux voix qui parlaient, deux voix jeunes, tremblantes, enivrées, murmurant le dialogue éternel que l'humanité répète depuis sa création, et dont le moindre mot est une mélodie, même dans les langues les plus barbares. Les échos de la chambre redisaient l'un après l'autre ces étranges paroles, qui sont les clefs du ciel. — Ces deux jeunes voix jumelles étaient la voix de Marie et la voix d'Urbain.

Il y a, je crois, un dicton proverbial qui compare le mal d'amour au mal de dents. La comparaison est peut-être vulgaire, mais elle est vraie, du moins par beaucoup de côtés. Cette souffrance aiguë, que les bonnes gens appellent *des peines de cœur*, — agit sur la partie morale de l'être avec une violence insupportable, comme l'affection à laquelle on la compare agit sur la partie physique. L'un et l'autre de ces maux,

Digitized by Google

si différents et pourtant si semblables, vous plongent dans les braises d'un enfer où l'on se rougit les lèvres à lancer des blasphèmes qui forment le répertoire des damnés. On se roule par terre avec des torsions d'enragé, on s'ouvre le front aux angles des murs, — et si l'une et l'autre de ces douleurs n'avaient point leurs intermittences et se prolongeaient trop longtemps, — elles achemineraient à la folie.

Ce qui justifie en outre la comparaison établie entre ces deux affections, — de nature si opposée, — c'est l'indifférent intérêt, les consolations banales que rencontrent et recueillent ceux-là qui les éprouvent. On s'inquiètera beaucoup autour d'un homme qui aura une fluxion de poitrine, ou qui aura eu le malheur de perdre son père ou sa mère ; — mais s'il a perdu sa maîtresse, ou s'il a mal aux dents, on haussera les épaules en disant : « Bon, ce n'est que cela, — on n'en meurt pas ! » Où la comparaison cesse d'être possible, — c'est à l'application du remède. — Le mal de dents mène chez le dentiste, — qui vous arrache quelquefois la douleur avec la dent. — Mais le mal d'amour ? — On n'a pas encore inventé de chirurgie

Digitized by Google

morale pour arracher la douleur; et c'est tant pis. Ce serait une industrie très-productive, car celui qui la pratiquerait aurait toute l'humanité pour clientèle.

— Ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent pour guérir des peines d'amour — et bien longtemps avant l'homœopathie, — c'est l'amour lui-même. — Il y a bien encore la poésie. — Mais alors le remède est pire que le mal, car c'est le mal lui-même devenu chronique, — passé dans le sang, — passé dans l'âme; — on meurt avec.

Comme il s'était bouché les yeux pour ne point voir, — Olivier se boucha les oreilles pour ne point entendre. — Mais le son des voix lui arrivait toujours, comme si elles eussent parlé en lui-même. Il se roula sur le carreau froid, en se mordant les poings, et il entendait toujours ces mêmes mots, dont les syllabes lui perçaient le cœur comme les dards d'une couvée de serpents. — Il se heurta le front au mur... et il entendit encore. — Alors il se précipita vers la fenêtre de la chambre, — l'ouvrit, et se jeta la tête dans la neige épaissie qui couvrait le rebord. — Sous le poids

Digitized by Google

de son front—la neige fondit et fuma, ainsi que l'eau dans laquelle on plonge un fer rouge.

C'était là de quoi mourir. — Pourtant ce bain glacial eut pour un moment un résultat salutaire. I détermi..a une réaction dans la crise désespérée qu'Olivier venait de subir. L'hallucination cessa subitement, —les fantômes s'envolèrent, les bruits de voix s'éteignirent. —Il était seul, dans l'isolement de la nuit, — accoudé au bord de la fenêtre,—et regardant autour de lui la ville silencieuse endormie sous la neige, qui tombait toujours lente et molle comme le duvet des colombes. Aucun bruit ne troublait le calme de cette nuit polaire,—ni le pas assourdi d'un passant attardé, ni l'aboi vague et lointain d'un chien errant, indéfiniment répété par de lamentables échos; le vol des bises, paralysé par le froid, ne tourmentait pas les girouettes des toits voisins, recouverts d'une fourrure d'hermine, et aucune lumière ne brillait aux fenêtres des maisons. Après avoir contemplé quelques instants ce repos de toutes choses, qui avait autant l'aspect de la mort que celui du sommeil, — Olivier referma sa croisée,—aux carreaux de laquelle le givre

Digitized by Google

avait buriné les étranges caprices d'une mosaïque irisée.

— Tout dort, murmura-t-il avec l'accent de regret et d'envie dont Macbeth s'écrie : « J'ai perdu le sommeil, le doux baume ! » Puis, l'esprit traversé soudainement par une idée singulière, — il sortit de sa chambre sans faire de bruit, et, se collant l'oreille à la porte de l'atelier d'Urbain, — il écouta attentivement. — Il ne put rien entendre d'abord ; — mais peu à peu — il distingua une respiration lente et régulière. — Urbain dormait sur sa paille.

— Il dort, — dit Olivier avec un sourire ironique. O Marie, il dort, et il dit qu'il t'a aimée !

Olivier rentra dans sa chambre : — il se sentait si fatigué, — il avait la tête si lourde, les yeux si brûlants, qu'il espéra de nouveau pouvoir, lui aussi, dormir un instant. — Après avoir encore une fois éteint la chandelle, — il entr'ouvrit les rideaux du lit, et se jeta dessus tout habillé. — Mais sa tête n'était point depuis deux minutes sur l'oreiller, — qu'un vague parfum vint l'étourdir, — et il sentit son cœur, un moment immobilisé, qui se remettait à trembler

Digitized by Google

— Ce parfum était celui que Marie employait ordinairement pour ses cheveux, — un vague arome était resté sur cet oreiller où elle avait dormi, et sur lequel Olivier venait de poser sa tête.

V

— Je ne puis rester ici, s'écria Olivier; et se jetant hors du lit, il s'enveloppa dans un manteau, descendit l'escalier d'un seul trait, et se trouva dans la rue. — Sans savoir où il allait, il marcha au hasard devant lui. Il s'asseyait sur les bornes, — comptait les becs de gaz, — et pétrissait des boules de neige qu'il lançait contre les murs. Après ces grandes crises, les distractions les plus puériles suffisent quelquefois pour détourner l'esprit de la pensée qui alimente la douleur, et pour amener, au moins momentanément, une trêve durant laquelle l'être tout entier se plonge pour ainsi dire dans un bain d'insensibilité. — Ce n'est point l'absence de la douleur, — c'en est le sommeil, — mais un sommeil furtif qui s'enfuit dès

Digitized by Google

que le moindre accident effleure l'esprit engourdi et le remet en face de la pensée qui fait son tourment. — Alors tout est fini. — L'esprit réveillé s'en va réveiller le cœur, — et la souffrance renaît plus active et plus aiguë.

Olivier était donc dans cet état de quasi-idiotisme qui suit les prostrations. — Il était parvenu à s'isoler de lui-même, et au bout d'une heure sa course sans but l'avait conduit à la halle : trois heures du matin sonnaient à l'église Saint-Eustache.

Comme il était arrêté sur la place des Innocents, examinant l'aspect fantastique de la fontaine de Jean Goujon, — que la neige amoncelée avait revêtue d'une housse blanche, — Olivier fut distrait de son attention par un grand bruit de voix qui s'élevait auprès de lui ; — il détourna la tête, et voyant à deux pas un groupe d'où s'élevaient des cris et des rires, il s'en approcha : — un incident bien vulgaire était la cause de toutes ces rumeurs, c'était un grand chien de chasse, à robe noire et aux pattes blanches, qui venait d'engager un duel terrible avec un énorme matou — appartenant à une marchande dont l'éta-

Digitized by Google

lage était voisin. — L'objet de la querelle était un morceau de viande avariée. — Aux miaulements de son chat, la marchande était arrivée, — tombant à coups de balai sur le chien, qui ne voulait pas lâcher prise.

— Gredin, filou, assassin, tu seras donc toujours le même, criait la marchande, en faisant pleuvoir une grêle de coups sur le chien, qui ne s'émouvait non plus que si on l'eût caressé avec des marabouts.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas? dit une voix — en dehors du groupe qui faisait galerie.

A cette voix Olivier, — qui examinait le chien, comme s'il eût cherché à le reconnaître, leva les yeux pour voir qui avait parlé.

— C'est encore votre bête féroce de chien qui veut meurtrir mon pauvre mouton, dit la marchande.

— Allons, — ici, Diane, dit le jeune homme; ici tout de suite, — A l'appel de son maître, le chien lacha prise et reçut un dernier coup de balai de la marchande, qui l'appela Lacenaire!

— Je ne me trompe pas, murmura Olivier à lui-même, en regardant plus attentivement le maître du

Digitized by Google

chien, — c'est Lazare, — et s'approchant du jeune homme au moment où il allait se retirer, il lui frappa sur l'épaule.

— Olivier ! dit Lazare en se retournant et en rougissant beaucoup ; vous ici, la nuit, par cet horrible temps, — continua-t-il avec un accent embarrassé; — quel singulier hasard !... Est-ce qu'il y a longtemps... que vous m'avez vu... ici, acheva-t-il avec une certaine inquiétude.

— A l'instant même, — répondit Olivier. Mais, vous-même, comment se fait-il que je vous rencontre ici ?

— Oh ! moi, répondit Lazare, — qui paraissait plus rassuré... c'est par curiosité. Vous savez mon tableau de Samson, dont je vous ai parlé, — je l'achève pour le prochain salon, et parmi les gens qui travaillent ici le matin, — les *forts*, j'ai pensé que je trouverais peut-être mon type. — Mais vous, reprit Lazare, — vous qui êtes si délicat, — qu'est-ce que vous faites ici? Ne seriez-vous pas en aventure galante?... et comme Olivier, en mettant la main dans sa poche, venait de faire sonner une pile d'écus, Lazare ajouta en riant :

Digitized by Google

— Diable... vous avez de la pluie — pour les Danaés... Mais, dit-il, je vous croyais en ménage... à ce que nous avait conté Urbain...

Comme Lazare disait ces mots, — une marchande de marée, qui préparait son étalage, regardait Olivier avec admiration.

— Regarde donc s'écria-t-elle en parlant à une commère, sa voisine, à qui elle désignait Olivier du doigt, — regarde donc ce joli chérubin, Marie...

— Ah! quel amour!... répondit sa voisine en élevant sa lanterne...

Dans tout ce dialogue dont il était l'objet, Olivier ne distingua qu'un mot : — Marie! et ce nom seul, arrivant juste au même instant où Lazare lui parlait de sa maîtresse, le rendit au sentiment de la réalité.

— Eh bien, dit Lazare... en le voyant tressaillir, — qu'est-ce qui vous prend?

— Il est gelé, le pauvre enfant, fit la marchande de poisson... — Eh! la Barbiche, ajouta-t-elle, en faisant signe à Lazare, qu'elle voulait désigner... amène-le un peu ici, — ton ami... Sa mère est donc folle, à ce pauvre cœur, de le laisser courir comme

Digitized by Google

ça la nuit, — ça fait pitié, quoi... Amène-le, Barbiche... Marie... va lui donner un peu de bouillon, ça le réchauffera. — Pauvre petit, va ! il a une figure de cire... Eh ! Marie, fais chauffer un bol.

— Oh !... murmurait Olivier, Marie... elle est donc ici, — Lazare, mon ami... je vous en prie... laissez-moi la chercher... on vient de l'appeler.., je la trouverai bien... Laissez-moi...

— Bon, murmura Lazare... en lui-même et dans son langage pittoresque, je comprends, j'ai fait un beaucoup, *j'aurai marché sur ses cors*.

— Eh bien, viens-tu donc? — s'écria la marchande, — qui tenait à la main une tasse de bouillon tout fumant.

— Merci, la mère, dit Lazare, en emmenant Olivier, c'est autre chose qu'il lui faut.

— C'est de bon cœur, tout de même, fit la brave femme... il a tort s'il fait le fier... pas vrai, Marie !

— Eh ! oui donc, répondit la voisine — et du bouillon que le roi n'en a pas de meilleur, encore !

Cinq minutes après, Olivier était assis en face de Lazare, dans le cabinet d'un petit cabaret. Entre eux,

Digitized by Google

sur la table, se trouvait une bouteille à demi pleine d'eau-de-vie.

— Voyons, dit Lazare, contez-moi un peu vos chagrins.

Dire à un amoureux de raconter ses amours, c'est inviter un auteur tragique à vous lire sa tragédie.

— Olivier raconta toute son histoire à Lazare... Lorsqu'il arriva à la trahison d'Urbain, Lazare frappa sur la table et fit une grimace de dégoût. — Toujours le même ! murmura-t-il. — A la fin de l'histoire... la bouteille d'eau-de-vie était vide, Olivier était ivre — et récitait des lambeaux de vers qu'il avait jadis faits pour Marie.

— En ce moment trois ou quatre *déchargeurs* entrèrent dans le cabinet et échangèrent des poignées de mains avec Lazare.

— Tiens ! Barbiche, dit l'un d'eux, — voilà ta paye que tu m'as dit de prendre pour toi, et tirant une grande bourse de cuir, il en sortit quatre pièces de cent sous qu'il remit à Lazare...

Lazare, robuste gaillard, taillé en hercule, — s'était fait déchargeur à la halle au beurre, afin de

Digitized by Google

gagner quelque argent pour procurer aux membres d'une société d'artistes dont il faisait partie — la société *des Buveurs d'eau.* — (Voir les *Scènes de la Bohème*) — les moyens de travailler pour la prochaine exposition. — Seulement, comme il n'avait pas de médaille, il travaillait en remplaçant, — quand un des forts du marché était malade. On l'appelait Barbiche, à cause d'un bouquet de poils roux qui lui cachait le menton. Olivier l'avait rencontré plusieurs fois à l'atelier de son ami Urbain, qu'on n'avait pas voulu admettre dans la société dont Lazare était le président.

A six heures du matin Lazare fit monter Olivier dans un fiacre et le reconduisit à l'adresse d'Urbain, que le poëte avait su lui indiquer au milieu de son ivresse.

En rentrant dans la chambre où Lazare l'avait accompagné, car il n'était pas en état de se soutenir lui-même, Olivier, abruti par l'ivresse, tomba sur le lit comme une masse inerte, et cette fois s'endormit profondément.

— Hélas! mumurait Lazare en fermant les ri-

Digitized by Google

deaux, — moi aussi j'ai eu ma Marie, et mon cœur, si pétrifié qu'il soit, garde encore la trace des clous qui l'ont crucifié... Ah bah! ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts, — tout ça, c'est l'histoire ancienne d'un beau temps tombé dans le puits. — Et après cette oraison funèbre et philosophique de sa jeunesse, Lazare sortit de la chambre. — Trouvant la clef sur la porte de l'atelier d'Urbain, il y entra.

— Qu'est-ce qui t'amène si matin, dit le peintre à moitié endormi en voyant Lazare? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau?

— Non, — répondit Lazare brutalement, les mauvais temps ne sont pas devenus meilleurs, ni toi non plus. Et, sans laisser à Urbain le temps de l'interrompre, — il ajouta : — Je connais ton histoire avec Olivier et Marie, — ça ne m'étonne pas de ta part, tu as une triste et incorrigible nature.

— Qui est-ce qui t'a dit?... fit Urbain.

— C'est Olivier, — ou plutôt c'est son ivresse, répondit Lazare, — et il raconta à Urbain sa rencontre nocturne avec le poëte.

Comme Urbain cherchait à s'excuser à propos de

Digitized by Google

l'aventure avec Marie, Lazare lui ferma la bouche par cette rude sortie :

— Mon cher, lui dit-il, je ne suis pas un puritain. Je ne mourrai pas d'une indigestion de vertu, — mais il y a des choses qui me soulèvent le cœur. — Bien que j'y sois personnellement étranger, il y a des actes qui m'indignent jusqu'à la colère, et me donnent des envies de me laver les mains si elles ont touché la main de ceux qui les ont commis. — Ton cas est du nombre.

— Mais au moins, interrompit Urbain, — laisse-moi me justifier ; — tu ne sais pas comment les choses se sont passées.

— Si tu avais pour toi l'excuse d'une passion sincère, — j'aurais pu, jusqu'à un certain point, comprendre que dans un moment d'oubli, d'exaltation, — tu aies pu tenter d'enlever Marie à Olivier ; — mais la lui prendre chez toi, en abusant de l'hospitalité que tu lui avais offerte, pour satisfaire une méchante fantaisie, — c'est là un acte qui ne peut pas se justifier. — Ça s'appelle lâcheté dans toutes les langues d'honnêtes gens. Si tu m'avais joué un tour

Digitized by Google

semblable, je t'aurais simplement cassé les reins avec la première chose venue : voilà mon opinion. Maintenant, ça ne m'étonne pas qu'Olivier ait passé là-dessus aussi tranquillement : — c'est une de ces natures faibles et pacifiques qui n'ont ni haine, ni colère, ni aucun des sentiments virils de résistance à l'oppression, — des élégies et non des hommes. — Je l'ai trouvé cette nuit sur le carreau de la halle, pleurant comme une fontaine, — c'était pitoyable. — J'ai cautérisé son désespoir avec l'ivresse. Il dort maintenant, — mais quand il va se réveiller, ça sera pis. Je suis venu pour te prévenir et te dire de le surveiller ; — j'ai peur qu'il ne fasse un mauvais coup.

— Il a déjà essayé, — mais il s'est manqué, dit Urbain,

— J'ignorais cela, reprit Lazare... il s'est manqué, — tant pis. — Si la mort n'en a pas voulu, c'est que le malheur a des vues sur lui. — Il est mûr de bonne heure.

— Marie aussi a tenté le suicide, — fit Urbain, que le dur langage de Lazare pénétrait malgré lui, — mais elle s'est manquée aussi.

Digitized by Google

— Qu'est-ce que tu aurais fait entre ces deux tombes-là ? dit Lazare en regardant Urbain en face.

— Qui sait? répondit celui-ci ; — j'aurais creusé la mienne, peut-être.

— Ceci est un mot de mélodrame, fit Lazare avec ironie. — Ta mauvaise nature n'a pas même la franchise, qui est la vertu de certains vices. — Ce n'est pas toi qu'un remords empêcherait de digérer la vie. — Allons donc ! — Entre ces deux tombes de deux êtres morts pour toi, tu aurais roulé ton lit chaud de nouvelles amours. A la bonne heure, — dis-moi cela, — et je te croirai. — Maintenant, bonjour, je n'ai plus rien à te dire. — Et Lazare sortit sans tendre sa main à celle que lui offrait Urbain.

— Ah bah ! fit celui-ci, quand il se trouva seul, — il est toujours le même, celui-là. Et il se rendormit tranquillement — pour ne se lever qu'à deux heures de l'après-midi.

Olivier dormit toute la journée et s'éveilla seulement le soir. D'abord il ne put se rendre un compte bien exact de ce qui était arrivé. Peu à peu cependant les souvenirs lui revinrent ; il se rappela son

Digitized by Google

horrible nuit d'angoisses, sa rencontre avec Lazare, et le moyen employé par celui-ci pour le faire *oublier ;* — Olivier se leva, — la tête encore lourde, et alla trouver Urbain, qui s'apprêtait à venir chez lui.

— Où vas-tu? lui demanda-t-il.

— Il est six heures — c'est l'*angelus* de l'appétit; — je vais dîner, répondit le peintre.

— Où cela?

— Par là, — à droite ou à gauche; je te le dirai en revenant. — A propos, tu as vu Lazare?

— Oui, en effet, répondit Olivier, je l'ai rencontré à la halle — cette nuit.

— Qu'est-ce que tu allais faire à la halle cette nuit?

— Je ne sais pas. — J'étais sorti parce que je me trouvais malade... Je ne pouvais pas dormir dans cette chambre... Tu comprends... malgré moi. — Je pensais...

— Oui, je comprends en effet, dit Urbain. — C'est pourquoi je te répéterai encore qu'il faut cesser de nous voir, pour ton repos, pour le mien. — Nous avons à oublier l'un et l'autre, et ce n'est point en de-

Digitized by Google

meurant ensemble que nous pourrions y parvenir. Séparons-nous. Va-t'en!

— Mais où veux-tu que j'aille? répondit Olivier avec une vivacité croissante.

— C'est dans cette chambre que Marie a vécu avec moi pendant une semaine. — En y restant, — tu te rappelleras toujours que Marie a été ma maîtresse, continua Urbain.

— Je le sais bien, — s'écria Olivier, — mais n'importe, je veux rester dans cette chambre, toute peuplée de souvenirs. — Je la préfère à une autre dont les murs seraient muets et ne me comprendraient pas, quand je parlerai *d'elle*. — Si cette chambre t'ennuie, tu n'y viendras pas, toi, — ce ne sera pas difficile de n'y pas venir... Oh! l'isolement! — la solitude... Mais je deviendrais fou, — et la folie, c'est l'oubli. — Elle a été ta maîtresse, c'est vrai... Mais quand cela est arrivé, elle avait perdu la tête. Son cœur dormait quand elle m'a trompé; — tu sais bien ce qu'elle écrivait : « Je n'ai pas eu le temps de vous aimer, — parce que je n'avais pas eu le temps d'oublier Olivier; » et puis elle a voulu mourir pour moi... —

Digitized by Google

Qu'est-ce que cela me fait; une infidélité? elle a été ta maîtresse huit jours, — mais auparavant, pendant les dix-huit mois que je l'ai aimée, — elle était bien la femme de son mari. — Ah! vois-tu, la jalousie — ne sert à rien, — quand elle ne tue pas l'amour; — et le plus souvent c'est une blessure qui le rend éternel. — Ah! ma pauvre Marie... Non, Urbain, je ne m'en irai pas, — je resterai dans cette chambre.

Malgré l'égoïsme dont il était cuirassé, Urbain fut ému un moment par l'explosion de cette passion exaltée. — Mais, dit-il, en pressant dans ses mains celles d'Olivier, — c'est absurde de rester ici, encore une fois, songes-y, c'est perpétuer ton chagrin

— Mais je ne veux pas oublier, — encore une fois! s'écria Olivier. Comprends donc cela, je veux me souvenir, et longtemps, et toujours.

— Alors, si tu te décides à rester ici. c'est moi qui m'en irai, reprit Urbain.

— Je te gêne donc, pourquoi veux-tu t'en aller?

— Parce que je ne veux pas rester avec toi. — Cette malheureuse affaire — va fournir des cancans sur mon compte pendant six mois. Lazare et ses amis ne

Digitized by Google

m'aiment guère. — Je les crois jaloux de moi, parce que j'ai eu plus de chance qu'eux. Lazare m'a déjà fait une scène terrible ce matin. — Si tu restais avec moi, comme ils savent que tu as un peu d'argent, ils diront et feront redire que je t'exploite après t'avoir trompé. — Je ne veux pas. J'en ai assez de ces amitiés-là. D'ailleurs, malgré toi, tu finirais par penser comme eux.

— Je leur dirai qu'ils se trompent, — reprit Olivier, qui tremblait à la seule idée de voir Urbain le laisser seul; — ne t'en va pas. — Qu'est-ce que cela te fait de rester? Je ne t'en veux pas, moi, ajouta-t-il en prenant les mains d'Urbain. Reste, nous parlerons de Marie, — je te dirai les choses qu'elle me disait. — Je n'ai pas pu tout te dire encore... car elle m'aimait bien, va. — Toi aussi, tu me raconteras ce qu'elle te disait, et tu verras que ce n'étaient plus les mêmes choses qu'à moi. — Ah! je serais trop malheureux tout seul. Je n'avais au monde qu'elle et toi.

— C'est bien, — dit Urbain. — Puisque tu le veux, je resterai.

Digitized by Google

— Ah! merci! fit Olivier. — Et il força le peintre à venir dîner avec lui.

VI

Ils allèrent dans un restaurant du quartier latin, où ils firent un robuste repas largement arrosé. Olivier, qui n'avait presque rien pris depuis trois jours, — mangea non pas comme un amant désolé, — mais comme un portefaix mis à la diète. — Quant à Urbain, qui, dans l'état normal, avait toujours l'appétit d'un moine à la fin du carême, — il mangea de façon à se faire faire des compliments par Gargantua. — Seulement lorsqu'on apporta la carte, qui montait à une quinzaine de francs, il poussa un cri terrible, — et recommença plusieurs fois l'addition, ne pouvant jamais croire qu'il fût possible d'atteindre ce chiffre fabuleux — pour un seul repas.

Les deux amis quittèrent la table dans la position de gens qui se sont attardés avec les bouteilles.

En mettant le pied dans la rue, bien qu'il fût soi-

Digitized by Google

gneusement enveloppé dans son manteau, Olivier se plaignit du froid; Urbain le sentait en effet frissonner sous son bras, et de temps en temps il entendait claquer ses dents :

— Es-tu malade? demanda le peintre; il faudrait rentrer et te coucher.

— Non, non, dit Olivier... pas encore... Je voudrais que tu vinsses avec moi.

— Où cela? fit Urbain.

— C'est un peu loin, — dit Olivier, mais il fait beau temps, cela nous promènera.

— Allons où tu voudras. — Et il se laissa guider par le poëte, qui le mena jusqu'à la barrière de l'Étoile.

— Mais, demanda Urbain étonné, quand ils furent au bout des Champs-Élysées, — où diable me mènes-tu, — chez qui allons-nous, si loin, à la campagne?

— Tu vas voir; nous arrivons, ce n'est plus bien loin, murmurait Olivier, qui tremblait de plus en plus.

En ce moment ils avaient laissé l'arc de triomphe derrière eux, et s'engageaient dans l'avenue de Saint-

Digitized by Google

Cloud, qui conduit au bois de Boulogne. — La neige glacée criait sous leurs pas, et un vent glacial courait des bordées dans ces lieux déserts et dégarnis de maisons.

— Ah ! ça, dit Urbain un peu inquiet, — où allons-nous, encore une fois? — Nous allons nous faire égorger par ici; — chez qui me mènes-tu?... je ne vois pas de maison...

Et le peintre s'arrêta un instant, comme s'il hésitait à aller plus loin.

Ils étaient alors dans une espèce de rond-point où viennent aboutir l'avenue de Saint-Cloud, celles de Passy, — de Chaillot et deux ou trois autres routes. Au milieu de ce rond-point se trouve une petite fontaine entourée d'un grillage circulaire en bois, et en face, une habitation de fantaisie, moitié renaissance et moitié gothique.

— Est-ce que c'est là que nous allons? — dit Urbain, en montrant la maison, — dont la lune éclairait tous les détails : — Qui diable peut loger dans ce joujou? — N'importe, entrons, — j'ai hâte de voir du feu, — il me semble que je nage dans la Bérézina.

Digitized by Google

— Je ne connais personne dans cette maison, fit Olivier tranquillement.

— Mais alors, fit Urbain — impatienté, — où me mènes-tu? — il n'y a point d'autres maisons. — Cette fois je ne vais pas plus loin.

— C'est inutile, dit Olivier, — nous sommes arrivés.

— Arrivés... où?

— A la fontaine, dit le poëte, tu vas l'entendre chanter...

— Sacrebleu! dit Urbain, — te moques-tu de moi? — Me faire faire deux lieues, à dix heures du soir, — pour me montrer une fontaine gelée, au risque de me faire assassiner avec toi!...

— C'est ici que je venais avec Marie, dit doucement Olivier, — dans les beaux jours. Et, étendant sa main vers un immense espace, il ajouta : Voilà les champs et les arbres! — Vois-tu, dit-il à Urbain, j'ai regardé de cette place de très-beaux soleils couchants; — le ciel était en feu derrière le Calvaire, — on eût dit une copie de Marilhat. — Souvent nous allions jusqu'au bois de Boulogne en prenant par ce chemin bordé d'une haie; — il y a aussi des acacias blancs,

Digitized by Google

le chemin était tout blanc de fleurs tombées des arbres. C'était pendant l'été alors, — maintenant c'est la neige qui blanchit le chemin. Ma pauvre plaine! je l'ai vue si gaie au mois d'août dernier, — il n'y a pas très-longtemps, tu vois. — C'était un dimanche, un jour de fête aux environs, — j'étais couché dans l'herbe, — près de ces peupliers, — les blés venaient d'être fauchés, — on entendait les cigales, — et au loin les tambours et les violons de la fête, — la fontaine coulait en chantant, et de bonnes odeurs couraient dans l'air comme des fumées d'encens. Marie est venue par ce chemin où il y a un grand noyer, — je l'ai aperçue de loin; elle avait une robe blanche et une ombrelle bleue, et son voile flottait au vent; quand elle est arrivée, ses cheveux étaient défaits, elle avait déchiré sa robe aux buissons. Nous sommes restés ensemble jusqu'au soir. Ah! la belle journée! J'ai été bien heureux ce jour-là. — Pourquoi me l'as-tu prise? — acheva Olivier, qui, pendant ses ressouvenirs, avait oublié Urbain et le trouvait tout à coup devant lui. — Non, — reprit-il aussitôt, ne te fâche pas, — ne parlons plus de cela... Je ne veux me

Digitized by Google

rappeler du passé que les bonnes choses. — J'ai voulu revoir cet endroit. — C'est bien triste, — c'est comme un linceul, — les cigales sont mortes — et la fontaine est gelée. — Mais c'est égal... je suis content d'être venu. — Maintenant nous nous en irons si tu veux.

— *Si tu veux* est joli, pensa Urbain, — qui n'eut cependant pas le courage de railler tout haut.

Ils rentrèrent chez eux fort tard. — Le tremblement d'Olivier avait redoublé. — Urbain fit grand feu dans la cheminée, et comme son ami ne parvenait pas à se réchauffer, le peintre lui proposa de prendre un peu de punch chaud.

— Ah! oui, — dit Olivier... oui, je veux bien. — Fais vite! — Comme cela je dormirai cette nuit, ajouta-t-il, pendant qu'Urbain était allé chercher de l'eau-de-vie.

Ainsi qu'il l'avait espéré, — Olivier dormit cette nuit-là. Mais le lendemain il se réveillait avec une fièvre cérébrale. Urbain, effrayé, alla chez le père d'Olivier, qui le reçut très-froidement et se borna à lui donner l'adresse de son médecin. Urbain y cou-

Digitized by Google

rut aussitôt, — et, l'ayant heureusement trouvé, le ramena auprès d'Olivier. — Le médecin fit un mauvais signe de tête, écrivit une prescription, ordonna les plus grands soins, — et alla redire au père d'Olivier que son fils était en péril. — Laissez-moi son adresse, dit le père au médecin; — j'irai le voir. — Il se mit en route en effet, — mais à moitié du chemin il revint sur ses pas, — et envoya seulement savoir de ses nouvelles par la bonne.

— M. Olivier est très-mal, vint lui redire la servante. — On a été obligé de l'attacher sur son lit; — il passe son temps à mordre une grosse poignée de cheveux — et crie à faire peur : — Marie ! — Marie !...

— Ah ! dit le père, — Marie, — c'est le nom de cette femme. — Mal d'amour... ça n'est pas mortel. — Qu'est-ce qui le soigne?

— Un de ses amis, — répondit la servante, — celui qui est venu ici, — il est très-inquiet...

Au bout de huit jours Olivier n'allait pas mieux. — Urbain vint trouver le père et lui demanda de l'argent. — Celui-ci lui en remit un peu, mais avec

Digitized by Google

un air si maussade, qu'Urbain lui dit très-sèchement :

— Le médecin ne répond pas de votre fils. — En cas de malheur, devrai-je vous prévenir pour l'enterrement, monsieur?

— Sans doute, répondit tranquillement le père.

Lazare et les autres artistes ayant appris la maladie d'Olivier étaient accourus, et se relayaient pour venir auprès de lui la nuit. Urbain était désespéré; il avait raconté au médecin l'histoire d'Olivier et de Marie, la part qu'il y avait eue, et le long désespoir dont son ami avait été atteint quand il s'était trouvé séparé de sa maîtresse.

— Dès qu'il sera un peu mieux, dit le médecin, il faudra le retirer de cette chambre et l'éloigner de tout ce qui pourrait lui rappeler cette femme. Au bout d'une dizaine de jours le délire devint moins fréquent. On transporta Olivier au logement de Lazare, situé près de la maison d'Urbain. Les buveurs d'eau mirent leur habitation sens dessus dessous pour laisser une chambre libre au malade. Enfin le médecin commença à donner des espérances. D'après les con-

Digitized by Google

seils de Lazare, Urbain avait cessé de venir dès l'époque où Olivier avait commencé à retrouver un peu de raison. Quand Olivier, hors de danger, demanda après lui, Lazare répondit qu'Urbain était en voyage. Cependant avec la vie le souvenir de Marie commençait à renaître dans le cœur d'Olivier; mais ce souvenir n'était déjà plus la douleur ni le désespoir, c'était la mélancolie, muse rêveuse et caressante. La convalescence d'Olivier, hâtée par les soins fraternels de ses amis, fut entourée de toutes les distractions qui pouvaient éloigner son cœur d'une rechute. Enfin le jour de la première sortie arriva. C'était au commencement de mars; Lazare et Valentin conduisirent Olivier dans le jardin du Luxembourg. Des chœurs d'oiseaux, perchés dans les arbres verdissants, récitaient le prologue de la saison nouvelle, dont ce beau jour était comme le premier sourire.

En ce moment, à quelques pas du banc où ils étaient assis, un jeune homme passait avec une jeune femme, se tenant par le bras et riant tout haut. — Leurs éclats de rire firent tourner la tête à Olivier. Avant que Lazare et Valentin eussent eu le temps de

Digitized by Google

le retenir, il s'était levé de son banc et avait couru après Urbain.

— Olivier! s'écria Urbain en reconnaissant son ancien ami; — et sur un signe que lui fit Lazare — il ajouta : Je suis arrivé de voyage seulement hier : — je devais alle te voir... mais je savais de tes nouvelles.

La compagne d'Urbain s'était retirée un peu à l'écart.

— Et Marie? demanda Olivier, — dont le cœur avait tout d'abord tremblé en rencontrant le peintre son ami avec une femme.

— Mais, dit Urbain, j'ai été absent de Paris. D'ailleurs je ne m'en suis point inquiété. J'ai l'oubli prompt. — Voici qui doit te le prouver, ajouta Urbain en montrant du doigt la jeune femme qui était avec lui.

— Oh! fit Olivier avec un éclair de regard qui trahissait la joie intérieure, j'étais bien sûr que tu ne l'aimais pas.

— Celle-là aussi s'appelle Marie, — dit Urbain en indiquant sa nouvelle maîtresse, et je l'aime beau-

Digitized by Google

coup depuis hier. — Marie est morte, — vive Marie !

— J'irai vous voir, — dit Olivier en quittant Urbain.

Cette rencontre le laissa calme, et il rentra à la maison presque gai. Le lendemain, accompagné de Lazare, Olivier alla pour voir son père et lui demander de l'argent qui lui revenait. — Son père était absent, mais il trouva la servante.

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, je suis bien contente de vous revoir. — Voici une lettre pour vous. C'est une dame qui l'a apportée pendant que votre père n'y était pas, heureusement ! car il l'aurait déchirée comme il a fait des autres. — Il était bien en colère après cette dame, et il m'a menacé de me renvoyer si je lui donnais votre adresse.

Olivier avait déjà ouvert la lettre. — Elle était de Marie et ne contenait que ces mots :

« Depuis quinze jours que je suis libre, je vous ai écrit trois fois : — vous ne m'avez pas répondu, Olivier ! — Vous avez cru comme tant d'autres, sans doute, en me voyant arrêtée, — que j'étais coupable. — Pourtant on ne voulait de moi que des renseigne-

Digitized by Google

ments sur mon mari. — Je ne savais rien, je n'ai pu rien dire. — On m'a remise en liberté. Voilà quinze jours que je vous attends. — Vous ne m'avez pas pardonné sans doute. — Je vous attendrai encore deux jours — à mon ancien logement. — Si je ne vous vois pas je quitterai Paris. Mon départ est arrêté : j'ai vendu mes meubles. — Je voudrais seulement vous dire adieu, — et après vous resterez libre. Je vous jure que je n'ai pas revu Urbain — et que je ne l'ai jamais aimé. — J'ai souvent attendu, bien avant dans la nuit, devant la maison de votre père, comptant vous voir rentrer... Mais vous ne rentriez pas... C'est la dernière fois que je vous écris, et dans deux jours je serai partie. — Au revoir, — ou pour toujours, adieu

— Quand vous a-t-on remis cette lettre? demanda Olivier à la servante.

— Il y a cinq ou six jours, répondit celle-ci.

— Il est trop tard! s'écria Olivier. — Oh! mon père! — Cependant il força Lazare à l'accompagner à l'ancienne demeure de Marie.

Digitized by Google

— Madame Duchampy est partie depuis quatre jours, dit le portier.

— J'aime mieux ça! — murmura Lazare; et il emmena Olivier.

— Au moins Urbain ne l'a pas pas revue, — pensa Olivier, dont l'amour commençait à tourner à la poésie.

Digitized by Google

UN POËTE DE GOUTTIÈRES

Il y a maintenant à Paris plus de poëtes que de becs de gaz. Et si la police n'y met ordre, le nombre ira encore en croissant de jour en jour. Peu de maisons de la capitale sont privées d'un *vates* quelconque. Perché dans les mansardes, il empêche ses voisins de dormir par les convulsions et les coliques d'un lyrisme nocturne. C'est dans le nid d'un de ces oiseaux de gouttière qui pondent, bon an, mal an, deux ou trois milliers de vers, que nous introduirons le lecteur.

Melchior (il s'appelait Melchior) habitait rue de la Tour-d'Auvergne une chambre de cent francs dans laquelle il faisait de la poésie lyrique. Cette chambre

Digitized by Google

était meublée d'un de ces mobiliers qui sont la terreur des propriétaires, — aux approches du terme surtout. Melchior avait dans un bureau une place qui lui rapportait quarante francs par mois, et ne lui prenait que trois heures par jour. Ce fut à la suite d'un premier amour très-fécond en orages qu'il s'était décidé à prendre la lyre.

Ses amis encouragèrent sa déplorable manie en le comparant à Lamartine, et, dans le tête-à-tête, avec sa modestie qui, comme celle de tant d'autres, n'était que l'hypocrisie de l'orgueil, Melchior s'avouait, à part lui, qu'il pourrait bien un jour justifier la comparaison. Il avait, du reste, une foi inébranlable en lui-même, et croyait entièrement au *nascuntur poetæ* de l'orateur romain. Si parfois il lui venait quelques doutes sur sa vocation, il se hâtait de les dissiper par la lecture d'un de ses poëmes, et devant cette œuvre de son cœur il entrait en des ravissements infinis. Il pleurait, il sanglotait, il battait des mains, il allait se regarder dans la glace pour voir s'il n'avait pas une auréole au front, et il en voyait une. Dans ces moments-là, Melchior aurait voulu pouvoir se dédou-

Digitized by Google

bler, afin qu'une moitié de lui-même s'inclinât devant l'autre. Et tout cela de bonne foi, sincèrement, réellement, croyant bien qu'il ne se rendait pas la moitié des honneurs qui lui étaient dus.

Au reste, ces ridicules n'étaient pas inhérents à la nature de Melchior. Ils lui avaient été inoculés par les amis au milieu desquels il vivait, et qui lui assuraient chaque jour qu'il était appelé à de hautes destinées poétiques. Si les personnes sensées qui s'intéressaient à lui essayaient de lui montrer dans quelle voie fausse il s'engageait aussi gratuitement, Melchior se récriait. Il répondait qu'il avait une mission à remplir, que les poëtes sont les prêtres de l'humanité, et que, dût-il mourir en route, il ne renierait pas son culte, etc. Melchior avait d'ailleurs une idée fixe. Il voulait élever à la mémoire de son premier amour un superbe monument poétique au front duquel il placerait le nom de sa maîtresse, pour le faire passer à la postérité à côté des noms de Laure et de Béatrix. Depuis deux ans il travaillait à ce poëme, et n'écrivait pas une strophe où il ne plantât deux saules et n'allumât une auréole. Chaque fois qu'il

Digitized by Google

avait ajouté une centaine de nouveaux vers à son poëme d'amour, il réunissait ses amis dans des soirées où l'on buvait de l'eau non filtrée, et il leur lisait ses nouvelles élégies qu'on applaudissait avec fureur.

Ces lectures étaient ordinairement accompagnées d'une mise en scène dont les ridicules étaient peut-être excusables à cause du sentiment profond et sincère où ils avaient leur source. Ainsi, Melchior lisait les fragments de son poëme d'amour sur une table où il avait d'avance disposé symétriquement toutes les reliques qui lui étaient restées de cette grande passion. Des vieux gants blancs, des rubans sales, un masque de bal, des bouquets fanés, etc., tout cet attirail sentimental était ordinairement accroché au fond de son alcôve. Au milieu se détachait son masque à lui, moulé en plâtre et entouré d'un lambeau d'étoffe noire qui le mettait plus en saillie. Ces puérilités étaient du reste gravement acceptées par les amis de Melchior, qui, pendant plus de deux ans pratiqua avec une scrupuleuse fidélité la religion du souvenir. Une des autres manies de ce singulier garçon était

Digitized by Google

celle-ci : il achetait tous les volumes de vers à couvertures multicolores qui, deux fois l'an, au printemps et à l'automne, viennent s'abattre sur les rampes des quais. — Il ne se publiait pas un seul hémistiche qu'il n'en eût connaissance; un de ses amis, garçon de bon sens, qui appelait ce genre de recueil les *Punaises de la librairie*, lui ayant demandé pourquoi il dépensait son argent à d'aussi bêtes acquisitions, Melchior lui répondit qu'il fallait bien se tenir au courant des progrès de l'art. Le fait est qu'il voulait simplement juger s'il était de la force des auteurs des *Soupirs nocturnes*, *Matutina* et autres *Brises de mai*. Chaque fois qu'il paraissait un de ces abominables recueils, Melchior se le procurait et assemblait tout le clan des poëtereaux de sa connaissance pour leur donner lecture du poëme nouveau, et lorsque de son avis et de celui de ses admirateurs la comparaison tournait à son avantage, il était content et acceptait sans conteste la supériorité qu'on lui accordait. C'était un spectacle vraiment bien curieux que ces réunions où un tas de gueux, paresseux comme des lazaroni, jouaient sans rire avec les plus graves

Digitized by Google

questions d'art et se drapaient prétentieusement dans le manteau de leur *sainte misère :* ces soirées se terminaient ordinairement par une lecture à haute voix du *Chatterton* de M. Alfred de Vigny. — C'est avec ce livre que Melchior avait achevé de se griser l'esprit; et combien de jeunes gens comme lui ont bu le poison de l'amour-propre dans ces pages brûlantes!

Le drame de *Chatterton* est certainement une belle œuvre, — mais son succès a dû souvent peser lourd comme un remords sur la conscience de son auteur, qui aurait pourtant dû prévoir la dangereuse influence que ce drame pourrait exercer sur les esprits faibles et les vanités ambitieuses. *Chatterton* est une de ces créations qui ont tout l'attrait de l'abîme, et cette pièce, qui n'est après tout, sous forme dramatique, que l'apothéose de l'orgueil et de la médiocrité, avec le suicide pour conclusion, a peut-être ouvert bien des tombes. Mais à coup sûr les représentations de *Chatterton* ont créé cette lamentable école de poëtes pleurards et fatalistes, contre laquelle la critique n'a pas sévi avec assez de violence. Je l'ai dit déjà, Mel-

Digitized by Google

chior et ses amis faisaient partie de cette bande, et ils avaient inventé pour leur usage cette maxime singulière « que la misère est l'engrais du talent. » Bien que plusieurs occasions se fussent présentées qui auraient aidé Melchior à sortir de sa mauvaise situation, il s'obstinait à y demeurer ; cette misère, disait-il, était une ombre où rayonnaient mieux ces deux pures étoiles : la poésie et le souvenir de son premier amour. Et puis la misère! la misère, cela prête si bien à l'élégie et au dithyrambe! cela fournit naturellement de si glorieux parallèles! — Melchior, lui, ne trouvait même pas la sienne assez complète. Martyr, à sa couronne il manquait une épine, comme il le chantait quelquefois, en implorant la fatalité qui se montrait si clémente à son égard, après avoir été si rigoureuse pour ses frères. — Enfin, le croirait-on, Melchior ambitionnait l'hôpital, et ne désirait rien tant qu'une bonne maladie qui lui permettrait d'aller à son tour chanter un hymne à la douleur sur un grabat de l'Hôtel-Dieu. Mais cette satisfaction lui était refusée par le sort, et malgré les privations de toute nature qu'il subissait, et s'imposait même parfois, sa

Digitized by Google

robuste santé donnait un rubicond démenti à ses allures de poëte élégiaque. Mais Melchior était obstiné, et voyant que le sort lui refusait la *gloire d'aller souffrir dans le lit de Gilbert*, il imagina une combinaison aussi ridicule que périlleuse pour s'ouvrir la porte de *l'asile des douleurs*. Il se mit pendant quinze jours à un régime qui aurait rendu Atlas pulmonique. Et ayant pris un livre de médecine, il étudia, pour les simuler autant que possible, les symptômes d'une maladie qui, à son début, ne se manifeste que par un affaiblissement général accompagné d'une toux légère et fréquente. Lorsqu'il crut savoir assez convenablement son rôle de phthisique pour affronter l'examen de la science, Melchior résolut d'aller se présenter à la consultation de l'Hôtel-Dieu. La veille du jour qu'il avait choisi, il fit par un temps affreux une course d'environ dix lieues dans les environs de Paris, et lorsqu'il arriva à l'hôpital, la fatigue l'avait si bien grimé et le froid l'avait si bien enrhumé, qu'il avait l'air d'un poitrinaire authentique... Quand son tour fut venu de passer à la visite, Melchior aurait bien donné cent de ses plus beaux

Digitized by Google

vers pour cracher un peu le sang. Mais il avait une mine si épouvantable, et la peur de voir sa ruse découverte lui avait procuré une si belle fièvre, que le médecin lui signa sur-le-champ un bulletin d'admission.

— Quelle est votre profession? lui demanda-t-il à titre de renseignement.

— Je suis poëte, monsieur, répondit Melchior en prenant une pose fatale; c'est-à-dire un de ces malheureux que la brutalité du siècle abandonne sans pitié à toutes les misères, et que...

— C'est bon! c'est bon! Allez vous coucher, mon ami; vous n'en mourrez pas cette fois-ci.

Un candidat académique qui vient d'être élu n'est pas plus heureux, en s'asseyant pour la première fois dans son fauteuil, que ne le fut Melchior lorsqu'il entra dans la salle de l'hôpital.

— Enfin, se disait-il en se couchant dans un lit bien blanc, me voilà donc sur cet affreux grabat des misères humaines, et sur-le-champ il commença une ode *A l'hôpital*. Voici quel était son but : une fois cette ode achevée, — et il était bien convenu qu'elle

Digitized by Google

serait sublime, — Melchior la datait du *Lieu des douleurs*, et il l'adressait à la *Revue des Deux-Mondes*, qui s'empressait de l'imprimer, — cela était encore convenu. L'ode imprimée excitait l'admiration générale. La presse, le public, tout le monde s'inquiétait de ce poëte martyr, de cet autre Gilbert, de ce frère de Moreau, qui agonisait sur un *infâme grabat*, etc., etc. Et alors, — cela était toujours bien convenu, on venait voir Melchior sur son *lit de souffrance*. Les femmes du monde arrivaient en équipage et voulaient jeter sur les blessures de son âme le baume de leurs consolations. La chambre des députés elle-même s'émouvait; le ministre était interpellé et donnait une pension à Melchior pour faire taire les criailleries des journaux libéraux qui hurleraient : *Encore un grand poëte qui se meurt de misère !* Les éditeurs accouraient en foule et se disputaient l'honneur d'imprimer les vers de Melchior. La célébrité chantait son nom dans tous les carrefours de l'univers, et il faisait renchérir le laurier. Tel était sérieusement le plan combiné par Melchior. Pendant huit jours il travailla donc à son ode, qui, lorsqu'elle fut terminée

Digitized by Google

ne comptait pas moins de trois cents vers. C'était un ramassis de vulgarités et de prétentions, une élégie dithyrambique encadrée dans une forme poncive et écrite dans un style médiocre. Le poëte l'adressa à une grande revue, — et s'endormit, sûr de son affaire.

Mais les choses ne se passèrent point comme le poëte l'avait espéré. La grande revue n'imprima point son ode; l'univers entier ignora qu'il était à l'hôpital; les femmes du monde allèrerent au bois, à l'Opéra et au bal; les journaux ne publièrent aucun premier-Paris sur le nouveau Gilbert, et le ministère ne lui accorda aucune pension. Seulement, comme on était alors en hiver, époque où les malades sont plus nombreux et les lits d'hôpitaux plus recherchés, le médecin, voyant que la maladie de Melchior n'avait rien de sérieux, lui donna à entendre qu'il eût à demander son *exeat,* s'il ne préférait pas qu'on le lui offrît. Il retourna donc chez lui; mais, durant son séjour à l'hôpital, l'ennui, les drogues et les tisanes qu'il avait été forcé de prendre pour faire croire à cette fausse maladie, en avaient déterminé une vraie, et cette le-

Digitized by Google

çon le fit un peu revenir sur le bonheur qu'on éprouve à *souffrir dans le lit de Gilbert*. Lorsqu'il fut guéri il allà à la *Revue* savoir ce qu'on pensait de son ode et à quelle époque on l'imprimerait. On lui répondit qu'on ne l'imprimerait pas, et il parut étonné.

Cependant cette mésaventure ne fit point renoncer Melchior à son système : il commença de nouveau à se *monter des coups*, comme on dit, et il ne se passait guère de jours où il ne s'ouvrît en rêve de radieux chemins qui le conduisaient aux astres, et plus que jamais surtout il caressait son idée fixe, qui était, comme on le sait, d'élever un monument poétique à celle qui avait eu les prémices de son cœur. Il ne lui manquait plus que cinq cents francs pour réaliser ce beau rêve; en faisant imprimer son volume d'élégies. Un beau matin il ne lui manqua plus rien : un oncle qu'il avait en Bourgogne mourut subitement, — et une somme de douze cents francs dégringola avec un grand fracas du testament de l'oncle jusqu'au milieu de la misère du neveu, qui, sans faire ni une ni deux, courut chez un imprimeur s'entendre pour l'impression de son livre.

Digitized by Google

Le jour où il devait recevoir l'épreuve de la première feuille de son livre, Melchior convoqua ses amis à une grande soirée littéraire et les pria d'amener leurs maîtresses. Il avait, disait-il, besoin surtout d'un auditoire de femmes. Les amis ne se firent pas prier, et au jour et à l'heure convenus ils arrivaient, chacun suivi de sa chacune. Melchior était en habit noir et en cravate blanche à nœud mélancolique; il allait commencer, après une petite allocution aux dames, la lecture du poëme, déjà lu tant de fois, lorsqu'un nouveau couple retardataire entra subitement au milieu de l'assemblée. C'était un ami de Melchior, accompagné de sa maîtresse de la veille.

En voyant cette femme Melchior poussa un grand cri : — il venait de reconnaître son idole, sa première maîtresse, qu'il croyait morte depuis deux ans en Angleterre, où l'avait entraînée un mari barbare et jaloux. La dame, en réalité, avait bien été en Angleterre; mais elle n'avait point tardé à jeter son contrat de mariage par-dessus les moulins, et après deux années de séjour parmi les brouillards de Londres, elle était depuis trois mois revenue faire de la

Digitized by Google

bohème galante sous le soleil de Paris. Pour le moment elle n'était pas très-heureuse, et donna clairement à entendre à son ancien amant, avec qui elle était restée seule, qu'elle préférait une robe et des bottines à tous les poëmes du monde.

Le lendemain Melchior alla retirer son manuscrit de chez l'imprimeur...

— Comment, mon pauvre chéri, tu as écrit tout cela pour moi... pendant... que... Ah! ah! c'est bien drôle, fit la dame.

— Oui, dit Melchior, — je t'ai aimée en vers pendant deux ans; maintenant je vais t'aimer en prose.

— Il l'aima ainsi pendant six semaines, après quoi il employa le reste de son argent à apprendre la tenue des livres, afin de pouvoir entrer comme commis chez un agent de change, — où il est actuellement, aussi possédé de la fièvre des chiffres qu'il le fut jadis de la fièvre des rimes.

Digitized by Google

LE MANCHON DE FRANCINE

I

Parmi les vrais bohémiens de la vraie bohème, j'ai connu autrefois un garçon nommé Jacques D...; il était sculpteur, et promettait d'avoir un jour un grand talent. Mais la misère ne lui a pas donné le temps d'accomplir ses promesses. Il est mort d'épuisement au mois de mars 1844, à l'hôpital Saint-Louis, salle Sainte-Victoire, lit 14.

J'ai connu Jacques à l'hôpital, où j'étais moi-même détenu par une longue maladie. Jacques avait, comme l'ai dit, l'étoffe d'un grand talent, et pourtant il ne en faisait point accroire. Pendant les deux mois que je l'ai fréquenté, et durant lesquels il se sentait bercé dans les bras de la mort, je ne l'ai point entendu se plaindre une seule fois, ni se livrer à ces lamenta-

Digitized by Google

tions qui ont rendu si ridicule l'artiste incompris. Il est mort sans *pose*, en faisant l'horrible grimace des agonisants. Cette mort me rappelle même une des scènes les plus atroces que j'aie jamais vues dans ce caravansérail des douleurs humaines. Son père, instruit de l'événement, était venu pour réclamer le corps et avait longtemps marchandé pour donner les trente-six francs réclamés par l'administration. Il avait marchandé aussi pour le service de l'église, et avec tant d'instance, qu'on avait fini par lui rabattre six francs. Au moment de mettre le cadavre dans la bière, l'infirmier enleva la serpillière de l'hôpital et demanda à un des amis du défunt qui se trouvait là de quoi payer le linceul. Le pauvre diable, qui n'avait pas le sou, alla trouver le père de Jacques, qui entra dans une colère atroce, et demanda si on n'avait pas fini de l'ennuyer.

La sœur novice qui assistait à ce monstrueux débat jeta un regard sur le cadavre et laissa échapper cette tendre et naïve parole :

— Oh ! monsieur, on ne peut pas l'enterrer comme cela, ce pauvre garçon : il fait si froid ; donnez-lui

Digitized by Google

au moins une chemise, qu'il n'arrive pas tout nu devant le bon Dieu.

Le père donna cinq francs à l'ami pour avoir une chemise; mais il lui recommanda d'aller chez un fripier de la rue Grange aux Belles qui vendait du linge d'occasion.

— Cela coûtera moins cher, ajouta-t-il.

Cette cruauté du père de Jacques me fut expliquée plus tard ; il était furieux que son fils eût embrassé la carrière des arts, et sa colère ne s'était pas apaisée, même devant un cercueil.

Mais je suis bien loin de mademoiselle Francine et de son manchon. J'y reviens : mademoiselle Francine avait été la première et unique maîtresse de Jacques, qui n'était pourtant pas mort vieux, car il avait à peine vingt-trois ans à l'époque où son père voulait le laisser mettre tout nu dans la terre. Cet amour m'a été conté par Jacques lui-même, alors qu'il était le numéro 14 et moi le numéro 16 de la salle Sainte Victoire, un vilain endroit pour mourir.

Ah! tenez, lecteur, avant de commencer ce récit, qui serait une belle chose si je pouvais le raconter

Digitized by Google

tel qu'il m'a été fait par mon ami Jacques, laissez-moi fumer une pipe dans la vieille pipe de terre qu'il m'a donnée le jour où le médecin lui en avait défendu l'usage. Pourtant la nuit, quand l'infirmier dormait, mon ami Jacques m'empruntait sa pipe et me demandait un peu de tabac : on s'ennuie tant la nuit dans ces grandes salles, quand on ne peut pas dormir et qu'on souffre !

— Rien qu'une ou deux bouffées, me disait-il, et je le laissais faire, et la sœur Sainte-Geneviève n'avait point l'air de sentir la fumée lorsqu'elle passait faire sa ronde. Ah ! bonne sœur ! que vous étiez bonne, et comme vous étiez belle aussi quand vous veniez nous jeter l'eau bénite ! On vous voyait arriver de loin, marchant doucement sous les voûtes sombres, drapée dans vos voiles blancs, qui faisaient de si beaux plis, et que mon ami Jacques admirait tant. Ah ! bonne sœur ! vous étiez la Béatrice de cet enfer. Si douces étaient vos consolations, qu'on se plaignait toujours pour se faire consoler par vous. Si mon ami Jacques n'était pas mort un jour qu'il tombait de la neige, il vous aurait sculpté une petite bonne Vierge pour

Digitized by Google

mettre dans votre cellule, bonne sœur Sainte-Geneviève!

UN LECTEUR.

Eh bien, et le manchon? je ne vois pas le manchon, moi.

AUTRE LECTEUR.

Et mademoiselle Francine? où est-elle donc?

PREMIER LECTEUR.

Ce n'est point très-gai, cette histoire!

DEUXIÈME LECTEUR.

Nous allons voir la fin.

— Je vous demande bien pardon, messieurs, c'est la pipe de mon ami Jacques qui m'a entraîné dans ces digressions. Mais d'ailleurs je n'ai point juré de vous faire rire absolument. Ce n'est point gai tous les jours, la bohème.

Jacques et Francine s'étaient rencontrés dans une maison de la rue de la Tour-d'Auvergne, où ils étaient emménagés en même temps au terme d'avril.

L'artiste et la jeune fille restèrent huit jours avant d'entamer ces relations de voisinage qui sont presque

Digitized by Google

toujours forcées lorsqu'on habite sur le même carré; cependant, sans avoir échangé une seule parole, ils se connaissaient déjà l'un l'autre. Francine savait que son voisin était un pauvre diable d'artiste, et Jacques avait appris que sa voisine était une petite couturière sortie de sa famille pour échapper aux mauvais traitements d'une belle-mère. Elle faisait des miracles d'économie pour mettre, comme on dit, les deux bouts ensemble; et comme elle n'avait jamais connu le plaisir, elle ne l'enviait point. Voici comment ils en vinrent tous deux à passer par la commune loi de la cloison mitoyenne. Un soir du mois d'avril, Jacques rentra chez lui harassé de fatigue, à jeun depuis le matin et profondément triste, d'une de ces tristesses vagues qui n'ont point de cause précise et qui vous prennent partout, à toute heure, espèce d'apoplexie du cœur à laquelle sont particulièrement sujets les malheureux qui vivent solitaires Jacques, qui se sentait étouffer dans son étroite cellule, ouvrit la fenêtre pour respirer un peu. La soirée était belle, et le soleil couchant déployait ses mélancoliques féeries sur les collines de Montmartre.

Digitized by Google

Jacques resta pensif à sa croisée, écoutant le chœur ailé des harmonies printanières qui chantaient dans le calme du soir, et cela augmenta sa tristesse. En voyant passer devant lui un corbeau qui jeta un croassement, il songea au temps où les corbeaux apportaient du pain à Élie, le pieux solitaire, et il fit cette réflexion que les corbeaux n'étaient plus si charitables. Puis, n'y pouvant plus tenir, il ferma sa fenêtre, tira le rideau; et comme il n'avait pas de quoi acheter de l'huile pour sa lampe, il alluma une chandelle de résine qu'il avait rapportée d'un voyage à la Grande-Chartreuse. Toujours de plus en plus triste, il bourra sa pipe.

— Heureusement que j'ai encore assez de tabac pour cacher le pistolet, murmura-t-il, et il se mit à fumer.

Il fallait qu'il fût bien triste ce soir-là, mon ami Jacques, pour qu'il songeât à cacher le pistolet. C'était sa ressource suprême dans les grandes crises, et elle lui réussissait assez ordinairement. Voici en quoi consistait ce moyen : Jacques fumait du tabac sur lequel il répandait quelques gouttes de laudanum, et il

Digitized by Google

fumait jusqu'à ce que le nuage de fumée qui sortait de sa pipe fût devenu assez épais pour lui dérober tous les objets qui étaient dans sa petite chambre, et surtout un pistolet accroché au mur. C'était l'affaire d'une dizaine de pipes. Quand le pistolet était entièment devenu invisible, il arrivait presque toujours que la fumée et le laudanum combinés endormaient Jacques, et il arrivait aussi souvent que sa tristesse l'abandonnait au seuil de ses rêves. Mais, ce soir-là, il avait usé tout son tabac, le pistolet était parfaitement caché, et Jacques était toujours amèrement triste. Ce soir-là, au contraire, mademoiselle Francine était extrêmement gaie en rentrant chez elle, et sa gaieté était sans cause, comme la tristesse de Jacques : c'était une de ces joies qui tombent du ciel et que le bon Dieu jette dans les bons cœurs. Donc, mademoiselle Francine était en belle humeur, et chantonnait en montant l'escalier. Mais, comme elle allait ouvrir sa porte, un coup de vent entré par la fenêtre ouverte du carré éteignit brusquement sa chandelle.

— Mon Dieu, que c'est ennuyeux ! exclama la

Digitized by Google

jeune fille, voilà qu'il faut encore descendre et monter six étages.

Mais ayant aperçu de la lumière à travers la porte de Jacques, un instinct de paresse, enté sur un sentiment de curiosité, lui conseilla d'aller demander de la lumière à l'artiste. C'est un service qu'on se rend journellement entre voisins, pensait-elle, et cela n'a rien de compromettant. Elle frappa donc deux petits coups à la porte de Jacques, qui ouvrit, un peu surpris de cette visite tardive. Mais à peine eut-elle fait un pas dans la chambre, que la fumée qui l'emplissait la suffoqua tout d'abord, et, avant d'avoir pu prononcer une parole, elle glissa évanouie sur une chaise et laissa tomber à terre son flambeau et sa clef. Il était minuit, tout le monde dormait dans la maison. Jacques ne jugea point à propos d'appeler du secours; il craignait d'abord de compromettre sa voisine. Il se borna donc à ouvrir la fenêtre pour laisser pénétrer un peu d'air; et, après avoir jeté quelques gouttes d'eau au visage de la jeune fille, il la vit ouvrir les yeux et revenir à elle peu à peu. Lorsqu'au bout de cinq minutes elle eut entièrement repris connais-

Digitized by Google

sance, Francine expliqua le motif qui l'avait amenée chez l'artiste, et elle s'excusa beaucoup de ce qui était arrivé.

— Maintenant que je suis remise, ajouta-t-elle, je puis rentrer chez moi.

Et elle avait déjà ouvert la porte du cabinet, lorsqu'elle s'aperçut que non-seulement elle oubliait d'allumer sa chandelle, mais encore qu'elle n'avait pas la clef de sa chambre.

— Étourdie que je suis, dit-elle en approchant son flambeau du cierge de résine, je suis entrée ici pour avoir de la lumière, et j'allais m'en aller sans.

Mais au même instant le courant d'air établi dans la chambre par la porte et la fenêtre, qui étaient restées entr'ouvertes, éteignit subitement le cierge, et les deux jeunes gens restèrent dans l'obscurité.

—On croirait que c'est un fait exprès, dit Francine. Pardonnez-moi, monsieur, tout l'embarras que je vous cause, et soyez assez bon pour faire de la lumière, pour que je puisse retrouver ma clef.

— Certainement, mademoiselle, répondit Jacques en cherchant des allumettes à tâtons.

Digitized by Google

Il les eut bien vite trouvées. Mais une idée singulière lui traversa l'esprit; il mit les allumettes dans sa poche en s'écriant :

— Mon Dieu! mademoiselle, voici bien un autre embarras. Je n'ai point une seule allumette ici, j'ai employé la dernière quand je suis rentré.

J'espère que voilà une ruse crânement bien machinée! pensa-t-il en lui même.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait Francine, je puis bien encore rentrer chez moi sans chandelle : la chambre n'est pas si grande pour qu'on puisse s'y perdre. Mais il me faut ma clef; je vous en prie, monsieur, aidez-moi à chercher, elle doit être à terre.

— Cherchons, mademoiselle, dit Jacques.

Et les voilà tous deux dans l'obscurité en quête de l'objet perdu; mais, comme s'ils eussent été guidés par le même instinct, il arriva que pendant ces recherches leurs mains, qui tâtonnaient dans le même endroit, se rencontraient dix fois par minute. Et, comme ils étaient aussi maladroits l'un que l'autre, ils ne trouvèrent point la clef.

— La lune, qui est masquée par les nuages, donne

Digitized by Google

en plein dans ma chambre, dit Jacques. Attendons un peu. Tout à l'heure elle pourra éclairer nos recherches.

Et, en attendant le lever de la lune, ils se mirent à causer. Une causerie au milieu des ténèbres, dans une chambre étroite, par une nuit de printemps; une causerie qui, d'abord frivole et insignifiante, aborde le chapitre des confidences, vous savez où cela mène... Les paroles deviennent peu à peu confuses, pleines de réticences; la voix baisse, les mots s'alternent de soupirs... Les mains qui se rencontrent achèvent la pensée, qui, du cœur, monte aux lèvres, et... Cherchez la conclusion dans vos souvenirs, ô jeunes couples! Rappelez-vous, jeune homme, rappelez-vous, jeune femme, vous qui marchez aujourd'hui la main dans la main, et qui ne vous étiez jamais vus il y a deux jours!

Enfin la lune se démasqua, et sa lueur claire inonda la chambrette; mademoiselle Francine sortit de sa rêverie en jetant un petit cri.

— Qu'avez-vous? lui demanda Jacques, en lui entourant la taille de ses bras.

Digitized by Google

— Rien, murmura Francine; j'avais cru entendre frapper. Et, sans que Jacques s'en aperçût, elle poussa du pied, sous un meuble, la clef qu'elle venait d'apercevoir.

Elle ne voulait pas la retrouver.

. . . . . .

PREMIER LECTEUR.

Je ne laisserai certainement pas cette histoire entre les mains de ma fille.

DEUXIÈME LECTEUR.

Jusqu'à présent je n'ai point encore vu un seul poil du manchon de mademoiselle Francine; et, pour cette jeune fille, je ne sais pas non plus comment elle est faite, si elle est brune ou blonde.

Patience, ô lecteurs! patience. Je vous ai promis un manchon, et je vous le donnerai à la fin, comme mon ami Jacques fit à sa pauvre amie Francine, qui était devenue sa maîtresse, ainsi que je l'ai expliqué dans la ligne en blanc qui se trouve au-dessus. Elle était blonde, Francine, blonde et gaie, ce qui n'est pas commun. Elle avait ignoré l'amour jusqu'à vingt

Digitized by Google

ans; mais un vague pressentiment de sa fin prochaine lui conseilla de ne plus tarder si elle voulait le connaître.

Elle rencontra Jacques et elle l'aima. Leur liaison dura six mois. Ils s'étaient pris au printemps, ils se quittèrent à l'automne. Francine était poitrinaire, elle le savait, et son ami Jacques le savait aussi : quinze jours après s'être mis avec la jeune fille, il l'avait appris d'un de ses amis qui était médecin. « Elle s'en ira aux feuilles jaunes, » avait dit celui-ci.

Francine avait entendu cette confidence, et s'aperçut du désespoir qu'elle causait à son ami.

— Qu'importent les feuilles jaunes? lui disait-elle, en mettant tout son amour dans un sourire; qu'importe l'automne, nous sommes en été et les feuilles sont vertes : profitons-en, mon ami... Quand tu me verras prête à m'en aller de la vie, tu me prendras dans tes bras en m'embrassant et tu me défendras de m'en aller. Je suis obéissante, tu sais, et je resterai.

Et cette charmante créature traversa ainsi pendant cinq mois les misères de la vie de bohème, la chanson et le sourire aux lèvres. Pour Jacques, il se lais-

Digitized by Google

sait abuser. Son ami lui disait souvent : « Francine va plus mal, il lui faut des soins. » Alors Jacques battait tout Paris pour trouver de quoi faire faire l'ordonnance du médecin ; mais Francine n'en voulait point entendre parler, et elle jetait les drogues par les fenêtres. La nuit, lorsqu'elle était prise par la toux, elle sortait de la chambre et allait sur le carré pour que Jacques ne l'entendît point.

Un jour qu'ils étaient allés tous les deux à la campagne, Jacques aperçut un arbre dont le feuillage était jaunissant. Il regarda tristement Francine, qui marchait lentement et un peu rêveuse.

Francine vit Jacques pâlir, et elle devina la cause de sa pâleur.

— Tu es bête, va, lui dit-elle en l'embrassant, nous ne sommes qu'en juillet ; jusqu'à octobre, il y a trois mois ; en nous aimant nuit et jour, comme nous faisons, nous doublerons le temps que nous avons à passer ensemble. Et puis, d'ailleurs, si je me sens plus mal aux feuilles jaunes, nous irons demeurer dans un bois de sapins : les feuilles sont toujours vertes.

Digitized by Google

. . . . . .

Au mois d'octobre Francine fut forcée de rester au lit. L'ami de Jacques la soignait... La petite chambrette où ils logeaient était située tout au haut de la maison et donnait sur une cour où s'élevait un arbre, qui chaque jour se dépouillait davantage. Jacques avait mis un rideau à la fenêtre pour cacher cet arbre à la malade; mais Francine exigea qu'on retirât le rideau.

— O mon ami, disait-elle à Jacques, je te donnerai cent fois plus de baisers qu'il n'a de feuilles... Et elle ajoutait : Je vais beaucoup mieux, d'ailleurs... Je vais sortir bientôt; mais comme il fera froid, et que je ne veux pas avoir les mains rouges, tu m'achèteras un manchon.

Pendant toute la maladie, ce manchon fut son rêve unique.

La veille de la Toussaint, voyant Jacques plus désolé que jamais, elle voulut lui donner du courage; et, pour lui prouver qu'elle allait mieux, elle se leva.

Le médecin arriva au même instant : il la fit recoucher de force.

Digitized by Google

— Jacques, dit-il à l'oreille de l'artiste, du courage ! Tout est fini Francine va mourir.

Jacques fondit en larmes.

— Tu peux lui donner tout ce qu'elle demandera maintenant, continua le médecin : il n'y a plus d'espoir.

Francine *entendit des yeux* ce que le médecin avait dit à son amant.

— Ne l'écoute pas, s'écria-t-elle en étendant les bras vers Jacques, ne l'écoute pas, il ment. Nous sortirons ensemble demain... c'est la Toussaint; il fera froid, va m'acheter un manchon... Je t'en prie, j'ai peur des engelures pour cet hiver.

Jacques allait sortir avec son ami; mais Francine retint le médecin auprès d'elle.

— Va chercher mon manchon, dit-elle à Jacques, prends-le beau, qu'il dure longtemps.

Et quand elle fut seule, elle dit au médecin :

— O monsieur, je vais mourir, et je le sais... Mais avant de m'en aller, trouvez-moi quelque chose qui me donne des forces pour une nuit, je vous en prie; rendez-moi belle pour une nuit encore, et que

Digitized by Google

je meure après, puisque le bon Dieu ne veut pas que je vive plus longtemps...

Comme le médecin la consolait de son mieux, un vent de bise secoua dans la chambre et jeta sur le lit de la malade une feuille jaune, arrachée à l'arbre de la petite cour.

Francine ouvrit le rideau et vit l'arbre dépouillé complétement.

— C'est la dernière, dit-elle en mettant la feuille sous son oreiller.

— Vous ne mourrez que demain, lui dit le médecin, vous avez une nuit à vous.

— Ah! quel bonheur! fit la jeune fille... une nuit d'hiver elle sera longue.

Jacques rentra; il apportait un manchon.

Il est bien joli, dit Francine; je le mettrai pour sortir.

Elle passa la nuit avec Jacques.

Le lendemain, jour de la Toussaint, à l'*Angelus* de midi, elle fut prise par l'agonie et tout son corps se mit à trembler.

Digitized by Google

— J'ai froid aux mains, murmura-t-elle; donne-moi mon manchon.

Et elle plongea ses pauvres mains dans la fourrure.

— C'est fini, dit le médecin à Jacques; va l'embrasser.

Jacques colla ses lèvres à celles de son amie. Au dernier moment on voulait lui retirer le manchon, mais elle y cramponna ses mains.

— Non, non, dit-elle; laissez-le-moi : nous sommes dans l'hiver; il fait froid. Ah! mon pauvre Jacques... Ah! mon pauvre Jacques... qu'est-ce que tu vas devenir? Ah! mon Dieu!

Et le lendemain Jacques était seul.

PREMIER LECTEUR.

Je le disais bien que ce n'était point gai, cette histoire.

— Que voulez-vous, lecteur? on ne peut pas toujours rire.

II

C'était le matin du jour de la Toussaint : Francine venait de mourir.

Digitized by Google

Deux hommes veillaient au chevet : l'un, qui se tenait debout, était le médecin; l'autre, agenouillé près du lit, collait ses lèvres aux mains de la morte, et semblait vouloir les y sceller dans un baiser désespéré : c'était Jacques, l'amant de Francine. Depuis plus de six heures il était plongé dans une douloureuse insensibilité. Un orgue de Barbarie qui passa sous les fenêtres vint l'en tirer.

Cet orgue jouait un air que Francine avait l'habitude de chanter le matin en s'éveillant.

Une de ces espérances insensées qui ne peuvent naître que dans les grands désespoirs traversa l'esprit de Jacques. Il recula d'un mois dans le passé, à l'époque où Francine n'était encore que mourante; il oublia l'heure présente, et s'imagina un moment que la trépassée n'était qu'endormie, et qu'elle allait s'éveiller tout à l'heure la bouche ouverte à son refrain matinal.

Mais les sons de l'orgue n'étaient pas encore éteints que Jacques était déjà revenu à la réalité. La bouche de Francine était éternellement close pour les chansons, et le sourire qu'y avait amené sa dernière pensée

Digitized by Google

s'effaçait de ses lèvres, où la mort commençait à naître.

— Du courage! Jacques, dit le médecin, qui était l'ami du sculpteur.

Jacques se releva et dit en regardant le médecin :

— C'est fini, n'est-ce pas, il n'y a plus d'espérance?

Sans répondre à cette triste folie, l'ami alla fermer les rideaux du lit; et, revenant ensuite vers le sculpteur, il lui tendit la main.

— Francine est morte... dit-il, il fallait nous y attendre. Dieu sait que nous avons fait tout ce que nous avons pu pour la sauver. C'était une honnête fille, Jacques, qui t'a beaucoup aimé, plus et autrement que tu ne l'aimais toi-même; car son amour n'était fait que d'amour, tandis que le tien renfermait un alliage. Francine est morte... mais tout n'est pas fini, il faut maintenant songer à faire les démarches nécessaires pour l'enterrement. Nous nous en occuerons ensemble, et pendant notre absence nous prierons la voisine de veiller ici.

Jacques se laissa entraîner par son ami. Toute la journée ils coururent, à la mairie aux pompes funèbres, au cimetière. Comme Jacques n'avait point

Digitized by Google

d'argent, le médecin engagea sa montre, une bague et quelques effets d'habillement pour subvenir aux frais du convoi, qui fut fixé au lendemain.

Ils rentrèrent tous deux fort tard le soir; la voisine força Jacques à manger un peu.

— Oui, dit-il, je le veux bien; j'ai froid, et j'ai besoin de prendre un peu de force, car j'aurai à travailler cette nuit.

La voisine et le médecin ne comprirent pas.

Jacques se mit à table et mangea si précipitamment quelques bouchées qu'il faillit s'étouffer. Alors il demanda à boire. Mais en portant son verre à sa bouche, Jacques le laissa tomber à terre. Le verre qui s'était brisé avait réveillé sa douleur un instant engourdie. Le jour où Francine était venue pour la première fois chez lui, la jeune fille, qui était déjà souffrante, s'était trouvée indisposée, et Jacques lui avait donné à boire un peu d'eau sucrée dans ce verre. Plus tard, lorsqu'ils demeurèrent ensemble, ils en avaient fait une relique d'amour.

Dans les rares instants de richesse, l'artiste achetait

Digitized by Google

pour son amie une ou deux bouteilles d'un vin fortifiant dont l'usage lui était prescrit, et c'était dans ce verre que Francine buvait la liqueur où sa tendresse puisait une gaieté charmante.

Jacques resta plus d'une demi-heure à regarder sans rien dire, les morceaux épars de ce fragile et cher souvenir, et il lui sembla que son cœur aussi venait de se briser et qu'il en sentait les éclats déchirer sa poitrine. Lorsqu'il fut revenu à lui, il ramassa les débris du verre et les jeta dans un tiroir. Puis il pria la voisine d'aller lui chercher deux bougies et de faire monter un seau d'eau par le portier.

Ne t'en va pas, dit-il au médecin, qui n'y songeait aucunement, j'aurai besoin de toi tout à l'heure.

On apporta l'eau et les bougies; les deux amis restèrent seuls.

— Que veux-tu faire? dit le médecin en voyant Jacques qui, après avoir versé de l'eau dans une sébile en bois, y jetait du plâtre fin à poignées égales.

— Ce que je veux faire, dit l'artiste, ne le devines-tu pas? je vais mouler la tête de Francine; et comme

Digitized by Google

je manquerais de courage si je restais seul, tu ne t'en iras pas.

Jacques alla ensuite tirer les rideaux du lit et abaissa le drap qu'on avait jeté sur la figure de la morte. La main de Jacques commença à trembler, et un sanglot étouffé monta jusqu'à ses lèvres.

— Apporte les bougies, cria-t-il à son ami, et viens me tenir la sébile. L'un des flambeaux fut posé à la tête du lit, de façon à répandre toute sa clarté sur le visage de la poitrinaire; l'autre bougie fut placée au pied. A l'aide d'un pinceau trempé dans l'huile d'olive, l'artiste oignit les sourcils, les cils et les cheveux, qu'il arrrangea ainsi que Francine faisait le plus habituellement.

— Comme cela elle ne souffrira pas quand nous lui enlèverons le masque, murmura Jacques à lui-même.

Ces précautions prises, et après avoir disposé la tête de la morte dans une attitude favorable, Jacques commença à couler le plâtre par couches successives jusqu'à ce que le moule eût atteint l'épaisseur nécessaire. Au bout d'un quart d'heure l'opération était terminée et avait complétement réussi.

Digitized by Google

Par une étrange particularité un changement s'était opéré sur le visage de Francine. Le sang, qui n'avait pas eu le temps de se glacer entièrement, réchauffé sans doute par la chaleur du plâtre, avait afflué vers les régions supérieures, et un nuage aux transparences rosées se mêlait graduellement aux blancheurs mates du front et des joues. Les paupières, qui s'étaient soulevées lorsqu'on avait enlevé le moule, laissaient voir l'azur tranquille des yeux, dont le regard paraissait recéler une vague intelligence; et des lèvres, entr'ouvertes par un sourire commencé, semblait sortir, oubliée dans le dernier adieu, cette dernière parole qu'on entend seulement avec le cœur.

Qui pourrait affirmer que l'intelligence finit absolument là où commence l'insensibilité de l'être? Qui peut dire que les passions s'éteignent et meurent juste avec la dernière pulsation du cœur qu'elles ont agité? L'âme ne pourrait-elle pas rester quelquefois volontairement captive dans le corps vêtu déjà pour le cercueil, et, du fond de sa prison charnelle, épier un moment les regrets et les larmes? Ceux qui s'en vont ont tant de raisons pour se défier de ceux qui restent!

Digitized by Google

Au moment où Jacques songeait à conserver ses traits par les moyens de l'art, qui sait? une pensée d'outre-vie était peut-être revenue réveiller Francine dans son premier sommeil du repos sans fin. Peut-être s'était-elle rappelé que celui qu'elle venait de quitter était un artiste en même temps qu'un amant; qu'il était l'un et l'autre, parce qu'il ne pouvait être l'un sans l'autre; que pour lui l'amour était l'âme de l'art, et que, s'il l'avait tant aimée, c'est qu'elle avait su être pour lui une femme et une maîtresse, un sentiment dans une forme. Et alors peut-être Francine, voulant laisser à Jacques l'image humaine qui était devenue pour lui un idéal incarné, avait su, morte, déjà glacée, revêtir encore une fois son visage de tous les rayonnements de l'amour et de toutes les grâces de la jeunesse; elle ressuscitait objet d'art.

Et peut-être aussi la pauvre fille avait pensé vrai; car il existe parmi les vrais artistes de ces Pygmalions singuliers qui, au contraire de l'autre, voudraient pouvoir changer en marbre leurs Galatées vivantes.

Devant la sérénité de cette figure, où l'agonie n'offrait plus de traces, nul n'aurait pu croire aux lon-

Digitized by Google

gues souffrances qui avaient servi de préface à la mort. Francine paraissait continuer un rêve d'amour; et en la voyant ainsi, on eût dit qu'elle était morte de beauté.

Le médecin, brisé par la fatigue, dormait dans un coin.

Quant à Jacques, il était de nouveau retombé dans ses doutes. Son esprit halluciné s'obstinait à croire que celle qu'il avait tant aimée allait se réveiller; et comme de légères contractions nerveuses, déterminées par l'action récente du moulage, rompaient par intervalles l'immobilité du corps, ce simulacre de vie entretenait Jacques dans son heureuse illusion, qui dura jusqu'au matin, à l'heure où un commissaire vint constater le décès et autoriser l'inhumation.

Au reste, s'il avait fallu toute la folie du désespoir pour douter de sa mort en voyant cette belle créature, il fallait aussi pour y croire toute l'infaillibilité de la science.

Pendant que la voisine ensevelissait Francine on avait entraîné Jacques dans une autre pièce, où il trouva quelques-uns de ses amis, venus pour suivre

Digitized by Google

le convoi. Les bohèmes s'abstinrent vis-à-vis de Jacques, qu'ils aimaient pourtant fraternellement, de toutes ces consolations qui ne font qu'irriter la douleur. Sans prononcer une de ces paroles si difficiles à trouver et si pénibles à entendre, ils allaient tour à tour serrer silencieusement la main de leur ami.

— Cette mort est un grand malheur pour Jacques, fit l'un d'eux.

— Oui, répondit le peintre Lazare, esprit bizarre qui avait su vaincre de bonne heure toutes les rébellions de la jeunesse en leur imposant l'inflexibilité d'un parti pris, et chez qui l'artiste avait fini par étouffer l'homme, oui; mais un malheur qu'il a volontairement introduit dans sa vie. Depuis qu'il connaît Francine, Jacques est bien changé.

— Elle l'a rendu heureux, dit un autre.

— Heureux! reprit Lazare, qu'appelez-vous heureux? Comment nommez-vous bonheur une passion qui met un homme dans l'état où Jacques est en ce moment? Qu'on aille lui montrer un chef-d'œuvre: il ne détournerait pas les yeux; et pour revoir encore une fois sa maîtresse, je suis sûr qu'il marcherait sur

Digitized by Google

un Titien ou sur un Raphaël. Ma maîtresse à moi est immortelle et ne me trompera pas. Elle habite le Louvre et s'appelle *Joconde*.

Au moment où Lazare allait continuer ses théories sur l'art et le sentiment on vint avertir qu'on allait partir pour l'église

Après quelques basses prières le convoi se dirigea vers le cimetière... Comme c'était précisément le jour de la fête des Morts, une foule immense encombrait l'asile funèbre. Beaucoup de gens se retournaient pour regarder Jacques, qui marchait la tête nue derrière le corbillard.

— Pauvre garçon ! disait l'un, c'est sa mère sans doute.

— C'est son père, disait un autre.

— C'est sa sœur, disait-on autre part.

Venu là pour étudier l'attitude des regrets à cette fête des souvenirs, qui se célèbre une fois l'an sous le brouillard de novembre, seul, un poëte, en voyant passer Jacques, devina qu'il suivait les funérailles de sa maîtresse.

Quand on fut arrivé près de la fosse réservée, les

Digitized by Google

bohémiens, la tête nue, se rangèrent autour. Jacques se mit sur le bord; son ami le médecin le tenait par le bras.

Les hommes du cimetière étaient pressés et voulurent faire vivement les choses.

— Il n'y a pas de discours, dit l'un d'eux. Allons! tant mieux. Houp! camarade! allons, là!

Et la bière, tirée hors de la voiture, fut liée avec des cordes et descendue dans la fosse. L'homme alla retirer les cordes et sortit du trou; puis, aidé d'un de ses camarades, il prit un pelle et commença à jeter de la terre. La fosse fut bientôt comblée. On y planta une petite croix de bois.

Au milieu de ses sanglots le médecin entendit Jacques qui laissait échapper ce cri d'égoïsme :

— O ma jeunesse! c'est vous qu'on enterre!

Jacques faisait partie d'une société appelée *les Buveurs d'eau*, et qui paraissait avoir été fondée en vue d'imiter le fameux cénacle de la rue des Quatre-Vents, dont il est question dans le beau roman du *Grand homme de province*. Seulement il existait une

Digitized by Google

grande différence entre les héros du cénacle et les Buveurs d'eau, qui, comme tous les imitateurs, avaient exagéré le système qu'ils voulaient mettre en application. Cette différence se comprendra par ce fait seul que, dans le livre de M. de Balzac, les membres du cénacle finissent par atteindre le but qu'ils se proposaient et prouvent que tout système est bon qui réussit; tandis qu'après plusieurs années d'existence la société des *Buveurs d'eau* s'est dissoute naturellement par la mort de tous ses membres, sans que le nom d'aucun soit resté attaché à une œuvre qui pût attester de leur existence.

Pendant sa liaison avec Francine, les rapports de Jacques avec la société des *Buveurs d'eau* devinrent moins fréquents. Les nécessités d'existence avaient forcé l'artiste à violer certaines conditions, signées et jurées solennellement par les Buveurs d'eau le jour où la société avait été fondée.

Perpétuellement juchés sur les échasses d'un orgueil absurde, ces jeunes gens avaient érigé en principe souverain, dans leur association, qu'ils ne devraient jamais quitter les hautes cimes de l'art,

Digitized by Google

c'est-à-dire que, malgré leur misère mortelle, aucun d'eux ne voulait faire de concession à la nécessité. Ainsi le poëte Melchior n'aurait jamais consenti à abandonner ce qu'il appelait sa lyre pour écrire un prospectus commercial ou une profession de foi. C'était bon pour le poëte Rodolphe, un propre à rien, qui était bon à tout, et qui ne laissait jamais passer une pièce de cent sous devant lui sans tirer dessus, n'importe avec quoi. Le peintre Lazare, orgueilleux portehaillons, n'eût jamais voulu salir ses pinceaux à faire le portrait d'un tailleur tenant un perroquet sur ses doigts, comme notre ami le peintre Marcel avait fait une fois en échange de ce fameux habit surnommé *Mathusalem*, et que la main de chacune de ses amantes avait étoilé de reprises. Tout le temps qu'il avait vécu en communion d'idées avec les Buveurs d'eau, le sculpteur Jacques avait subi la tyrannie de l'acte de société; mais dès qu'il connut Francine, il ne voulut pas associer la pauvre enfant, déjà malade, au régime qu'il avait accepté tout le temps de sa solitude. Jacques était par-dessus tout une nature probe et loyale. Il alla trouver le président de la société, l'exclusif

Digitized by Google

Lazare, et lui annonça que désormais il accepterait tout travail qui pourrait lui être productif.

— Mon cher, lui répondit Lazare, ta déclaration d'amour était ta démission d'artiste. Nous resterons tes amis, si tu veux, mais nous ne serons plus tes associés. Fais du métier tout à ton aise; pour moi, tu n'es plus un sculpteur, tu es un gâcheur de plâtre. Il est vrai que tu pourras boire du vin, mais nous, qui continuerons à boire notre eau et à manger notre pain de munition, nous resterons des artistes.

Quoi qu'en eût dit Lazare, Jacques resta un artiste. Mais pour conserver Francine auprès de lui il se livrait, quand les occasions se présentaient, à des travaux productifs. C'est ainsi qu'il travailla longtemps dans l'atelier de l'ornemaniste Romagnési. Habile dans l'exécution, ingénieux dans l'invention, Jacques aurait pu, sans abandonner l'art sérieux, acquérir une grande réputation dans ces compositions de genre qui sont devenues un des principaux éléments du commerce de luxe. Mais Jacques était paresseux comme tous les vrais artistes, et amoureux à la façon des poëtes. La jeunesse en lui s'était

Digitized by Google

éveillée tardive, mais ardente; et avec un pressentiment de sa fin prochaine, il voulait tout entière l'épuiser entre les bras de Francine. Aussi il arriva souvent que les bonnes occasions de travail venaient frapper à sa porte sans que Jacques voulût y répondre, parce qu'il aurait fallu se déranger, et qu'il se trouvait trop bien à rêver aux lueurs des yeux de son amie.

Lorsque Francine fut morte, le sculpteur alla revoir ses anciens amis les Buveurs. Mais l'esprit de Lazare dominait dans ce cercle, où chacun des membres vivait pétrifié dans l'égoïsme de l'art. Jacques n'y trouva pas ce qu'il venait y chercher. On ne comprenait guère son désespoir, qu'on voulait calmer par des raisonnements; et voyant ce peu de sympathie, Jacques préféra isoler sa douleur plutôt que de la voir exposée à la discussion. Il rompit donc complétement avec les buveurs d'eau et s'en alla vivre seul.

Cinq ou six jours après l'enterrement de Francine, Jacques alla trouver un marbrier du cimetière Montparnasse, et lui offrit de conclure avec lui le marché suivant : le marbrier fournirait au tombeau de Fran-

Digitized by Google

cine un entourage que Jacques se réservait de dessiner, et donnerait en outre à l'artiste un morceau de marbre blanc, moyennant quoi Jacques se mettrait pendant trois mois à la disposition du marbrier, soit comme ouvrier tailleur de pierres, soit comme sculpteur. Le marchand de tombeaux avait alors plusieurs commandes extraordinaires; il alla visiter l'atelier de Jacques, et, devant plusieurs travaux commencés, il acquit la preuve que le hasard qui lui livrait Jacques était une bonne fortune pour lui. Huit jours après la tombe de Francine avait un entourage, au milieu duquel la croix de bois avait été remplacée par une croix de pierre, avec le nom gravé en creux.

Jacques avait heureusement affaire à un honnête homme, qui comprit que cent kilos de fer fondu et trois pieds carrés de marbre des Pyrénées ne pouvaient point payer trois mois de travaux de Jacques, dont le talent lui avait rapporté plusieurs milliers d'écus. Il offrit à l'artiste de l'attacher à son entreprise moyennant un intérêt, mais Jacques ne consentit point. Le peu de variété des sujets à traiter répugnait à sa nature inventive; d'ailleurs il avait

Digitized by Google

ce qu'il voulait, un gros morceau de marbre, des entrailles duquel il voulait faire sortir un chef-d'œuvre qu'il destinait à la tombe de Francine.

Au commencement du printemps la situation de Jacques devint meilleure : son ami le médecin le mit en relation avec un grand seigneur étranger qui venait se fixer à Paris et y faisait construire un magnifique hôtel dans un des plus beaux quartiers, Plusieurs artistes célèbres avaient été appelés à concourir au luxe de ce petit palais. On commanda à Jacques une cheminée de salon. Il me semble encore voir les cartons de Jacques ; c'était une chose charmante : tout le poëme de l'hiver était raconté dans ce marbre qui devait servir de cadre à la flamme. L'atelier de Jacques étant trop petit, il demanda et obtint, pour exécuter son œuvre, une pièce dans l'hôtel, encore inhabité. On lui avança même une assez forte somme sur le prix convenu de son travail. Jacques commença par rembourser à son ami le médecin l'argent que celui-ci lui avait prêté lorsque Francine était morte ; puis il courut au cimetière, pour y faire cacher sous un champ de fleurs la terre où reposait sa maîtresse.

Digitized by Google

Mais le printemps était venu avant Jacques, et sur la tombe de la jeune fille mille fleurs croissaient au hasard parmi l'herbe verdoyante. L'artiste n'eut pas le courage de les arracher, car il pensa que ces fleurs renfermaient quelque chose de son amie. Comme le jardinier lui demandait ce qu'il devait faire des roses et des pensées qu'il avait apportées, Jacques lui ordonne de les planter sur une fosse voisine nouvellement creusée, pauvre tombe d'un pauvre, sans clôture, et n'ayant pour signe de reconnaissance qu'un morceau de bois piqué en terre, et surmonté d'une couronne de fleurs en papier noirci, pauvre offrande de la douleur d'un pauvre. Jacques sortit du cimetière tout autre qu'il n'y était entré. Il regardait avec une curiosité pleine de joie ce beau soleil printanier, le même qui avait tant de fois doré les cheveux de Francine lorsqu'elle courait dans la campagne, fauchant les prés avec ses blanches mains. Tout un essaim de bonnes pensées chantait dans le cœur de Jacques. En passant devant un petit cabaret du boulevard extérieur, il se rappela qu'un jour, ayant été surpris par l'orage, il était entré dans ce bouchon

Digitized by Google

avec Francine, et qu'ils y avaient dîné. Jacques entra et se fit servir à dîner sur la même table. On lui donna du dessert dans une soucoupe à vignettes; il reconnut la soucoupe et se souvint que Francine était restée une demi-heure à deviner le rébus qui y était peint; et il se ressouvint aussi d'une chanson qu'avait chantée Francine, mise en belle humeur par un petit vin violet qui ne coûte pas bien cher, et qui contient plus de gaieté que de raisin. Mais cette crue de doux souvenirs réveillait son amour sans réveiller sa douleur. Accessible à la superstition, comme tous les esprits poétiques et rêveurs, Jacques s'imagina que c'était Francine qui, en l'entendant marcher tout à l'heure auprès d'elle, lui avait envoyé cette bouffée de bons souvenirs à travers sa tombe, et il ne voulut pas les mouiller d'une larme. Et il sortit du cabaret pied leste, front haut, œil vif, cœur battant, presque un sourire aux lèvres, et murmurant en chemin ce refrain de la chanson de Francine :

L'amour rôde dans mon quartier,
Il faut tenir ma porte ouverte.

Ce refrain dans la bouche de Jacques, c'était encore

Digitized by Google

un souvenir, mais aussi c'était déjà une chanson; et peut-être, sans s'en douter, Jacques fit-il ce soir-là le premier pas dans ce chemin de transition qui de la tristesse mène à la mélancolie, et de là à l'oubli. Hélas! quoi qu'on veuille et quoi qu'on fasse, l'éternelle et juste loi de la mobilité le veut ainsi.

De même que les fleurs qui, nées peut-être du corps de Francine, avaient poussé sur sa tombe, des sèves de jeunesse fleurissaient dans le cœur de Jacques, où les souvenirs de l'amour ancien éveillaient de vagues aspirations vers de nouvelles amours. D'ailleurs Jacques était de cette race d'artistes et de poëtes qui font de la passion un instrument de l'art et de la poésie, et dont l'esprit n'a d'activité qu'autant qu'il est mis en mouvement par les forces motrices du cœur. Chez Jacques, l'invention était vraiment fille du sentiment, et il mettait une parcelle de lui-même dans les plus petites choses qu'il faisait. Il s'aperçut que les souvenirs ne lui suffisaient plus, et que, pareil à la meule qui s'use elle-même quand le grain lui manque, son cœur s'usait faute d'émotion. Le travail n'avait plus de charmes pour lui; l'invention, jadis fié-

Digitized by Google

vreuse et spontanée, n'arrivait plus que sous l'effort de la patience; Jacques était mécontent, et enviait presque la vie de ses anciens amis les Buveurs d'eau.

Il chercha à se distraire, tendit la main aux plaisirs, et se créa de nouvelles liaisons. Il fréquenta le poëte Rodolphe, qu'il avait rencontré dans un café, et tous deux se prirent d'une grande sympathie l'un pour l'autre. Jacques lui avait expliqué ses ennuis; Rodolphe ne fut pas bien longtemps à en comprendre le motif.

— Mon ami, lui dit-il, je connais ça... et lui frappant la poitrine à l'endroit du cœur, il ajouta : Vite et vite, il faut rallumer le feu là-dedans; ébauchez sans retard une petite passion, et les idées vous reviendront.

— Ah ! dit Jacques, j'ai trop aimé Francine.

— Ça ne vous empêchera pas de l'aimer toujours. Vous l'embrasserez sur les lèvres d'une autre.

— Oh ! dit Jacques; seulement si je pouvais rencontrer une femme qui lui ressemblât !... Et il quitta Rodolphe tout rêveur.

. . . . . .

Digitized by Google

Six semaines après, Jacques avait retrouvé toute sa verve, rallumée aux doux regards d'une jolie fille qui s'appelait Marie, et dont la beauté maladive rappelait un peu celle de la pauvre Francine. Rien de plus joli en effet que cette jolie Marie, qui avait dix-huit ans moins six semaines, comme elle ne manquait jamais de le dire. Ses amours avec Jacques étaient nées au clair de la lune, dans le jardin d'un bal champêtre, au son d'un violon aigre, d'une contrebasse phthisique et d'une clarinette qui sifflait comme un merle. Jacques l'avait rencontrée un soir où il se promenait gravement autour de l'hémicycle réservé à la danse. En le voyant passer roide, dans son éternel habit noir boutonné jusqu'au cou, les bruyantes et jolies habituées de l'endroit, qui connaissaient l'artiste de vue, se disaient entre elles :

— Que vient faire ici ce croque-mort? Y a-t-il donc quelqu'un à enterrer ?

Et Jacques marchait toujours isolé, se faisant intérieurement saigner le cœur aux épines d'un souvenir dont l'orchestre augmentait la vivacité, en exécutant une contredanse joyeuse qui sonnait aux oreilles

Digitized by Google

de l'artiste, triste comme un *De profundis*. Ce fut au milieu de cette rêverie qu'il aperçut Marie qui le regardait dans un coin, et riait comme une folle en voyant sa mine sombre. Jacques leva les yeux, et entendit à trois pas de lui cet éclat de rire en chapeau rose. Il s'approcha de la jeune fille, et lui adressa quelques paroles auxquelles elle répondit; il lui offrit son bras pour faire un tour de jardin: elle accepta. Il lui dit qu'il la trouvait jolie comme un ange, elle se le fit répéter deux fois; il lui vola des pommes vertes qui pendaient aux arbres du jardin, elle les croqua avec délices en faisant entendre ce rire sonore qui semblait être la ritournelle de sa constante gaieté. Jacques pensa à la Bible et songea qu'on ne devait jamais désespérer avec aucune femme, et encore moins avec celles qui aimaient les pommes. Il fit avec le chapeau rose un nouveau tour de jardin, et c'est ainsi qu'étant arrivé seul au bal il n'en était point revenu de même.

Cependant Jacques n'avait pas oublié Francine : suivant les paroles de Rodolphe, il l'embrassait tous les jours sur les lèvres de Marie, et travaillait en

Digitized by Google

secret à la figure qu'il voulait placer sur la tombe de la morte.

Un jour qu'il avait reçu de l'argent, Jacques acheta une robe à Marie, une robe noire. La jeune fille fut bien contente; seulement elle trouva que le noir n'était pas gai pour l'été. Mais Jacques lui dit qu'il aimait beaucoup le noir, et qu'elle lui ferait plaisir en mettant cette robe tous les jours. Marie lui obéit.

Un samedi, Jacques dit à la jeune fille :

— Viens demain de bonne heure, nous irons à la campagne.

— Quel bonheur! fit Marie. Je te ménage une surprise, tu verras; demain il fera du soleil.

Marie passa la nuit chez elle à achever une robe neuve qu'elle avait achetée sur ses économies, une jolie robe rose. Et le dimanche elle arriva, vêtue de sa pimpante emplette, à l'atelier de Jacques.

L'artiste la reçut froidement, brutalement presque.

— Moi qui croyais te faire plaisir en me faisant cadeau de cette toilette réjouie! dit Marie, qui ne s'expliquait pas la froideur de Jacques.

Digitized by Google

— Nous n'irons pas à la campagne, répondit celui-ci, tu peux t'en aller, j'ai à travailler.

Marie s'en retourna chez elle le cœur gros. En route, elle rencontra un jeune homme qui savait l'histoire de Jacques, et qui lui avait fait la cour, à elle.

— Tiens, mademoiselle Marie, vous n'êtes donc plus en deuil? lui dit-il.

— En deuil, dit Marie, et de qui?

— Quoi! vous ne savez pas? C'est pourtant bien connu; cette robe noire que Jacques vous a donnée...

— Eh bien? dit Marie.

— Eh bien, c'était le deuil : Jacques vous faisait porter le deuil de Francine.

A compter de ce jour Jacques ne revit plus Marie.

Cette rupture lui porta malheur. Les mauvais jours revinrent : il n'eut plus de travaux et tomba dans une si affreuse misère, que, ne sachant plus ce qu'il allait devenir, il pria son ami le médecin de le faire entrer dans un hôpital. Le médecin vit du premier coup d'œil que cette admission n'était pas difficile à obte-

Digitized by Google

nir. Jacques, qui ne se doutait pas de son état, était en route pour aller rejoindre Francine.

On le fit entrer à l'hôpital Saint-Louis.

Comme il pouvait encore agir et marcher, Jacques pria le directeur de l'hôpital de lui donner une petite chambre dont on ne se servait point, pour qu'il pût y aller travailler. On lui donna la chambre, et il y fit apporter une selle, des ébauchoirs et de la terre glaise. Pendant les quinze premiers jours il travailla à la figure qu'il destinait au tombeau de Francine. C'était un grand ange aux ailes ouvertes. Cette figure, qui était le portrait de Francine, ne fut pas entièrement achevée, car Jacques ne pouvait plus monter l'escalier, et bientôt il ne put plus quitter son lit.

Un jour le cahier de l'externe lui tomba entre les mains, et Jacques, en voyant les remèdes qu'on lui ordonnait, comprit qu'il était perdu; il écrivit à sa famille et fit appeler la sœur Sainte-Geneviève, qui l'entourait de tous ses soins charitables.

— Ma sœur, lui dit Jacques, il y a là-haut, dans la chambre que vous m'avez fait prêter, une petite figure en plâtre; cette statuette, qui représente un

Digitized by Google

ange, était destinée à un tombeau, mais je n'ai pas le temps de l'exécuter en marbre. Pourtant j'en ai un beau morceau chez moi, du marbre blanc veiné de rose. Enfin... ma sœur, je vous donne ma petite statuette pour mettre dans la chapelle de la communauté.

Jacques mourut peu de jours après. Comme le convoi eut lieu le jour même de l'ouverture du *salon*, les Buveurs d'eau n'y assistèrent pas. « L'art avant tout, » avait dit Lazare.

La famille de Jacques n'était pas riche, et l'artiste n'eut pas de terrain particulier.

Il fut enterré quelque part.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Le Souper des funérailles..... 1
La Maîtresse aux mains rouges..... 95
Le Bonhomme Jadis..... 113
Les Amours d'Olivier..... 156
Un poëte de gouttières..... 226
Le Manchon de Francine..... 240

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY MURGER

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY MURGER

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES BUVEURS D'EAU. ..... 1 vol.
LE DERNIER RENDEZ-VOUS. ..... 1 —
MADAME OLYMPE. ..... 1 —
LE PAYS LATIN. ..... 1 —
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉATRE. ..... 1 —
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES. ..... 1 —
LE SABOT ROUGE. ..... 1 —
SCÈNES DE CAMPAGNE. ..... 1 —
SCÈNES DE LA VIE DE BOHÊME. ..... 1 —
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE. ..... 1 —
LES VACANCES DE CAMILLE. ..... 1 —

LES NUITS D'HIVER

Poésies complètes, 3e édition, un volume grand in-18

BALLADES ET FANTAISIES

Un volume in-32

THÉATRE

Format grand in-18 jésus

LA VIE DE BOHÊME, comédie en cinq actes.
LE BONHOMME JADIS, comédie en un acte.
LE SERMENT D'HORACE, comédie en un acte.

POISSY. — TYP. ABBIEU, LEJAY ET CIE

Digitized by Google

(2

LE SABOT ROUGE

PAR

HENRY MURGER

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SABOT ROUGE

I

LE SABOT ROUGE

Saint-Clair est un village d'environ cent cinquante feux, situé sur la lisière de la forêt de Fontainebleau, où se trouvent de nombreux gisements de grès qui depuis longtemps suffisent à l'entretien du pavé de Paris.

Comme dans tous les pays où la nature particulière du sol a créé une industrie spéciale, l'exploitation des carrières de grès est devenue pour les riverains de la forêt une sorte de métier naturel. Aussi, dès qu'un enfant commence à avoir l'âge du travail, on l'envoie au *rocher* comme on l'enverrait à la mer dans les provinces du littoral maritime, ou aux mines dans les départements qui produisent la houille. Mais, si les travaux

Digitized by Google

dans la carrière exigent peu d'apprentissage, ils réclament en revanche une grande dépense de forces, et, outre les dangers accidentels, comme les éboulements ou les explosions, ils sont soumis à des influences pernicieuses dont la science a constaté les effets. L'impalpable pulvérin de grès qui se dégage des blocs, lorsqu'on les débite, pénètre dans les organes et peut, avec le temps, déterminer des altérations assez graves pour causer la mort. Les ouvriers qui travaillent aux carrières appellent cette affection la maladie du sable.

Cependant, malgré les dangers inhérents au métier, l'exploitation du grès manque rarement de bras; car, dans un pays de petite propriété où chacun possède à peine son toit et son champ, dont le rapport est insuffisant pour assurer l'existence, l'habitant pauvre trouve une ressource dans une occupation où le salaire relativement élevé, compense à ses yeux les périls et les fatigues du labeur.

A cette industrie, dont vivent un grand nombre de familles, les hameaux situés dans le rayon de la forêt de Fontainebleau en ajoutent une autre non moins productive, mais plus dangereuse, puisqu'elle place ceux qui s'y livrent en état permanent d'hostilité avec la loi. Nous voulons parler du braconnage, délit aussi commun dans le voisinage des forêts que la contrebande peut l'être à la frontière, et d'autant plus difficile à réprimer, qu'il trouve presque un encouragement chez les gens même qui craindraient de le commettre. —

Digitized by Google

Si active que soit la surveillance des agents spéciaux, si bien armée de peines sévères que puisse être la législation, il est des pays où elle ne pourra jamais détruire complétement le braconnage ; car il est des pays où cette industrie occulte est une tradition héréditaire, une sorte de passion native du sol même.

Le village de Saint-Clair était noté dans toutes les *garderies* du canton comme recélant le plus grand nombre de braconniers. Voisin de l'une des parties les plus giboyeuses de la forêt, et entouré de toutes parts par une agglomération de bois communaux, la position accidentée de ce hameau en rendait la surveillance plus difficile qu'ailleurs. Aussi, de tous temps, Saint-Clair avait-il été un véritable nid de maraudeurs. Il n'était point de maison où ne se trouvât, dans un coin mystérieux, quelque engin prohibé dont les enfants même ne fussent en état de faire usage. — Malgré l'évidente complicité de presque tous les habitants de Saint-Clair, il était rare que les gardes de l'État pussent constater quelque délit dont la répression vînt servir d'exemple, et ceux des particuliers se bornaient à faire leur devoir sans y ajouter le zèle. Quant à la gendarmerie, lorsqu'elle était requise pour quelque expédition au hameau de Saint-Clair, elle y marchait dans l'attitude d'une troupe qui va à l'ennemi, le sabre au poing et la carabine armée. Ces précautions étaient justifiées d'ailleurs par la résistance que l'autorité avait souvent rencontrée dans ce pays, où l'on parle encore avec enthousiasme du siége soutenu pendant un jour et une nuit dans

Digitized by Google

l'auberge du *Sabot rouge* par dix braconniers contre toute la brigade de gendarmerie du canton, obligée de recourir à l'assistance d'un détachement de la garnison pour avoir raison des mutins. Cette affaire, dans laquelle le sang avait coulé, envoya aux assises sept ou huit personnes, parmi lesquelles deux furent condamnées au bagne. On put croire pendant quelque temps que les habitants de Saint-Clair étaient disposés à s'amender; mais, si les rigueurs de la justice les avaient d'abord frappés d'intimidation, l'habitude, plus forte que la crainte, les ramena bientôt au mépris de la loi; et, deux ans après le siége du *Sabot rouge*, les choses en étaient revenues au point où elles se trouvaient auparavant.

Cette auberge du *Sabot rouge* était plutôt un cabaret qu'une hôtellerie, car Saint-Clair n'étant pas un endroit de communication, le passage d'un voyageur n'y est point un fait familier. Ceux que le hasard y amenait, trouvaient bien juste le gîte et le repas, encore fallait-il qu'ils ne se montrassent pas exigeants. La clientèle ordinaire se composait des ouvriers carriers qui, avant de se rendre au chantier, c'est ainsi qu'on désigne la carrière, entraient au cabaret pour y boire l'eau-de-vie ou le vin blanc, libation matinale dont l'usage, resté fréquent parmi les ouvriers, a donné naissance au dicton proverbial : *tuer le ver*. Le dimanche et les jours fériés, les paysans venaient jouer aux boules sur un terrain préparé; le soir, la jeunesse du pays s'y rassemblait, à la danse, dans une sorte de grange qui

Digitized by Google

servait encore de salle de spectacle, où les charlatans et les saltimbanques forains obtenaient quelquefois du maire la permission de venir débiter leurs drogues ou donner une représentation du théâtre des marionnettes.

Le *Sabot rouge* était tenu par les époux Pampeau, et le sieur Eustache Pampeau, lui-même, avait dans le village la réputation d'être la meilleure pratique de son cabaret. Né d'ailleurs à l'ombre de la côte dorée où murissent les grands crus qui sont l'honneur de la vigne bourguignonne, il semblait avoir dans le gosier un morceau de cette éponge altérée, qu'un préjugé bachique partageait jadis entre l'ordre des Templiers et la corporation des sonneurs. Doué d'une de ces robustes santés pour lesquelles l'excès est peut-être une hygiène, Eustache Pampeau, qui à cinquante ans n'avait jamais été malade, rappelait à l'imagination un de ces frères quêteurs des abbayes rabelaisiennes, montrant sous le capuchon monacal une large face de silène, où brille l'œil émerillonné du satyre.

Pendant les premiers temps de leur mariage, sa femme avait essayé de le corriger de son penchant à l'ivresse, si nuisible aux intérêts de leur maison; mais toutes les remontrances qu'elle avait pu lui faire étant restées sans résultat, elle avait renoncé à d'inutiles querelles et laissait Pampeau vivre à son aise en compagnie des liquides de son établissement. Le cabaretier savait, au reste, jusqu'à un certain point, concilier sa passion avec le devoir et faisait exception

Digitized by Google

avec les gens chez qui l'usage immodéré de la boisson engendre l'habitude de la paresse. Chez lui, l'ivresse même n'excluait ni le goût ni la possibilité du travail, et il mettait une sorte d'amour-propre à prouver à sa femme, lorsque celle-ci le gourmandait, que le gain qu'il retirait de son métier de tisserand pouvait nourrir ou plutôt abreuver son vice.

A l'exemple des clients du *Sabot rouge* qui inscrivaient leurs dépenses non payées sur une ardoise, Pampeau, ne sachant ni lire ni écrire, s'était ouvert un compte particulier sur un de ces cadres destinés dans les cafés à marquer les points des joueurs au billard. La double rangée de billes rouges et blanches qu'on fait glisser sur une tringle lui servait à désigner le nombre des litres de vin ou des petits verres qu'il consommait. Eustache apportait la plus grande probité dans cette tenue de livres originale. Dès qu'il avait épuisé les deux séries de billes du *marquoir*, il se débitait auprès de sa femme du chiffre qu'elles représentaient et en recommençait une nouvelle ; il appelait cela *tourner la page*. Bien qu'il eût confiance en sa solvabilité, il était rare qu'il laissât grossir sa dette, et lorsqu'il avait renouvelé deux ou trois fois le marquoir, il venait, selon son expression, ressusciter *Crédit* en se payant lui-même entre les mains d'Héloïse Pampeau, sa femme, que, dans cette circonstance, il obligeait à le régaler d'une tournée hors de compte.

Cependant cette double personnalité de cabaretier et d'ivrogne donnait quelquefois naissance à des épisodes

Digitized by Google

bizarres. Lorsqu'il arrivait à Pampeau de laisser attarder le règlement de son compte, il s'emportait en de belles colères contre son inexactitude et reprochait à sa femme de se montrer trop complaisante envers les mauvaises pratiques. Au milieu de son ivresse, il se préoccupait d'être son débiteur, et cette idée suffisait pour lui faire trouver son vin amer. Un huissier de Nemours racontait que dans une de ces circonstances, il avait un jour reçu la visite d'Eustache, lequel était furieux contre lui-même et voulait se faire assigner chez le juge de paix au payement d'une somme arriérée.

En réalité, la plus grande place occupée par Pampeau dans sa propre maison était encore celle tenue par son verre, et sa seule manière de se rendre utile dans son cabaret consistait à en être la vivante enseigne. Hors les heures qu'il passait quotidiennement à faire courir la navette sur le métier, il n'était bon à rien. Propriétaire d'un bout de jardin attenant à sa maison et de quelques perches dispersées sur le terroir de la commune, il ne lui arrivait pas deux fois dans l'année d'y mettre le pied. — Si c'était de la vigne, disait-il à sa femme, passe encore, je suis Bourguignon ; mais des légumes, c'est dans le département du pot-au-feu, cela te regarde. Aussi laissait-il à Héloïse tous les soins du ménage, tous les soucis du commerce ; il ne l'aidait point même dans les travaux de force qui réclament le bras d'un homme.

Néanmoins les deux époux vivaient en assez bonne

Digitized by Google

intelligence ; Pampeau avait, d'ailleurs, quelques-unes des qualités de son vice. Doué d'une nature franche, il était d'une intarissable bonne humeur, et, le verre en main, il savait trouver d'heureuses saillies qui, le soir, couraient les veillées et flattaient l'amour-propre de sa femme, lorsqu'elle les entendait répéter en allant emplir ses seaux au puits communal, besogne fatigante que son mari lui abandonnait comme toutes les autres, sous le prétexte ingénieux qu'un marchand de vin ne pouvait aller puiser de l'eau sans paraître suspect à ses voisins.

Pampeau était, en outre, cité dans le pays pour l'étendue extraordinaire de sa voix, dont l'énorme volume reculait la limite d'extension ordinairement assignée au son humain. Cette particularité, qui lui aurait permis de rendre l'écho poitrinaire, lui fournissait souvent l'occasion de prélever un impôt sur la curiosité des gens des environs. Le rustique Stentor pariait de briser les vitres d'une chambre fermée en chantant à franc gosier le refrain favori, dans lequel se résumait sa philosophie :

Toujours je passerai ma vie,
Toujours joyeux, toujours content.
La bouteille est ma seule amie,
Je suis un amoureux constant.

Lorsqu'on lui tenait le pari, arrosé avec abondance, sur le dernier vers de ce couplet. Eustache lançait une

Digitized by Google

note inconnue au registre vocal, mais qui avait, en effet, sur les objets fragiles la puissance d'une détonation. Sous le choc de cette vibration pénétrante et prolongée, non-seulement les vitres éclataient, mais encore tous les ustensiles ménagers contenus dans les dressoirs et dans les buffets. Les assiettes et les verres, les cuivres et les ferrailles, tous les corps mis brutalement en contact avec l'éclat de ce poumon d'airain, réveillaient leurs sonorités particulières et formaient un chœur de bruits étranges, qui semblait saluer dans la personne d'Eustache Pampeau le démon du charivari.

En sa qualité de beau chanteur, le cabaretier du *Sabot rouge* était le premier invité à toutes les noces qu'on célébrait non-seulement à Saint-Clair, mais dans toutes les communes environnantes, à deux et trois lieues à la ronde. Eustache pouvait d'ailleurs mettre son riche organe au service d'un répertoire varié qui lui permettait, selon les circonstances et selon le précepte, de passer du grave au doux, du plaisant au sévère. Sa mémoire musicale était meublée de chants en l'honneur des braves et de chants en l'honneur des belles. Il alternait volontiers la romance sentimentale, usée sur les orgues de Paris, avec un des *noëls* bourguignons de son compatriote Lamonnoye où avec quelques-uns de ces rondeaux bachiques dont les rimes, ayant le goût un peu salé du terroir gaulois, faisaient d'eux-mêmes sauter les bouchons des bouteilles.

Quelquefois, au milieu du silence nocturne, troublé

Digitized by Google

lugubrement par les cris des oiseaux des ténèbres, les gens de Saint-Clair qui rentraient tardivement du marché, en pressant du fouet ou du talon l'allure de leur mule paresseuse ou de leur âne rétif, entendaient venir au-devant d'eux, sur les chemins de la forêt, l'écho d'une voix chantant avec la sereine conviction que donne l'ivresse :

Toujours je passerai ma vie,
Toujours joyeux, toujours content.....

S'arrêtant un moment sur la route déserte, ils portaient alors à leur oreille leur main à demi fermée, en forme de cornet à recueillir le son, et, selon le point éloigné d'où leur arrivait ce refrain qui pouvait, sans altérer sa sonorité, traverser les fureurs du vent d'équinoxe, ils se disaient entre eux : Il y a ce soir une noce à Sorques ou à Récloses.

C'était en effet Eustache Pampeau lui-même, installé sans doute à quelque repas nuptial, et se torchant la bouche à la nappe du souper, où il payait son écot de bonne humeur en brisant avec sa note fantastique la vaisselle du nouveau ménage.

Au retour de ces liesses matrimoniales, prolongées par l'usage jusqu'à une heure avancée de la nuit, il arrivait souvent que le cabaretier du *Sabot rouge*, ayant laissé son équilibre au fond des gobelets, s'égarait sur les routes ou dans les chemins de traverse. La première pierre où buttait son pied chancelant lui ser-

Digitized by Google

vait d'oreiller, et une heure de sommeil sur l'humide rosée avait sur son ivresse une vertu pareille à celle que les anciens attribuaient à la plante du lierre dont ils se couronnaient le front pendant les festins. On sait que le proverbe a créé une divinité spécialement préposée à la protection des ivrognes. Ce n'était pas seulement un Dieu, mais tout un Olympe qui surveillait Pampeau, et le préservait des accidents de toute nature provoqués par l'intempérance. Aussi en était-il arrivé à nier le danger, et disait-il quelquefois, en imitant un mot resté populaire :

— Le pavé sur lequel je dois me fendre la tête n'est pas encore taillé.

Un jour, il reçut cependant un avertissement qui altéra sa sécurité. Revenant, une nuit du mois de novembre, d'un hameau voisin où on l'avait convié à fêter la première cuvée de la vendange, en arrivant à la fourche formée par deux chemins dont l'un devait le ramener chez lui, Eustache, égaré dans le double brouillard de l'ivresre et de la nuit, prit un sentier opposé, au bout duquel il sentit tout à coup le terrain devenir mouvant et humide sous ses pieds. Il était entré dans une sorte de mare où l'on menait les bestiaux s'abreuver. Les efforts qu'il tenta instinctivement pour se retirer l'enfonçaient encore davantage dans la marne vaseuse de l'abreuvoir, où les pluies diluviennes de l'automne avaient répandu assez d'eau pour qu'un homme put s'y noyer. Eustache, qui ne savait pas nager, eut bientôt le sentiment du danger

Digitized by Google

qu'il courait, car il était déjà dans l'eau jusqu'aux épaules, et la vase continuait à fléchir sous le poids de son corps. Il cria au secours, et fit un appel mental à sa Providence ordinaire. Le secours qu'il demandait lui arriva par une de ces voies détournées familières à la Providence. Elle mit le feu à une bergerie voisine de la mare où par négligence elle avait laissé choir l'ivrogne, et les gens qui accoururent chercher de l'eau pour éteindre l'incendie le repêchèrent au moment où il allait complétement disparaître.

En racontant son aventure à sa femme, Eustache lui déclara qu'il avait fait un vœu pendant son péril aquatique. Héloïse crut naturellement qu'il avait promis de ne plus boire.

— Oui, lui répondit-il, de ne plus boire de l'eau. C'est bien ça.

Le vœu de Pampeau était seulement un vœu fait à la prudence, et, depuis sa chute dans l'abreuvoir, il ne s'aventura plus la nuit, en expédition bachique, sans être accompagné de son chien, qu'il avait patiemment dressé à marcher devant lui, tenu en laisse comme les chiens d'aveugle, et, pour plus de précaution, portant suspendu à son cou un petit falot allumé.

Séparé de son chien, le portrait du cabaretier Saint-Clair devant rester une figure incomplète, nous croyons utile de donner un croquis de cet animal qui, après la bouteille, tenait la plus grande place dans les affections d'Eustache Pampeau.

Digitized by Google

Toto était un hideux caniche, et, pour le peindre fidèlement d'un seul mot, si saint Roch l'eût rencontré il l'aurait renvoyé à saint Antoine.

Toto était né dans le fourgon d'un saltimbanque qui parcourait les foires en arrachant les dents à la pointe d'un sabre. Son maître le présentait à sa clientèle comme un élève du fameux *Munito*, la gloire scientifique de la race canine. En réalité, Toto était surtout l'élève de ses instincts, et l'habit de marquis dont il était revêtu pour la parade cachait un franc chevalier d'industrie. S'il avait réellement su jouer aux cartes, comme le prétendait son instituteur, il eût été imprudent de faire sa partie. Toto devait tricher.

Toto avait deux ans quand il devint le commensal du *Sabot rouge*, où son maître l'avait laissé en payement d'un écot. Ce ne fut pas sans protestation qu'Héloïse Pampeau avait consenti à recueillir ce nouvel hôte. Sa qualité d'artiste n'était pas une recommandation aux yeux de cette ménagère économe, qui partageait les instincts de défiance répandus dans les campagnes contre la race errante des baladins. Elle dut céder cependant à l'insistance de son mari. Pampeau supposa que les talents acrobatiques et autres dont le caniche était pourvu attireraient la pratique à son cabaret. Pendant deux on trois dimanches, Toto augmenta en effet les recettes du *Sabot rouge;* mais Eustache ayant négligé de lui apprendre quelques nouveaux tours, une fois qu'il eut épuisé son répertoire, déjà peu varié, Toto, suivant une expression de l'argot

Digitized by Google

dramatique, cessa d'avoir une influence sur l'affiche. N'étant plus, d'ailleurs, excité par l'émulation que font naître le succès et les applaudissements, il renonça officiellement à l'art et rentra dans la nature. — Voici par quelle porte :

Un jour qu'on l'avait chargé de tourner la broche, — besogne dont il s'était acquitté jusque-là avec autant d'adresse que de fidélité, — Toto détourna le rôti; et pour éviter la correction dont on le menaçait, se sauva dans les bois qui environnent Saint-Clair, en emportant le gigot. Il ne rentra au *Sabot rouge* que le lendemain matin, tenant encore dans sa gueule, comme preuve de son crime, l'os du gigot qu'il achevait de ronger. Héloïse l'attacha à un arbre de son jardin, prit un échalas et commença à gourmer le voleur. — L'échalas s'étant rompu avant qu'elle crût la correction satisfaisante, elle en prit un nouveau et recommença à frapper l'animal, dont l'impassibilité persistait à ne pas vouloir accuser réception des coups qu'il recevait. Il poussa à la fin deux ou trois cris que la cabaretière prit pour des excuses. — Elle laissa Toto rompu, mais non corrigé, — car le surlendemain il déroba le pot-au-feu pendant que sa maîtresse avait le dos tourné, et prit la route du bois où il passa la nuit comme il avait déjà fait. Au retour de cette seconde escapade, il alla de lui-même se placer au pied de l'arbre où la première fois il avait été châtié, et se laissa lier pacifiquement par la cabaretière furieuse, dont la colère ne s'était calmée qu'après la rupture du

Digitized by Google

troisième échalas. Elle put croire pendant quelque temps que cette double correction avait enfin corrigé le caniche de sa gloutonnerie. C'était une erreur : Toto n'avait aucunement renoncé à la viande de boucherie ; seulement il avait apprécié le prix auquel on la lui faisait payer, et, trouvant le bœuf trop cher à trois échalas brisés sur ses côtes, il préférait le gigot qui ne lui en coûtait que deux ; ce fut pourquoi, sans doute, il respecta la marmite autant par goût que par économie ; mais la première fois qu'il vit flamber l'âtre et sa maîtresse décrocher la rôtissoire, il se tint sournoisement aux aguets, et, profitant de la minute où il avait échappé à la surveillance, captura le rôti attendu par des ouvriers carriers qui avaient reçu leur paye.

Lorsqu'il revint le lendemain, selon son habitude, ce fut un des carriers, chargé d'exercer la rancune de ses camarades, qui lui administra la correction au-devant de laquelle il allait naturellement, sachant bien qu'il avait un compte à régler. Il reçut patiemment et sans résistance le nombre de coups auquel l'avait habitué l'ancien tarif. Mais la correction s'étant prolongée, Toto protesta contre cette augmentation par des hurlements plaintifs, et ayant réussi à rompre la corde qui le retenait captif sous le châtiment, il se sauva dans le bois, où il demeura, cette fois, plusieurs jours.

Lorsqu'il reparut au *Sabot rouge*, il s'y montra d'une sobriété qui allait jusqu'à l'abstinence, et flairait dé-

Digitized by Google

daigneusement, sans y toucher, la pâtée que son maître lui préparait avec une sollicitude particulière. Ce changement ne fut pas le seul qu'on pût remarquer dans ses instincts. Toto, dont la gloutonnerie était égalée par la paresse, et qui passait sa vie, couché en rond, au soleil, ou dans les cendres de l'âtre, renonça subitement à ses goûts de *far niente* et s'accoutuma au vagabondage. Parti dès le matin, il allait on ne savait où pour ne rentrer que le soir, altéré comme le sol en temps de canicule, ou comme son maître en tout temps, portant la langue pendante, l'oreille ensanglantée, ayant l'haleine courte et sifflante, le museau terreux, le lainage de son poil poudreux, rempli de feuilles mortes, de ronces ou d'aiguilles de pin. A peine revenu, il faisait une apparition dans le cabaret, comme pour constater sa présence, lappait précipitamment un demi seau d'eau, et disparaissait aussitôt pour aller rejoindre Pampeau sur le galetas où celui-ci l'avait habitué à venir lui tenir compagnie.

Un écrivain cynégétique, dont l'autorité n'est pas contestée, a prétendu qu'à l'état sauvage tous les chiens sont chasseurs, quelle que soit leur race.

Toto était retourné à l'état sauvage, et, depuis le jour où on lui avait interdit la cuisine du *Sabot rouge*, il avait pris le parti d'aller se nourrir au merveilleux garde-manger que la nature ouvrait à sa voracité dans un rayon de dix lieues.

Il eût d'ailleurs été difficile qu'il échappât à la contagion de braconnage répandue dans un pays où les

Digitized by Google

chats eux-mêmes, renonçant à leurs habitudes sédentaires et dédaigneux du vulgaire butin que leur offre la chasse domestique, vont se mettre à l'affût du gibier que la verte odeur de la plaine attire le soir hors du bois.

Tous les matins, Toto partait pour les taillis, poussait en forêt une pointe aventureuse, et lorsqu'il rentrait au logis, au coucher du soleil, il pesait ordinairement un lapin ou un lièvre de plus qu'au départ.

Pampeau ne devait pas ignorer longtemps la nouvelle profession adoptée par *le marquis*, surnom qu'on vait donné au caniche, sans doute à cause du costume sous lequel on l'avait jadis vu travailler au *Sabot rouge*. Le manége du hardi maraudeur n'avait pu échapper aux gardes du pays, dont les plaintes arrivaient au *Sabot rouge* et menaçaient de se formuler en procès-verbaux.

Effrayé par l'idée d'une poursuite qui entraînerait à des frais, Eustache promit de surveiller son chien. Mais la première fois qu'il voulut l'attacher, Toto rongea la corde et prit sa course. On l'enferma dans la cave, il se sauva par le soupirail. On le mit aux arrêts dans le grenier, il se rappela ses anciens exercices d'acrobate et s'échappa par la lucarne en faisant un saut de vingt pieds. Sa passion pour la chasse lui donnait le génie de l'évasion.

Non-seulement les gardes se plaignaient, mais encore les chasseurs légaux du pays et les braconniers

Digitized by Google

eux-mêmes, à qui Toto faisait concurrence en venant relever le gibier pris dans leurs collets, ou en courant, au temps de l'éclosion, les jeunes volées de perdreaux rouges ou de faisandeaux, espoir de la prochaine ouverture.

Digitized by Google

II

LA MAISON DE PAILLE

Un des plus fidèles habitués du *Sabot rouge* était le beau-père du cabaretier lui-même, un vieil ouvrier carrier nommé Cantain, qui depuis son veuvage se prétendait attaqué de la maladie du sable, pour donner un prétexte à sa paresse, et combattait cette affection chimérique par un traitement que la régie des alcools eût sans doute beaucoup mieux apprécié que la Faculté.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est nécessaire de remonter de quelques années dans la vie de ce personnage, dont l'histoire sert, pour ainsi dire, de point de départ à ce récit.

Cantain avait épousé une fille de la commune de

Digitized by Google

Pontisy, située à un quart de lieue de Saint-Clair. Cette fille, nommée *la Roussotte*, sans doute à cause de son teint et de ses cheveux, était alors servante au *Sabot rouge*, chez le prédécesseur de Pampeau. Elle y avait été fort compromise par un garçon appelé Claudet, dont le père était garde du prince de ***, alors propriétaire du château de Pontisy.

Cantain et sa femme n'étaient pas riches ; ils ne possédaient pour tout bien que la maison qu'ils habitaient. Cette méchante masure, dont une tolérance municipale laissait encore subsister la toiture de chaume, si dangereuse en cas d'incendie, s'appelait dans le pays la *Maison de paille*. Elle n'avait d'autre attenance que quatre ou cinq perches d'un terrain sablonneux, dont la culture ingrate était d'un rapport presque nul. Les Cantain n'avaient, en outre, aucun avantage futur à espérer de leurs parents, tous deux étant nés de familles qui, de père en fils, ne laissaient à leurs héritiers que leur ombre au soleil. Ils s'étaient mariés sans amour, et Cantain lui-même n'ignorait pas les propos tenus sur le compte de la servante du *Sabot rouge*.

La Cantain n'était rien moins que jolie ; rousse et marquée de petite vérole, elle offrait le type rustique dans son aspect lourd et quasi difforme, mais elle avait des cheveux pour lesquels une duchesse aurait donné son écrin. Physiquement mieux doué qu'elle, son mari était un grand et vigoureux garçon, dont la force apparente annonçait qu'il appartenait à cette race de

Digitized by Google

bœufs humains asservis nativement au joug des fatigues exceptionnelles. L'union de ces deux êtres qui n'avait été ni une affaire de sentiment, ni une affaire d'intérêt, fut pourtant heureuse. — On avait dit d'eux que c'était la famine qui épousait la misère ; ils donnèrent dès les premiers mois de leur mariage un démenti à ces prédictions, par la scrupuleuse probité qu'ils mirent chacun de son côté dans l'apport des qualités réciproques qui formaient leur unique dot à l'un comme à l'autre.

Cantain trouva dans sa femme une créature active, ne laissant jamais à la mousse le temps de croître dans sa main, selon une locution proverbiale. Économe, sobre, soigneuse d'elle-même et de son intérieur, elle réalisait toutes les vertus domestiques, qui rendent possible l'existence de certains ménages pauvres et déroutent les calculs de l'arithmétique. — Son mari se montra reconnaissant à sa manière du bien-être nouveau qu'elle introduisait dans sa vie. Sans effort, presque à son insu, il modifia certaines rugosités de sa personne et de son caractère. — Sa bouche, habituée à mâcher le juron, en divint moins prodigue. — Bien qu'il eût toujours été laborieux autant par goût que par nécessité, étant garçon, il n'avait pu échapper complétement aux entraînements de l'âge et de l'exemple et passait pour un des meilleurs gobelets de l'endroit, mais à gobelet plein, bourse vide, dit un proverbe qui n'est pas bourguignon.

Cantain cessa de paraître le dimanche au cabaret, et se montra fort indifférent aux plaisanteries que cet

Digitized by Google

éloignement, attribué à la volonté de sa femme, lui attirait de la part de ses anciens camarades. Il passait dans son ménage tout le temps qu'il ne donnait pas à son travail, et, sans chercher à lui donner un nom, il éprouvait un sentiment de plaisir lorsqu'au retour de la carrière, en descendant les chemins de la forêt, il voyait de loin fumer le toit de sa maison. — Sans le remarquer lui-même, il marchait alors d'un meilleur pas qu'à l'époque où il savait ne devoir trouver chez lui que la solitude, et s'il fredonnait encore en marchant quelque refrain emprunté au licencieux répertoire des chantiers, il s'arrêtait instinctivement en approchant du seuil de sa demeure.

La Cantain, dont la nature un peu fière ne s'était pas soumise sans en souffrir à la servitude chez les étrangers, puisait dans le sentiment de sa liberté la jouissance qu'éprouve l'esclave affranchi à supporter des fatigues contre lesquelles il eût prostesté au temps de son esclavage, et qui lui semblent moins pénibles parce qu'elles ne lui sont imposées que par lui-même. Quant au carrier, il n'avait pas tardé à comprendre le bénéfice de la vie régulière, et lorsqu'il comparait sa situation actuelle avec le passé, il ne pouvait s'empêcher de trouver douce la tyrannie de l'ordre.

Une sorte d'affection placide existait dans le ménage et se prouvait quotidiennement entre les deux époux, moins par les paroles que par un échange de bons procédés, dont les étrangers, bien plus qu'eux-mêmes, auraient pu apprécier la délicatesse.

Digitized by Google

Cantain gagnait soixante-dix ou quatre-vingts francs par mois, selon les époques où l'exploitation plus ou moins active de la carrière réclamait un plus ou moins grand nombre de bras. C'était avec ce gain modeste qu'il fallait faire face à toutes les dépenses que comportent les besoins de deux personnes.

Tous les samedis, le carrier remettait à sa femme l'argent qu'il avait reçu pour son travail de la semaine, et se réservait seulement une somme modique destinée à son tabac et à la petite mesure d'eau-de-vie qu'il avait coutume d'emporter au chantier.

A une époque où les récoltes donnaient quelques inquiétudes, il y eut sur les grains une hausse subite. En revenant du marché la Cantain ne put s'empêcher de se plaindre de cet enchérissement qui atteignait le ménage dans une consommation de première nécessité et devenait plus menaçante aux approches de l'hiver. Elle craignait d'être obligée de demander une *taille* au boulanger, et ce petit morceau de bois rayé quotidiennement l'effrayait plus qu'une grosse maladie.

— Farine à crédit fait du pain amer, disait-elle à son mari.

Il existe encore dans les campagnes de ces probités rétives pour lesquelles devoir et une humiliation, et qui ne la subissent que lorsqu'elles y sont contraintes par les plus impérieux besoins. Pour ces natures lentes à se dépouiller de leurs sains préjugés, la dette dans la pauvreté, c'est une ronce dans un champ de pierres.

Digitized by Google

Revenant un soir de la carrière, où il avait reçu sa paye, Cantain la remit tout entière à sa femme, et comme elle lui faisait observer qu'il oubliait de garder l'argent nécessaire à son tabac et à son eau-de-vie, il refusa de le prendre.

— Faut se nourir avant de nourir ses défauts, répondit-il, — et tirant de sa besace sa pipe et sa petite fiole à eau-de-vie, il alla les serrer dans un coin de l'armoire.

Cette privation, celle de fumer surtout, devait lui coûter cependant ; c'était son unique plaisir, sa distraction unique, et on renonce difficilement à une habitude, que le temps a naturalisée besoin. Mais si peu coûteuse qu'elle fût, cette habitude occasionnait une dépense, et il n'y a pas de petits chiffres pour les petits budgets. L'argent du tabac et de l'eau-de-vie aidait à rétablir dans celui du ménage l'équilibre dérangé par la cherté du pain. Cependant, les premiers jours, après son repas, Cantain, en se levant de table, tournait machinalement dans la maison avec l'attitude d'un homme auquel il manque quelque chose, et son regard, qui de temps en temps s'arrêtait sur l'armoire où sa pipe était serrée, disait assez de quoi il manquait.

Au chantier, les camarades du carrier n'avaient pas été sans remarquer qu'il ne fumait plus, et cette abstinence, dont celui-ci n'avait pas cru devoir leur expliquer la cause, était devenue de leur part un motif de plaisanterie.

Un des carriers prétendit un jour que c'était la Can-

Digitized by Google

tain qui avait cassé la pipe de son mari, parce que l'odeur du tabac lui était désagréable.

Cette supposition, accueillie par de grossiers éclats de rire, fut suivie d'autres propos du même goût, auxquels Cantain paraissait vouloir rester sourd; assis sur un quartier de roc, il mangeait tranquillement un morceau de pain avec du fromage aigre.

Son mutisme dédaigneux encouragea les agressions de ses camarades, et l'un d'eux, un de ses voisins, nommé Roussel, qui semblait prendre à tâche de faire sortir le carrier de son indifférence, s'avisa de dire, en lui jetant un coup d'œil narquois :

— Bah ! la Roussotte est une délicate qui n'aime pas la pipe parce qu'elle a été habituée à l'odeur du cigare.

Ces paroles étaient à peine achevées, que celui qui les avait prononcées se recula instinctivement de plusieurs pas, comme l'artificier s'éloigne du projectile dangereux auquel il vient de mettre le feu.

Un silence général avait accueilli cette remarque, dont le sens injurieux ne pouvait échapper à personne, puisqu'elle rappelait par allusion, au souvenir de tout le monde, l'époque où la Roussotte était courtisée au *Sabot rouge*, par le fils Claudet, le seul garçon du pays qui fumât des cigares.

Tous les regards des carriers étaient fixés sur Cantain et Roussel, qu'une dizaine de pas séparaient à peine l'un de l'autre.

Cantain s'était levé subitement et tout droit, comme mû par un ressort.

Digitized by Google

A ce mouvement déjà agressif, Roussel avait encore reculé, et, se trouvant arrêté par un énorme bloc de grès sur lequel étaient posés ses outils, il s'y appuya après avoir eu la précaution de passer la main derrière son dos, et de s'emparer d'un marteau à manche très-court, mais d'un poids de quinze kilogrammes, et qui sert à enfoncer dans le rocher le coin de fer destiné à le faire éclater.

Cette attitude défensive n'arrêta cependant point Cantain, et Roussel, voyant qu'il continuait à s'avancer, éleva sa masse de fer au-dessus de lui dans une position de garde haute, qui allait placer le mari de la Roussotte, s'il faisait un pas de plus, sous la perpendiculaire menaçante du pesant marteau.

Ce dernier pas, Cantain le fit cependant de la même allure tranquille dont il avait fait les autres.

— Prends garde ! lui crièrent ses camarades, pétrifiés par cette sorte d'attention anxieuse qui paralyse les mouvements.

Roussel et Cantain étaient souffle à souffle.

Assurant dans sa main, par une vigoureuse pression des doigts, le manche du marteau dont la masse carrée profilait un angle d'ombre sur le front découvert de Cantain, Roussel lui dit à voix base :

— Ne me touche pas.

Roussel était de cette race de méchants hargneux qui sont le tourment des faibles. Même dans ses querelles de cabaret, lorsqu'elles se terminaient en lutte, il ne portait jamais le premier coup, et, pour montrer quelque

Digitized by Google

énergie dans ces pugilats grossiers, il fallait qu'il irritât par des injures ses faux instincts belliqueux, passagèrement puisés dans l'ivresse.

En prenant une attitude défensive qui devait rendre toute lutte inégale avec lui, Roussel espérait que le carrier dépenserait sa colère en paroles ou en vaines menaces. Dans le premier moment où, obéissant à un machinal instinct de défense, il s'était emparé du dangereux outil, peut-être en eût-il fait usage pour repousser une agression instantanée. Mais le silence qui régnait autour de lui, la lenteur mesurée des mouvements de son adversaire, l'incertitude où il était sur ses intentions, le dédaigneux défi que celui-ci lançait par les yeux à l'arme mortelle dont son approche était menacée, en alourdissaient déjà le poids dans la main de Roussel, effrayé par l'idée qu'il allait peut-être être mis en demeure de répondre à une provocaton par un meurtre.

Un instant, il pensa à accepter une lutte dans des conditions égales, mais il comprit qu'il ne se relèverait pas vivant d'un combat où il n'aurait pas d'autre arme que son courage ; il se sentait pour ainsi dire le cœur sous la dent de Cantain, dont la figure avait cette effrayante placidité que donne la certitude de la vengeance.

— Que me veux-tu, Cantain? demanda-t-il au mari de la Roussotte, avec une voix étranglée par le râle de la peur.

— Fils du guillotiné, tu es blanc, dit Cantain, je veux te faire rougir.

Digitized by Google

Et il lui cracha au visage.

Un cri sortit en même temps de toutes les poitrines, et tous les témoins de cette scène crurent voir le terrible marteau s'abaisser pour répondre à la terrible injure.

Roussel n'avait pas bougé; les paroles de Cantain, et l'acte qui les avait accompagnées, semblaient l'avoir immobilisé. Au moment où il allait frapper Cantain, le souvenir de son père exécuté pour crime d'assassinat avait évoqué dans son imagination une vision rapide, où se mouvait le sinistre appareil de la justice criminelle, et comme ses yeux, perdus dans le brouillard de l'épouvante, erraient vaguement autour de lui, il aperçut sa femme qui se dirigeait vers la carrière, en tenant son enfant par la main. L'enfant montra de loin à son père sa petite marmite dans laquelle il lui apportait son goûter.

Cette apparition acheva de paralyser Roussel, qui réalisait déjà la prédiction de Cantain, car son visage avait passé de l'extrême pâleur à une coloration extrême.

On vit l'artère du bras roidi par une tension fatigante, se gonfler soudainement comme un ruisseau sous l'orage et précipiter à flots bleus dans les veines du col la foudroyante congestion apoplectique qui se répandit bientôt sur la face, où elle injecta les yeux d'un filet pourpre, en même temps qu'elle amenait à la bouche, vainement ouverte à l'aspiration de l'air, la première écume de ce flux sanglant.

Digitized by Google

Cantain, attribuant à la colère l'état dans lequel il voyait son ennemi, conservait sa position. Solidement arc-bouté sur une de ses jambes, il avait pris une attitude qui lui permettait de tenter une volte rapide pour éviter le coup terrible dont il pouvait se croire menacé. Voyant l'immobilité de Roussel et n'en soupçonnant pas la cause, il ajouta en faisant allusion à l'injure qui venait de souiller son visage :

— Lâche ! faut donc encore que je t'essuie ! Et il leva la main pour le frapper. En ce moment, à travers les mortelles ténèbres qui envahissaient sa vue, Roussel apercevait sa femme entrant dans le chantier avec son fils.

L'attitude agressive des deux hommes lui faisait seulement deviner une querelle ; elle accourut auprès d'eux pour les séparer, accompagnée de tous les ouvriers carriers. Mais avant qu'ils fussent arrivés, la main de Cantain était retombée sur la figure de Roussel, et celui-ci, trouvant un dernier cri dans sa gorge étranglée par l'étau de l'apoplexie, abaissa son bras sur le mari de la Roussotte.

Le lourd marteau échappant à sa main mal dirigée par ses yeux, que voilaient déjà l'agonie, effleura seulement du manche dans sa chute l'épaule de Cantain, et tomba, en rebondissant, sur la tête du petit garçon de Roussel, qui s'était approché, sa petite marmite à la main.

L'enfant s'affaissa sur le sable, et mourut en même temps que son père, tué par la congestion cérébrale.

Digitized by Google

Une enquête fut ouverte à la suite de ces évènements, et Cantain fut arrêté provisoirement, mais on le relâcha sur la déposition des témoins.

Bien qu'il eût été renvoyé par la justice, l'opinion publique, excitée par la veuve de Roussel, n'en attribua pas moins à Cantain ces deux morts dont la fatalité seule avait été la cause. Elles devinrent le principe d'une répulsion instinctive qui se manifesta contre les hôtes de la Maison de paille et qui devait encore s'augmenter lorsqu'on vit, dans deux autres circonstances, le même hasard intervenir en faveur de Cantain, et l'entourer d'une de ces protections sinistres que la superstition populaire croit achetées par un pacte sacrilége.

Pendant une saison rigoureuse qui avait provoqué le chômage dans les chantiers, la Cantain ayant épuisé toutes ses ressources, vainquit ses scrupules et se décida à recourir au crédit. Sans en instruire Cantain, elle se rendit un jour chez le boulanger de Pontisy. La boulangère n'osa prendre sur elle de lui donner une taille sans le consentement de son mari ; mais lui voyant sur les bras un enfant chétif, elle lui offrit un pain de seigle en lui disant :

— Tiens, prends, c'est pour faire du lait à ton innocent.

— Dieu t'amène le tien sans te faire souffrir ! répondit la Roussotte en regardant la taille de la boulangère, qui était grosse.

Ainsi que l'avait prévu celle-ci, son mari refusa d'ouvrir un crédit aux Cantain.

Digitized by Google

— Son mari n'a pas d'ouvrage, dit la boulangère; elle a un petit enfant; ça m'a fait de la peine; je lui ai donné un pain.

— Tu as eu tort, dit le boulanger; c'est autant de perdu pour nous.

— Mais ils meurent de faim! répondit la femme.

— Eh bien, qu'ils meurent! ça débarrassera le pays du mauvais monde, répliqua le boulanger, ordinairement humain, mais qui partageait l'animosité commune propagée contre le ménage de la Maison de paille.

Dans le méchant terrain qui entourait leur masure, les Cantain avaient, pendant la moisson précédente, récolté quelques masures de seigle, dont la plus grande partie avait été attaquée de cette maladie particulière qu'on appelle l'ergot. L'ergot est une sorte de superfétation corrompue, de couleur noire, qui s'attache à l'épi. On lui a donné, dans quelques campagnes, le nom de *blé de corneilles*, parce que ces oiseaux s'en montrent très-friands. Lorsque cette maladie a sévi avec rigueur sur une moisson, la récolte est à peu près perdue, car il faut beaucoup de temps et de soins pour opérer le triage de cette ivraie d'avec le bon grain. Oublié, même à petite dose, dans la farine, l'ergot peut rendre l'alimentation malsaine, car il renferme un principe vénéneux qui l'assimile à la famille des poisons végétaux. La médecine l'emploie dans certains cas.

Dans la profonde détresse où elle se trouvait, la Cantain se rappela qu'il lui restait deux ou trois me-

Digitized by Google

sures résultant du triage de sa dernière récolte, attaquée par l'ergot, et ne connaissant qu'à demi les propriétés malfaisantes de cette farine avariée, elle résolut d'en faire usage.

— Nous n'avons pas le droit d'être délicats, dit-elle à son mari; pendant que nous mangerons ce pain-là, le bon Dieu nous en enverra peut-être d'autre. — Comme elle faisait ce souhait hasardeux, la boulangère de Pontisy, qui venait d'achever sa distribution à Saint-Clair, entra dans la Maison de paille.

Les Cantain remarquèrent qu'elle n'avait pas arrêté sa voiture devant leur maison, et qu'elle était entrée par la porte qui ouvrait sur la plaine.

— Vous avez peur qu'on ne sache dans le pays que vous êtes venue chez nous, lui dit Cantain.

— Je ne suis pas maîtresse dans mon ménage, répondit-elle; — il ne faut pas m'en vouloir.

— Tu viens peut-être chercher de l'argent de ton pain, dit la Roussotte en rougissant.

— Non, répondit la boulangère. Mon mari est parti en Beauce acheter du blé, — il restera trois jours. — J'ai profité de son absence pour augmenter la fournée de deux miches et je te les apporte. Tu me rendras ça quand tu pourras...

— Merci, fit Cantain avec un geste de refus. Je ne sais pas quand nous pourrons...

— Ton mari pourrait le savoir, et tu aurais des raisons, ajouta la Roussotte en confirmant, avec un geste de reconnaissance, le refus du carrier.

Digitized by Google

— Ne faites pas les fiers, — c'est pour votre enfant.

— Il nous reste un peu de seigle, fit la Rousotte, entr'ouvrant le sac où se trouvait la farine avariée.

— Ça ? — fit la boulangère avec dégoût ; — mais c'est du blé de corneilles ! — et elle ajouta : On dit que ça fait mourir.

— Bah ! reprit Cantain, — les corbeaux vivent cent ans.

— Écoute, dit la Roussotte en prenant la boulangère à part, — remporte ton pain, mais rends-moi un service. — Je viens de m'apercevoir que si je chauffe mon four, il ne me restera plus de bois pour notre âtre, et mon petit est malade ; prends ma farine et fais-moi du pain avec, je te payerai ta cuisson.

— Ça ne sera pas bon, fit la boulangère.

— Ça vaudra toujours mieux que la faim, répondit la Cantain, et elle ajouta : Fais-moi tout cuire d'une seule fournée, pour que ton mari ne sache pas que tu nous as prêté son four.

— Faudra que je fasse une marque sur tes pains pour ne pas les mêler avec ceux de mes pratiques, dit la boulangère.

— Fais une croix derrière, — la croix de la Passion, — tu sauras que c'est pour nous, répliqua la Roussotte en aidant la boulangère à charger le sac de farine sur ses épaules.

— Et tes pains ? lui dit-elle en voyant qu'elle oubliait les deux miches.

Digitized by Google

— Non, avec ta farine, ce serait trop lourd, répondit l'autre femme émue.

Le lendemain de grand matin, la boulangère était descendue à son fournil pour mettre elle-même à part de la provision quotidienne destinée à ses pratiques, les pains cuits pour la Maison de paille. Elle n'y eut point fait de marque distinctive qu'elle aurait pu les reconnaître à l'odeur particulière que répandait cette pâte corrompue.

— Pour qui donc ces pains-là? lui demanda son geindre.

— C'est pour les chiens d'un chasseur de Saint-Clair, répondit-elle.

— Voilà des chiens qui ne sont pas difficiles, répliqua le geindre; le mien, qui n'est pas gourmand, n'en voudrait pas, même avec du beurre dessus.

Cependant, la boulangère semblait respirer cette étrange senteur avec un singulier plaisir, et ses yeux s'attachaient avec une convoitise presque gloutonne sur cette croûte revêtue par la cuisson d'une chaude couleur bistrée; et plus l'amer parfum pénétrait dans ses narines, plus elle se sentait attirée vers les miches qui laissaient échapper par leur *baisure* une sorte de buée fétide.

Elle éprouvait subitement une de ces envies que rien n'explique, et qui se produisent chez les femmes pendant leur état de grossesse. Ces phénomènes physiques de la gestation se remarquent autant par la bizarrerie des goûts qu'ils font naître que par l'impé-

Digitized by Google

tueuse promptitude avec laquelle ces goûts veulent être satisfaits.

La boulangère, dès qu'elle fut seule, prit un couteau, éventra un des pains, et satisfit son envie avec une voracité qui la fit retourner trois fois de suite à ce gâteau pestiféré.

Dans le milieu de la journée, les gens de Saint-Clair ne voyant pas arriver leur pain, allèrent à Pontisy où ils apprirent que la boulangère venait de mourir empoisonnée, et en mettant au monde avant terme un enfant mort.

Un mois après sa mort, la superstition populaire attribuait encore cette double mort aux gens de la Maison de paille.

— Ils ont fait mourir la boulangère parce qu'elle leur avait refusé crédit, disait-on.

Peu de temps après la mort de la boulangère, le hasard parut encore rendre les époux Cantain complices d'un évènement qui, en faisant de nouvelles victimes, vint fournir contre eux un nouveau prétexte à la superstition et à la malveillance.

A la suite d'un hiver long et rigoureux, durant lequel les hôtes de la Maison de paille se trouvèrent soumis aux plus rudes abstinences, le chagrin, la misère, le jeûne, ou l'alimentation malsaine, plus dangereuse peut-être, avaient empoisonné le lait de la Roussotte, qui nourrissait encore, et, pareil à un fruit chétif pendu à un rameau où la sève ne pénètre plus, son enfant dépérissait sur son sein tari.

Digitized by Google

Cependant. pour ces deux êtres condamnés à l'isolement et pour qui l'humanité semblait finir aux murailles de leur étroite masure, ce berceau était la seule consolation où ils pussent puiser assez de courage pour supporter les rigueurs du présent, assez de patience pour attendre les hasardeux lendemains.

Plusieurs fois déjà, quand le chômage livrait son mari à une oisiveté forcée, la Roussotte avait vu passer sur son front l'ombre farouche des mauvaises pensées. Assis le soir devant l'âtre obscur et froid, pendant que les furies de l'hiver ébranlaient son toit maudit, le carrier avait fait souvent un sinistre appel aux malfaisants conseillers du désespoir, et sa femme devinait bien qu'il s'abandonnerait à eux, le jour où leur enfant ne pourrait plus les écarter par son souffle innocent.

Le médecin avait formellement déclaré à la mère que son nourrisson mourrait si elle continuait à l'allaiter, et il ordonnait qu'il fût immédiatement confié aux soins d'une femme robuste et bien constituée.

— Ne tardez pas, dit-il à la Roussotte, il n'est que temps, et c'est un miracle que vous ne l'ayez pas encore tué.

La Roussotte alla vainement supplier toutes les mères du pays qui en ce moment avaient des nourrissons, aucune ne voulut prêter son sein à ce demi-cadavre affamé. Dans le nombre, il en était peut-être quelqu'une à qui ce refus coûtait; mais la mort de Roussel et de son enfant, la fin tragique de la borlan-

Digitized by Google

gère, étaient restées dans toutes les mémoires, et la crainte superstitieuse étouffait l'instinct de la pitié.

— Les Cantain me donneraient une goutte d'or pour chaque goutte de mon lait, que je ne prendrais pas leur nourrisson; j'aurais peur qu'il n'empoisonne le mien, disait une des femmes de Saint-Clair.

La Roussotte se rappela alors une de ses anciennes amies, sa sœur de communion, mariée et établie, à quatre lieues de Saint-Clair, au village de Larchant. La dernière fois qu'elle l'avait rencontrée, cette jeune femme, récemment accouchée de deux jumeaux, venait d'en perdre un, et son médecin, craignant que son abondance de lait ne lui fût nuisible, lui avait conseillé de prendre un nourrisson.

En se rappelant cette rencontre, la Roussotte pensa que son ancienne amie consentirait peut-être à prendre son enfant, et elle lui porta le petit moribond.

Soit que la fatale réputation des Cantain ne fût pas encore arrivée à Larchant, soit que les souvenirs de leur enfance et de leur jeunesse communes eussent réveillé chez l'amie de la Roussotte une pitié plus forte que le préjugé, elle voulut bien garder l'enfant, qui se jeta avec fureur sur le sein offert à sa bouche avide.

Pendant une semaine la Cantain fit tous les jours huit lieues à travers les plus mauvais chemins qui fussent dans le pays pour aller voir la faible créature que ressuscitaient déjà les soins d'une maternité étrangère.

Digitized by Google

Le huitième jour, à moitié chemin de Saint-Clair et de Larchant, la Roussotte rencontra le mari de son amie qui lui ramenait son enfant; une indisposition passagère de sa femme l'avait inquiété, et les révélations malveillantes qu'on lui avait faites à propos des Cantain changeaient son inquiétude en réelle épouvante. Il voyait déjà sa femme et son enfant victimes de la terrible influence des gens de la Maison de paille.

Le médecin de la Roussotte fut ému par l'éclat violent de sa douleur et essaya des représentations auprès des femmes de Saint-Clair qui refusaient le nourrisson; il alla même jusqu'à leur garantir le payement de leurs soins. Le curé de la paroisse se joignit à lui et fit vainement appel à l'instinct de charité; tous deux ne rencontrèrent que l'instinct de défiance et d'effroi que toute parole est impuissante à vaincre.

Le médecin et le curé, puisant dans leurs humbles ressources, se cotisèrent tous les deux pour venir au secours du nouveau ménage. Ils achetèrent une chèvre à la Roussotte, et celle-ci eut la joie de voir la bête, instinctivement compatissante, apporter d'elle-même sa mamelle nourricière à la créature humaine repoussée par l'égoïsme humain.

Cependant la mauvaise saison se prolongeait, âpre, désolée, meurtrière pour les êtres et pour les choses. La neige amoncelée sur la neige épaississait chaque jour les plis du linceul où dormait le dieu Pan. Du matin au soir la frileuse émigration des oiseaux du

Digitized by Google

nord ouvrait plus largement son triangle ailé dans les hauteurs du ciel, d'où les cygnes au vol pesant semblaient répandre, en secouant leur duvet, les blancs frimas des contrées boréales.

La forêt, ensevelie sous une couche glacée, était devenue inhospitalière à ses hôtes sauvages. Clamant la faim et la soif, on entendait, la nuit, les troupeaux de cerfs et de biches courir dans les gorges profondes où l'écho multipliait leurs cris. Leur galop effaré ébranlait les plateaux sonores où ils cherchaient vainement la place des abreuvoirs naturels que les eaux pluviales forment dans les creux des rochers. On les trouvait morts au pied des arbres dont ils avaient essayé de ronger l'écorce pétrifiée, ou sur le bord des mares dont la glace épaisse et rayée en mille endroits par la corne de leurs pinces attestait les efforts éperdus qu'ils avaient tentés pour se désaltérer. Poussés par la famine, enragés par la soif, quelques-uns, oubliant leur timidité native, se hasardaient jusqu'au bord de la plaine, où les attirait le souvenir des franches repues de verdure faites dans les premières pousses du blé hâtif pendant les dernières nuits de l'automne. Ils tombaient alors sous la chevrotine du braconnier, qui, agenouillé sur sa limousine, les attendait embusqué derrière un affût taillé dans la neige.

Dans la plaine, silencieux et blanc désert, un simoun glacial, qui semblait sortir par les crevasses du pôle, roulait en tourbillons la poussière neigeuse et l'accumulait dans les chemins rendus impraticables.

Digitized by Google

Les routes, les sentiers, les fossés, les ravins, tout était comblé à niveau égal. Les mouvements du terrain se révélaient à peine par une ondulation insensible. Les limites du territoire avaient disparu et n'étaient plus indiquées que par les *croix* de pays, où pendait encore, enveloppé de givre, le rameau bénit de la dernière pâque-fleurie. Solitaire emblême de la pensée providentielle au milieu de cette immensité blanche, où le passant pouvait s'égarer, cette croix noire, restée seule visible, semblait être le guide muet qui étendait le bras pour indiquer la voie.

La rigidité toujours croissante du froid, pénétrant dans les entrailles du sol, engourdissait la sève alimentaire des arbres; quelquefois, à l'heure rouge du couchant, lorsque le soleil avait disparu dans un crépuscule frigide, on entendait le tronc des noyers éclater soudainement comme s'ils eussent été frappés par la hache d'un bûcheron invisible. Là aussi, comme dans le bois, régnait la faim destructive. Aucune trace de végétation, pas un brin d'herbe, pas une graine, pas une baie que le vent eût laissée au buisson, pas un insecte. Rien que la glace ou le givre; rien que la neige, nappe uniforme moirée par le souffle des bises, damassée par le piétinement d'un passage d'alouettes ou de grives. Partout la stérilité; partout l'absence de vie, image de la mort. Aucun bruit humain ne s'éveillait au milieu de ce silence des champs, triste comme une veillée funèbre. Seule au fond de la vallée, où la roue du moulin restait immobilisée, la rivière murmurait

Digitized by Google

une sourde lamentation causée par le brisement des lourds glaçons aux piles d'un pont lointain. Sans abri, sans pâture, les animaux les plus prudents se rapprochaient chaque jour de la demeure de l'homme, et venaient, attirés par le besoin, lui demander une dangereuse hospitalité. Le gibier le plus craintif s'aventurait dans les jardins, cherchant un refuge dans les haies de clôture. Le lièvre pénétrait dans les vergers, où sa trace indiquait son gîte au paysan qui le tuait d'un coup de bâton. La perdrix, rasée sous le buisson, se laissait prendre à la main. Les ramiers s'abattaient par milliers dans les carreaux de choux. A chaque coup de fusil qui les décimait, leur bande affamée s'enlevait d'un vol bruyant. Ils allaient se percher sur les branches des pommiers voisins, d'où ils s'envolaient bientôt pour revenir à l'assaut du champ nourricier. On les voyait se rapprocher lentement, les mâles précédant les femelles ; s'écartant avec prudence pour laisser entre eux un passage au plomb, et lui offrant, par instinct, l'épaisse cuirasse formée par le duvet glissant qui protége leur col.

Toute la petite race des oiseaux familiers vivait dans les fermes ou dans les cours des habitations. Rangés en ligne sur le faîteau des maisons, moineaux, pinsons, chardonnerets, verdiers, dormaient côte à côte, roulés en boule et se serrant les uns contre les autres pour s'échauffer mutuellement.

Dès le matin, comme un orchestre qui prélude, toute leur troupe, éveillée en même temps, essayait son fre-

Digitized by Google

don plaintif ou joyeux, et commençait aussitôt sa ronde parasite.

Pénétrant en volées bruyantes dans les greniers par les lucarnes, dans les granges par le trou des chattières, ils venaient piller les gerbes jusque sous le fléau des batteurs, jusqu'aux pieds des vanneuses ils ramassaient la graine folle qui s'échappait du van. Instruits par l'instinct à l'heure ordinaire où la fermière appelait les hôtes du poulailler à la pâture, ils formaient un cercle autour d'elle, et, bravant l'éperon du coq et les coups de bec de la poule, ils disputaient le mil ou l'avoine jetés aux poussins.

A midi, noire et vorace vermine de l'air, des corbeaux ayant vainement flairé l'odeur des charognes cachées sous la neige, faisaient une invasion hardie dans les basses-cours, où ils étaient attirés par les chaudes et odorantes huées qui s'élèvent des fumiers attiédis, dans lesquels il fouillaient avidement, insoucieux de tout piége.

Les plus anciens habitants du pays ne se souvenaient pas d'avoir vu un hiver aussi rude, et tous les indices semblaient annoncer qu'il n'approchait pas encore de sa fin.

Si les libres créatures de l'air et du sol étaient atteintes cruellement par cette rigueur continue, les animaux domestiques, auxiliaires de l'homme, commençaient à en souffrir aussi. Dans l'écurie et dans l'étable où ils étaient à l'abri du froid, le manque absolu d'exercice et le régime échauffant du fourrage sec pouvaient développer des principes de maladie; si les

Digitized by Google

chevaux et les bœufs avaient la nostalgie des fatigues laborieuses, les vaches, les brebis, toutes les bêtes laitières avaient la nostalgie de l'herbe. Repues de pâtures solides, elles détournaient la tête de la mangeoire, et dans leurs mugissements, dans leurs bêlements, elles semblaient demander le pré ras, difficile à tondre, mais où elles savaient rencontrer cependant, ne fût-ce qu'une ortie, quelque aliment encore imprégné des sucs amers de la végétation.

Cette inclémence de la saison devait nécessairement sévir avec une rigueur particulière chez les hôtes de la Maison de paille. En donnant une chèvre à la Roussotte, le médecin fit la réflexion que la pauvre femme ne pourrait peut-être pas nourrir la nourrice de son enfant; aussi lui donna-t-il une petite provision de fourrage, et, pour en prolonger la durée, il lui avait, en outre, accordé la permission de venir arracher de l'herbe dans les champs qu'il possédait autour de son jardin. De son côté, le curé avait envoyé quelques bourrées.

Ces secours, si faibles qu'ils fussent, avaient été acceptés avec une profonde reconnaissance par les époux Cantain. Mais tous deux avaient refusé en même temps lorsque le curé leur avait fait comprendre que ces secours pourraient se renouveler régulièrement s'ils voulaient consentir à se laisser inscrire au nombre des indigents de sa commune. — A ce titre, leur dit le prêtre, vous aurez droit à une part dans les distributions que le bureau de bienfaisance fait aux ménages pauvres.

Digitized by Google

La répugnance du carrier et de sa femme demeura invincible.

Il faut le dire à la louange du peuple des campagnes, dont nous n'avons cependant pas l'intention d'entreprendre l'apologie exclusive, mais s'il a des défauts et même des vices nombreux inhérents au manque d'éducation; si le sens moral n'est pas toujours développé en lui autant qu'on pourrait le souhaiter; s'il apporte dans la pratique des affaires des traditions d'habileté voisines de la ruse; s'il attache aux soins de ses intérêts une âpreté nuisible à l'intérêt d'autrui; si sa parole écrite ne vaut guère mieux que sa parole donnée; s'il est grossier souvent, servile quelquefois, il a conservé dans ses mœurs un fonds d'orgueil auquel il faut rendre justice quand on le rencontre.

Dans les contrées même où la misère semble être le seul patrimoine des habitants, le paysan ne se résout pas facilement à recourir à l'assistance publique. Il voit dans cet acte une déchéance de lui-même, et le considère comme une humiliante démission de sa qualité de travailleur. — Entre indigence et fainéantise, il ne fait pas de différence. Toutes les philosophies, toutes les rhétoriques et la rude logique de la nécessité n'entameront pas le granit de sa conviction à cet égard.

Ainsi, dans les cas de querelle, le dernier mot du dictionnaire des injures rustiques est *fainéant*.

Un homme qui aura patiemment supporté les épithètes les plus outrageantes relèvera celle-ci, et eût-il même les instincts les plus opposés au courage, cette

Digitized by Google

offense, pour lui, pareille à un soufflet qui l'envelopperait tout entier, fera bondir sa virilité tout entière.

Pour ces natures primitives, le travail est resté nativement quelque chose de plus qu'une loi sociale, et de plus qu'un devoir, — c'est une sorte de point d'honneur. Dans leur idée, de même que la force est l'attribut de l'homme, la main est son outil, et l'outil doit nourrir l'ouvrier. Aussi formulent-ils avec une grande énergie le mépris que leur inspire celui qui tend un bras valide à la charité officielle. C'est pour eux une lâcheté, pareille à celle du soldat qui se rend les armes à la main. Les infirmités mêmes les plus exclusives du travail excitent plus leur pitié que leur intérêt, et ceux qu'elles atteignent éprouvent une sorte d'embarras, honteux d'être réduits à l'inutilité.

L'âge même ne leur semble pas toujours une excuse de repos. Il n'est pas rare de rencontrer dans les campagnes des vieillards courbés comme le fer de la houe pesante à leur main débile, et qui vont donner la dernière goutte de leur sueur au champ qu'ils ne verront pas jaunir, à la vigne qu'ils ne verront pas vendanger. — Qui les pousse cependant, eux dont la vie est achevée et dont l'épaule est fatiguée par le poids de la besace humaine, toujours pleine de maux ; qui les pousse à quitter ce coin du foyer réservé à l'aïeul, et d'où vient que ces athlètes épuisés retrouvent encore un reste de force lorsqu'ils arrivent au bord du sillon tant de fois fécondé par eux? C'est peut-être qu'ils se sentent la mission de perpétuer par l'exemple cette salu-

Digitized by Google

taire pensée que la plus belle attitude d'une créature dans l'humanité est celle de l'homme qui se penche sur son œuvre.

Dans une ville de province ou dans un simple chef-lieu de canton, on ne trouvera pas étrange qu'un ouvrier ayant de la famille sollicite le secours de la bienfaisance publique, ou qu'il aille se faire soigner à l'hôpital en cas de maladie; il n'en est pas de même dans l'intérieur des campagnes.

Aussi, dans le plus misérable village, un homme, si pauvre qu'il soit, sera montré au doigt s'il a envoyé sa femme ou son père à l'hospice, et aux yeux de bien des gens il restera meurtrier et parricide. Si étrange que paraisse être cette exagération, il faut bien la constater, puisqu'elle existe; mais la prison effraye moins les paysans que l'hôpital. En temps d'épidémie, il faut employer la violence pour les emmener aux ambulances cantonales. Eux et les leurs veulent bien souffrir et mourir, mais chez eux, parmi eux. Ils veulent, quand on les portera au cimetière, sentir en chemin, la fraîcheur des noyers qui bordent la route pénétrer leur drap noir. Ils veulent que ce soit la cloche qui a sonné à leur naissance et à celle de leurs enfants qui leur sonne le glas de l'adieu. La mort ne les effraye pas, et cependant le suicide est inconnu parmi eux; ils ne l'appellent ni ne la repoussent; avant Hamlet, ils ont trouvé le *mourir, dormir!* mais ils veulent goûter le repos dans le sol où se trouvent les os paternels; ils reposeraient mal dans la terre de la charité; aussi, de

Digitized by Google

leur propre volonté, les paysans vont rarement à l'hospice. Peut-être chicaneront-ils au médecin le prix de ses visites, ou l'appelleront-ils tardivement ; peut-être n'observeront-ils pas scrupuleusement ses ordonnances. Il se peut encore qu'ils aient des soins plus actifs pour la bête en gésine, dans leur étable, que pour leur parent; il arrivera souvent qu'ils souhaiteront intérieurement, et même tout haut, que le malade soit promptement délivré de ses maux si la guérison doit être douteuse ou coûteuse, mais il mourra sous leur toit, ce toit fût-il ouvert aux intempéries du ciel ; dans son lit, ce lit fût-il de paille !

Jusqu'au dernier jour, il aura vécu du moins au milieu des bruits familiers à son oreille ; il aura pu entendre bourdonner ses abeilles dont sa mort doit mettre la ruche en deuil, et hurler plaintivement son chien, inquiet de ne plus le voir. Du fond de son alcôve, à travers les fentes du volet, ses derniers regards auront aperçu des visages connus ; il aura pu voir les enfants du voisinage se signer sur le passage du prêtre apportant l'onction purificatrice, et ce sera une main amie qui aura aidé sa main tremblante à se signer lui-même. — On l'aura enseveli dans un vieux drap usé, troué peut-être, mais marqué à ses lettres, et non dans l'ignoble et banale serpilière ; — il sera mort pauvre, mais non pas indigent.

Plus qu'aucun des gens de Saint-Clair, la Roussotte et son mari étaient répulsifs à l'idée de se mettre, même provisoirement, à la charité, et après le refus

Digitized by Google

qu'ils avaient fait au curé, ils ne pensèrent pas devoir lui faire connaître que les chétives ressources qu'il leur avait procurées étaient épuisées.

La provision de fourrage n'avait cependant guère plus duré que la provision de bois, et la chèvre commençait à pâtir. A peine la Roussotte pouvait-elle trouver chaque jour une poignée d'herbes gelées, arrachées à grand'peine dans les déblais de neige. — Quant au bois, son mari avait arraché la clôture en lattes qui entourait le maigre terrain situé derrière la Maison de paille. La nourriture était restreinte aux plus impérieux besoins; on eût dit que les murailles de leur masure transpiraient la misère qu'elles renfermaient. — Les oiseaux, si nombreux ailleurs, n'entraient pas dans leur cour, où ils n'avaient pu trouver une semence ou une mie de pain, et ne s'arrêtaient pas sur leur toit. Un petit roitelet qui s'était réfugié dans les bourrées était mort le jour où on avait brûlé la dernière.

Bien que la triste situation du ménage Cantain ne fût pas ignorée dans le pays, elle ne modifia en rien les sentiments d'hostilité dont le carrier et sa femme étaient l'objet. Riches ou pauvres, tous les habitants s'unissaient pour former les souhaits les plus cruels contre la Maison de paille et ses hôtes, auxquels ils attribuaient tous les accidents domestiques qui leur arrivaient. Les enfants eux-mêmes, dont la jeune imagination restait frappée par les récits qu'ils entendaient faire, partageaient cette terreur. Ils faisaient un dé-

Digitized by Google

tour pour ne point passer devant la masure désignée à leur crédulité comme un antre habité par des êtres dangereux, et revenaient en courant sur leurs pas pour éviter une rencontre avec le carrier ou sa femme, lorsqu'ils les apercevaient devant eux dans un chemin. A vingt lieues de Paris, au XIXe siècle, en entendant parler les gens de Saint-Clair, on se serait cru au milieu des sauvages contrées où la croyance aux Loups-Garous et aux jeteurs de sorts est restée traditionnellement un des rudiments de l'éducation populaire.

Digitized by Google

III

UN COIN DE L'ARCADIE

Après la veuve de Roussel et le boulanger de Pontisy, qui eux du moins avaient une apparence de raison pour expliquer leur haine contre les Cantain, le plus grand ennemi de ceux-ci était un fermier nommé Derizelles.

La haine du fermier Derizelles était particulièrement dirigée contre la Roussotte. Elle datait du jour où celle-ci n'étant pas encore mariée avait quitté la ferme où elle travaillait à la suite de circonstances qui l'avaient obligé de donner sa démission d'adjoint au maire.

Gros, court, la face pulpeuse, rouge et brûlée comme une feuille de vigne aux derniers soleils de

Digitized by Google

l'automne, le fermier justifiait au premier examen la réputation qu'il possédait dans le pays. Il suffisait de le voir une fois pour qu'on devinât en lui le satyre rustique qui existe dans tous les villages et fait pendant au prêteur sur hypothèques. Les deux personnages (ils ne font qu'un quelquefois) résument le double fléau qui ravage les campagnes : la débauche et l'usure.

Marié à une femme qui lui avait apporté toute sa fortune, Derizelles abrégeait sa vie par le chagrin que lui causait sa mauvaise conduite, et s'en excusait cyniquement en donnant l'état maladif de sa femme comme excuse à ses écarts conjugaux. Déjà plusieurs fois il avait dû acheter à prix d'argent le silence des familles compromises par lui, et sur le pavé de Saint-Clair ou de Pontisy grouillait tout un petit monde turbulent frappé à son effigie, et dont l'existence expliquait le sourire qu'il avait de la peine à dissimuler lorsqu'il voyait de nouveaux couples se présenter devant lui à la conjonction matrimoniale.

Piqué sans doute au berceau par une cantharide enivrée des sucs aphrodisiaques du frêne, de tout temps Derizelles avait été ainsi. En quelque lieu et à quelque heure qu'on le rencontrât, si on le fouillait, on était sûr de trouver dans ses poches un assortiment complet d'engins à prendre ou à surprendre le gibier féminin. Pareil à un chasseur qui se sait dans un pays où les alouettes abondent, il ne marchait jamais sans emporter son miroir.

Digitized by Google

C'était d'ailleurs un homme adroit, ayant étudié son vice et le pratiquant avec art. Lorsqu'il allait dans une foire ou dans un marché, il savait toujours à propos, en tirant son mouchoir ou sa tabatière, laisser tomber quelque bout de ruban, quelque mitaine ou quelque bijou d'un métal douteux, mais d'un éclat positif et attractif comme tout ce qui reluit. Il laissait prendre à la première qui se baissait pour ramasser, ne demandant rien jamais, et se disant suffisamment payé de ce qu'il donnait par le plaisir qu'on éprouvait à recevoir.

En mettant une boucle de chrysocale à l'oreille de la plus innocente fillette, il savait bien que le diable logé dans le creux du métal finirait par lui murmurer un jour :

— Pourquoi ne suis-je pas en or ?

Lorsqu'il attachait un ruban à la taille d'une petite fille qui s'en allait en riant, il savait bien qu'il venait de lui enlacer autour du corps le serpent de la vanité, et que la moins docile à l'instinct de la coquetterie ne manquerait pas à songer que le joli ruban ferait beaucoup mieux sur une robe fraîche que sur un cotillon usé. Si Derizelles était redouté des mères de famille, il n'en restait pas moins, pour les jeunesses du pays, une sorte de *papa gâteau* tenant gratuitement boutique ouverte de menues friandises à l'usage des belles, et c'était ordinairement sous les pommiers de son clos qu'elles venaient faire la première cueillette du fruit défendu.

Obligé à beaucoup de prudence à cause de ses fonc-

Digitized by Google

tions officielles dont il se montrait fort vain, le fermier s'était habitué à marcher sur les lisières du scandale avec une habileté qui eût obtenu l'approbation des casuistes : il sauvait les apparences.

Lorsque la Roussotte était entrée chez lui comme fille de ferme, bien qu'elle semblât peu attrayante, Derizelles n'en avait point fait fi, et demeura fort étonné de la résistance qu'elle opposait à ses poursuites. Cette résistance, à laquelle il était peu accoutumé, excita le fermier, et la Roussotte, voyant bien qu'elle n'en pourrait pas obtenir la paix, lui demanda son compte un beau jour. — La nuit qui devait précéder son départ de la ferme, Derizelles s'introduisit dans la chambre qu'elle habitait. En le voyant paraître, la Roussotte poussa des cris que toutes les supplications du fermier ne purent apaiser. Elle le menaça même, s'il ne se retirait pas, de jeter sa chandelle par une sorte de lucarne qui donnait dans la grange voisine de sa chambre. Derizelles battit en retraite, mais il était trop tard : toute la maison était accourue aux cris de la Roussotte, et à la suite de cet esclandre qu'il ne put étouffer, le fermier fut invité à résigner ses fonctions.

La perte de son autorité enleva à Derizelles une grande portion de son importance dans le pays. De notable qu'il était, il devint noté, et mal noté. Il ne tarda pas à remarquer que son obésité, qui prenait un caractère magistral sous les plis de l'écharpe fleurdelisée, devenait l'objet de comparaisons potagères

Digitized by Google

depuis qu'il avait perdu le droit de s'en revêtir. Le ridicule, qui a autant de puissance dans les campagnes que dans les villes, avait touché l'ancien adjoint sous l'aile. Derizelles put apprécier le néant des grandeurs. Il connut l'ingratitude. Son garde-champêtre ne le saluait plus et bornait la politesse à le tutoyer; le bedeau ne faisait plus résonner sa masse quand il entrait à l'église, et il ne lui présentait la corbeille de pain bénit que lorsqu'elle avait satisfait à la piété des vieilles femmes et à la gourmandise des enfants. On l'encensait avec une indécision marquée, et, dans chacun de ses prônes, le curé faisait (en latin) des allusions mortifiantes pour lui. Ses administrés, oublieux des chemins qu'il avait fait tracer et de l'abreuvoir qu'il avait fait construire avec leur argent, ne s'informaient plus de sa santé ni de celle de ses vaches.

Après l'avoir obligé à entraver son taureau qui était *malin*, on l'obligea à l'abattre. Des silhouettes grotesques de sa personne illustraient les murailles, accompagnées de légendes où l'orthographe et le respect étaient également négligés. Dans les veillées, une critique rétrospective analysa désavantageusement tous ses actes, et à l'élection suivante, il perdit son siége au conseil municipal.

Derizelles voulut se consoler par la galanterie, mais il trouva les prix de consolation singulièrement augmentés. A la génération naïve qu'il avait connue, succédait une génération instruite du proverbe : « Tout

Digitized by Google

ce qui reluit n'est pas or, » et qui faisait un mince accueil à sa bijouterie foraine.

Pour se rappeler le temps où il exerçait une autorité, dont la perte lui était chaque jour plus sensible, Derizelles avait transporté dans le gouvernement de son intérieur les attitudes importantes et le langage officiel dont il avait contracté l'habitude pendant ses fonctions. Renonçant dans le discours au *je* personnel il y substituait le *nous* collectif. Toutes ses phrases commençaient par des formules administratives, et il ne prenait pas une prise de tabac sans en avoir délibéré.

Chaque matin, il rassemblait *aux ordres* tout le personnel rustique de sa ferme, et en termes pompeux distribuait à chacun les travaux de la journée.

— Par mesure de salubrité, disait-il à la fille de basse-cour, et suivant mon arrêté de l'an dernier, vous êtes invitée à procéder sans retard au curage et à l'assainissement de la mare aux canards.

Les opérations journalières les plus simples étaient aussi solennellement qualifiées. Il appelait ses charretiers *messieurs*, et ne perdait pas une occasion de rappeler à ses subalternes l'ancien pouvoir dont il avait été investi. Au lieu de leur donner ses ordres verbalement, il avait imaginé de les leur communiquer aux moyens d'affiches apposées quotidiennement dans la salle commune. Il pouvait ainsi trouver chaque jour une heure de travail bureaucratique et éprouvait un regain de jouissance à tracer sa signature encadrée dans un

Digitized by Google

somptueux parafe. Malheureusement la plupart de ses domestiques et journaliers ne sachant pas lire, les ordres écrits étaient mal exécutés. Un jour que Derizelles avait affiché un extrait d'un de ses anciens arrêtés, dans lequel il ordonnait la fermeture des colombiers pendant le temps de la semaison, seul dans tout le pays son colombier resta ouvert; et vers la fin du jour, son ancien garde-champêtre vint, le chapeau sur la tête et la chique à la bouche, lui déclarer procès-verbal pour infraction à son propre règlement. Derizelles avait, en outre, fait tapisser la chambre où il habitait avec une collection de tous les actes publics émanés de son règne municipal, et sa femme le surprit un jour se promenant avec mélancolie au milieu de ces vestiges de sa grandeur passée, revêtu de l'écharpe qui en avait été le signe distinctif.

Tous ces vains simulacres étaient impuissants pour combattre la nostalgie de notoriété dont souffrait l'ancien adjoint, et à ses blessures d'amour-propre vint se joindre une plaie d'intérêt non moins douloureuse.

A l'époque où son aventure avec la Roussotte était venue provoquer sa destitution, Derizelles prévoyant déjà la fin prochaine de sa femme, feignait depuis quelque temps une hypocrite rupture avec ses mauvaises habitudes. Si tardif que fût ce repentir apparent, il avait touché la fermière, qui, malgré tout, conservait un fond d'affection à l'homme qu'elle avait choisi pauvre entre tous les riches partis qu'on lui avait proposés. Aussi avait-elle manifesté l'intention de favoriser

Digitized by Google

son mari autant que la loi le permet à une femme quand elle a apporté toute la fortune de la communauté. Mais le scandale donné dans sa maison avait indigné la mourante et modifié ses dernières dispositions. Le jour où mourut sa femme, Derizelles, qui s'écriait douloureusement : Ah ! je perds beaucoup, aurait pu dire plus justement qu'il perdait tout. En effet, il n'était plus guère que le tuteur et le fermier de son fils. Sa tutelle était soumise à la surveillance active d'un conseil de famille, et, au jour de sa majorité, le pupille, conseillé par les parents de sa mère, pouvait se croire quitte envers son père en lui assurant uniquement la provision alimentaire exigée par la loi.

En prévoyance d'un avenir prochain, puisque son fils avait dix-sept ans, Derizelles voulant s'assurer sa reconnaissance future, commença à lui donner une liberté d'existence absolue. Il encouragea surtout chez son fils les penchants que la mère avait combattus pendant son vivant, et, entre autres, le plus absorbant et le plus exclusif de tout travail, la chasse.

Au lieu de faire d'Isidore un second lui-même dans la maison, au lieu de l'initier à l'avance à des intérêts qui devaient un jour être les siens, il développa autant qu'il put le goût de la vie errante et sauvage, sachant que l'habitude en ferait un besoin. Du matin au soir, Isidore était en campagne, le fusil à l'épaule, le carnier au dos. Son père lui avait acheté des armes de luxe et de précision inconnues aux autres chasseurs du pays,

Digitized by Google

et qui faisaient de lui un concurrent dangereux devant le gibier. Il lui avait loué des chasses réservées... Isidore avait une meute formée de bêtes de race, dont on venait de loin lui demander la couverture, qu'il refusait toujours. Son chenil était cité dans le département, où lui-même avait une réputation de fin tireur. Le roi Charles X, qui avait entendu parler de son adresse, et voulant en juger par lui-même, le fit inviter à l'un de ses *tirés* dans le parc de Fontainebleau.

Isidore y fit merveille; aussi le royal témoin de ses exploits lui donna-t-il, comme marque de sa satisfaction, le fusil dont il s'était servi.

Cependant Derizelles fils devenait de plus en plus indifférent à tous les plaisirs et à toutes les distractions de son âge. Il ne fréquentait ni le cabaret ni le bal, et ce rustique Hippolyte, qui ne songeait à aucune Aricie, donnait tout son temps à la chasse ou aux occupations qu'elle entraîne, à l'entretien de ses armes, à l'éducation de ses chiens. Pour qu'il ne fût pas privé de son plaisir par la *fermeture*, son père lui avait loué un étang et une partie de la rivière où il pouvait à toute époque aller tuer le gibier d'eau. Le fermier sacrifiait souvent une partie de sa récolte de fourrage en laissant sur pied ses prés ou ses luzernes pour conserver du couvert au gibier qui abondait nécessairement dans ces remises où Isidore ne laissait pas entrer les autres chasseurs du pays. A vingt ans, hors la chasse, celui-ci ne comprenait pas l'utilité de l'existence; il ne vivait

Digitized by Google

bien qu'en plaine, et ne respirait amplement que dans l'atmosphère chargée d'oxygène des bois.

Les parents maternels d'Isidore vinrent reprocher à Derizelles l'étrange vie que celui-ci laissait mener à son fils. Ils voulaient qu'il fît usage de son autorité pour l'obliger à s'occuper plus utilement.

— De quoi vous plaignez-vous ? répondait malicieusement le vieillard. Quand sa défunte mère est décédée, il était chétif et tout malingre comme elle ; on croyait même qu'il ne durerait pas longtemps. Je l'ai laissé vivre comme il a voulu, courant les champs, courant les bois à la pluie, au soleil, au brouillard, par la neige, et le voilà maintenant aussi solide que le long rocher ? — Y voyez-vous du mal ?

Lorsque Isidore atteignit sa majorité, son père lui fit une scrupuleuse reddition de comptes qui n'offrait aucune prise aux sévérités d'un conseil de famille mal disposé.

— Mon cher garçon, lui dit-il peu de temps après, laisse un peu ton fusil, nous avons à causer. Te voici maintenant, de par la loi, maître et seigneur de toi-même, libre de faire tes fantaisies que je n'ai jamais beaucoup contrariées, propriétaire unique de ta fortune que je t'ai fidèlement conservée, comme nos parents ont bien été obligés de le reconnaître. Maintenant, mon garçon, sans te commander qu'est-ce que tu comptes faire ?

La réponse d'Isidore fut qu'il ne comptait rien changer à ses habitudes.

Derizelles secoua la tête, alluma sa pipe à un char-

Digitized by Google

bon, s'entoura d'un nuage de fumée, et reprit gravement :

— Mon cher garçon, ça peut t'amuser de brûler de la poudre, je ne dis pas non ; mais ça n'est pas un état, et l'homme n'a pas été uniquement mis au monde pour détruire, au contraire. La famille est le lien des sociétés ; tu verras ça dans tous les livres.

— Au chenil, Tambeau, interrompit Isidore en allongeant un coup de pied à l'un de ses chiens qui s'approchait du foyer.

— Je disais donc, reprit Derizelles, que te voici, par exemple, en âge de te marier.

— Je n'y ai jamais songé, répondit Isidore avec une indifférence sincère.

— Ton oncle Louciot y a songé pour toi, et ta cousine Mélie aussi.— Elle est gentille, ta cousine Mélie, et elle a bonne envie de faire prendre l'air aux frusques quasiment toutes neuves que ta chère et défunte mère regrettée à laissées dans son armoire, dit Derizelles en levant son bonnet. Qu'est-ce que tu en penses? ajouta-t-il.

— S'il vous plaît? dit Isidore, qui s'était remis à nettoyer la batterie de son fusil.

— Je te demande, continua Derizelles, si un mariage avec ta cousine Mélie serait dans tes idées ?

— Ah ! ah ! dit Isidore avec un mouvement d'épaules dédaigneux. — Mélie ! je n'en dis pas de mal ; elle ou une autre, ça m'est égal. Tenez, si vous voulez, nous recauserons de ça aux bécasses.

Digitized by Google

Isidore avait l'habitude de désigner les différentes époques de l'année selon les différentes espèces de gibier dont elles amenaient le retour.

Derizelles secoua avec son ongle la cendre de sa pipe, et dit à son fils : « Je te comprends. Tu ne veux pas marier tes beaux écus neufs avec les trois vieux sous de ton oncle Louciot. Tu as raison. »

Chez le paysan de la nature la plus épaisse en apparence, il y a toujours l'étoffe d'un diplomate lorsque son intérêt est mis en jeu. Chez lui, la ruse devient alors un instinct dominateur de tous les autres instincts. Il se passe dans les campagnes des drames et des comédies où la puissance, l'ingéniosité et la multiplicité des moyens employés pour arriver au dénouement étonneraient les imaginations les plus fécondes et les plus variées.

Ainsi, lorsque Derizelles éveillait des idées de mariage dans l'esprit de son fils, ce n'était pas qu'il fût désireux de le voir s'établir prochainement, au contraire.

En encourageant la passion exclusive d'Isidore pour la chasse, il savait le rendre notoirement incapable d'administrer lui-même ses biens. Aussi, à sa majorité, Derizelles fils s'était-il remit tacitement sous la tutelle paternelle, laissant son père traiter à son gré toutes les affaires et lui donnant toutes les signatures que celui-ci lui demandait, sans même regarder jamais les actes qu'il apportait à signer.

Le but secret de Derizelles était donc de prolonger autant qu'il le pourrait le célibat d'Isidore pour con-

Digitized by Google

server le gouvernement de sa maison, qui lui échapperait sans doute dès qu'une femme y serait introduite.

Cependant, comme cette manœuvre aurait pu être devinée par la famille, qui commençait à s'inquiéter de cet état de choses, Derizelles continuait ostensiblement à prêcher le mariage à son fils. Mais tout en lui proposant chaque jour de nouveaux partis, il avait grand soin de mettre en relief, par d'insidieuses restrictions, les servitudes que le mariage impose, et qui naturellement devaient mettre en défiance un garçon habitué à l'indépendance d'action la plus absolue.

Un jour, Isidore étant à la chasse dans une commune voisine, se trouva surpris par un de ces orages d'automne dont la durée se prolonge souvent quelques heures. Comme il s'était mis à l'abri sous une cabane de cantonnier, il fut reconnu par un fermier du pays qui lui proposa de l'emmener se réchauffer et déjeuner avec lui. Isidore accepta, offrant pour son écot un lièvre qu'il avait tué dans la matinée.

Le fermier, qui s'appelait Bodard, avait une fille connue dans le pays sous le nom de *la belle Sophie*, et qui jusqu'ici s'était montrée aussi dédaigneuse auprès des garçons que Derizelles fils se montrait lui-même indifférent auprès des filles.

Sophie Bodard méritait d'ailleurs le surnom qui la signalait à l'attention. C'était une créature d'aspect robuste et vaillant. On l'eût remarquée même dans le pays de Caux, où la beauté des femmes s'évalue avec des poids et des mesures. Les admirateurs de Léonard

Digitized by Google

ou de Raphaël ne se seraient pas retournés, s'ils eussent rencontré Sophie, mais les enthousiastes de Rubens l'auraient respectueusement saluée.

Le beau temps étant revenu, après le déjeuner Isidore quitta ses hôtes et se remit en chasse. Mais il fut distrait, tira mal et ne put rien tuer pendant le reste de la journée.

Lorsqu'il rentra le soir à la maison et qu'il raconta son déjeuner à la ferme des Bodard, Isidore mit dans ce récit une animation qui lui était peu familière et dont Derizelles s'inquiéta instinctivement. Cette inquiétude devint une alarme véritable lorsqu'il apprit que le jeune homme dirigeait de préférence ses chasses sur la commune habitée par la belle Sophie. Il prit secrètement des informations sur Bodard et sa fille, et ses informations n'étaient pas de nature à le rassurer. Sophie passait pour être une maîtresse fille, dont le mariage ferait sans doute une maîtresse femme. Il eut même bientôt la certitude qu'il y avait accord entre Bodard et sa fille pour attirer Isidore chez eux.

— Eh bien, garçon, dit-il un soir à celui-ci, on prétend comme ça, dans le pays, que tu cours après la belle Sophie et qu'elle a bonne envie de se laisser attraper. Sa dot est peut-être plutôt dans sa guimpe que dans sa poche, mais c'est une fille brave, et tu as bon goût. Pour lors, mon garçon, quand faut-il commander les violons?

Isidore ne donna pas grandes explications à son père ce soir-là; mais le lendemain il lui annonça

Digitized by Google

qu'ayant été reçu et nourri deux fois chez les deux Bodard, il avait cru convenable de leur rendre leur politesse en les invitant à dîner prochainement.

— Alors, fit Derizelles, ce sera comme qui dirait un repas d'accordailles.

Isidore ne répondit pas, mais son père comprit bien que c'était une manière de dire oui. Et pendant toute la nuit, il secoua son sac aux ruses pour en trouver quelqu'une qui pût conjurer le danger dont il se sentait menacé.

Afin de prouver à la famille qu'il ne mettait aucun empêchement au mariage de son fils, Derizelles alla d'abord instruire tous les parents des intentions matrimoniales qui s'étaient enfin développées chez Isidore, et les invita tous au repas donné en l'honneur de la belle Sophie, qu'il appelait déjà « ma bru. »

Ce repas, particulièrement en gibier, fut un vrai repas rustique, abondant, bruyant, plein de bonne humeur et de grosse gaieté. Toutes les richesses du dressoir, tous les trésors dont l'exhibition est seulement réservée pour les grandes solennités domestiques se trouvaient sur la table ; il y avait même des fleurs, et Sophie Bodard éprouva quelque étonnement en s'apercevant que le bouquet placé à côté d'elle se composait de plumes de faisan doré : cette recherche était due à la délicatesse d'Isidore Derizelles. Le dessert fut arrosé par des vieux vins qui dataient des meilleures récoltes faites dans le pays. On chanta au café ; Derizelles lui-même voulut dire *la sienne*, et sa voix ne trembla pas,

Digitized by Google

lorsqu'il s'aperçut que mademoiselle Sophie Bodard qui semblait intérieurement marquer la lingerie à son chiffre, tâtait le grain des nappes et des serviettes, et faisait, d'un œil plein de convoitise, le dénombrement de l'argenterie étalée sur la table, pendant que par-dessous, elle jouait au pied chaud avec Isidore, qui se grisait jusqu'à la cravate.

Après le repas, Derizelles père invita son fils à promener Sophie au jardin potager, et quand on fut seul entre parents, on commença à faire des allusions au mariage des *enfants*.

Isidore demeura fort embarrassé en se trouvant seul avec Sophie; au lieu de la mener au jardin, il la conduisit dans une pièce où étaient ses instruments de chasse. L'un après l'autre il lui montra tous ses fusils, lui citant le nom des fabricants, lui disant les prix qu'ils lui coûtaient ; et comme dans le nombre il se trouvait une arme de luxe venue d'Angleterre et valant bien un arpent, disait Isidore, Sophie laissa deviner dans sa réponse qu'elle aimerait autant voir cet arpent-là au soleil. Après les armes vint l'examen de tous les engins et ustensiles employés par les chasseurs. Isidore montra à la jeune fille ses sacs à plomb, ses carniers, ses poudrières nouveau système: il ne lui fit grâce ni des guêtres, ni des bottes de marais, et s'il ne lui en fit pas compter les clous, c'est qu'il était timide. De la salle d'armes, Sophie dut aller au chenil, et connaissant le proverbe : « Qui flatte le chien flatte le maître, » elle fit beaucoup de caresses à Tam-

Digitized by Google

beau, Rustaud, Finaud, qui ne lui témoignaient cependant qu'une bienveillance équivoque, car, à premier flair, ils avaient deviné en elle une personne antipathique à leur race.

Cette antipathie, qu'elle s'efforçait de dissimuler, eut bientôt l'occasion de se manifester dans un mouvement qu'elle ne put retenir. Au moment de se retirer, comme Sophie cherchait son châle, qu'elle avait posé sur un fauteuil dans la chambre du père Derizelles, elle le trouva occupé par une grouillante portée de petits chiens nouvellement nés, et apportés là par son futur beau-père. En voyant son beau châle souillé par la petite famille canine, la coquette paysanne donna un échantillon de son caractère. Isidore crut assister à l'explosion du baril où il serrait sa provision de poudre. En secouant son châle, Sophie jeta à terre les animaux innocents, cause de sa colère, et les chassa devant elle à coups de pied. La lice voyant battre sa progéniture, commença à gronder, et on dut l'emmener pour qu'elle ne s'élançât point sur la jeune fille.

Tel fut l'épisode final de cette réunion de famille qui se termina non sans embarras et sans contrainte de part et d'autre.

Cependant, lorsque Derizelles se trouva seul avec son fils, il essaya de justifier le mouvement d'humeur échappé à Sophie Bodard, en disant que toutes les femmes étaient les mêmes lorsqu'il s'agissait de leurs chiffons, et il finit par une apologie des vertus domestiques constituant la bonne ménagère, et qu'il disait

Digitized by Google

avoir remarquées dans sa bru future; mais Isidore l'interrompit brusquement en lui disant qu'il n'épouserait jamais une femme qui battait les chiens.

— Hélas! mon garçon, fit Derizelles en levant les bras au ciel avec désespoir, que vont dire nos parents? Mais lorsqu'il fut entré dans sa chambre, il se frotta singulièrement les mains et fit joyeusement sonner le trousseau des clefs de la maison, que pendant un instant il avait craint de voir pendre à la ceinture de la belle Sophie.

Pendant une semaine, Bodard et sa fille attendirent vainement le retour d'Isidore; — mais le jeune chasseur avait changé ses brisées. — Son père apprit qu'il fréquentait particulièrement le bois de la Fontaine, où les bécasses commençaient à se montrer. Dans ce petit bois, voisin de la rivière, et qui appartenait à Derizelles, celui-ci avait fait établir un lavoir couvert, où les femmes pouvaient laver en toute saison.

— Puisque tu restes le soir à l'affût à la Fontaine, dit-il à Isidore, tu devrais bien ramener la Lizon, qui lave notre lessive. Les chemins sont mauvais, tu conduiras la charrette, que la Lizon me ramènera en morceaux un de ces jours.

La lessive de Derizelles dura autant que le passage des bécasses, et comme Isidore ramenait la charrette les soirs, en compagnie de la Lizon, elle ne fut pas brisée.

Digitized by Google

IV

LA LIZON

Lorsque par un ingénieux stratagème Derizelles avait fait échouer le projet de mariage entre son fils et la belle Sophie, il avait compris néanmoins qu'Isidore pouvait être repris prochainement d'une nouvelle velléité matrimoniale et que la prolongation de son célibat pourrait bien faire naître des éventualités nuisibles à ses intérêts. Aussi, changeant tout à coup de système, il se résolut à marier Isidore. Mais parmi toutes les filles du pays il n'en trouvait aucune qui répondît au type de bru qu'il s'était créé. Il rêvait en effet pour belle-fille une femme pauvre, isolée, qui devrait tout à son mariage, une épouse-servante se trouvant suffisamment gagée par le don d'un anneau conjugal et qui renon-

Digitized by Google

cerait à toutes ses prérogatives d'autorité pour n'être dans le ménage que l'instrument passif des volontés de son beau-père. Ce fut alors qu'il avait songé à une fille de ferme nommée la Lizon et qui remplissait les deux premières conditions de son programme, puisqu'elle était pauvre et sans famille.

La Lizon n'était pas du pays, ni même des environs; elle était née dans un des départements voisins de la Flandre, dont les habitants viennent, pendant les années d'abondance, offrir leurs services aux grands fermiers de la Beauce ou de la Brie, qui n'ont quelquefois pas assez de bras pour faire leur récolte. Engagée comme journalière par Derizelles, elle n'avait pu retourner dans son pays avec ses compatriotes, ayant été prise par la fièvre de moisson, nom que l'on donne dans quelques campagnes à une sorte de courbature qui succède aux excessifs travaux des champs. Lorsqu'elle s'était rétablie, la Lizon avait demandé à Derizelles s'il voulait la garder dans sa ferme, et celui-ci y avait consenti sans aucune arrière-pensée, et jugeant seulement profitable d'utiliser la bonne volonté de travail qu'il avait remarquée en elle.

A l'époque où les relations établies entre les familles Bodard et Derizelles semblaient indiquer une prochaine alliance entre elles, il y avait deux mois que la Lizon était installée à la ferme. Une circonstance particulière attira sur elle l'attention d'Isidore. Doué d'une grande finesse d'observation, Derizelles avait cru remarquer que sa nouvelle servante manifestait une grande anti-

Digitized by Google

pathie pour la belle Sophie Bodard, et il s'aperçut que la joie intérieure qu'il avait ressentie lui-même à la rupture du mariage était partagée presque indiscrètement par la Lizon. Vaguement d'abord, et sans idée encore arrêtée, Derizelles avait alors étudié minutieusement le caractère de cette fille. A l'insu d'elle-même il la soumit à des expériences où elle révéla naïvement une de ces natures dociles à recevoir les empreintes qu'on leur donne.

Cependant, comme le mariage d'Isidore avec une servante devait soulever toutes les récriminations de la famille du jeune homme, et comme il comptait lui-même paraître s'opposer à cette mésalliance, pour mettre ensuite un prix à son consentement, Derizelles ne crut pas prudent de s'ouvrir franchement de ses projets à une fille qui aurait pu en compromettre la réussite par une indiscrétion. Il préféra donc abandonner la Lizon et son fils à leur propre initiative, et se borna seulement à leur fournir l'occasion de se rencontrer familièrement. S'il eut d'abord quelques scrupules du singulier rôle qu'il laissait jouer à la paternité, il les apaisa facilement en songeant au dénouement légitime qu'il comptait donner à ce rapprochement naturel.

La Lizon était une fille de vingt-trois ans, ayant cette apparence de cariatide humaine qu'Isidore avait particulièrement remarquée dans la personne de Sophie Bodard. Ainsi, comme Derizelles l'avait bien prévu, les rencontres quotidiennes des deux jeunes

Digitized by Google

gens au bois de la Fontaine, pendant le passage des bécasses, sauvèrent la vie à quelques-uns de ces oiseaux.

Isidore et la Lizon, ayant la conscience que leur intimité clandestine était reprochable, prenaient d'ailleurs les plus grandes précautions pour ne pas se trahir. Sans qu'ils s'en doutassent l'un et l'autre, cette prudence même rendait service à Derizelles. Il pouvait craindre, en effet, qu'un scandale devenu trop évident ne fît voir clair dans son jeu et ne l'obligeât à renvoyer la Lizon avant que celle-ci eût inspiré à Isidore une passion assez vive pour le rendre invulnérable à toutes les remontrances et à toutes les tentatives que sa famille pourrait faire auprès de lui, dans le but de les séparer. — La Lizon, d'ailleurs, n'avait démenti aucune des qualités passives que Derizelles avait constatées en elle. Humble nature, vouée par le sort à la servilité, bien évidemment elle ne voyait dans sa liaison avec Isidore qu'un incident passager dont la durée était soumise aux caprices d'un jeune homme, qu'elle considérait toujours comme un maître. Cependant l'attachement qu'elle éprouvait pour lui n'en était pas moins très-vif, mais Derizelles, qui l'épiait constamment dans ses actes et dans ses paroles, devinait bien qu'au fond de sa pensée elle était résignée d'avance à subir les conséquences de son état de servitude. Quant au sentiment qu'Isidore éprouvait pour elle, l'analyste n'y eût certainement pas découvert toutes les délicatesses qui distinguent l'amour, mais il y eût trouvé

Digitized by Google

toutes les violences qui caractérisent une passion dont l'unique mobile est une insurrection de la nature.

Six mois après leurs premières rencontres au bois de la Fontaine, si Derizelles eût voulu faire acte d'autorité en les séparant, sa volonté eût sans doute été obéie. Aussi dut-il travailler à provoquer chez les deux jeunes gens une résistance dont il avait besoin, puisqu'il comptait en faire l'objet d'une lutte factice, dans laquelle son véritable but était de céder en faisant toutefois ses conditions.

Derizelles s'appliqua donc avec beaucoup d'adresse et de ménagements à faire naître dans les relations de son fils avec la Lizon des incidents qui devaient avoir pour résultat de les attacher plus étroitement l'un à l'autre.

Il commença d'abord par éveiller dans l'esprit de la jeune fille des instincts de coquetterie, auxquels celle-ci s'abandonna bientôt naturellement, lorsqu'elle s'aperçut que les soins nouveaux qu'elle prenait de sa personne étaient remarqués par Isidore, dont le père excitait la jalousie en paraissant croire que la servante se faisait belle pour plaire à quelque garçon du pays. La visible inquiétude qui se trahissait alors chez le fils du fermier vint révéler à la Lizon l'étendue du pouvoir qu'une femme peut, en certains cas, exercer sur un homme. Peu à peu elle prit goût à renouveler des tentatives de despotisme féminin dont le succès faisait chaque jour faire un nouveau progrès à son influence, et l'encourageait dans une voie au bout de laquelle

Digitized by Google

elle ne devait pas tarder à concevoir les espérances ambitieuses dont Derizelles avait voulu lui laisser l'initiative.

Cependant, lorsque les choses en furent arrivées au point qu'il avait souhaité, c'est-à-dire lorsqu'il eut la conviction certaine que les deux jeunes gens étaient d'accord entre eux, et qu'un mot de lui suffirait pour provoquer le dénouement qu'il avait rêvé, Derizelles s'effraya tout à coup. Après avoir désiré rencontrer pour belle-fille une femme qui lui ferait l'abandon de son autorité, il fit la réflexion qu'une fois mariée, sa bru pourrait bien, avec le temps, accomplir une révolution de ménage pour reconquérir le pouvoir, et ce fut alors qu'il songea à s'en assurer la jouissance par une combinaison dont le résultat devait mettre en sa possession tout ou partie de la fortune de son fils. Mais pour faire réussir cette combinaison, et pour enlever tout caractère de dépouillement à la possession de cette fortune, Derizelles avait d'ailleurs besoin d'un auxiliaire qui eût lui-même un intérêt à le seconder dans ses manœuvres; et voici le moyen qu'il imagina pour intéresser la Lizon à le servir dans ses desseins.

Lorsque celle-ci avait conçu vaguement le projet de pouvoir être un jour la femme d'Isidore, elle ne s'était pas dissimulé les empêchements qu'elle rencontrerait dans sa famille, et, malgré l'empire qu'elle exerçait sur lui, elle craignait toujours qu'il ne cédât aux obsessions dont il était devenu l'objet depuis que sa

Digitized by Google

liaison avec elle était connue dans le pays. Bien qu'elle fût loin de supposer qu'elle avait en Derizelles un auxiliaire de son ambition, la Lizon ne put s'empêcher cependant de remarquer la neutralité tolérante conservée par celui-ci. Elle n'ignorait pas qu'il s'était refusé à appuyer de son autorité personnelle les exigences des parents d'Isidore, qui demandaient que la servante fût renvoyée.

Un jour que l'oncle Louciot était venu faire une démarche à ce propos, Derizelles, se sachant écouté par la Lizon, avait répondu à son beau-frère :

— Si vous tracassez comme ça ce garçon dans ses amourettes, vous êtes capable de l'entraîner plus loin qu'il n'a envie d'aller. Les jeunes gens, voyez-vous, beau-frère, c'est comme les jeunes chevaux qui ont trop de sang : si on tire sur le mors, ils s'emportent; il faut les mener doucement au guidon.

— Mais, objectait l'oncle Louciot, avec tout ça mon neveu ne se marie point. Cette Lizon est peut-être bien une fine mouche qui le dérange des bonnes idées pour lui en donner de mauvaises. Là, vous m'entendez?

— Si mon fils songeait à faire la folie que vous dites, il trouverait *papa* pour l'en empêcher, fit Derizelles en se frappant la poitrine et élevant la voix pour être mieux entendu de la Lizon qu'il savait être aux aguets. Il ajouta :

— Ni vous ni moi, beau-frère, nous ne pouvons obliger le garçon à se mettre en ménage, si ce n'est

Digitized by Google

pas dans sa volonté. Mais de son côté, il sait bien que s'il voulait épouser une femme qui ne me conviendrait pas pour bru, il serait obligé d'attendre sa grande majorité. En trois ans il passe bien de l'eau sous le pont et bien des idées dans l'esprit d'un jeune homme. Avant qu'il puisse agir sans mon consentement, le temps aurait usé son amusette, à ce garçon.

— C'est égal, insistait Louciot, c'est égal, il serait peut-être plus prudent de renvoyer cette fille. — On a vu des histoires... là... vous m'entendez?

— La renvoyer pour qu'il coure après... Vous n'êtes pas malin, beau-frère, répondit Derizelles. Mais n'ayez donc point de crainte. La Lizon est une vrai bête au bon Dieu ; si elle s'avisait de devenir trop maligne, je prendrais en journée, pour une quinzaine, la fille au père Lebœuf, une rusée femelle qui aurait bien vite décousu Isidore des jupes de la Lizon. — Et comme pour mieux faire pénétrer l'ingéniosité de ce stratagème dans l'entendement de son beau-frère, Derizelles lui enfonça son coude à angle aigu dans l'estomac.

— Je ne dis pas... je ne dis pas, murmurait Louciot mal convaincu; mais tout ça ce n'est pas des moyens bien légitimes.

— Mais, reprit Derizelles, pendant que mon garçon s'occupe de cette Lizon qui n'est pas bien méchante, il ne songe point à s'établir, et conséquemment, de votre côté, vous ne devriez point vous presser de marier votre fille Mélie, à qui Isidore reviendra toujours

Digitized by Google

bien, puisque ces enfants étaient destinés l'un à l'autre par ma chère et regrettée défunte.

Ces derniers mots avaient paru toucher l'oncle Louciot, et les deux beaux-frères s'étaient séparés en assez bonne intelligence.

En rendant la Lizon témoin de cet entretien, Derizelles avait pour but d'éveiller ses inquiétudes et de bien lui faire comprendre que la réalisation des espérances qu'elle avait pu concevoir était soumise à son autorité.

La servante demeura très-alarmée par cette révélation; malgré l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit d'Isidore, elle comprit tout ce qu'il y avait de chanceux à attendre que celui-ci fût maître de sa volonté. Les paroles de Derizelles : « En trois ans il passe bien de l'eau sous le pont et bien des idées dans la tête d'un jeune homme, « l'avaient frappée comme une prophétie d'abandon.

Peu de temps après, Derizelles voulant s'assurer de l'impression que son entretien avec l'oncle Louciot avait produite sur la servante, fit avec elle l'inventaire du linge de la maison, qui avait besoin de réparation, et lui ordonna d'aller retenir la fille au père Lebœuf pour une douzaine de journées.

La Lizon devint pâle comme le drap qu'elle était occupée à déplier. Mais Derizelles ne parut point s'apercevoir de son trouble. Lorsque, le soir, il lui demanda si elle avait fait sa commission, la Lizon répondit que Rosalie Lebœuf avait des journées promises pour quinze jours. Derizelles feignit de croire à ce men-

Digitized by Google

songe, et les quinze jours écoulés, il dit un soir à la Lizon avec qui il se trouvait seul :

— D'après ce que tu m'as dit, ça doit être demain que la fille au père Lebœuf commence ses journées à la maison. On dit que c'est une friande; tu mettras un peu de porc dans la soupe.

— Nous n'avons point besoin de Rosalie, interrompit vivement la Lizon, et ayant ouvert la grande armoire où l'on serrait le linge, elle ajouta : J'ai fait là-dedans plus de reprises qu'il n'y a de grains d'orge dans un boisseau.

— Quand donc que tu faisais cette besogne ? Je ne t'y ai point vue, demanda négligemment Derizelles.

— Je prenais sur mes nuits pour ne point faire de tort à mon travail de la journée, répondit la Lizon; et elle ajouta, comme pour aller au-devant d'un reproche de désobéissance : Ça vous aura toujours épargné les journées de Rosalie, sans compter qu'elle est une forte mangeuse.

— On le dit, fit Derizelles. Mais c'est égal, tu aurais pu ne pas te donner cette peine. Ce n'est pas dans nos conventions que tu travailleras la nuit.

— Un peu plus de besogne ou un peu moins qu'est-ce que ça fait, quand on n'est pas fainéante ?

— Tu es laborieuse, économe, bonne ménagère, j'apprécie tes qualités, murmura Derizelles; aussi, je te l'affirme, ce ne sera pas sans regret que je te verrai partir d'ici, parce qu'on sait ce qu'on quitte et on ne sait point ce qu'on prend.

Digitized by Google

En entendant ces paroles, qui semblaient présager un congé, la Lizon laissa tomber à terre la soupière qu'elle était en train d'essuyer.

— Ah! s'écria-t-elle en se baissant pour ramasser les morceaux et déguiser son trouble, ne me grondez pas... je la payerai sur mes gages.

— Assieds-toi là, dit Derizelles en lui indiquant un escabeau au coin de la cheminée, et il ajouta :

— Lizon, ma fille, j'ai deux mots à te dire. Tu es la bonne amie de mon fils, et tu lui travailles l'esprit pour te faire épouser. Ne dis pas non ; je connais ton jeu comme si je t'avais choisi les cartes. Et fixant sur la la servante interdite un regard qui semblait pénétrer jusqu'au fond de sa pensée, il ajouta en posant sur sa poitrine ses cinq doigts largement ouverts : La main là-dessus, Lizon, est-ce que tu aimes mon garçon?

— Ah! fit la Lizon avec un cri de conviction, pour ça, oui, bien sûr !

— Eh ! eh ! fit Derizelles, tu n'as pas mauvais goût, et Isidore a de quoi se faire aimer : c'est un des plus gros propriétaires du pays.

— Malheureusement, interrompit la Lizon.

— Comment dis-tu ça? Souhaiterais-tu donc qu'il fût pauvre ?

— Je dis malheureusement pour moi.

— Alors, Lizon, ma fille, une supposition qu'au lieu d'être le maître de tout son bien, Isidore ne serait qu'un serviteur de la maison, comme toi-même tu n'es qu'une servante, tu l'aimerais autant?

Digitized by Google

La Lizon inclina la tête en signe d'assentiment.

— On dit ça parce qu'on ne peut pas dire autrement, murmura Derizelles avec défiance. Mais si mon fils était privé de fortune, ou qu'il eût seulement la moitié de moins qu'il a, ça ferait peut-être bien du changement.

— Ah ! fit la Lizon avec tristesse, je sais bien que je ne peux pas vous faire croire...

— A quoi ? à ton désintéressement ? Dame, ma fille, c'est que c'est un peu dur ; une jeunesse qui arrive comme ça dans une maison où il y a du bien, ça prête à bien des suppositions... — Le monde est méchant, tu sais. — Si tu avais encore un brin de dot.., mais tu n'as rien, pas vrai?

— Vous le savez bien, monsieur Derizelles.

— Et tu n'as rien non plus à attendre de ta famille?

— Je n'ai plus de parents, je vous l'ai déjà dit.

— De façon que si tu t'en allais d'ici, tu ne saurais pas trop où aller ?

— J'irais à la grâce de Dieu...

— Eh ! fit Derizelles en secouant la tête, les belles filles comme toi, c'est plutôt le diable qui leur montre leur chemin,

A ces paroles, qui semblaient lui pronostiquer pour l'avenir une vie honteuse, misérable peut-être, la Lizon porta la main à ses yeux comme pour retenir le jet de larmes qui s'en échappait, et, entraînée par un mouvement qu'elle ne put retenir, elle se jeta aux genoux du fermier en s'écriant :

Digitized by Google

— Ah! je vous en prie, ne me renvoyez pas.

Le douloureux accent de cette prière révélait à Derizelles la sincérité d'une passion dégagée de tout calcul. Il comprit que la Lizon était à sa merci et que le moment était venu où il pouvait, sans courir de risques, lui faire connaître à quelles conditions il donnerait son consentement immédiat à son mariage. Feignant alors d'être ému par la propre émotion de la jeune fille qui était restée à ses pieds, le fermier la releva paternellement.

— Eh bien, non! on ne te renverra pas, s'écria-t-il! Ecoute, Lizon, je vais te confier un secret. J'ai le désir que tu sois ma bru. Qu'est-ce que je demande d'abord? le bonheur de mon fils. Eh bien, prouves-moi que tu l'aimes autrement que pour sa fortune, et au lieu d'attendre trois ans, — trois ans, c'est long, ma fille, — dans trois mois tu seras la femme d'Isidore.

— Mais quelle preuve puis-je vous donner? demanda la Lizon.

Derizelles s'expliqua nettement, clairement et avec lenteur, pour bien se faire comprendre.

En échange du consentement qu'il donnerait au mariage de son fils avec la servante, il voulait qu'Isi-lui fit une donation de la moitié de sa fortune et de ses biens, et c'était la Lizon elle-même qui devait suggérer au jeune homme l'idée de cet abandon dans une circonstance que Derizelles se réservait de faire naître.

Proposer un pareil marché à une femme moins éprise et moins désintéressée que l'était la maîtresse

Digitized by Google

de son fils, était chose difficile et dangereuse à la fois; mais ce danger n'existait pas avec la Lizon qui était au contraire heureuse de pouvoir donner aussi facilement une preuve de son désintéressement. Cependant, craignant que la jeune fille n'éprouvât quelque scrupule à provoquer Isidore à un acte qui le dépouillerait d'une partie de son bien, Derizelles lui fit habilement comprendre que celui-ci ne perdrait rien à l'abandon d'une moitié de sa fortune, puisque cette moitié devait lui revenir un jour par héritage. En outre de cette condition capitale, le fermier exigea de sa confidente un secret absolu sur l'intelligence qui existait entre eux, et il n'eut point de peine à la persuader de la nécessité de cette discrétion.

— Et d'abord, dit-il, comme aux yeux des parents d'Isidore et comme aux siens mêmes je dois paraître opposé à ce mariage, il faut, à compter de demain, que toi et moi nous vivions comme chien et chat. Et après avoir expliqué à la Lizon le caractère de l'antagonisme apparent qui devait exister entre eux dans leurs rapports journaliers, Derizelles lui traça longuement un plan de la conduite qu'elle devait tenir avec Isidore, pour le disposer graduellement à accueillir l'idée de se déposséder au profit de son père.

Cependant, au moment où Derizelles s'assurait le concours d'un auxiliaire obéissant et intéressé à faire réussir ses projets, il se produisit une circonstance qui menaça un moment d'en compromettre la réalisation.

Chaque année, au carnaval, des jeunes gens du

Digitized by Google

pays formaient entre eux une mascarade, passant en revue tous les individus des deux sexes qui, dans le cours de l'année, avaient offert quelque prise à la malignité publique. Ceux qui organisaient cette procession satirique s'efforçaient à rappeler dans leurs déguisements une ressemblance grotesque avec les victimes désignées par le jury de la médisance villageoise. Bien longtemps avant le mardi gras, les esprits aristophanesques de l'endroit se réunissaient pour composer une sorte de complainte explicative, servant de légende à la caricature, et qui était répétée le soir au bal masqué. Comme, chaque année, chacun avait le droit à la réciprocité, si vives que fussent ces plaisanteries, elles étaient généralement acceptées par ceux mêmes qui en faisaient les frais. Cet usage n'entretenait peut-être pas positivement l'amitié entre les habitants de l'endroit où il se pratiquait; mais, dans toutes les conditions où il se trouve, l'homme éprouve une telle satisfaction à rire des infirmités ou des faiblesses de ses semblables, que l'autorité n'avait jamais pu parvenir à détruire cette coutume. C'est surtout quand un usage est mauvais qu'il se perpétue. D'ailleurs, en France, il est difficile et même dangereux d'attenter aux franchises de l'ironie ; et si la langue française est aussi répandue en Europe, c'est peut-être parce qu'elle est méchante.

Le fils Derizelles était peu aimé à Saint-Clair. Son caractère sournois, sa persistance presque dédaigneuse à se tenir à l'écart des jeunes gens de son âge, avaient

Digitized by Google

créé entre eux et lui un commencement d'antipathie, qu'il envenima maladroitement en faisant dresser des procès-verbaux aux chasseurs surpris sur ses terres, ou en dénonçant des braconniers à la vigilance des gardes.

Le parti féminin dont il avait repoussé les séductions, unissant ses rancunes à celles des garçons, il fut un jour décidé que Derizelles fils payerait au prochain carnaval son écot à la vieille tradition de moquerie. On le représenta en effet vêtu en costume de chasseur ridicule tenant en laisse une meute composée de tous les chiens errants qu'on avait pu réunir dans le pays, et qui traînaient attachés à leur queue de vieilles casserolles et des tessons de vaisselle. Derrière lui marchait déguisé en femme un garçon dont le costume rappelait celui de la Lizon, qui avait conservé à Saint-Clair les modes de son pays. Pour mieux représenter la servante dont la taille était très-élevée, il s'était huché sur des échasses et dirigeait Isidore, qu'il conduisait en laisse, en le frappant avec un long fouet dont les lanières étaient figurées par une paire de jarretières. On n'avait eu garde d'oublier un défaut physique qui prêtait naturellement à la caricature. Derizelles fils avait une épaule un plus haute que l'autre. Cette imperfection, grotesquement exagérée, était devenue une montagne formée avec des étoupes.

Aucun des traits grossiers de cette personnalité brutale ne fut perdu pour les spectateurs, et le couple Isidore-Lizon eut les honneurs de la mascarade.

Derizelles fils rencontra le cortége au moment où

Digitized by Google

on faisait bisser dans la complainte le couplet qui le concernait, et dans son Sosie, qui lui présenta ironiquement les armes, il reconnut un jeune ouvrier carrier du pays nommé Cantain, qui non-seulement était le principal acteur dans cette épigramme en action, mais qui en était encore l'auteur.

Si rustre qu'il fût d'enveloppe et d'intelligence, cette brutale parodie atteignit profondément Isidore dans sa vanité, le seul point resté sensible sous sa triple couche d'abrutissement. S'il conçut contre Cantain, qui venait ainsi de le livrer à la risée publique, une de ces rancunes dont la violence s'augmente avec l'impossibilité de la satisfaire, il rapporta chez lui un vif dépit contre la Lizon. Comme les jeunes gens que la faiblesse de leur caractère destine infailliblement à subir un joug quelconque et qui sont quelquefois pris d'un accès d'indignation contre leur servilité, Isidore fut pris soudainement d'un accès d'indépendance, et il manifesta assez brutalement à la Lizon l'intention de rompre une liaison qui attirait le ridicule sur sa personne.

La Lizon alla tout effrayée conter ce qui se passait à Derizelles. Celui-ci s'en émut d'abord. Tout le succès de sa combinaison reposait sur l'influence que la servante exerçait sur l'esprit de son fils. Si celui-ci parvenait à se dégager, Derizelles comprit qu'il perdait tout moyen d'action sur lui. Cependant il se rassura bientôt et rassura en même temps la Lizon. Bien qu'il fût un psychologiste peu subtil, il connaissait assez le

Digitized by Google

caractère d'Isidore pour deviner que celui-ci ne persévérerait pas longtemps dans ses projets de rupture.

— La chose est prompte à dire, mais non pas à faire, dit-il à la Lizon; il faut qu'il t'épouse.

— Ah ! fit la servante sérieusement inquiétée, il est bien loin d'y penser maintenant. Je crois plutôt qu'un de ces matins il va vous demander de me renvoyer.

— Ta, ta, ta, fit Derizelles ; et s'apercevant que la Lizon avait les paupières rouges : D'abord, lui dit-il, s'il s'aperçoit que tu te mouilles les yeux, ça ne le fera pas revenir à toi, bien au contraire. Je t'ai dit que tu serais ma bru; un homme d'honneur n'a que sa parole. Isidore t'épousera; c'est aussi sûr que si tu avais sa bague au doigt.

— Mais que faut-il faire ?

— Tout ce que je te dirai.

Pour donner un caractère public à son affranchissement, Isidore commença à se montrer très-assidu au bal du pays, et il y fit ostensiblement une cour grossière à quelques jeunes filles dont la réputation de sévérité était plus que contestée. Il fut néanmoins accueilli avec un dédain ironique, dont il s'irrita d'autant plus que la Lizon, feignant d'accepter la liberté qui lui était laissée, se montrait, de son côté, fort accessible aux galanteries dont l'entouraient les garçons du village.

Isidore avait compté, comme on dit vulgairement, qu'elle allait courir après lui, et lui fournir ainsi, en

Digitized by Google

la traitant avec rigueur, l'occasion de démentir la servilité que la mascarade du mardi gras lui attribuait dans ses rapports avec elle.

Laissée à ses propres instincts, la Lizon eût peut-être agi ainsi, mais en obéissant aux habiles conseils de son futur beau-père, elle ne devait pas tarder à reconquérir l'influence, un moment compromise, qu'elle possédait sur Isidore.

Quel que soit le milieu où elle habite, la passion reste la même partout; elle peut, selon le caractère des individus, varier dans les nuances, mais dans le fond elle est immuable.

Ainsi Isidore, qui eût peut-être persévéré dans sa détermination de rompre avec la Lizon si celle-ci lui avait publiquement donné quelque marque de faiblesse, commença à s'alarmer sérieusement en voyant que celle-ci demeurait fort indifférente à l'indifférence qu'il lui témoignait. Ramené auprès d'elle par le dépit autant que par l'habitude, au bout d'un mois Isidore en était déjà aux tentatives de rapprochement. Sous son épaisse enveloppe, la Lizon était encore assez femme pour comprendre quels avantages elle pouvait retirer de sa position.

Il lui en coûtait, cependant, d'avoir à dissimuler la joie que lui causait ce retour. Mais dès que Derizelles en avait constaté les symptômes, il lui avait ordonné de se maintenir dans une attitude rigoureuse, qui devait avoir pour résultat d'amener la passion du jeune homme jusqu'aux dernières limites, et les conseils de

Digitized by Google

son futur beau-père lui avaient trop bien réussi pour que la Lizon essayât d'agir selon sa propre volonté. Sa rigueur tenante eut le résultat qu'en avait attendu le fermier. Isidore, se livrant tout entier, offrit un soir à la servante de lui signer une promesse de mariage pour l'époque où il serait définitivement maître de sa personne.

— D'ici à trois ans, vous aurez bien le temps de changer d'idée, et, après ce qui s'est passé, j'ai le droit d'être défiante, lui dit la Lizon.

Armée de cette défiance apparente, elle écouta avec une grande froideur toutes les protestations que lui fit Isidore pour la convaincre de la sincérité et de la durée de ses sentiments. Il trouva dans cette occasion une sorte d'éloquence sauvage qui faillit plus d'une fois faire sortir la Lizon du rôle qui lui était imposé. Pressée par le jeune homme, elle lui posa alors nettement ses conditions.

— J'ai résolu, lui dit-elle, de ne plus rien être pour vous, à moins d'être votre femme.

— Puisque je te le propose! interrompit Isidore.

— Je ne veux pas attendre trois ans, répliqua la Lizon. Le mariage ne peut avoir lieu qu'avec le consentement de votre père. Je vous donne trois mois pour obtenir ce consentement. Si dans trois mois votre père n'a pas dit : « Oui, » je quitte la maison, j'irai dans un pays où je ne sois pas compromise comme je le suis dans celui-ci, et où je pourrai peut-être m'établir.

Digitized by Google

— Mais, demanda Isidore, tu ne tiens donc pas à moi, que tu peux me dire tranquillement ces choses-là ?

— Si vous avez réellement le désir de m'épouser, répondit-elle évasivement, vous saurez bien trouver un moyen de faire consentir votre père. Arrangez-vous pour cela, vous avez trois mois.

Isidore secoua la tête négativement, et la Lizon courut annoncer à Derizelles la proposition qui venait de lui être faite.

— Je te disais bien qu'il y viendrait de lui-même, dit celui-ci. Maintenant que le clou est planté, nous allons l'enfoncer.

Lorsque la brouille d'Isidore avec la servante avait été connue, toute la famille du jeune homme s'était réjouie de cet incident comme d'une délivrance. L'oncle Louciot surtout, persuadé que la présence de la Lizon dans le pays était la cause de l'éloignement que son neveu montrait pour sa fille Mélie, pensait bien que le départ de la jeune fille amènerait entre le cousin et la cousine un rapprochement qui aurait un mariage pour conséquence. Aussi demeura-t-il étonné d'abord, puis inquiet ensuite, lorsqu'il vit que, malgré la rupture, la Lizon continuait à rester à la ferme. Cette inquiétude, partagée par toute la famille d'Isidore, devint une alarme véritable quand on s'aperçut, à l'air triomphant de la Lizon, qu'elle avait reconquis toute son influence sur son amant.

L'oncle Louciot comprit qu'il avait été joué par son

Digitized by Google

beau-frère. Il prit son neveu à part et lui fit un long discours pour le mettre en défiance contre la conduite de son père. Tous les parents, l'un après l'autre, vinrent à son aide, et essayèrent de faire partager au jeune homme les soupçons qu'ils avaient eux-mêmes sur l'administration de Derizelles. Tous leurs efforts ne purent pénétrer l'épaisseur de son intelligence. La vie isolée d'Isidore, en l'écartant des habitudes et des rapports sociaux, avait peu à peu annihilé ses facultés morales déjà peu développées, et fait de lui une sorte d'être sauvage chez qui la réflexion devenait une fatigue. On crut plus facilement pouvoir l'indisposer contre son père en lui rappelant quelle avait été la conduite de celui-ci avec sa femme ; mais les sentiments de famille n'existaient déjà plus chez Isidore qu'à l'état de tradition confuse. Le seul souvenir qu'il eût conservé de sa mère, c'est qu'elle avait retardé le moment où il avait pu se livrer sans obstacle aux instincts de sa nature, tandis que c'était, au contraire, à son père qu'il devait la liberté dont il jouissait, et qui était au monde la seule chose à laquelle il tînt.

Au nom de toute la famille, l'oncle Louciot se résolut alors à faire une tentative pour arracher Isidore à la double domination de son père et de la Lizon. Il alla consulter une homme de loi pour savoir si les circonstances ne pouvaient pas fournir matière à une demande en interdiction ou tout au moins motiver la formation d'un conseil judiciaire. La réponse fut peu satisfaisante. L'interdiction, qui ne pouvait être pro-

Digitized by Google

noncée qu'après une enquête ayant constaté des actes d'imbécilité, de fureur ou de démence, et l'exercice exclusif de la chasse et le goût du célibat n'étaient pas considérés par la loi comme des motifs qui dussent amener la privation des droits civils. Quant à la formation du conseil judiciaire, il n'y avait pas davantage urgence à requérir cette mesure; un fils avait à tout âge le droit d'abandonner à son père l'administration de ses biens et de sa fortune.

Digitized by Google

ISIDORE

Derizelles eut par hasard connaissance des démarches faites par la famille de son fils, et il en fit un prétexte pour frapper sur l'imagination de celui-ci un coup de vigueur qui aurait pour résultat de précipiter le dénouement de toutes ses manœuvres.

— Écoute, mon cher garçon, lui dit-il un soir, il y a du nouveau.

— Quoi ?

— Nous allons nous quitter.

— Nous quitter ? fit Isidore qui sauta sur sa chaise.

— Oui, garçon, cela est devenu nécessaire pour ma tranquillité.

— Qu'est-ce qui vous tourmente ? n'êtes-vous pas bien ici ?

Digitized by Google

— On n'est vraiment bien que chez soi, répondit sentencieusement Derizelles.

— N'y êtes-vous pas, chez vous?

— Eh! non, mon cher garçon, je suis chez toi. Je sais bien que tant que nous ne serons que nous deux, tu ne me trouveras pas de trop dans la maison, et qu'il ne te viendra jamais à l'idée de regarder si j'ai la bouche plus grande que la miche, ou de compter mes pipes de tabac. Mais comme tu as le cœur sensible, tu finiras toujours bien par te marier un jour, et un de ces matins il va venir ici, amenée par notaire, une belle fille attifée de ses vingt ans, qui mettra ta volonté dans sa poche, une *madame je veux* qui ne te laissera pas t'endormir sur la nappe quand tu reviendras le soir bien fatigué de la chasse, et qui te prouvera clair comme un louis d'or neuf qu'un père qui n'a pas de bien à laisser à ses enfants est une charge pour eux.

— Mais, interrompit Isidore, qui n'avait jamais bien compris clairement la situation que la loi faisait à son père, vous avez toujours bien...

— Rien que ton amitié, et pas ça avec, répliqua Derizelles en faisant claquer l'ongle de son pouce sur une de ses dents; et prenant sous le manteau de la cheminée un de ces tubes de chanvre soufré qui servent d'allumettes, il ajouta en regardant son fils : Tu vois, par exemple, ce brin de paille; eh bien, une supposition que tu aurais mauvais cœur, tu pourrais m'empêcher de le brûler; la loi t'y autorise.

— Mais, fit Isidore en secouant la tête et en battant

Digitized by Google

le sol avec son pied, comment! comment!... puisque vous êtes mon père... Comment que cela se fait donc tout ça?

— Ça se fait, je te l'ai déjà dit, mon cher garçon, ça se fait que ta chère et regrettée mère, que j'honore, ne m'a laissé que le souvenir de ses vertus.

— J'entends bien, j'entends bien, fit Isidore en hochant la tête. Mais la mère aurait dû songer..., car enfin, vous étiez son mari...

— Mon garçon, dit Derizelles avec un admirable accent de conviction, faut être respectueux pour la volonté des morts. Ta mère, d'ailleurs, avait la tête un peu faible dans les derniers temps, et peut-être a-t-elle cédé malgré elle aux conseils de sa famille, qui n'a jamais été bien disposée pour moi. En ce moment même, tes parents ne voient pas d'un trop bon œil que tu ne te mêles pas des affaires et que tu m'en laisses la conduite. Mon beau-frère dit des choses mortifiantes pour ma probité; il a consulté un homme de justice, à ce que j'ai ouï dire. Moi, vois-tu bien, mon garçon, tout ça m'ennuie. Pour lors, je vais boucler mes guètres et tirer le pied pour aller dans un autre pays.

— Dans un autre pays! répéta machinalement Isidore. Pourquoi faire?

— Pour avoir la paix, d'abord; et puis, mon garçon, comme je te le disais tout à l'heure, on ne sait pas ce qui peut arriver entre nous, et il faut que je prenne souci de mon avenir. Si j'étais caduc et impotent de

Digitized by Google

mes membres, je ne m'en inquiéterais pas ; mais je suis encore actif, j'ai à peine cinquante ans. A cet âge-là, la vie d'un homme n'est pas finie. C'est pourquoi j'ai l'idée de m'en aller faire de la culture en Amérique, où je ferai peut-être fortune, comme ton parrain, qui a gagné un million dans les bois à sucre. Seulement, pendant que tu es encore le maître de disposer de ton bien, je te prierai de me prêter un millier d'écus pour acheter des outils et pour payer mon embarquement.

Si Isidore ne se rendait pas clairement compte des raisons qui pouvaient obliger son père à le quitter, il comprenait encore bien moins les paroles habilement significatives qui accompagnaient l'emprunt paternel.

— Comment donc que vous dites cela ? Pendant que je suis encore maître de mon bien ? Est-ce que je n'en serai pas le maître tant que je vivrai ? demanda-t-il avec une visible inquiétude.

— Si tu me promettais d'être discret, mon cher garçon, fit Derizelles avec une solennité qui devait éveiller la curiosité de son fils, je te dirais bien quelque chose ; mais je te connais, tu vas crier, et ça n'arrangera point tes affaires, au contraire.

Isidore ayant protesté de sa discrétion, Derizelles lui apprit alors les démarches faites par l'oncle Louciot, et, abusant habilement de son ignorance en matières judiciaires, il lui laissa entendre qu'on pourrait peut-être obtenir contre lui un jugement de remise en tutelle. Pour mieux frapper l'imagination du jeune homme, il lui cita l'exemple d'un garçon des environs

Digitized by Google

que sa famille avait fait interdire, et il exagéra volontairement les conséquences de l'interdiction en en faisant non-seulement une privation des droits civils, mais une privation totale de l'exercice des moindres volontés.

— Vois le fils Faucheux, disait-il à Isidore, c'était pourtant un garçon bien aimable : il avait de l'éducation qui avait coûté cher, et il avait lu tant de choses dans les livres qu'on pouvait l'interroger sur n'importe quoi, il trouvait réponse à tout. On ne peut donc pas dire que c'était un imbécile. Cépendant, dans l'interrogatoire, on a trouvé le moyen de lui poser des questions pernicieuses qui l'ont embarrassé. On a trouvé qu'il achetait trop souvent des robes à une demoiselle de la ville, et on lui a nommé un conseil. Ainsi, voilà un jeune homme qui a sept ou huit bonnes mille livres de rentes, et qui ne peut changer une pièce de cent sous sans demander la permisson à un tas de notaires. Quant à la demoiselle, continua Derizelles en appuyant sur ses paroles avec une apparente intention, tu entends bien que le fils Faucheux n'en a plus entendu parler. C'est donc pour te dire, mon garçon, que lorsque je serai parti il faudra faire un peu attention à toi, si tu ne veux pas te trouver dans le même cas. Une supposition qu'on viendrait t'interroger, comme tu n'as pas beaucoup le maniement de la parole, tu répondrais peut-être de manière à faire croire que tu as l'esprit obscur. Si on te demande des renseignements sur tes marchés, sur tes ven-

Digitized by Google

tes, sur tout ce qui compose l'administration, et que tu répondes uniquement : « A la Saint-Rémy, perdreaux sont perdrix, » on dira : « Voilà un jeune homme qui se fait du tort à lui-même. Il ne sait pas jouir de sa fortune utilement, il compromet son bien, et dans son intérêt comme dans l'intérêt des gens à qui son bien et sa fortune pourraient revenir, s'il venait à décéder célibataire, faut lui nommer un conseil pour le diriger. » Voilà ce qu'on pourrait dire, voilà ce qu'on dirait, mon garçon, acheva Derizelles, qui faisait du Code civil un tambour sur lequel il battait la générale pour effrayer la crédulité de son fils.

— Mais, exclama celui-ci, puisque vous les administrez, mes biens, on ne doit pas être inquiet là-dessus.

— Eh! mon Dieu! que tu as donc la tête dure! reprit Derizelles ; puisque je te dis que c'est parce que ta famille suspecte mon administration que je m'en vas. Je te parle pour quand je serai parti, et, avant de partir, je te donne des conseils paternels comme c'est mon devoir ; ainsi, par exemple, mon cher garçon, tu seras sans doute obligé de renvoyer ta Lizon. Ton amitié pour elle ne flatte pas la morale. Je l'aurais déjà bien renvoyée de moi-même, mais je ne suis pas chez moi, et elle me l'a bien fait sentir, cette fille. Tu lui as donné une chaîne en or, et tu as attaché une montre à répétition à la chaîne ; tu me diras que tu as le moyen de faire des honnêtetés ; mais ça fait causer dans le pays, et la Lizon a tort de mettre sa chaîne

Digitized by Google

pour aller à l'herbe. Tu lui as acheté un bonnet de nuit avec des dentelles comme il n'y en a bien sûr pas aux rideaux de la sous-préfecture ; c'est bien joli ; seulement la Lizon devrait bien ne pas le mettre le jour. Mais tu me diras à ça que la coquetterie était le plus gros pepin que notre mère Ève a trouvé sous sa dent quand elle a mangé la reinette du diable. Eh bien, n'en faut pas plus long que cette chaîne et pas plus lourd que ce bonnet pour qu'on dise que la Lizon est nuisible. Tant que tu seras le maître, je sais bien que les propos te seront indifférents ; mais la présence de cette jeunesse dans la maison n'en est pas moins un motif qu'on peut faire valoir pour obtenir contre toi un jugement pareil à celui qui a privé le fils Faucheux de l'exercice de sa volonté, et si on réussit, tu entends bien que la première chose qu'on fera sera de renvoyer ta Lizon.

— Tonnerre ! fit Isidore en abattant violemment son poing sur la table, je ne suis donc pas libre d'avoir une servante et de l'avoir à mon goût !

— Une servante ! fit Derizelles en secouant la tête, c'est plutôt le contraire qu'il faudrait dire. Moi, si j'ai un conseil à te donner, pour avoir la paix avec ta famille, c'est de prendre femme et de renvoyer la Lizon, qui t'empêchera toujours d'en trouver une tant qu'elle sera ici. Dame, reprit-il après un moment de silence, je sais bien que ce sera une perte pour la maison. J'ai manié bien des domestiques dans ma vie, je n'ai jamais rencontré une créature aussi intelligente, aussi

Digitized by Google

active, aussi intéressée du bien de son maître et aussi soumise que cette fille-là. Depuis six mois, c'est quasiment elle qui fait tout marcher ici. Elle s'est imaginé d'apprendre à lire, elle écrit aussi lisiblement qu'un employé du cadastre et elle compte aussi juste qu'un percepteur. On ne peut pas la rencontrer une minute à rien faire, et elle ne peut pas voir un accroc dans un vêtement sans qu'il lui pousse une aiguille au doigt; elle est propre comme un chaudron neuf, et avec ça donc, plaisante de caractère, toujours de bonne humeur, une chanson ne lui coûte pas plus cher qu'un coup de soleil au bon Dieu. Une vraie femme, une bonne pâte de nature enfin. Aussi toutes les bêtes l'adorent. Est-ce pas Tambeau, mon garçon? interrompit Derizelles en flattant le chien favori de son fils qui se détirait voluptueusement les membres devant le feu. Est-ce pas que la Lizon est une bonne fille? Ah? quand elle n'y sera plus, tu t'en apercevras plus d'un fois au bouillon borgne de ta soupe. Et comme au nom de la servante, Tambeau avait joyeusement remué la queue, le père d'Isidore ajouta, en tirant doucement les longues oreilles du chien : C'est qu'il comprend, cet animal; il comprend pourtant qu'il fera une perte aussi. Et posant en un seul mot le total des qualités et des vertus de la Lizon, Derizelles murmura, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Ah! si cette fille-là avait une dot, ce serait un trésor pour un homme; mais aujourd'hui les hommes qui ont des écus veulent une femme qui leur en ap-

Digitized by Google

porte encore, et ceux qui n'en ont point sont encore plus exigeants; comme si l'ordre et l'obéissance n'étaient pas la meilleure richesse d'une ménagère... Aussi, continua-t-il avec un accent de commisération, cette pauvre Lizon n'a-t-elle guère de chance de se trouver pourvue, car ce n'est pas le certificat que tu pourrais lui donner qui lui fera trouver un mari dans ce pays-ci, et si cette fille tourne à mal quelque jour, dame, entre nous mon garçon, ce sera un peu par ta faute.

Si peu familier qu'il fût avec l'exercice de la réflexion, Isidore devait être frappé par ces dernières et significatives paroles. Dans ces circonstances, elles devenaient, en effet, une provocation directe à sortir du mutisme dans lequel le jeune homme s'était obstinément renfermé depuis le jour où la Lizon, lui faisant des conditions, l'avait mis en demeure d'obtenir de son père un consentement à leur mariage immédiat. Malgré la sauvage passion qu'il éprouvait pour elle, et bien qu'il crût à la menace qu'elle lui avait faite de le quitter si au bout de trois mois il ne l'avait épousée, Isidore n'avait pu trouver dans sa volonté assez de force pour entreprendre une lutte avec l'autorité paternelle. Persuadé de l'impuissance des efforts qu'il pourrait tenter, il restait dans cette situation, comme un homme arrêté par un mur à pic dont l'escalade est impossible. Si Derizelles l'eût sommé de renvoyer Lizon, sous peine de se retirer lui-même, Isidore eût certainement laissé partir son père pour conserver la

Digitized by Google

servante auprès de lui. Mais là expiraient les concessions qu'il était disposé à faire à celle-ci, et lorsqu'elle lui demandait quand il solliciterait le consentement nécessaire à leur union, il se bornait à lui répondre :

— Jamais mon père ne voudra. Attends que je sois libre de ma volonté, je t'épouserai.

Cette résistance obstinée d'Isidore contrariait singulièrement les projets de Derizelles, qui ne pouvait pas, en effet, mettre un prix à une chose qu'on ne lui demandait pas. Il fut donc obligé de renoncer à ses premiers plans. Une ruse nouvelle fut ourdie d'accord avec la Lizon. Il fut convenu d'abord que le fermier aurait avec son fils un entretien, dont l'unique but était de lui laisser comprendre qu'il se montrerait disposé à consentir à son mariage au cas où il en ferait la demande. Cette demande faite et le consentement obtenu, la Lizon devait agir à son tour.

En écoutant le discours paternel, dont chaque mot avait été pesé à l'avance, la seule pensée qui s'était dégagée nettement dans l'esprit d'Isidore, c'est que le départ de son père, auquel il croyait sérieusement, pouvait le livrer à sa famille, et, comme le fils Faucheux, dont la dolente figure avait été habilement évoquée à ses yeux, il se voyait déjà dépossédé de son bien et soumis à la rigide dépendance de ses parents, dont le premier acte de volonté serait de le séparer de la Lizon, pour laquelle sa passion sauvage était arrivée en ce moment au paroxysme.

Aussi, lorsqu'il entendit son père aborder le cha-

Digitized by Google

pitre des qualités et des vertus ménagères de la servante, Isidore, se rappelant que quelques jours seulement le séparaient du terme que celle-ci lui avait fixé, fit un héroïque appel à toutes les puissances de sa volonté et demanda à son père l'autorisation d'épouser la Lizon. Derizelles, qui depuis un moment regardait son fils comme le chasseur regarde la pièce de gibier qu'il vient de tirer, leva les bras au ciel et feignit un profond étonnement.

— Comment, mon garçon, fit-il après un court silence, tu serais véritablement dans ces idées-là! Mais cette Lizon est plus pauvre que la besace d'un gueux.

Comme il s'y attendait bien, Isidore combattit une à une toutes ses objections avec les arguments que lui-même avait employés précédemment. Cependant, comme il craignait que son fils, en le trouvant trop promptement facile, ne recherchât la cause de cette facilité, il dut pour la forme feindre une sorte de résistance.

— Écoute, mon garçon, lui dit-il, je ne veux retirer à la Lizon aucune des qualités que je lui ai reconnues avant de savoir que tu songeais à elle : ton caractère, tes goûts, ton insouciance de tes intérêts nécessitent absolument dans la maison la présence d'une femme intelligente, active et zélée. Un mariage aura ceci de bon pour toi, que ta famille n'aura plus aucun prétexte pour te tourmenter : puisque si tu es inhabile à administrer ton bien, tu auras une femme pour te remplacer. Tu pourras vivre à ta guise, disposer de

Digitized by Google

ton bien, personne n'aura rien à y voir. Voilà les avantages que tu pourras tirer de ta nouvelle position, sans compter que tu auras la satisfaction intérieure d'avoir fait œuvre d'honnête homme et donné des gages à la morale en épousant une fille dont la réputation est compromise par ta faute. Mais il ne faut cependant pas exagérer la probité. En réalité tu n'es tenu à rien envers la Lizon. On ne se marie pas pour un jour. Ne regretteras-tu pas plus tard d'avoir uni ta destinée à une fille qui sera peut-être mal considérée dans le pays à cause de... Enfin, le monde est méchant, et on n'oubliera pas ce que la Lizon aura été avant d'être ta femme. Es-tu bien sûr que ton affection pour elle te fera résister à toutes ces tracasseries? Es-tu bien sûr, fit Derizelles avec insistance, que son affection pour toi est dégagée de tout calcul intéressé? Je ne dis pas que cela soit, mais cela peut être, et tout le monde le dira ou le pensera, ajouta le fermier, qui n'éveillait pas sans dessein cette idée de défiance dans l'esprit de son fils, et qui observa avec plaisir que celui-ci semblait s'y arrêter.

— Dans la circonstance, reprit-il, il est de mon devoir de te mettre en garde contre les entraînements de la passion. Ainsi donc, mon cher garçon, réfléchis, médite, la chose en vaut la peine. Je pourrais, en usant de mon droit, refuser mon consentement à ce mariage. La Lizon n'est pas la bru que j'avais rêvée. Mais si tu crois cependant qu'elle te rendra heureux, je ne me consolerais pas d'avoir été un obstacle à ton

Digitized by Google

bonheur. L'idée de ton contentement fera la consolation de mon exil.

— Comment! fit Isidore, vous nous quitteriez?

— Ah! plus que jamais! exclama Derizelles; car tu comprends bien que je ne pourrais pas, sans me compromettre, rester dans une maison dont la maîtresse aurait été ma servante... Non, non. Elle prendrait trop sa revanche.

Sur les dernières paroles de ce discours, prononcé avec une onction paternelle, Derizelles serra cordialement la main de son fils et le quitta en l'engageant à éfléchir.

Comme il en avait tous les soirs l'habitude avant de remonter chez lui, le fermier alla faire un tour dans son écurie et dans son étable, où il trouva la Lizon occupée à donner à boire aux bestiaux et fort inquiète de connaître le résultat de son entretien avec son fils. Après lui en avoir raconté tous les incidents, Derizelles lui donna ses dernières instructions sur le rôle qu'elle devait jouer auprès d'Isidore pour obtenir de lui la concession qui était le but de toute cette diplomatie.

— Si tu sais t'y prendre, lui dit-il, tout peut être convenu ce soir, signé demain, et dans un mois on t'appellera madame.

La Lizon se dirigea aussitôt vers la pièce basse où Derizelles avait laissé son fils.

Elle trouva le jeune homme à demi accroupi sous le manteau de la cheminée et se livrant à un monologue intérieur dans lequel il repassait toutes les observations

Digitized by Google

qui venaient de lui être adressées par son père relativement à son projet matrimonial. Par leur nature même, ces observations ne pouvaient qu'encourager Isidore à persévérer dans ses idées. Son mariage avec la servante aurait pour conséquence inévitable de le brouiller avec sa famille, mais il le mettait en même temps à l'abri des persécutions dont il croyait son célibat menacé. Son père le quitterait! mais cette sépation ne lui causait plus qu'un souci médiocre, puisque son père avait déclaré lui-même que la Lizon était en état de diriger sa maison et d'administrer son bien. Nature taillée dans un bloc de pur égoïsme, Isidore était prêt d'ailleurs à tout sacrifier à la satisfaction des instincts qui le dominaient. Avant tout, et à quelque prix que ce fût, il voulait assurer la sécurité de sa vie, l'indépendance de ses actions. Parmi toutes les hypocrites raisons que son père, feignant de désapprouver ses projets de mariage, avait mises en avant pour paraître l'en éloigner, une seule arrêtait l'esprit d'Isidore et pinçait douloureusement la fibre de sa vanité : c'était la supposition que la Lizon l'épousait uniquement par intérêt. Il était depuis cinq minutes plongé dans le bain glacé de la défiance, lorsque le chien Tambeau, qui était couché à ses pieds, flaira l'approche de la servante et poussa un jappement joyeux qui fit relever la tête à Isidore. Il aperçut la Lizon debout devant lui ; son attitude était grave.

— J'ai à vous parler, dit-elle.

— Moi aussi, j'ai à te parler, répliqua Isidore avec

Digitized by Google

vivacité en attirant la jeune fille sur la chaise posée en face de la sienne au coin de l'âtre, dont il ranima la flamme à demi éteinte.

— Et d'abord, fit-il avec un emportement presque farouche, m'aimes-tu, seulement, toi? Es-tu bien sûre de m'aimer? Pourquoi m'aimerais-tu? Je ne suis pas beau, je n'ai pas d'esprit, je suis lourd, brutal, je ne sais ni chanter, ni danser. Je n'aime pas à rire, ni à causer. Je sais ce que toutes les filles du pays disent de moi, et ce qu'elles disent tu dois le penser.

Pris subitement d'un doute sur la sincérité de l'attachement de sa maîtresse, Isidore, qui, dans le dialogue, ignorait l'art des nuances et des transitions, posait les questions comme on donne un coup de poing. Devant cet interrogatoire furibond, la Lizon demeura d'abord interdite. Son silence exaspéra Isidore, qui s'attendait sans doute à quelque véhémente protestation de tendresse. Tout l'orage de passion amassé par la résistance que lui opposait la Lizon depuis deux mois éclata soudainement. Il se mit à marcher à grands pas dans la chambre, heurtant les meubles du pied, frappant du poing sur les murailles, mêlant l'injure aux reproches, les supplications aux menaces.

— Voyons! s'écria-t-il en faisant un retour offensif vers la servante, presque terrifiée par cette irruption de colère, voyons! parleras-tu, race du diable!

— Il est enragé, murmura la Lizon effrayée.

— Enragé! oui! parce que tu m'as mordu, tu m'as mordu là! tiens, là! ajouta-t-il en écartant sa veste et

Digitized by Google

en frappant de la main à l'endroit du cœur sur sa robuste poitrine.

— Voyons, fit la Lizon sérieusement alarmée, qu'avez-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Donne-moi à boire ! j'étrangle, fit Isidore se laissant tomber sur une chaise, comme épuisé de ses propres violences. Et comme le chien Tambeau, instinctivement inquiété par ces accès du fureur, s'était approché et lui léchait une de ses mains qu'il laissait pendre, Isidore l'envoya brutalement rouler d'un coup de pied.

La Lizon, qui s'était levée pour aller chercher de l'eau, en remplit un verre qu'elle présenta à Isidore.

— Voyons ! lui demanda celui-ci après avoir bu d'un seul trait ; ça t'amuse donc de me voir dans cet état-là ?

La Lizon, chez qui depuis un moment l'émotion avait succédé à l'effroi, répondit en montrant les grosses larmes qui ruisselaient le long de ses joues.

— Tu pleures et tu ne m'aimes pas ! Comment arranger cela ? dit brièvement Isidore, revenant à ses doutes.

— Qui vous dit que je ne vous aime pas ? J'en supporte pourtant de bien dures à cause de vous, répondit la servante. Quand je suis venue ici, j'étais honnête fille. Maintenant toutes les murailles du pays injurient mon nom, et le pavé du chemin se soulève de mépris sous mes pieds. Aussi j'en ai assez de cette vie-là. Demain je demanderai mon compte à votre père et je m'en irai d'ici.

Digitized by Google

— Tu t'en iras, fit Isidore devenu blême.

— C'est nécessaire, répliqua la Lizon avec un accent plein de résolution.

— Mais moi, je ne veux pas tu t'en ailles ! reprit Isidore en serrant avec violence le bras de sa maîtresse. Écoute ! tu ne sais pas ce qui se passe ?

— Je sais ce que vous allez dire ; ce soir, en venant par hasard dans la cuisine, j'ai entendu votre conversation avec votre père.

— Tu as entendu jusqu'au bout ?

— Jusqu'au dernier mot.

— Alors tu sais que mon père consent à ce que je t'épouse ?

— Je sais aussi que le jour où je deviendrai sa bru, il est résolu à quitter sa maison et le pays. Vous appelez ça un consentement, vous ? fit la Lizon en haussant les épaules. Écoutez, reprit-elle, nous marier ensemble dans ces conditions-là, ce serait allumer nous-mêmes le feu de notre enfer. Pour que je vous rende heureux dans votre ménage, il faudrait que je sois heureuse moi-même, et je sens que je ne pourrais pas l'être en me sachant décriée par tout le monde.

— Quand tu seras ma femme, le premier qui dira un mot !... fit Isidore avec menace.

— Eh bien, voilà justement pourquoi je ne veux pas vous épouser, répliqua la Lizon. Tout ce que votre père vous disait tout à l'heure m'a fait réfléchir. On me méprise maintenant, on me haïrait si j'entrais dans votre famille pour y apporter la discorde entre elle et

Digitized by Google

vous. Quand on saura que j'ai refusé d'être votre femme, et qu'on me verra quitter le pays, alors on ne pourra plus dire ce que disait votre père, ce que vous croyez vous-même en ce moment, ce que vous croiriez toujours, parce qu'on ne se lasserait pas de vous le répéter; on ne pourra point dire que je vous ai aimé à cause de votre fortune.

Dans tout ce que lui disait la Lizon, Isidore ne comprenait qu'une chose : c'est que le désintéressement qu'elle manifestait donnait un démenti aux instincts de cupidité que lui attribuait Derizelles, et auxquels il avait cru lui-même.

— Ah ! s'écria-t-il en l'étreignant dans ses bras, si mon père pouvait t'entendre, comme il reviendrait sur les mauvaises pensées qu'il a eues !

— Si votre père m'entendait, répondit la servante en se dégageant, il ne me croirait pas sincère. Les paroles ne prouvent rien, ce sont les actes qui prouvent. Et rentrant sur le terrain où elle devait poser la question. — Cependant si vous le vouliez, dit-elle, peut-être y aurait il un moyen de persuader à votre père que je ne suis pas ce qu'il suppose et que mon affection pour vous est étrangère à votre bien.

— Quel moyen ? fit Isidore.

— Vous savez quelle est la situation de votre père, reprit la Lizon ; il ne possède rien, et il parle d'aller à l'étranger pour y gagner sa vie ; à son âge, c'est dur de quitter son pays et sa famille.

— Mais je ne le renvoie pas ! C'est lui qui veut s'en

Digitized by Google

aller... D'ailleurs, mon père est encore jeune; il est industrieux, et peut-être aura-t-il le temps de faire fortune là-bas!

— Faire fortune! fit la Lizon avec un accent de doute. Tenez! je suis précisément d'une province d'où beaucoup de gens sont partis pour aller aux îles. Ceux qui partaient riches en revenaient pauvres; ceux qui partaient pauvres n'en revenaient pas. Vous ne savez donc pas ce que c'est que ces pays-là? des pays où il y a une peste qui vous fait mourir tout jaune, et des serpents qui vous font mourir tout bleu, sans compter tous les autres animaux sauvages!

— Ah! fit Isidore avec une subite convoitise, comme on y doit faire de belles chasses!

— Et voilà tout ce qui vous vient à l'esprit quand vous savez que votre père peut se trouver exposé à tant de dangers! dit la Lizon presque indignée par cet égoïsme. — Mais, ajouta-t-elle en lui secouant le bras avec force, vous ne l'aimez donc pas, votre père, hein?

— Mais si; je l'aime bien, puisque c'est mon père, répondit Isidore du même ton avec lequel il aurait dit à son chien : Apporte!

— Eh bien alors, pour vous, pour vos parents, pour tout le monde, pour moi-même, surtout, que votre père soupçonne de mauvaises intentions à son égard, et qui n'en ai que de bonnes, il faut l'empêcher de partir. S'il veut nous quitter, c'est qu'il lui répugne de rester dans une maison où il ne se sentirait plus le

Digitized by Google

maître et où il pourrait croire qu'on le garde beaucoup plus par contrainte que par bonne volonté. Je comprends bien toutes ces inquiétudes, elles sont naturelles; mais elles disparaîtraient sans doute si votre père était sûr d'avoir, après votre mariage, une existence indépendante, s'il possédait enfin un bien qui fût à lui. — Ces paroles dites, la Lizon attendit un moment, espérant peut-être qu'Isidore lui épargnerait la difficulté de la proposition en allant au devant de lui-même; mais celui-ci parut manquer d'initiative. Jusque-là, tout en se sachant riche, il n'avait qu'imparfaitement compris quelle était, en matière d'intérêt, sa véritable situation vis-à-vis de son père; mais, en la lui expliquant, Derizelles avait développé chez son fils l'instinct de la possession, qui avait engendré celui de la cupidité.

— Écoute, Lizon, dit Isidore après avoir réfléchi: Mon père m'avait demandé de lui prêter mille écus pour s'embarquer. Eh bien, s'il veut rester avec nous, au lieu de lui prêter ces mille écus, je les lui donnerai; il me les rendra quand il voudra, ajouta-t-il naïvement.

— Vous ne m'avez pas compris, Isidore, répondit la Lizon. Il ne s'agit pas d'une humiliante aumône, qui blesserait votre père, mais d'un acte de justice qui réparerait l'oubli de votre mère. Il faut abandonner à votre père une moitié de votre bien.

Cette proposition, nettement articulée, fit faire au jeune homme un haut-le-corps très-prononcé.

Digitized by Google

— Ne serez-vous pas encore assez riche de la part qui vous restera? dit la Lizon.

— Mais, non, répliqua Isidore. Mais, non; je serais au contraire plus pauvre de celle que j'aurais donnée.

— La servante, qui ne s'attendait pas à cette résistance, commençait à s'en alarmer sérieusement.

— Ah! dit-il, vous n'êtes pas un bon fils, vous ne seriez ni un bon mari ni un bon père; car si vous avez une grosse fortune, vous avez un bien petit cœur! Vous n'aimez que vous!

— Et toi! ajouta le jeune homme, sans protester autrement contre cette accusation d'égoïsme.

— Vous dites que vous tenez à moi? Vous ne le prouvez guère, puisque vous me refusez la première chose que je vous demande.

— Mais ce que tu me demandes, c'est la moitié de mon bien, de notre bien, du bien des enfants que nous pourrons avoir. Quand on entre en ménage, on n'est que deux, d'abord, mais on doit s'attendre à se trouver davantage, et il faut être prudent, fit Isidore, qui, après avoir supposé un moment que la servante voulait l'épouser par intérêt, trouvait maintenant qu'elle exagérait trop son désintéressement.

Derizelles n'avait pas été sans prévoir les objections que son fils pourrait faire; aussi, dans la prévision de celles-ci, avait-il armé la Lizon d'un argument pour les combattre.

— Eh bien, dit la servante en répondant à l'allusion

Digitized by Google

faite aux conséquences naturelles du mariage, est-ce qu'à la mort de votre père, le bien dont vous l'aurez laissé jouir pendant sa vie ne vous reviendra pas ? à qui voulez-vous qu'il le laisse.

— A sa femme, répliqua Isidore. Écoute donc, mon père est encore assez jeune pour trouver à se marier, surtout s'il a du bien.

Cette fois la Lizon n'eut rien à répondre, car Derizelles n'ayant pas prévu que son fils pourrait faire cette supposition, n'avait fourni à sa servante aucun raisonnement pour la détruire.

Elle demeura donc fort embarrassée devant Isidore, dont l'esprit avait acquis soudainement une singulière lucidité et qui déduisait avec beaucoup de sang-froid et de justesse toutes les conséquences que pourrait avoir l'acte qu'on lui proposait.

Digitized by Google

VI

LE CŒUR ET LA BOURSE

Tous les raisonnements que lui avait dictés Derizelles pour vaincre son fils ayant l'un après l'autre échoué contre l'instinctive défiance témoignée par celui-ci, la Lizon fut un instant sur le point d'apprendre à Isidore que l'abandon d'une moitié de son bien était une condition exigée par son père pour donner son consentement à leur mariage. Mais elle comprit que cette révélation lui attirerait infailliblement l'inimitié du fermier, qui, voyant ses espérances déçues, se montrerait alors aussi rigoureux qu'il s'était montré tolérant, et userait de tous les moyens que lui fournirait l'autorité paternelle pour amener une rupture définitive entre elle et Isidore.

Espérant d'ailleurs que Derizelles, instruit de la résis-

Digitized by Google

tance de son fils, saurait bien imaginer quelque nouveau moyen d'action pour l'obliger à céder, la Lizon préféra rester discrète et fidèle à des intérêts au triomphe desquelles ceux de sa passion même se trouvaient liés. Cette discussion nocturne s'était prolongée jusqu'à une heure si avancée que les deux jeunes gens se trouvèrent surpris par le jour avant que la persistance de l'un eût pu vaincre la résistance de l'autre. Ce fut Isidore qui, le premier, mit fin au débat ; en voyant l'aube blanchir aux carreaux de la salle, il commença à faire ses préparatifs de départ pour la chasse. Comme il mettait ses guêtres, l'une des boucles mal attachées lui étant restée dans la main, il pria la Lizon de la lui recoudre.

— Attendez, lui dit-elle, il faut que j'aille chercher mon dé.

Comme elle montait à sa chambre, elle rencontra Derizelles qui rôdait déjà dans les escaliers, et à qui elle raconta brièvement l'insuccès de sa démarche.

— Tu n'as pas su t'y prendre, dit le fermier d'un ton bourru.

— J'ai fait tout ce que vous m'aviez dit de faire, j'ai dit tout ce que vous m'aviez dit de dire ; est-ce ma faute s'il refuse ? répondit-elle humblement.

Derizelles parut réfléchir un moment.

— Attends qu'il soit parti, dit-il à la Lizon. Quand nous serons seuls et tranquilles, nous aviserons.

— Et s'il refuse toujours ? demanda-t-elle, sans oser pousser plus avant son inquiète interrogation.

Son visage exprimait alors une telle défaillance

Digitized by Google

morale, que Derizelles jugea prudent de l'encourager par une parole sur laquelle il serait toujours temps de revenir à l'occasion.

— Tu seras ma bru quand même, lui dit-il paternellement, sans vouloir toutefois s'expliquer davantage.

La servante, un peu rassurée, redescendit auprès d'Isidore, qui, pour combattre les effets malsains d'une épaisse matinée de brouillard, se ouatait intérieurement la poitrine avec un croûton de pain trempé dans un verre d'eau-de-vie.

— Dépêchons-nous, dit-il avec impatience, en posant sa jambe guêtrée sur une chaise.

La Lizon se mit à genoux pour être plus à l'aise et commença à recoudre la boucle détachée.

Ce n'était pas sans effort qu'elle pouvait faire entrer l'aiguille dans l'épaisseur du cuir mouillé; aussi les points se succédaient-ils avec lenteur sous sa main un peu tremblante. Isidore, qui ne se rendait pas compte de la difficulté du travail, continuait à battre une mesure précipitée d'impatience avec le pied qu'il avait posé sur le sol.

Soit que l'incommodité de la position, qui l'obligeait à avoir la tête baissée, lui eût porté le sang au cerveau, soit que les fatigues d'une nuit d'insomnie eussent épuisé ses forces, la Lizon, lâchant tout à coup son aiguille, s'affaissa aux pieds d'Isidore, qui ne s'aperçut de cette prostration subite qu'au moment où le mouvement des mains de la servante avait cessé.

Digitized by Google

Peu familier avec le spectacle d'un évanouissement, le jeune homme resta un moment indécis sur ce qu'il devait faire ; il eut cependant l'idée de tremper un linge dans le sceau de cuivre où pleurait goutte à goutte le robinet d'une fontaine. Penché vers la Lizon, toujours immobile, il lui en mouilla les tempes et le visage. La subite fraîcheur de cette lotion fit ouvrir les yeux à la jeune fille, qui essaya de se relever; mais elle ne put y parvenir sans le secours d'Isidore. L'ayant prise entre ses bras, il la porta sur une chaise, au coin de la cheminée, et d'une voix qui témoignait plus d'étonnement que d'inquiétude, il lui demanda ce *qui lui avait pris*.

— Je ne sais pas, répondit-elle ; il m'a passé comme un brouillard rouge devant les yeux, et puis j'ai entendu tout à coup des bourdonnements dans mes oreilles, comme si je les avais mises à la *lumière* (1) d'une ruche. Et voyant qu'Isidore paraissait ne pas tenir en place en entendant les coups de fusil qui commençaient à retentir dans la plaine voisine, elle ajouta :

— Ce ne sera rien maintenant, vous pouvez vous en aller.

— Si tu avais besoin de moi pourtant, faudrait me le dire, j'attendrais que tu sois tout à fait remise, répondit-il en continuant son équipement, que l'incident avait interrompu. Et, fouillant dans toutes ses poches

(1) Sorte d'ouverture pratiquée au bas de la ruche pour laisser entrer et sortir les abeilles.

Digitized by Google

l'une après l'autre pour y constater la présence des objets dont il faisait usage en chasse, il murmura en s'adressant à lui-même : — Voyons, je n'oublie rien? — J'ai ma pipe ? — Oui, la voilà ! — J'ai mon briquet? Oui, je le sens. Et s'approchant de la servante, qui le suivait des yeux, il lui tendit la main en lui disant :

— Eh bien, Lizon, au revoir... A tantôt !

— A revoir encore aujourd'hui, répondit celle-ci; mais je vous ai parlé sérieusement cette nuit, et si vous n'y prenez garde, ce ne sera plus à revoir, ce sera adieu que je vous dirai. Et, voyant qu'Isidore semblait par son attitude mettre ses paroles en doute, elle ajouta :

— Vous ne me croyez pas ; eh bien, vous verrez !

— Mais, fit Isidore, tu tiens donc absolument à nous ruiner pour notre entrée en ménage ?

— Je tiens à ce que votre père me donne le bras pour aller à l'église, dit la Lizon.

Isidore ne voulut pas sortir sans faire une apparente concession à cet instinct de délicatesse, trop subtil pour qu'il pût l'apprécier.

— Écoute, fit-il, je réfléchirai, je consulterai, et si ce que tu exiges, peut se faire en prenant des garanties pour l'avenir, eh bien, nous verrons !

— Tâchez de voir vite, alors, dit la Lizon en se levant pour accompagner le jeune homme jusqu'à la porte. Mais à peine était-elle debout qu'elle sentit les jambes lui manquer ; elle n'eut que le temps de se rasseoir pour ne pas tomber. Isidore, qui avait déjà son fusil

Digitized by Google

sur l'épaule, le posa sur un meuble pour revenir à elle.

— Décidément, ça ne va pas ce matin, lui dit-il en lui témoignant cette fois plus de sollicitude qu'il n'en avait montré d'abord.

— Franchement, non, ça ne va pas trop, répondit la Lizon. Mais ça passera avec un peu de repos. Je ne suis pas habituée à me priver de sommeil.

— Veux-tu que je passe à Pontisy et que j'envoie le médecin?

— Une domestique n'a pas le droit d'être malade, dit la Lizon. Et, faisant un effort de volonté, elle parvint à se mettre debout, et fit même quelques pas dans la salle.

Isidore, rassuré de nouveau — et il ne souhaitait pas mieux que d'avoir une apparence de motif pour l'être — siffla le chien Tambeau, qui grattait dans les cendres, et sortit en adressant à la servante un geste d'adieu amical.

Elle était seule à peu près depuis cinq minutes, lorsqu'elle vit paraître Derizelles. En apprenant qu'elle avait échoué dans sa tentative auprès de son fils, le fermier s'était rendu aussitôt chez son beau-frère Louciot, qui, dans l'état d'hostilité où ils étaient vis-à-vis l'un de l'autre, parut assez surpris de le voir entrer chez lui, et lui témoigna son étonnement par un accueil d'une cordialité douteuse.

— Eh bien, oui, beau-frère, c'est moi, fit Derizelles en s'asseyant sans y être invité. Faites venir un pichet de votre petit jus de pierre à fusil; les bonnes idées

Digitized by Google

poussent mieux quand on les arrose. Et comme la fille de Louciot était accourue en reconnaissant la voix de son oncle Derizelles l'attira auprès de lui et l'embrassa sur le front en lui disant :

— Mélie, tu es ma nièce, pas vrai ? Eh bien, je trouve que ça n'est pas encore assez pour mon amitié.

— Hem, grommela dans ses dents le beau-frère Louciot : Baisers de Judas !

Si Derizelles n'avait pas entendu ou avait feint de ne pas entendre le défiant aparté du père de Mélie, celle-ci avait parfaitement saisi le sens des paroles de son oncle, et elle en témoigna une joie qui faisait plus d'honneur à sa naïveté qu'à son éducation.

— Mon enfant, dit Derizelles quand elle eut servi le vin blanc, laisse-nous seuls ton père et moi ; nous avons à parler de choses que les filles sages comme toi ne doivent pas entendre.

Mélie disparut en sautant comme une chevrette ivre de brou.

— Çà, beau-frère, fit Derizelles en tendant son verre à Louciot, trinquez avec moi de bonne intelligence ; ce serait faire injure à votre bon vin que de le boire en faisant la grimace.

— Dam ! écoutez donc, beau-frère ; on ne sait jamais si vous êtes un sou ou un jeton.

— Je suis franc comme cette boisson franche, répliqua Derizelles en élevant son verre dans un rayon de soleil qui traversait la chambre comme un flèche lumineuse.

Digitized by Google

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda Louciot en s'accoudant sur la table et en attachant un regard d'inquisiteur sur le visage de son parent.

— J'ai à vous dire que je n'ai pas voulu vous croire autrefois quand vous avez deviné le manége de cette Lizon du diable avec mon garçon, et que je m'en repens à l'heure qu'il est.

— Ah ! ah ! fit Louciot avec la satisfaction d'un homme qui entend reconnaître trop tardivement les conseils qu'il a donnés et qu'on n'a pas voulu suivre ; vous convenez maintenant que j'avais bien flairé.

Derizelles joignit les mains et prit une physionomie si paternellement désolée, que tous les doutes de son beau-frère s'évanouirent.

— Voyons, demanda-t-il, que veut-elle, cette coquine-là ?

— Ce qu'elle veut ! fit Derizelles, enchérissant sur le mépris manifesté par son beau-frère ; vous vous en étiez bien douté autrefois : elle veut tout et elle aura tout, si les gens d'honneur de la famille ne s'entendent pas entre eux pour désensorceler mon pauvre garçon, qui n'était guère qu'imbécile, et qu'elle a rendu fou.

L'oncle Louciot approuva par un hochement de tête significatif l'appréciation qu'il venait d'entendre faire de son neveu.

L'entretien des deux beaux-frères fut de courte durée et se termina par une réconciliation scellée dans

Digitized by Google

la même qu'ils avaient, l'un, en toute franchise, et l'autre en apparence, témoignée contre la Lizon. Derizelles sortit de chez son beau-frère après avoir obtenu de lui ce qu'il voulait en obtenir. Louciot s'était engagé à provoquer dans toute la parenté d'Isidore une manifestation à laquelle on s'efforcerait d'associer tous les pères de famille du pays, et qui aurait pour but d'obliger la Lizon à le quitter définitivement. Cette démonstration devait avoir lieu le jour même.

Derizelles sortait de chez son beau-frère lorsqu'il entra dans la salle, où peu d'instants auparavant la Lizon venait d'être quittée par Isidore. Il ne prit presque point garde aux traces de fatigue et à l'abattement, cependant visibles, que la passagère indisposition de la jeune femme avait laissées sur son visage.

—Maintenant, lui dit-il, et avec la brutalité d'un homme pressé d'aller au fait, raconte-moi un peu en détail ce qui s'est passé entre toi et mon garçon. Il refuse ce que tu as demandé. Mais comment? pourquoi? Quelle raison donne-t-il? et d'où vient qu'il raisonne? Tu n'es point sotte, tu dois savoir ce qui se passe dans son esprit. Allons, réponds! fit-il avec impatience.

La Lizon lui fit alors, sans oublier aucune circonstance, le récit de la lutte qu'elle avait engagée avec Isidore, et rapporta presque textuellement à son père les motifs sur lesquels le jeune homme avait appuyé sa résistance.

Un refus net, dans lequel il n'aurait vu qu'un parti

Digitized by Google

pris d'obstination, aurait moins inquiété Derizelles que cette résistance motivée, prévoyante et surtout pleine de défiance. Il demeura tellement frappé du changement subit qui s'était opéré dans le caractère de son fils, qu'il eut un moment l'esprit traversé par le soupçon que la Lizon l'avait peut-être trahi auprès d'Isidore, et ce soupçon fut si vif qu'il ne put s'empêcher de l'exprimer à la servante.

Comme un instant celle-ci avait eu l'idée d'instruire le jeune homme de l'entente qui existait entre elle et son père, elle rougit légèrement de cette supposition; mais, par un seul mot, elle détruisit tous les doutes que Derizelles avait pu concevoir sur sa discrétion.

— A quoi cela me servirait-il de vous trahir ? lui dit-elle. Je sais bien que je ne puis rien sans vous.

L'accent avec lequel elle lui parlait exprimait une si réelle conviction d'impuissance, que Derizelles comprit qu'elle n'avait pas cessé d'être ce qu'elle s'était montrée toujours dans leurs rapports mystérieux, c'est-à-dire le souple et docile instrument de ses volontés quelles qu'elles fussent. Ce fut seulement alors qu'il s'aperçut du malaise qu'elle semblait éprouver.

— Lizon, ma fille, lui demanda-t-il doucement, tout ça te chagrine, pas vrai !

— Quoi ? fit-elle en sortant de sa rêverie.

— Mais cette incertitude de savoir si tu seras ou s tu ne seras pas sa femme.

— Il en sera toujours ce que vous voudrez, répondit-elle avec résignation.

Digitized by Google

Ici Derizelles hésita un moment; car, tout assuré qu'il pût être de son obéissance servile, il avait à faire à la servante une proposition qui était de nature à révolter tous ses instincts d'amour-propre. Dans toute chose difficile à exprimer, c'est l'entrée en matière qui offre ordinairement le plus de difficultés. Comme Derizelles méditait un début, la Lizon lui abréga elle-même ce moment d'embarras en lui rappelant que le matin il lui avait promis de chercher un moyen qui pût forcer Isidore à consentir aux conditions qu'il avait refusées, même après la menace qu'elle lui avait faite de le quitter.

— Mais, mon enfant, fit Derizelles, s'il t'a refusé, malgré cette menace, c'est qu'il ne croit pas que tu l'exécuteras, et tant qu'il te verra ici, il résistera.

— Alors, fit la Lizon, qui commençait à comprendre, il faut donc que je parte? Mais où irai-je?

— Pas assez loin pour qu'il ne puisse pas te retrouver.

— Et s'il ne me cherche pas? dit la Lizon avec inquiétude. Si on l'empêche de me chercher? ajouta-t-elle avec défiance.

Derizelles comprit qu'il était urgent de la rassurer sur les conséquences de ce départ.

— Ne t'es-tu pas toujours trouvée bien des conseils que je t'ai donnés? lui demanda-t-il. Si mon fils songe à t'épouser, n'est-ce pas moi qui lui en ai indirectement donné l'idée? Allons, rappelle-toi.

La servante inclina la tête en signe d'affirmation.

Digitized by Google

— Alors, puisque j'ai le désir que tu sois ma bru, puisque j'ai des raisons pour que cela soit, continua-t-il sans se soucier de déguiser le cynisme de sa pensée, comment peux-tu craindre que je puisse te conseiller une chose qui contrarierait des projets dont je désire autant que toi la réussite ; il ne s'agit point d'ailleurs d'un départ qui pourrait faire croire à Isidore que ton attachement pour lui a pu s'amoindrir ; il s'agit d'une fuite à laquelle tu te trouveras obligée, forcée ; en un mot, tu seras chassée.

— Chassée ! fit la Lizon.

— Oui, répliqua Derizelles, et pour que tu ne t'effrayes pas, je te préviens d'avance.

Il l'instruisit alors de son rapprochement apparent avec la famille d'Isidore. Il l'avertit même de la manifestation hostile dont elle devait être l'objet dans la journée, et ne recula point à lui faire l'aveu que c'était lui qui l'avait provoquée.

Digitized by Google

VII

LE CODE CIVIL

La Lizon était habituée à l'étrangeté des manœuvres employées par Derizelles. En la mettant au service de sa diplomatie domestique, il lui avait presque inoculé le sens de cette cautèle féconde en détours et toujours pourvue de quelque ruse nouvelle. Cette fois, cependant, il eut de la peine à lui faire comprendre l'efficacité du nouveau moyen d'action qu'il se proposait de mettre en usage. Elle le trouvait non-seulement violent, mais dangereux dans ses conséquences ; elle ne pouvait surtout croire qu'il lui serait possible de rentrer dans un pays d'où elle aurait été chassée. Même au prix du succès, ce rôle lui répugnait.

Derizelles dut mettre en œuvre sa plus subtile per-

Digitized by Google

suasion, il lui montra d'abord Isidore tout effaré en ne la retrouvant plus à la maison à son retour; puis furieux contre sa famille, en apprenant la publique avanie qui lui aurait été faite, il le lui fit voir ensuite lancé à sa poursuite, la retrouvant dans la ville prochaine, où elle se serait arrêtée pour l'attendre, et la suppliant de revenir à tout prix dans cette maison d'où elle aurait été chassée comme servante, et où, lui Derizelles, la ferait triomphalement rentrer à son bras en la reconnaissant publiquement pour sa fille. La faconde du fermier, la vivacité du langage avec lequel il avait coloré le tableau de cette réhabilitation, eurent le résultat qu'il en attendait.

La Lizon consentit à subir l'épreuve.

Comme elle en prenait l'engagement, Isidore, pensif et ennuyé, battait la plaine déjà battue avant lui, et où il ne rencontrait que des pies bavardes et des corbeaux voraces, que la présence des *fantomes* flottants plantés dans les champs nouvellement ensemencés n'empêchait pas de venir piller la future abondance. Peu soucieux d'user sa poudre sur ce gibier de *masettes*, il arriva ainsi, sans avoir brûlé une amorce, dans ce bois de la Fontaine où, une année auparavant, il rencontrait la Lizon, en allant le soir à l'affût des bécasses. Isidore n'était pas un personnage élégiaque; mais cependant, en se retrouvant dans ce lieu, il y fut assailli à son entrée par des souvenirs qu'il ne trouva qu'à demi importuns.

Isidore s'était assis auprès du lavoir construit au

Digitized by Google

bord de l'eau. Son chien, qui avait remarqué le peu d'ardeur qu'il avait montré à la chasse pendant la matinée, avait, pour la forme, fait une ronde dans le bois, et n'y ayant rien trouvé, il était venu se coucher aux pieds de son maître, dressant cependant l'oreille et remuant la queue chaque fois qu'un poisson sautait hors de l'eau et s'y replongeait en la faisant bouillonner autour de lui.

On était alors aux approches du printemps, et son arrivée se révélait déjà par tous les aspects de renouveau que reprend la nature, à cette époque où elle ressemble à une femme qui dépouille ses derniers vêtements d'hiver en respirant les premières violettes.

De quelque argile que soit pétri l'être humain, qu'il soit rustre ou poëte, il est des influences d'heure, de temps et de lieu, auxquels l'homme ne pourra se soustraire volontairement, qu'elles lui semblent douces ou qu'elles lui paraissent douloureuses. Peu à peu, et à son insu, Isidore se trouvait enveloppé par ces influences mystérieuses qui donnaient encore plus de vivacité aux souvenirs de ses premiers rendez-vous avec la Lizon sur les tranquilles rivages de cette tranquille rivière, bordée de saules destinés à protéger, comme dans l'idylle, la fuite des Galathées rustiques. Par quelle fêlure de son enveloppe opaque l'émotion entra-t-elle dans le cœur d'Isidore? Il ne put s'en rendre compte, mais il n'en ressentit pas moins les effets. Cette rêverie fut troublée subitement par un bruit qui agita les roseaux voisins, d'où un canard

Digitized by Google

sauvage s'éleva lourdement. Avant qu'il eût pu donner à son vol toute sa rapidité, Isidore, qui ne stationnait jamais à la chasse sans avoir son fusil armé près de lui, mit l'oiseau en joue et fit feu. Le canard tomba au milieu de la rivière, où le courant l'emportait à la dérive. Dans cette circonstance, la présence de Tambeau était inutile, car, en sa qualité de chien courant, le travail aquatique n'entrait pas dans son éducation. Isidore, tout au résultat heureux de son coup de fusil, se désolait cependant d'en perdre le bénéfice, lorsqu'il fut aperçu et reconnu par le notaire du pays, qui chassait en bateau. Il se mit aussitôt à ramer dans la direction du gibier démonté, qu'il vint rapporter à Isidore, en le félicitant sur son adresse, et en se félicitant, lui, de s'être trouvé à propos pour qu'il n'en perdît pas le fruit.

Isidore, par cela même qu'il était vaniteux et grossier, était sensible à toute formule de politesse; il y voyait presque un témoignage d'humilité. Il causa avec le notaire qui, nouvellement installé à Pontisy, cherchait à se créer des relations dans les communes qui étaient du ressort de son étude. Au milieu de la conversation, Isidore eut l'idée de profiter de cette rencontre pour consulter le notaire à propos des avantages que la Lizon exigeait qu'il fît à son père. Bien que le jeune homme ne se fût expliqué qu'à demi, le notaire comprit de quoi il était question, et, en vulgarisant pour les mettre à sa portée les termes de la loi, il lui fit le résumé des articles du code qui régissent

Digitized by Google

les donations. Au nombre de ces articles, dont Isidore se faisait répéter le texte pour mieux s'en pénétrer, il en était un qui le frappa particulièrement ; c'était celui qui, traitant de la *révocation*, lui apprenait que la donation qu'il ferait à son père pourrait être révoquée par la naissance d'un enfant légitime.

Il salua le notaire après l'avoir remercié, jeta son fusil sur l'épaule, et se mit rapidement en marche dans la direction de Saint-Clair.

Au moment où Isidore traversait le village pour rentrer chez lui, il remarqua une sorte d'agitation parmi les habitants. Rassemblés en groupes bruyants sur le seuil des maisons, ils semblaient à grand renfort d'éclats de voix et de gestes démonstratifs commenter entre eux quelque fait important qui devait intéresser Isidore, car lorsqu'il passait devant un de ces conciliabules ambulants, les propos, élevés au diapason le plus aigu de la médisance, s'éteignaient tout à coup dans une discrète sourdine.

Ces rassemblements tumultueux étaient causés par le départ de la Lizon, qui, une heure auparavant, avait dû quitter Saint-Clair à la suite de la démonstration faite par la famille d'Isidore.

Les choses s'étaient passées comme Derizelles les lui avait prédites. Au moment où elle se livrait à quelques soins domestiques, les parents d'Isidore, guidés par l'oncle Louciot et suivis par tous les gens convoqués à l'avance pour être témoins de la scène, étaient entrés dans la cour de la ferme et avaient entouré la servante

Digitized by Google

dans un cercle où son regard ne rencontrait que des figures ennemies.

Ce fut l'oncle Louciot qui porta la parole. Désireux de produire une sensation devant une assemblée nombreuse, il débuta par quelques-unes de ces lourdes phrases coulées dans les plus grossiers moules du lieu commun. Si, dans son discours, il ne remontait pas à la *Genèse*, comme l'*Intimé*, avant d'arriver au fait, il s'étendit en préliminaires tellement ambitieux que les assistants, croyant reconnaître dans cette grotesque éloquence les pompeuses formules du langage dont les marchands d'orviétan font précéder le débit de leurs drogues, se demandaient intérieurement si l'orateur, au lieu de requérir contre la Lizon, n'allait pas finir par proposer à celle-ci de lui vendre un onguent pour lui faire tomber les engelures.

Louciot, s'apercevant qu'il n'était pas compris, abandonna aussitôt le ton solennel pour aborder l'invective.

Cette fois il trouva de l'écho chez ses auditeurs. Chacune des injures accumulées dans son réquisitoire était hissée en chœur. Bien qu'elle fût prévenue de ce qui lui allait arriver, la Lizon s'effraya cependant, car aux injures succédèrent les menaces, et la conclusion du discours de Louciot semblait faire appel aux violences.

Cette manifestation, qui devait avoir un certain caractère de dignité, et qui aurait pu être d'un exemple profitable si elle eût été véritablement faite dans l'in-

Digitized by Google

térêt des mœurs, ne fut en réalité qu'une brutale revanche d'intérêts déçus et de vanités froissées. La morale était le dernier souci de l'oncle d'Isidore et la moindre préoccupation de ceux qui l'assistaient. L'unique but de Louciot était de faire disparaître du pays une femme qu'il croyait être un obstacle à l'établissement de sa fille, et les autres lui prêtaient le concours de leur présence moins pour le faire triompher que pour satisfaire leurs instincts de malveillance.

Comme elle était convenue de le faire, la Lizon déclara qu'elle consentait à se retirer, et demanda seulement le temps nécessaire pour réunir les objets qui lui appartenaient. On ne lui laissa emporter que quelques vieux vêtements et une partie de linge. Il fallut l'intervention de Derizelles, qui apparut tout à coup, pour qu'on lui permît de garder un peu de l'argent qu'elle avait économisé sur ses gages.

— Si vous voulez qu'elle s'en aille, il faut au moins lui laisser les moyens de partir, fit-il observer. Et, profitant d'un moment où l'attention des assistants était attirée ailleurs, il dit à la Lizon, occupée à nouer le paquet qui contenait ses hardes :

— Va-t'en tout droit à Fontainebleau, et descends à l'auberge de l'Ane-Vert.

— Ai-je bien fait tout ce que vous avez voulu? lui demanda-t-elle tout bas.

— Oui, répondit-il en lui adressant un regard significatif ; mais tu sais qu'il reste encore quelque chose à faire.

Digitized by Google

Lorsque Isidore rentra chez lui, il y avait déjà près de deux heures que la Lizon était partie. Un groupe moqueur l'avait accompagnée jusqu'au commencement de la route qui va de Saint-Clair à Fontainebleau en traversant la forêt.

Isidore ne savait rien encore de ce qui s'était passé chez lui pendant son absence. Mis en appétit par sa promenade matinale, son premier mot, lorsqu'il rentra, fut de demander à son père pourquoi le déjeuner n'était pas servi; et, s'étant rappelé tout à coup qu'il avait quitté la Lizon un peu indisposée, il demanda si elle était malade.

— Mais... fit Derizelles en hésitant un peu, on ne t'a donc pas appris... tu ne sais donc pas...

— Quoi?

— Enfin, mon garçon, pour aujourd'hui, pour demain, jusqu'à ce que nous ayons trouvé une servante pour remplacer la Lizon, faudra nous servir nous-mêmes.

Ces paroles semblaient jusqu'à un certain point justifier les craintes qu'Isidore avait sur l'état de la Lizon. Il se leva aussitôt et prit sa casquette.

— Où vas-tu, lui demanda son père, qui suivait des yeux tous ses mouvements.

— Je vais à Pontisy chercher le médecin, répondit Isidore, qui était déjà à la porte.

— Nous n'avons pas de malade ici, répondit Derizelles. La Lizon est partie; voilà pourquoi le déjeuner est en retard. Sans compter que le diner le sera peut-

Digitized by Google

être aussi ; car moi j'ai perdu l'habitude de m'occuper de cuisine.

— La Lizon est partie? fit Isidore; de sa volonté? ajouta-t-il précipitamment.

— Faut pas mentir, répondit tranquillement son père, on l'a un peu forcée, je dirai même beaucoup.

— Pas vous, au moins, fit Isidore sur un ton tellement voisin de la menace, que Derizelles crut devoir protester par quelques dignes paroles.

— Mon garçon, dit-il, ce n'est pas ainsi que tu devrais me parler, quand même j'aurais fait ce qui a été fait par d'autres que moi. Tu oublies que nous sommes sous le toit où a vécu ta chère et regrettée mère défunte, à qui tu aurais certainement causé bien des chagrins si elle était encore dans ce monde. Mais ce n'est pas moi qui ai renvoyé la Lizon, c'est l'opinion publique qui s'est manifestée par la voix de la parenté. La Lizon a compris que sa présence dans notre maison y était un sujet de scandale, une cause de discorde : elle a cédé, et, en cédant, elle a fait une action sage. Maintenant qu'elle est partie, je l'estime presque. Cette soumission aux vœux de toute une famille, dont sa présence dans le pays dérangeait tous les projets, prouve que son affection pour toi n'était pas intéressée, comme je le croyais et comme j'étais autorisé à le croire. Une femme qui n'aurait eu que des sentiments de cupidité n'aurait pas si facilement renoncé à t'épouser ; car, dans les idées où je t'ai vu hier soir à

Digitized by Google

propos d'elle, il est probable que tu l'aurais prise pour femme si elle n'était point partie.

— Je l'épouserai encore quand je l'aurai trouvée, et je vais la chercher, interrompit Isidore.

— Tu ne peux te marier que si je te donne mon consentement, fit Derizelles.

— Hier, vous me laissiez libre de faire ma volonté.

— Hier n'est pas aujourd'hui.

— Mais hier vous aviez des doutes sur la Lizon, et tout à l'heure vous venez de reconnaître que vous l'aviez mal jugée. Oui, mal jugée. Ah! si vous saviez!

Et pendant un moment il fut sur le point de faire connaître à son père les conditions que la Lizon lui avait elle-même imposées pour consentir à l'épouser; mais il s'arrêta, retenu par une instinctive prudence.

— Voyons, mon père, où est-elle allée? demanda-t-il; vous devez le savoir.

Derizelles avait hâte de voir son fils parti à la poursuite de la Lizon; mais il devait cependant dissimuler ce désir.

Feignant alors d'être ému par l'agitation du jeune homme, il lui serra la main avec compassion.

— Ah! mon pauvre garçon, lui dit-il, ton chagrin me fait grand'pitié, et si j'avais quelque chose à donner, je le donnerais de bon cœur pour te voir oublier cette fille-là. — C'est donc vraiment pour de bon que ça te tient là? ajouta-t-il en frappant sur la poitrine d'Isidore.

Digitized by Google

— Ecoute, lui dit-il, c'est peut-être le chemin d'une sottise que je vais t'indiquer ; mais tant pis pour toi si tu la fais. Je sais que la Lizon est un peu liée avec la femme qui tient l'auberge de l'Ane-Vert, à Fontainebleau, et comme elle ne connaît pas d'autre personne dans les environs, c'est sans doute là qu'elle sera allée. Maintenant, comme ton oncle Louciot va probablement t'épier pour savoir si tu ne cours pas après elle, et qu'il pourrait t'arrêter, prends par les champs et les taillis pour rejoindre la route ; et, continua-t-il en tirant de sa poche la chaîne et la montre que la servante n'avait pas emportées, remets à la Lizon ces bijoux pour qu'elle puisse avoir au moins un souvenir de toi ; surtout, reviens quand tu lui auras dit adieu.

— Je reviendrai avec elle, mon père, fit Isidore.

— Ah ! là-dessus, je suis tranquille, fit Derizelles. Tu sais bien qu'elle n'osera plus remettre le pied dans le pays.

Sans rien vouloir entendre de plus, Isidore suivant le chemin que lui avait indiqué son père, courut sur les traces de la fugitive, qu'il rejoignit à moitié chemin de la route de Fontainebleau.

La Lizon avait dû s'arrêter en chemin, brisée par les émotions de la journée. Il la trouva assise sur le paquet qui contenait ses hardes. Une femme qui revenait du marché était auprès d'elle et semblait lui donner des soins. La Lizon n'entendit pas même la voix d'Isidore qui l'appelait avec une tendresse inaccoutumée.

Digitized by Google

— Mais qu'a-t-elle donc, demanda-t-il avec inquiétude à la paysanne.

— Mauvais sujet! répondit celle-ci, qui connaissait les relations des deux jeunes gens; vous ne vous en doutez pas?

— Tout à coup la Lizon se releva, porta la main à sa poitrine, reconnut Isidore, et poussa un grand cri où il y avait autant de joie que de douleur.

Elle venait pour la première fois de sentir tressaillir sa maternité.

— Ah? fit à son tour Isidore, se rappelant la consultation du notaire : maintenant je puis donner mon bien à mon père; mon enfant le lui reprendra.

Lorsque Isidore avait rejoint la Lizon sur la route, il avait voulu la ramener sur-le-champ à Saint-Clair; mais fidèle à la promesse qu'elle avait faite au fermier, celle-ci refusa de le suivre.

— Je ne retournerai à Saint-Clair que pour être votre femme, et maintenant plus que jamais, ajouta-t-elle en faisant allusion aux événements de la journée; je ne vous épouserai que si votre père donne lui-même un démenti aux mauvaises choses qu'on a dites sur moi, en venant me demander que je sois sa bru.

Isidore ne discuta plus les conditions qui lui étaient imposées. Mais, sans faire connaître à la servante les raisons qui le disposaient à faire les concessions qu'il lui avait refusées la nuit précédente, il exigea d'elle qu'elle n'instruisît pas son père de son état avant la célébration de leur mariage.

Digitized by Google

Après avoir installé la Lizon à l'auberge de l'*Ane-Vert*, à Fontainebleau, il repartit pour Saint-Clair.

Bien que l'heure fût déjà avancée, Derizelles n'avait pas voulu se coucher sans avoir vu son fils, pour savoir de lui quel avait été le résultat de sa rencontre avec la Lizon.

Isidore fut bref. Il annonça nettement que l'opposition qu'il trouvait dans sa famille n'avait en rien modifié ses sentiments pour sa servante, et qu'il était décidé à l'épouser dès qu'elle-même y aurait consenti; et, n'ayant plus de motif pour se taire, il instruisit alors Derizelles des conditions spécifiées par la Lizon en sa faveur.

— Comment! s'écria le fermier en feignant admirablement une surprise émue... Cette pauvre fille qu'on accusait, que j'accusais moi-même tout le premier, elle veut...

— Oui, interrompit Isidore, elle veut que vous restiez parmi nous, et comme elle connaît l'indépendance de vos goûts et de votre caractère, elle exige que vous ayez une existence libre et assurée, et elle ne viendra ici que lorsque vous aurez accepté...

— Mon cher garçon, fit Derizelles, j'espère que tu ne m'as pas fait l'injure de croire un seul moment que je pourrais consentir à accepter un pareil sacrifice. D'ailleurs, ajouta t-il avec un accent de doute, je ne sais pas si ce que tu me proposes est permis par la loi.

— Ne suis-je donc pas maître de mon bien? demanda Isidore.

Digitized by Google

— Maître unique, maître absolu.

— Eh bien, alors, n'ai-je pas le droit, si c'est ma volonté, de faire une libéralité à mon père ?

— Il n'y a qu'un notaire qui pourrait te renseigner positivement là-dessus, fit Derizelles. Mais, d'après le peu que je connais de la loi, je m'imagine que, pour être régulières, ces sortes de libéralités doivent être acceptées par les personnes à qui elles sont faites, et, pour mon compte, tout en te sachant gré de ta générosité, je refuse.

— Vous refusez ? dit Isidore avec un véritable étonnement.

— Il y a de méchantes gens partout, mon cher garçon, dit Derizelles avec componction, mais il y en a ici plus qu'ailleurs. Cette pauvre Lizon a pu le voir tantôt. Que n'a-t-on pas dit sur elle ? Si j'acceptais ta générosité, on ne voudrait jamais croire que c'est de ton plein gré et seulement guidé par ton bon cœur que tu as agi. On dirait, au contraire, que c'est moi qui, pour donner mon consentement à ton mariage avec la Lizon, ait exigé l'abandon de ta fortune.

— Entendons-nous : d'une moitié seulement, interrompit Isidore avec vivacité.

— Tu ne pourrais pas donner plus, reprit son père.

Ce n'était pas sans but que Derizelles agissait ainsi. Il savait bien que son refus provoquerait l'insistance d'Isidore, qui, en effet, rassuré sur les conséquences de l'acte qu'il allait faire, insista et obtint de son père

Digitized by Google

que celui-ci l'accompagnerait chez le notaire de Pontisy.

Le lendemain, comme Isidore venait le prendre pour le conduire à l'étude, Derizelles trouva encore assez de sang-froid pour simuler une dernière résistance fondée sur la crainte qu'il éprouvait, disait-il, de voir son acceptation mal interprétée dans le pays.

Avant de procéder à l'acte pour lequel son ministère était requis, le notaire donna connaissance à ses clients de tous les articles et clauses qui régissent la donation entre-vifs.

Répétant à Isidore ce qu'il lui avait déjà appris dans la consultation de la vente : Vous savez, lui dit-il, que du jour, de l'heure même où votre père, ici présent, aura accepté le bien que vous vous proposez de lui donner, il en aura la libre et entière jouissance.

— Le cher garçon, interrompit Derizelles, sait bien que je n'accepte ses dons que pour les faire prospérer par mon intelligence des affaires, et qu'ils lui reviendront un jour, augmentés de tout ce que je leur aurai pu faire rapporter. Et tout en parlant il serra la main à son fils.

— Et vous, lui dit le notaire, vous savez qu'il existe des cas où la loi autorise celui qui a donné son bien à le reprendre.

— Je ne connais pas la loi, fit Derizelles; mais j'imagine que si mon fils m'oblige presque, comme il le fait aujourd'hui, à accepter ses libéralités, ce n'est pas dans l'intention de me réclamer plus tard un bien qu'il

Digitized by Google

m'offre de sa propre volonté. J'y vais franchement, moi, ajouta-t-il en se retournant vers Isidore. Si cela devait amener des difficultés entre nous, j'aimerais mieux ne pas aller plus loin. Et s'étant levé, il fit mine de chercher sa casquette, comme s'il avait l'intention de se retirer.

Le notaire l'obligea à se rasseoir.

— C'est parce que je suppose que vous ignorez les dispositions de la loi qu'il est de mon devoir de vous les faire connaître, lui dit-il ; une donation est un acte important.

— C'est un acte qui donne ?... fit Derizelles.

— Et qui assure légalement la jouissance du don.

— Eh bien, nous sommes d'accord, fit Isidore, pressé de finir.

Cependant son père s'était ravisé, et il demanda quelles étaient les circonstances prévues par la loi où la donation pouvait être annulée.

— Celui qui a donné son bien peut en exiger la restitution, dit le notaire, si celui auquel il en a fait don se montre ingrat.

— Ah ! fit Derizelles avec un geste d'approbation, voilà qui est bien prévu, la loi est juste. Mais, ajouta-t-il en tendant de nouveau la main à son fils, Isidore sait bien que je ne lui fournirai jamais l'occasion de se repentir.

Isidore acquiesça de la tête, plutôt par maintien que par conviction.

— Une donation, continua le notaire, peut encore

Digitized by Google

être révoquée de plein droit par la survenance d'un enfant légitime ou légitimé du donateur.

Derizelles eut besoin de mettre en œuvre toutes ses facultés de dissimulation pour cacher la pénible impression que lui causait cet article du code dont il avait jusque-là ignoré l'existence. Il comprit rapidement que toutes ses ruses et contre-ruses l'avaient amené à se faire prendre lui-même dans un piége. Il jeta sur son fils un regard d'inquisiteur comme pour lire dans sa physionomie si celui-ci était, comme lui-même, ignorant de l'article qui pouvait rendre la donation illusoire, au premier enfant qui naîtrait de son mariage avec la Lizon. Mais l'attitude d'Isidore dérouta ses soupçons. Appuyé contre la croisée, et comme s'il attendait qu'on l'appelât pour donner sa signature, le jeune homme semblait profondément préoccupé par la lutte qui venait de s'engager dans un angle de la vitre entre un gros bourdon chasseur et une petite mouche.

Isidore, interpellé par Derizelles et craignant que celui-ci ne revînt sur son consentement s'il venait à concevoir quelque doute sur la sincérité de sa donation, demanda s'il n'était pas possible d'introduire dans l'acte une convention par laquelle il renoncerait à tout retour contre le bien abandonné à son père, même dans le cas où il se marierait et où il naîtrait un enfant de son mariage.

Derizelles, un peu rassuré par cette démonstration, feignit de ne pas insister, bien qu'il eût hâte de voir

Digitized by Google

inscrire la clause qui le garantissait contre toute éventualité. Il ne pouvait supposer que son fils n'avait fait cette proposition qu'en toute sécurité. En effet, pour être bien fixé sur la nature et les conséquences de l'acte exigé par la Lizon, après l'avoir quittée la veille, Isidore avait acheté un code à Fontainebleau, et pendant la nuit il avait étudié la matière qui l'intéressait avec autant d'application que s'il se fût disposé à subir un examen à la Faculté de droit.

— Ce que vous proposez ne peut pas se faire également, dit le notaire à Isidore.

Et comme il feuilletait son code, le jeune homme fut sur le point de lui souffler !

— C'est l'article 965.

Derizelles, à qui on avait indiqué l'article, lut d'une voix que l'inquiétude faisait un peu trembler :

« Toute clause ou convention par laquelle le donateur « aurait renoncé à la révocation de la donation, pour « survenance d'enfant, sera regardée comme nulle et « ne pourra produire aucun effet. »

— C'est-à-dire, mon cher garçon, fit Derizelles en retirant ses besicles et en répétant lentement ses paroles comme pour se donner le temps de réfléchir, c'est-à-dire que la loi, comme je te le disais hier soir, ne me paraît pas être d'accord avec ta bonne volonté à mon égard, et que, dans certains cas qu'elle a prévus, tu aurais toujours la possibilité d'exiger que je te rende ton bien.

Isidore, en entendant ces paroles, commença à

Digitized by Google

craindre que son père n'eût deviné ses intentions.

Il se trompait cependant. Derizelles avait été convaincu de sa sincérité par l'offre spontanée qu'il lui avait faite un instant auparavant. D'ailleurs, et à tout risque, il avait déjà pris son parti d'accepter quand même la donation.

Comme le notaire, qui avait tout en parlant minuté l'acte constitutif de la donation, commençait à en donner lecture aux parties, il fut interrompu par l'entrée de son maître clerc, qui venait l'informer qu'on le demandait immédiatement au village de Saint-Clair pour recevoir un testament.

— J'y vais, dit le notaire en voulant reprendre sa lecture.

— Mais, monsieur, insista le clerc, c'est que le cas est pressé ; le père Richôme n'en a pas pour une heure.

— Comment, fit Derizelles avec étonnement, mon voisin Richôme ! mais je l'ai rencontré tout à l'heure dans les chemins de Pontisy.

— Oui, reprit le clerc ; mais tout à l'heure en voulant monter dans le bâtiment qu'il fait construire, il est tombé sur un coin de pierre. Le curé y est déjà. C'est lui qui fait demander monsieur, ajouta-t-il en se retournant vers son patron.

— Vous m'excuserez, dit celui-ci à Derizelles et à son fils. Mon clerc va vous achever la lecture de l'acte ; vous n'aurez plus qu'à signer.

Et il sortit aussitôt.

Digitized by Google

Une heure après, comme le père et le fils rentraient à Saint-Cler, ils y apprirent la fin de leur voisin Richôme, qui était mort après avoir eu, toutefois, le temps de tester.

— Eh! fit Derizelles en lui-même, si la Richôme a tout le bien de son homme, et quand même elle n'en aurait que la moitié, c'est une riche veuve!

Et tout d'un trait, poussé par une idée qui venait de naître dans son esprit prompt au calcul, il courut chez sa voisine pour lui présenter ses compliments de condoléance.

Mis légalement en possession des biens de son fils, Derizelles n'en était pas moins resté très-inquiet pour l'avenir.

Soupçonneux comme tous les gens rusés, il se demandait si, une fois mariée, la Lizon, n'ayant plus de raison qui l'obligeât à être discrète, n'instruirait pas Isidore de la part qu'elle avait dû prendre dans les intrigues paternelles pour arriver à être sa femme, et il craignait qu'au premier berceau qui entrerait dans le ménage, il ne fût sommé de restituer à l'enfant le bien si subtilement arraché au père.

Au nombre des combinaisons qui s'étaient offertes à son esprit inventif pour se garantir contre cette menaçante éventualité, il en était une qui lui avait été fournie par la mort subite de son voisin Richôme, dont la veuve avait été coquette lorsque lui-même avait été galant.

A cette époque, en effet, plus d'une fois dans les

Digitized by Google

veillées où l'aigre bourdonnement de la chronique villageoise se mêle au ronflement sourd des rouets, le nom de Derizelles et celui de la veuve Richôme s'étaient trouvés malicieusement rapprochés.

Ce n'était donc pas sans but que Derizelles s'était présenté l'un des premiers pour porter des consolations à la veuve, qui, à l'expiration de son deuil, ne manquerait sans doute pas de trouver des prétendants à sa main. Le père d'Isidore avait calculé qu'en se mettant lui-même sur les rangs, il aurait peut-être plus de chance que les autres pour être accepté, puisque, outre les préférences que pourraient lui attirer des précédents, il se trouverait encore en état d'apporter à la veuve une fortune au moins égale à celle qu'elle pouvait elle-même attendre de la succession du défunt.

Si ce projet réussissait, et Derizelles se promettait bien de ne rien négliger pour le faire réussir, il devait se trouver à l'abri des conséquences fâcheuses d'une révocation de la donation qu'il avait entre les mains, car dans le cas où il se verrait obligé de rendre son bien à son fils, la sécurité de son avenir n'en restait pas moins assurée par son mariage avec une femme dont la fortune personnelle n'avait à craindre aucune reprise.

Seulement, une difficulté nouvelle se présentait. En supposant qu'il fût accepté par la veuve Richôme, Derizelles ne pouvait l'épouser qu'à l'expiration du terme légal, c'est-à-dire dix mois après la mort du défunt

Digitized by Google

et si le mariage d'Isidore avait lieu immédiatement, la conséquence naturelle qu'on en pouvait prévoir et qui devait servir de base à la révocation de l'acte passé récemment, aurait eu le temps de se produire avant que Derizelles fût en état de ne plus en redouter les effets.

Malgré les obstacles qui rendaient si douteux le succès de cette combinaison, Derizelles s'y fût attaché peut-être avec toute la ténacité d'un homme qui a confiance dans les efforts de sa volonté, lorsque le hasard vint subitement lui démontrer l'inutilité de tous ces stratagèmes.

La Lizon, qu'Isidore pressait de revenir à Saint-Clair, avait déclaré ne vouloir y reparaître qu'à la condition que son futur beau-père viendrait la chercher lui-même comme il en avait pris l'engagement avec elle lorsqu'elle était partie, et seulement le jour où elle pourrait lire le premier ban de son mariage affiché à la porte de la mairie.

Sommé de s'exécuter, Derizelles dut donner régulièrement le consentement qu'il était nécessaire d'avoir avant de procéder aux formalités d'usage. Il obtint cependant que son fils garderait le secret sur son prochain mariage jusqu'au moment où il serait sur le point de s'accomplir. En gagnant ainsi du temps, il espérait toujours qu'il ferait naître ou que le hasard lui fournirait quelque circonstance dont il pourrait profiter pour prolonger le célibat d'Isidore.

Digitized by Google

VIII

LA COUSINE MÉLIE.

Cependant l'oncle Louciot faisait de fréquentes apparitions dans la maison de Derizelles, et, chaque fois qu'il s'y montrait, il mettait sur le tapis la question du mariage entre sa fille et Isidore, qu'il se plaignait de ne pas voir chez lui.

— Attendez, attendons, il faut attendre, murmurait Derizelles. Ce garçon était très-affolé de cette créature; ce n'est pas en quinze jours qu'il a pu l'oublier. Et puis au fond, comme il sait que c'est à cause de vous que la Lizon est partie d'ici, il vous garde rancune. Vous savez, les jeunes gens, ça ne voit que son plaisir, ça ne connait que sa passion. Isidore ne peut pas se persuader qu'on a agi pour son bien : il le comprendra.

Digitized by Google

Plus tard; il rendra justice aux bonnes intentions de sa famille; mais ce n'est pas l'affaire d'un jour. Et Derizelles finissait comme il avait commencé, par :

— Attendez, attendons, il faut attendre.

Et le bonhomme Louciot, à demi convaincu, s'en allait répéter le même refrain à sa fille Mélie, dont la patience n'était pas la vertu capitale.

L'auberge de l'Ane-Vert était ordinairement fréquentée par les paysans des environs de Fontainebleau, qui, les jours de marché, venaient y remiser leurs voitures ou y mettre leurs bêtes à l'écurie. Ces jours-là, c'est-à-dire deux fois la semaine, la Lizon, qui habitait une sorte de mansarde donnant sur la cour de l'auberge, évitait de sortir de chez elle pour ne point être exposée à rencontrer quelque personne de Saint-Clair.

Un matin, Mélie ayant été envoyée à Fontainebleau par son père pour y prendre du fumier au relais des messageries, la charrette qu'elle conduisait avec assez d'indolence fut accrochée par la lourde diligence de Montargis. La jeune fille fut renversée assez rudement pour qu'on la relevât évanouie. Cette chute avait eu lieu devant l'auberge de l'Ane-Vert, et l'aubergiste, témoin de l'accident, avait transporté la fille de Louciot chez lui pour la secourir. Mais jugeant que, dans la circonstance, les soins d'une femme seraient préférables, et la sienne se trouvant absente, il appela la Lizon qui descendit en toute hâte.

Celle-ci voulut s'éloigner en reconnaissant la cou-

Digitized by Google

sine d'Isidore; mais l'instinctive pitié féminine la retint auprès de Mélie, qui d'ailleurs était en ce moment hors d'état de la reconnaître. Cependant, la femme de l'aubergiste étant rentrée, la Lizon la pria de la remplacer auprès de Mélie, dont elle avait vainement frotté les tempes avec du vinaigre, sans pouvoir la faire revenir. Comme elle allait sortir, la jeune fille, frappée par le son de sa voix, ouvrit tout à coup les yeux et les fixa sur elle avec un étonnement inquiet. La Lizon ayant disparu comme une vision, Mélie dont les facultés intellectuelles n'étaient pas encore remises de la commotion qui avait causé son évanouissement, aurait pu croire, comme l'aubergiste essayait de le lui persuader, qu'elle s'était trompée en croyant voir la servante de son oncle; mais une circonstance inattendue vint presque aussitôt démentir les paroles de la bonne femme. Au moment où la Lizon montait l'escalier pour regagner sa chambre, elle rencontra Isidore, qui était venu chez elle pendant qu'elle donnait des soins à sa cousine.

— Ah! cette fois, dit celle-ci en se dressant sur son lit lorsqu'elle reconnut la voix d'Isidore qui parlait à la Lizon; cette fois, je ne me trompe pas, c'était bien elle, puisque c'est lui!

— Qui ça lui? qui ça elle? fit l'aubergiste avec embarras.

— Je sais ce que je veux dire, allez, répondit Mélie, qui venait de se mettre debout et secouait ses vêtements. Déjà oublieuse de sa chute, elle descendit dans

Digitized by Google

la cour de l'auberge, où elle s'assit sur une borne au coin de l'écurie, en attendant que des rouliers, qui avaient été témoins de son accident, eussent achevé de relever la charrette. L'un d'eux, qui s'occupait à recharger le fumier, qui s'était répandu dans la rue, poussa tout à coup un juron exprimant plus l'effroi que la colère, et, jetant aussitôt sa fourche à terre, il appuya fortement sa large main sur son bras nerveux, où il écrasa une mouche noire et velue; dont la piqûre avait déjà marqué son épiderme d'un point noir.

— Qu'avez-vous? lui demanda Mélie, attirée auprès de lui par son cri, et inquiétée par la pâleur qui s'était répandue sur son visage. — Mais, sans lui répondre, le roulier se précipita dans la cuisine où flambait un feu actif. S'emparant avec rapidité d'une pincette qu'il trouva dans un coin de l'âtre, il la plongea dans le brasier incandescent. Son silence et la rapidité de ses mouvements exprimaient une invincible terreur. Comme il retirait du feu la pincette rougie à blanc, il mit en saillie, par une vigoureuse tension du bras, son biceps herculéen, sur lequel le point noir causé par la piqûre de la mouche semblait déjà s'être étendu, et, d'une main ferme, il y porta le fer fumant, qu'il tint appuyé fortement sur la même place, jusqu'à ce que la douleur cuisante causée par cette cautérisation prolongée l'eût obligé à lâcher la pincette, qui retomba sur le carreau, rougie encore, non plus par le feu, mais par le sang de la plaie qu'elle venait d'ouvrir.

Digitized by Google

Cette opération achevée, le roulier fit signe qu'on lui donnât un verre d'eau qu'il prit avec avidité des mains de Mélie.

— Merci, lui dit-il, en poussant un soupir de soulagement ; et comme se parlant à lui-même, il ajouta en regardant son bras, qu'il enveloppait dans un mouchoir : maintenant, il n'y a plus de danger.

—Il y en avait donc ? fit la jeune fille, qui ne se rendait pas encore bien compte de la gravité de l'accident.

— Vous n'avez donc pas vu que la mouche qui m'a piqué est une mouche charbonneuse, une bête à charogne. J'ai eu un frère qui a été mordu par une de ces mouches ; dix heures après, il est mort aussi noir que le drap qu'on m'aurait jeté sur le corps demain, si je n'avais pas pris mes précautions. Maintenant, ma fille, un conseil. Votre fumier aura peut-être servi de litière à quelque animal crevé en corruption. Il peut encore y avoir de ces venimeuses bêtes dedans : à votre place, je ne l'emporterais pas.

— Merci de votre conseil ; il est bon, je le suivrai. Ah ! ça fait mourir, ces bêtes-là, répéta Mélie en rentrant dans la cour, où elle trouva sa charrette attelée. Comme elle y montait, en levant les yeux vers la maison, elle aperçut Isidore, qui avait imprudemment mis la tête à la fenêtre de la chambre occupée par la Lizon.

— Eh ! mon cousin ! s'écria-t-elle avec autant de dépit que de raillerie, en faisant claquer son fouet, je retourne à Saint-Clair. Voulez-vous que je vous attende ?

Digitized by Google

Isidore referma la fenêtre sans lui répondre.

— Qu'est-ce que cela fait qu'elle nous ait vus ici ensemble? Elle nous verra bientôt de plus près à Saint-Clair, puisqu'après demain notre premier ban sera lu au prône.

— C'est égal, dit la Lizon avec inquiétude, j'aimerais mieux qu'elle ne soit pas venue ici.

Lorsqu'elle fut sortie de Fontainebleau et qu'elle s'engagea dans la route solitaire qui traverse la forêt, Mélie accrocha les rênes au taquet de la charrette, et, s'abandonnant à la pacifique allure de son mulet patriarcal, familiarisé depuis douze ans avec tous les détours et toutes les ornières du chemin, la jeune fille appuya ses coudes sur ses genoux, sa tête dans ses mains et commença à pleurer si abondamment que ses larmes, qui tombaient à gouttes chaudes et pressées, faisaient le bruit d'une pluie sur l'étoffe tendue de son tablier.

Mélie n'était point une fille sotte, ni une méchante nature. Elle avait alors vingt-deux ans, et dès l'âge adolescent elle avait été bercée par l'espérance qu'elle serait un jour la femme d'Isidore. Cette union avait d'ailleurs été le vœu de sa tante Derizelles, qui lui avait témoigné toujours un attachement presque maternel et s'était plu d'avance à développer en elle tous les instincts d'ordre, de travail et d'économie qui constituent la bonne ménagère.

Cette utile prévoyance avait porté ses fruits et de bonne heure détourné la jeune fille des penchants fri-

Digitized by Google

voles où la jeunesse et l'exemple auraient pu l'entraîner.

Ainsi Mélie n'allait jamais au bal le dimanche ; elle fréquentait peu les fêtes et les assemblées, et se tenait dans une grande réserve vis-à-vis des garçons du pays, mais tout cela sans morgue apparente, sans vanité prétentieuse, naturellement.

Puritaine sans connaître ni le mot ni la chose, tout en étant fort soigneuse d'elle-même, les soins qu'elle prenait de sa personne, s'arrêtaient aux limites où commence la coquetterie, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un bon goût que les femmes et les filles du pays ayant quelque raison de se défier du leur, venaient consulter dans les circonstances où elles devaient se montrer avec quelque apparat.

Sans appartenir à la race poétique et mélancolique des *Gretchen* d'outre-Rhin, dont les yeux deviennent bleu à force de regarder le ciel, Mélie aimait la solitude, non pas la solitude contemplative qui incline vers la rêverie, et excite l'âme à une maladive inspiration vers l'éternel inconnu, mais l'isolement occupé, actif, laborieux. Elle lisait aussi volontiers quelquefois, et les livres que le hasard avait ouverts sous ses yeux et qu'une génération entière avait feuilletés avant elle, comme l'attestaient les noms de ses ancêtres inscrits sur les marges et les couvertures en encre jaunie par le temps ; ces livres n'étaient point de nature à donner à son imagination des ailes qui dussent l'emporter au delà des modestes sphères où elle était appelée à vivre.

Digitized by Google

C'étaient pour la plupart de vieux et naïfs récits populaires, comme les colporteurs en répandent dans les campagnes avec le double *Liégeois* et l'*Almanach botteux*, œuvres grossières, plus grossièrement imagées encore, mais dans lesquelles la poésie se trouvait cependant, peut-être parce qu'on n'avait pas cherché à l'y mettre.

Ces lectures innocentes avaient suffi cependant pour lui faire comprendre quels étaient la véritable nature et le nom véritable du sentiment qu'elle éprouvait pour son cousin, et qui était presque natif, puisqu'il plongeait ses racines jusque dans les plus lointains souvenirs de leur commune enfance.

Encouragée d'ailleurs par ses parents, elle se livrait avec sécurité à la douceur de cette passion paisible, et bien qu'Isidore ne parût guère y répondre, elle ne s'inquiétait pas de cette froideur, sachant que s'il ne songeait pas à elle, il ne songeait pas non plus à d'autres.

Sa passion, tranquille et patiente, éprouva les premiers symptômes d'inquiétude et d'agitation à l'époque où la liaison clandestine de son cousin avec la nouvelle servante fut connue dans le pays. Elle n'en voulut cependant point à Isidore ; mais à dater de ce jour, elle conçut pour la Lizon un ressentiment sourd et contenu qui devait, avec les circonstances, arriver jusqu'à la haine.

Cette haine vivace, fortifiée chaque jour par la jalousie, s'était apaisée cependant quand Mélie avait

Digitized by Google

cessé de voir celle qui en était l'objet. Croyant n'avoir plus à la craindre, en ne voyant plus une rivale dans la servante, elle s'était presque émue de pitié à la pensée du sort aventureux auquel celle-ci lui semblait devoir être destinée, et, partageant les espérances de son père, elle pensait qu'Isidore, étant dégagé de l'influence de la Lizon, l'oublierait bientôt pour se rapprocher d'elle, elle qui, dans sa pensée, avait toujours été auprès de lui.

La rencontre qu'elle venait de faire à l'auberge de l'Ane-Vert avait donné un brutal démenti à ses espérances.

En retrouvant la Lizon dans un lieu aussi prochain de Saint-Clair, et en retrouvant surtout Isidore auprès d'elle, elle avait compris que leur séparation n'était qu'apparente et qu'elle ne serait sans doute que momentanée ; et en même temps qu'elle recouvrait toute sa haine pour la Lizon, redevenue sa rivale, elle éprouva pour son cousin un sentiment de mépris dédaigneux, en songeant à la pitoyable faiblesse dont il donnait la preuve en courant après une fille qui avait été publiquement chassée.

Au milieu du trajet, le mulet, ne se sentant plus dirigé, s'arrêta et s'endormit à l'entrée d'une carrière où Louciot l'amenait souvent quand il venait chercher des écalles de pavé que l'on emploie à Saint-Clair et dans les environs pour la construction des murs de clôture.

Mélie était si péniblement préoccupée qu'elle ne

Digitized by Google

s'aperçut même pas que la charrette était arrêtée. Ce fut une femme de Saint-Clair, sortant d'un taillis où elle venait de couper un fagot qu'elle traînait derrière elle, qui le lui fit remarquer.

— Hé, Mélie, lui cria-t-elle, est-ce que tu attends ton cousin? Je l'ai vu passer tantôt : il allait du côté de la Pyramide, ajouta-t-elle en étendant la main dans la direction de Fontainebleau.

— Je le sais bien, répondit Mélie en activant du fouet son paresseux animal, je l'ai rencontré tout à l'heure.

La femme qui venait de lui parler était la même qu'Isidore avait, peu de jours auparavant, trouvée auprès de Lizon, lorsque l'indisposition de celle-ci l'avait obligée de s'arrêter dans sa fuite.

— Tu devrais bien prendre ma bourrée dans ta charrette, dit-elle à la jeune fille, dont elle avait remarqué le trouble.

Bien qu'elle eût préféré être seule, Mélie lui proposa de la reconduire jusqu'à Saint-Clair.

Pendant le trajet, sa compagne, qui était curieuse et bavarde, l'interrogea sur son prochain mariage avec Isidore.

— Qui vous a parlé de cela? dit Mélie avec humeur.

— Mais c'est ton père qui en parle.

En effet, depuis que la Lizon avait quitté le pays, Louciot, crédule aux promesses de son beau-frère, avait, par des propos mystérieusement indiscrets, fait

Digitized by Google

supposer que le mariage de sa fille avec son cousin Isidore était chose arrêtée.

Mélie se borna à démentir les propos paternels et essaya de détourner l'entretien d'un sujet qui, en ce moment surtout, lui était pénible; mais sa compagne le ramenait toujours à Isidore.

— Ton cousin est un bon parti, disait-elle; c'est le meilleur parti du pays; et maintenant qu'on l'a débarrassé de cette Lizon, bien sûr que toutes les filles d'ici vont lui courir après. Pour ça, bien sûr!

Lorsqu'elle avait prononcé le nom de la servante, la compagne de Mélie s'était aperçue que celle-ci avait fait un geste de mépris, et, croyant lui être agréable en lui parlant d'elle avec malveillance, elle ajouta sur un ton de mépris dédaigneux : « Cette Lizon, pourtant, elle faisait bien la fière autrefois; elle avait des chaînes de montre, elle portait de la dentelle à ses bonnets; et dans six mois elle sera peut-être forcée de mettre son enfant dans un hôpital, faute d'avoir des langes pour l'envelopper.

— Son enfant! dit Mélie en se retournant brusquement. Elle est donc...

— Sans doute interrompit sa voisine; c'est moi qui lui ai appris son état le jour où ton cousin, qui courait après elle, nous a trouvées ensemble sur la route, tiens auprès de ce tas de cailloux. Prends garde! ton mulet va butter dedans.

— Un enfant! murmurait Mélie en elle-même. Ah! maintenant il ne la quittera plus. Et, pressant l'allure

Digitized by Google

du mulet, elle l'obligea presque à prendre le galop.

— Eh ! lui dit sa compagne qui se trouvait rudement secouée par les cahots, tu nous fait courir comme si nous allions à la noce.

A l'entrée du village, Mélie rencontra son père, qui allait au devant d'elle, ayant appris par un voisin revenu de Fontaibleau l'accident qui lui était arrivé.

Le premier regard de Louciot fut pour sa charrette, et, la voyant intacte, mais vide, il demanda à Mélie pourquoi elle ne rapportait pas le fumier.

— Quel fumier ? répondit celle-ci, dont l'esprit n'était pas à la question de son père.

— Eh bien, qu'est-ce que tu as donc été faire à Fontainebleau ? demanda Louciot.

— J'y ai été faire une belle découverte, allez ! répondit Mélie. Et lorsqu'elle fut rentrée avec lui dans leur maison, elle lui raconta avec un accent de véhémence qu'il ne lui connaissait pas encore tout ce qu'elle avait appris depuis le matin, sans omettre la révélation que venait de lui faire sa compagne de route.

Louciot eut instinctivement l'idée qu'il était la dupe de son beau-frère, et que celui-ci était instruit du séjour de la Lizon à Fontainebleau et des visites que lui faisait son fils.

— Je vais chez ton oncle, dit-il à Mélie.

— Je vous accompagne, répondit celle-ci.

Lorsque son beau-frère et sa nièce entrèrent chez lui, Derizelles était lui-même fort soucieux. Le matin

Digitized by Google

même avait eu lieu l'ouverture du testament de feu Richôme, et sa veuve, peu avantagée, restait avec une fortune dont la modicité contrariait singulièrement les plans formés par le père d'Isidore. En outre, son imagination ne lui avait encore fourni aucun moyen pour retarder le mariage de son fils, et il avait pris avec celui-ci l'engagement de l'accompagner le lendemain à la ville pour ramener la Lizon. A ces préoccupations d'intérêt capital s'ajoutait un ennui domestique. Un de ses chevaux, le meilleur de l'écurie, était malade, et le vétérinaire qu'il avait envoyé cherché à Nemours, n'était pas encore arrivé.

Louciot entra nettement en matière.

— Où est mon neveu? demanda-t-il avant même de s'asseoir.

Dès l'arrivée de son beau-frère et de sa nièce, Derizelles, dans leur attitude et dans leur physionomie, avait deviné qu'ils n'étaient pas venus chez lui uniquement pour lui dire bonjour, et par le premier mot que lui adressait son parent, il soupçonna le véritable motif de cet interrogatoire; aussi fit-il intérieurement appel à toute sa subtilité pour ne pas se laisser surprendre.

— Isidore! dit-il naturellement, mais où voulez-vous qu'il soit? pas au travail, bien sûr; il est à la chasse, pardi; à la chasse aux oiseaux, carabo; à la chasse aux perdrix, carabi, chantonna-t-il en prenant Mélie par la taille et en l'attirant vers lui pour l'embrasser sur le front. Puis, changeant de ton tout à

Digitized by Google

coup : — Je chante, et je n'ai pourtant pas le cœur à la joie. Figurez-vous, beau-frère, que notre meilleur cheval, une bête sans prix...

— Isidore n'est pas à la chasse, interrompit Mélie, qui se dégagea des bras de son oncle.

— Qui nous a coûté, — quand je dis qui *nous* a coûté, continua Derizelles, c'est façon de parler, — qui a coûté quatre-vingts pistoles, eh bien...

— Isidore est à Fontaibleau, reprit Louciot en s'approchant de son beau-frère, et en tirant celui-ci par un des boutons de sa veste pour provoquer son attention.

— Eh bien, beau-frère... ce brave animal qui vous déchirait un arpent de terre vierge en moins de temps qu'il n'en faut à un arpenteur pour le mesurer...

— Il ne s'agit pas de votre cheval, fit Louciot impatienté.

Mais, sans paraître prendre garde à l'interruption, Derizelles reprit :

— Un de mes voisins qui me l'avait emprunté pour transporter du pavé, me l'a surchargé, et à l'heure qu'il est, mon animal est sur le flanc et j'ai peur d'être forcé de l'abattre. Voyez-vous, beau-frère, les bêtes, c'est comme l'argent : on ne devrait jamais les prêter.

— Mon neveu est à Fontainebleau, je vous dis, insista Louciot.

— Possible encore, bien possible, fit Derizelles. Et se grattant le sommet de la tête : — Attendez donc! En effet, j'ai entendu dire l'autre jour à mon fils qu'il

Digitized by Google

avait besoin d'aller en ville pour renouveler sa provision de poudre. Et, prenant soudain un accent de contrariété : — S'il m'avait prévenu qu'il irait aujourd'hui, je lui aurais dit de me ramener le vétérinaire de Fontainebleau, qui est bien plus renommé que celui de Nemours. Il est vrai qu'il est plus coûteux ; mais je ne regarderais pas à un écu de plus ou de moins pour voir ma pauvre bête sur pied. Ah ! je en peux pas vous dire comme ça m'inquiète, achevat-il, en se prenant la tête entre les mains.

Et les gestes de Derizelles, son visage, son accent, exprimaient, en effet, une inquiétude tellement sincère, que Louciot fut lui-même dupe de cette absorption simulée, qui n'était qu'un prétexte dont le père d'Isidore se servait pour retarder l'interrogatoire dont il se sentait menacé, et pour avoir le temps de préparer ses réponses.

— Sans doute, fit Louciot, sans doute, on tient à ses bêtes, c'est tout naturel, et moi-même j'ai eu peur tantôt pour mon mulet, quand on m'a appris que Mélie avait été accrochée à Fontainebleau par la voiture de Montargis. C'est même à la suite de cet accident qu'elle a fait une rencontre à propos de laquelle nous venions...

— Comment, ma pauvre fille, dit Derizelles en regardant Mélie avec solicitude, tu as versé ! Tu n'as point eu de mal ; au moins, il n'y paraît pas.

— Il n'y paraît pas, cependant j'en ai eu tout de même, mon oncle, répondit la jeune fille ; mais ce n'est pas à cause de ma chute.

Digitized by Google

— L'enfant souffre, beau-frère, interrompit Louciot en désignant sa fille, et c'est à cause de mon neveu; elle a rencontré son cousin à Fontainebleau, savez-vous avec qui?

— Avec la Lizon, mon chère oncle, ajouta précipitamment Mélie; avec la Lizon, qui n'est point partie!

Derizelles secoua la tête en signe de doute.

— Elle est à Fontainebleau... elle y demeure... à l'Ane-Vert, où mon cousin va la voir... je le sais... je les ai vus... dit Mélie, mettant volontairement une lacune entre ses paroles pour les rendre plus affirmatives.

— Ah! ah! ah? s'écria Derizelles en faisant parcourir à cette interjection toute la gamme de l'étonnement douloureux.

Et, se laissant lourdement tomber sur une chaise, il abattit avec lenteur ses bras le long de son corps, comme s'ils eussent été brisés par l'accablement soudain que cause une mauvaise nouvelle inattendue; puis, jetant tour à tour sur son beau-frère et sa nièce un regard plein de désolation, il ajouta en leur serrant la main à tous les deux :

— Cette fille-là est donc venue au monde pour notre malheur à tous?

— Mais vous ne vous doutiez donc de rien? demanda Louciot, déjà à demi convaincu de la bonne foi de Derizelles.

— Moi! reprit celui-ci; mais c'est-à-dire, fit-il en se retournant vers sa nièce, que si le chagrin de cette

Digitized by Google

pauvre et chère enfant ne me témoignait pas de la vérité de ses paroles, c'est-à-dire que je n'y croirais pas.

Louciot ouvrait la bouche pour parler, mais il hésita, et, désignant Mélie par un geste discret, il dit tout bas à son beau-frère : — Vous n'auriez pas un brin d'occupation à lui donner ?

— Ah ! fit Derizelles avec découragement, dans une maison où le garçon n'est bon qu'à chagriner sa famille, et où les bêtes sont malades, vous comprenez que ce n'est pas la besogne qui chôme... Nous avons ici du travail en retard de quoi fatiguer dix bons bras, et il n'y a que les deux miens, qui ont fait leur temps. Aussi depuis que la Liz.., depuis que cette créature est partie, on n'a pas seulement eu un instant pour ranger le linge de la dernière lessive. Ah ! continua-t-il en regardant Mélie, bien qu'il semblât s'adresser particulièrement à son père, il est temps qu'il arrive ici une femme qui ait intérêt à empêcher la ruine de la maison. Enfin, vous m'entendez, beau-frère, ajouta Derizelles en prenant la main de Louciot, qui secoua la tête comme pour faire signe qu'il était d'accord avec sa pensée.

Mélie, ayant compris que son père désirait rester seul avec son oncle, se proposa pour aller mettre le linge en ordre dans les armoires. Comme elle en demandait les clefs à Derizelles, celui-ci, en les lui donnant, l'embrassa paternellement, et lui montrant la ceinture de son tablier :

Digitized by Google

— Ah ! chère enfant, lui dit-il, il y a longtemps qu'elles devraient être accrochées là. Et comme elle se dirigeait vers la porte :

— Ah ! mon enfant, écoute un peu. Il y a dans un coin de l'armoire une bouteille de ratafia que ta chère et regrettée tante défunte avait distillée elle-même peu de temps avant qu'elle t'ait fait porter une robe noire ; tu prendras bien garde de la casser... On ne la débouchera que le jour... où ton cousin te fera porter une robe blanche.

Derizelles, qui, pour se conserver sa liberté d'action, avait voulu dissimuler jusqu'au dernier moment, s'aperçut bientôt du succès de sa comédie. Si défiants qu'ils fussent l'un et l'autre, son beau-frère et sa nièce étaient demeurés convaincus qu'il ignorait la continuité des relations de son fils avec la servante.

Lorsqu'ils furent restés seuls, Louciot, frappant sur l'épaule de Derizelles, qui semblait plongé dans ses réflexions, lui dit à demi-voix :

— Vous ne savez pas encore tout.

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir encore de plus désolant pour moi, pour nous, que ce que je viens d'apprendre ?

— Le mal est pourtant plus grand que vous ne le pensez, beau-frère. La Lizon a été renvoyée trop tard...

— Il est inutile de revenir sur le passé, fit Derizelles. Je suis déjà convenu, et je conviens encore que j'aurais dû vous écouter autrefois ; mais c'est du présent qu'il faut nous occuper.

— Vous ne me comprenez pas, beau-frère, reprit

Digitized by Google

Louciot. Quand je dis que la Lizon a été renvoyée trop tard, je veux dire que maintenant il y a une raison pour qu'Isidore soit encore plus attaché à elle qu'il ne l'était auparavant.

Derizelles commença à dresser l'oreille et son visage exprima une inquiétude qui, cette fois, n'était pas feinte. Il somma son beau-frère de s'expliquer plus clairement.

— Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, fit Louciot en baissant la voix ; eh bien, oui, ajouta-t-il, c'est comme je vous le dis. La Lizon...

Il n'eut pas même besoin de compléter sa révélation. Derizelles avait compris.

En une seconde il envisagea toutes les conséquences de cette nouvelle situation. Il vit son fils, père d'un enfant que son mariage allait légitimer, venir lui réclamer, au nom de cet enfant, la restitution d'un bien dont il n'aurait pas eu le temps de jouir.

Le désespoir que lui causait l'avortement probable de toutes ses longues et pénibles combinaisons lui troublaient tellement l'esprit, que, ne songeant plus même à la présence de son beau-frère, il s'écria, en frappant du poing sur la table avec une énergique fureur :

— Eh bien, non, le mariage n'aura pas lieu.

— Quel mariage ? demanda Louciot.

— Ah ! fit Derizelles rappelé à lui-même, je voulais dire que cette misérable voudra sans doute abuser de sa situation pour obliger mon fils à l'épouser ; mais...

— Ah ! pour ça ! lui dit Louciot, heureusement qu'il

Digitized by Google

n'est pas encore d'âge à pouvoir se passer de votre consentement pour faire une pareille folie. Tenez, beau-frère, il me vient une idée, continua-t-il en s'accoudant sur la table et en faisant un geste comme pour indiquer qu'il allait parler d'or.

Derizelles lui fit signe qu'il écoutait.

— Eh bien, dit Louciot, il faut nous décider à faire un sacrifice... et quoiqu'il soit pénible à un père de famille de transiger avec des créatures comme celle-là, il faut lui proposer une somme d'argent, à la condition qu'elle disparaîtra complétement du pays, et qu'elle retournera dans le sien pour y faire des dupes.

Derizelles haussa les épaules en signe de désapprobation.

— La Lizon, dit-il lentement et avec un accent de conviction, la Lizon est une rusée, et, sachant qu'elle peut avoir le gâteau tout entier, elle ne se contentera pas d'un morceau.

En ce moment, l'entretien des deux beaux-frères fut interrompue par l'arrivée du vétérinaire qu'on attendait de Nemours. Derizelles le conduisit à l'écurie. Après avoir examiné la bête malade, le vétérinaire déclara qu'il n'y avait pas d'espoir de la sauver. Il conseilla de l'abattre.

— Tous les malheurs dans un jour, fit Derizelles en levant les mains.

Mélie, ayant eu besoin de demander un renseignement à son oncle à propos de la besogne que celui-ci lui avait donné à faire, était descendue à l'écurie au

Digitized by Google

moment où le vétérinaire donnait le conseil d'abattre le cheval malade et dont il désespérait.

— Eh bien, avait dit Derizelles, puisque la pauvre bête n'en doit pas revenir, faites-lui prendre quelque chose qui la tue tout de suite. J'aime mieux ça que de la voir souffrir, et en vous en retournant à Nemours, envoyez-moi l'équarrisseur pour qu'il vienne l'enlever.

Mélie, qui avait encore à la mémoire l'accident dont elle avait été témoin à l'auberge de l'*Ane-Vert*, interrompit Derizelles.

— Ah! mon oncle, lui dit-elle avec inquiétude, il vaudrait mieux faire emmener le cheval encore vivant, pour qu'on l'abatte au dehors; les bêtes crevées de maladie attirent les mauvaises mouches. Et comme preuve à l'appui de ses paroles, elle raconta l'histoire du roulier de Fontainebleau.

Dérizelles parut consulter le vétérinaire du regard. Celui-ci répondit que les insectes dangereux dont parlait Mélie ne s'attachaient qu'aux cadavres d'animaux déjà en état de corruption, et qu'on n'avait rien à craindre de pareil si le cheval mort était enlevé en temps convenable.

— Au surplus, acheva-t-il en entr'ouvrant les paupières de l'animal dont les yeux avaient déjà perdu l'éclat vital, il n'est pas nécessaire de le tuer, il sera mort ce soir, et demain matin l'équarrisseur pourra venir le prendre.

— C'est égal, fit Derizelles en désignant Mélie, la

Digitized by Google

prudence ne nuit pas, et puisque la pauvre bête doit mourir, j'aime autant qu'elle meure ailleurs que dans l'écurie.

— Là, ou ailleurs, il n'attendra pas longtemps, fit le vétérinaire ; seulement, profitez du peu de forces qui lui restent pour le faire marcher jusqu'à l'endroit où vous voulez le placer.

Quand il fut parti, Derizelles et son beau-frère, aidés de Mélie, essayèrent de faire mettre l'animal debout. Ce ne fut pas sans efforts qu'ils y parvinrent. Docile à la voix de son maître, il se mit cependant à marcher, la tête baissée, dans l'écurie ; mais ce ne fut point sans résistance qu'il consentit à franchir la porte.

— Pauvre bête ! fit Mélie avec un accent de pitié compatissante ; on dirait qu'il comprend qu'il n'y rentrera plus. Allons, mon mignon, ajouta-t-elle en lui passant la main dans la crinière comme pour le flatter ; allons, viens !

Mais le cheval restait immobile, soit qu'il eût été saisi par l'action de l'air qui succédait sans transition à la chaude atmosphère de l'écurie, soit qu'il eût en effet instinctivement compris qu'il allait en sortir pour n'y plus rentrer; il fit un mouvement de retour au moment où il mettait les deux pieds de devant sur le pavé de la cour. Relevant alors sa tête alourdie, sur laquelle ses oreilles étaient couchées en arrière, son œil vague s'ouvrit péniblement et s'attacha avec une fixité expriman le regret sur ses compagnons de tra-

Digitized by Google

vail, qui semblaient le regarder partir avec une intelligente inquiétude. Il regarda ses harnais pendus au-dessus de sa mangeoire, aspira faiblement le chaud brouillard qui s'évaporait de sa litière encore tiède, et fit un pas en arrière comme pour aller s'y recoucher.

— Hue donc! fit Louciot en lui donnant un coup de sabot, hue donc! carcan!

— Ah! mon père! fit Mélie sur un ton de reproche.

— Hé! reprit celui-ci avec indifférence, puisqu'il n'est plus bon à rien, faut-il pas le ménager?

— Attends, fit Derizelles; je sais un moyen de le faire venir tout seul où je veux le conduire. Et s'étant éloigné de quelques pas dans la cour, où se trouvait une charrue, il la traîna jusqu'à la porte d'une grange abandonnée; puis, faisant claquer sa langue, il montra de loin au cheval le brancard de la charrue qu'il tenait levé.

L'animal pensa que c'était pour aller au travail qu'on l'appelait et, sans qu'on eût besoin de le conduire, il alla se mettre lui-même, comme il en avait l'habitude, au brancard de la charrue que Derizelles faisait reculer, jusqu'à ce que la vaillante bête, rendue oublieuse du mal et de la mort, fût entrée dans la grange, où elle tomba pesamment sur l'aire humide.

— Je savais bien qu'il se laisserait prendre, fit Derizelles en repoussant la charrue dans la cour; et comme pris d'un regret, il ajouta, en refermant la porte de la grange, dans laquelle il s'opposa à ce que sa nièce mit un peu de paille:

Digitized by Google

— Ah! si j'avais pu me douter qu'il me ferait perdre quatre-vingts pistoles, comme je l'aurais vendu l'autre jour!

La visite du vétérinaire avait momentanément fait oublier au fermier la nouvelle plus intéressante que venait de lui apprendre son beau-frère. Lorsque Louciot et Mélie furent partis, Derizelles, resté seul, réfléchit longuement à la position que pouvait lui créer l'état de la Lizon, dès que celle-ci aurait épousé Isidore.

Lorsque celui-ci revint le soir de Fontainebleau, son père, ayant hâte d'être fixé sur les intentions futures qu'il pourrait avoir à son égard, essaya de le faire parler; mais toutes les ruses de son interrogatoire échouèrent d'abord devant l'impénétrable réserve dans laquelle le jeune homme paraissait être volontairement enveloppé.

Isidore, qui se plaignait d'être fatigué, déclara avoir besoin de repos, et se borna à rappeler à son père que c'était le surlendemain que la Lizon les attendait tous les deux pour la ramener à Saint-Clair.

— J'aurais voulu te causer un moment, fit Derizelles, à propos de ce papier que nous avons été passer l'autre jour chez le notaire; faudrait que tu viennes faire un tour avec moi sur le terroir, pour que je te montre ce que tu m'as donné et pour que nous établissions nos limites. Si ça ne te gêne pas, nous emmènerons le géomètre.

— Pour quoi faire? fit Isidore; ce qui est à vous est à vous; ce qui est à moi est à moi: nous n'aurons pas de disputes.

Digitized by Google

— Je pense bien, mon cher garçon, qu'il ne peut pas y en avoir entre nous; mais c'est une opération nécessaire, puisque d'ailleurs, maintenant et par l'effet de ta volonté généreuse, ton *tien* et mon *mien* font deux.

— Eh bien, fit Isidore avec indifférence, un de ces jours, nous avons le temps.

— Bien sûr que nous sommes gens de *revue*, puisque nous ne nous quitterons pas; mais j'aimerais autant que nous fassions cette besogne plus tôt que plus tard, parce que j'ai comme une idée de louer, on peut-être bien de changer ou de vendre quelque bout de terrain. Tu sais, mon garçon, quand on est propriétaire, on aime à jouer avec son bien.

Isidore se départit de la réserve qu'il avait montrée jusque-là; au mot de vente, il avait dressé la tête.

— Ah! vous voulez vendre du bien, fit-il en regardant son père, qui lui-même l'observait attentivement.

— On ne sait pas, on ne sait pas, fit Derizelles. Si je trouvais une bonne occasion, je vendrais peut-être bien quelques morceaux pour me faire un peu de capital que je ferais travailler.

— Eh bien, fit Isidore en se levant, ne vous pressez pas de rien faire. Nous recauserons quand je serai marié, ajouta-t-il en se retirant pour aller se mettre au lit.

Derizelles n'avait parlé ainsi que pour provoquer son fils à quelque réponse dans laquelle celui-ci livrerait à son insu la clef de ses pensées secrètes.

Ses derniers mots, lorsqu'il s'était retiré, laissèrent

Digitized by Google

Derizelles en tête-à-tête avec une défiance qui le tint éveillé toute la nuit.

Bien que la pièce qu'il habitait fût peu éloignée de la grange où il avait placé le cheval moribond, sa préoccupation était si grande qu'il n'entendit même point le bruit que faisait l'animal en se débattant contre l'agonie.

Derizelles le trouva mort le lendemain matin.

Dans cette même matinée, une circonstance accidentelle vint confirmer les doutes qui l'avaient tenu éveillé pendant la nuit.

Ayant eu besoin, pendant l'absence d'Isidore, de prendre un objet de ménage qu'il savait devoir trouver dans sa chambre, Derizelles aperçut sur la table le code acheté à Fontainebleau par son fils, la veille du jour où ils avaient été chez le notaire. Les seuls livres qu'il eût jamais vus entre ses mains étant des traités spéciaux sur la chasse ou sur l'éducation des chiens, il pouvait s'étonner de trouver un code dans la petite bibliothèque d'Isidore.

Un détail, qui était toute une révélation pour son esprit soupçonneux, lui fit sur-le-champ comprendre toutes les conséquences que pouvait avoir, dans la situation actuelle, la trouvaille qu'il venait de faire.

Comme tous les livres neufs qui n'ont encore été lus que dans un seul endroit, le volume s'ent'rouvrit presque de lui-même dans la main de Derizelles, à mi-partie de la tranche bleue qui contient le code civil et au passage où il traite des donations.

Digitized by Google

Les feuillets, dont les marges avaient été maculées par le contact du pouce qui les avait tournés, ressemblaient au rudiment d'un écolier dont l'intelligence est rétive, et qui, dans son dépit de ne pas comprendre assez vite sa leçon, a froissé avec impatience les chapitres où elle se trouve. Les pages portaient tous les indices d'une étude pénible et laborieuse. Chacun des articles avait dû être longuement commenté, ligne à ligne, mot à mot, et l'intérêt qui avait guidé le lecteur se trahissait jusque dans la trace encore visible de son ongle, quand il avait souligné, sans doute pour mieux les signaler à son attention, les passages importants du texte judiciaire.

Un de ces articles était en outre annoté par une croix.

Il était ainsi conçu :

« La révocation aura lieu, encore que l'enfant du donateur fût conçu au temps de la donation. »

Si laconiques que fussent ces deux lignes, elles ne pouvaient plus laisser d'incertitude dans l'esprit de Derizelles. Il demeura convaincu qu'Isidore lui redemanderait son bien, non-seulement à la naissance de son enfant, mais le lendemain même de son mariage, qu'il n'était plus en son pouvoir d'empêcher.

Derizelles, résumant la situation, comprit que le célibat d'Isidore pouvait seul lui assurer les avantages de la donation que son mariage devait si prochainement rendre illusoire, et il décida que son fils resterait célibataire.

Digitized by Google

Pour arriver à ce résultat, il n'avait pas à choisir dans les moyens à mettre à exécution. Un seul s'offrait, certain, mais dangereux, qu'il fût l'œuvre du hasard ou qu'il fût la sienne propre :

C'était la disparition de la Lizon.

Comme Derizelles venait de concevoir cette pensée, les feuillets du volume devant lequel il méditait s'ouvrirent subitement au souffle d'une brise entrée par la fenêtre, et le fermier ne put s'empêcher de frissonner de la tête aux pieds lorsque, sur la dernière page qui s'arrêta sous ses yeux, il lut ces deux mots menaçants : *Code Pénal.*

Digitized by Google

IX

LE CHARBON.

Pour distraire son esprit de la mauvaise pensée qui venait d'y naître, Derizelles, en quittant la chambre de son fils, était descendu dans son verger, où il trouva le jardinier qui taillait les espaliers.

On était alors dans la première semaine de mars, et depuis quelques jours la douceur persistante d'une atmosphère exceptionnelle avait beaucoup avancé les progrès de la végétation. Des arbres fruitiers, qui sont ordinairement les plus hâtifs à cause de leur exposition favorable, commençaient à se couvrir de boutons, et les pêchers s'étoilaient d'une floraison rose dont le subtil parfum faisait un odorant appel au laborieux vagabondage des abeilles. Réveillée de son engourdis-

Digitized by Google

sement par la bienfaisante chaleur du soleil qui pénétrait son double toit de paille et d'osier, toute la tribu ailée, secouant la torpeur du *far niente* hivernal, commençait à se mettre en mouvement. Quand on s'approchait des ruches, on entendait gronder sous leur dôme un bruit pareil à celui que murmurent à l'oreille les conques marines dont la spirale nacrée semble un gouffre au fond duquel se lamente encore l'écho de la tempête qui les a jetées au rivage.

Les abeilles n'étaient cependant pas les seuls insectes qui eussent livré le premier essor de leurs ailes aux brises tièdes et balsamiques de cette matinée de soleil. Son premier rayon avait mis en émoi tout le monde ailé, qui vole et bourdonne, cherchant sa vie, et la trouvant qui dans la chasse, qui sur les feuilles ou dans l'herbe, qui même dans les immondices.

Comme Derizelles se promenait dans le verger avec son jardinier, en traversant l'une des allées, il heurta du pied, sans s'en apercevoir, le cadavre d'une pie, tuée quelques jours auparavant par Isidore, qui avait voulu décharger son fusil en revenant de la chasse.

La pie, dont la carcasse avait été ouverte par les coups de bec et les coups d'ongle des bêtes de rapine, n'était plus qu'un squelette informe. Mais dans ces reliefs, les insectes comme la guêpe, le bourdon et les mouches carnassières avaient encore trouvé une proie. Aussi quand Derizelles vint les troubler dans leur festin en mettant le pied sur les restes de l'oiseau qui en

Digitized by Google

était l'objet, tout l'essaim vorace s'enleva en bourdonnant et en traçant autour de lui, dans son vol, des cercles qui semblaient se resserrer davantage.

Derizelles retira le bonnet de coton qui lui couvrait la tête et, le prenant par la houppe, il le fit tournoyer autour de lui pour écarter les mouches dont il voulait éviter le contact et qui s'éloignèrent en effet; puis, s'étant baissé, il ramassa la pie et, la prenant par le bout de l'aile, il la lança par dessus le mur qui séparait son jardin de la plaine. Un instant après, il vit passer au dessus de sa tête l'essaim bourdonnant des mouches, qui parut aller s'abattre vers l'endroit où la pie devait être tombée.

Lorsqu'il eut achevé de donner ses instructions au jardiner, s'étant rappelé qu'Isidore ne devait point tarder à rentrer pour déjeuner, il quitta le verger pour aller le rejoindre. Comme il entrait dans la salle où ils prenaient leurs repas, Derizelles trouva son fils qui, ne l'ayant pas attendu pour se mettre à table, lui souhaita le bonjour entre les deux dernières bouchées.

— Tu aurais pu m'attendre, mon garçon, fit Derizelles en s'asseyant.

— J'étais pressé, et vous ne veniez pas... ma foi... dit négligemment Isidore, prenant peu de souci de la remarque.

— J'étais dans le jardin; tu aurais pu venir me chercher, répliqua doucement Derizelles.

En toute autre occasion, il n'aurait point pris garde, et n'eût point songé à se formaliser si son fils

Digitized by Google

ne l'eût point attendu pour se mettre à table ; mais, dans les circonstances actuelles, Derizelles voyait dans ce puéril oubli d'une convenance traditionnelle dans la famille un acte très-significatif.

— Je vais à Fontainebleau, fit Isidore en se levant.

— Je m'en doute, répondit Derizelles.

— Et comme j'ai des acquisitions à faire, je voudrais avoir de l'argent.

— Je m'en vas t'en donner ; attends un moment.

— Je suis pressé. Pour ne pas vous déranger, donnez-moi la clé, fit Isidore ; j'irai moi-même prendre l'argent dont j'ai besoin.

Derizelles se leva à son tour.

— Combien te faut-il ? demanda-t-il à son fils.

— Je ne sais pas bien au juste, fit Isidore en hésitant.

— Fais ton calcul j'irai te prendre la somme, répliqua Derizelles, qui, en se rasseyant, déposa auprès de lui, sur la table, la clé qu'il avait tirée de sa poche.

— Je ferai mon compte là-haut, répliqua Isidore en s'emparant de la clé.

— Mais, fit Derizelles en se relevant de nouveau, tu ne sauras pas trouver, peut-être !

— Bah ! il y a donc des cachettes ? dit froidement Isidore, qui se laissa cependant accompagner par son père.

Ces façons d'agir étaient certainement de nature à étonner celui-ci, car elles indiquaient chez le jeune

Digitized by Google

homme une disposition à l'autorité qu'il ne lui avait jamais connue.

Hors les vieillards qui thésaurisent, il est rare que les paysans conservent de grosses sommes chez eux; ils n'aiment pas plus l'écu oisif que le serviteur fainéant.

Derizelles n'avait qu'une douzaine de cents francs dans son secrétaire ; Isidore en prit la moitié.

— Tant que ça ! fit son père en le voyant compter les pièces qu'il glissait ensuite dans un sac.

Et il ajouta en riant :

— Tu vas donc acheter le palais de Fontainebleau ?

— Je me marie dans quinze jours, et il faut que je fasse un cadeau à ma future.

— Eh ! fit Derizelles en souriant, tu fais déjà un assez joli cadeau à la Lizon en lui donnant ton nom ! Si vous étiez raisonnables tous les deux, ajouta-t-il, vous éviteriez de faire de l'embarras à propos de votre mariage ; il fera déjà assez crier dans le pays, et surtout dans la famille ; la Lizon comprendra ça, elle bien sûr.

— La Lizon, répliqua Isidore, fera ce que je lui dirai de faire, et mon vouloir n'a pas de souci de l'opinion des autres. Je suis mon maître, pas vrai ?

— Sans doute, et tu le dois bien savoir, car tu le dis assez souvent, fit Derizelles. Et comme son fils, après avoir refermé le secrétaire, faisait mine de vouloir en remettre la clé dans sa poche, le fermier étendit la main pour la reprendre.

Digitized by Google

— Quoi ? demanda le jeune homme, feignant de ne pas comprendre.

— Eh bien, la clé, fit Derizelles. Tu l'emportes ! et si j'ai besoin d'argent dans la journée ?... Justement, j'ai le mémoire du couvreur à acquitter ; je l'avais remis à la fin de la semaine, nous y sommes.

— A combien se monte ce mémoire ; demanda Isidore en rouvrant le secrétaire.

— A quinze pistoles, mon cher garçon.

Isidore reprit cent cinquante francs dans un tiroir et referma de nouveau le secrétaire.

— Je payerai le couvreur en m'en allant, dit-il.

— Ce n'est point sur ton chemin, fit observer Derizelles.

— Je me dérangerai. Et voyant que son père demeurait immobile et comme pétrifié par la surprise que lui causaient ces allures voisines de la défiance, il ajouta :

— Eh bien, quoi ?

— Rien, fit Derizelles... Seulement, je m'étonne...

— Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant !

— Mais, dit naïvement le fermier en montrant la clé que son fils mettait dans sa poche, ordinairement tu n'avais pas l'habitude...

— Ah ! les habitudes, fit Isidore... les habitudes, on n'en a que pour en changer.

— Ah ! mon garçon, murmura Derizelles pendant que son fils descendait l'escalier, on ne me fera jamais croire que c'est toi qui parles, qui penses et qui agis ; tu n'es que le pantin de la Lizon.

Digitized by Google

Et, pour la seconde fois, l'idée que la disparition de la servante était nécessaire entra dans l'esprit de Derizelles et s'y acclimata.

Peu de temps après le départ d'Isidore pour Fontainebleau, l'équarrisseur de Nemours, envoyé par le vétérinaire, vint demander à Derizelles s'il pouvait enlever le cheval. Comme le fermier ouvrait la porte de la grange où se trouvait le cadavre, une bande de rats s'enfuit à son approche. Ainsi que l'attestaient de sanglantes morsures, elle avait déjà attaqué l'animal dans les parties grasses.

— Eh ! dit l'équarrisseur en se baissant, vous savez que si la peau est déjà trouée, je serai obligé de vous faire une diminution sur le prix ordinaire. Non, fit-il après avoir regardé; il n'y a pas grand dommage; mais il y aurait pu en avoir si j'étais venu plus tard.

— Et quand on pense qu'il a été payé cent pistoles ! murmura le fermier en regardant le cheval.

— Bah ! reprit l'équarrisseur, vous ne perdrez pas toujours tout, puisque la peau en vaut une.

Et, tirant de sa poche une longue bourse de cuir, il y prit deux écus qu'il tendit à Derizelles.

Mais depuis un moment celui-ci semblait absorbé par une pensée soudaine, et il fallut que l'équarrisseur le tirât par le bras pour lui faire prendre son argent.

— Comment ! dit le fermier en regardant les deux écus, dix francs pour une bête comme ça !

— Si je pouvais l'atteler à la charrette qui va l'em-

Digitized by Google

mener, je vous en donnerais bien cent écus. Mais ce que je vous offre est le prix, vous le savez aussi bien que moi.

— Je veux cinquante francs, fit Derizelles, et pas un décime de moins.

— Va pour cinquante francs, mais vous me donnerez le collier et les harnais avec. Tenez, reprit-il, je donne cent sous de plus, parce que la queue est bien fournie en crin.

— Je ne suis pas le maître de diminuer, répliqua Derizelles, c'est mon fils qui a fait le prix, venez le voir demain.

— Demain ! Mais demain le cheval aura un cent de rats dans les entrailles et un million de mouches sur le corps !

— Ça regarde mon fils, car c'est lui qui a fait le marché, répondit froidement Derizelles en reconduisant l'équarrisseur, qui s'éloignait en haussant les épaules.

Lorsque Derizelles se trouva seul, il revint examiner les lieux. La grange était éclairée par une fenêtre, dont une des vitres en verre bleuâtre et couverte d'une couche de poussière avait été brisée dans l'un des coins. Il constata que c'était par cette ouverture qu'entrait et sortait un essaim de mouches pareilles à celles qu'il avait déjà vues le matin dans son verger.

Pour n'être point atteint par elles, il alla chez lui s'affubler d'un de ces camails en treillis de fer dont les éleveurs d'abeilles se couvrent le visage lorsqu'ils

Digitized by Google

poursuivent les nouveaux rejetons, à l'époque où les ruches essaiment. Derizelles se lia, en outre, les manches de sa blouse au poignet et attacha de même son pantalon autour de ses jambes pour ne laisser aucune entrée aux insectes, qu'il pouvait déjà croire dangereux. Ces précautions prises, il revint dans la grange, et, au milieu du bourdonnement qui augmentait à chaque instant, il boucha l'ouverture formée par l'absence de vitre, en la garnissant avec un tampon de chiffons. Puis il ressortit, après avoir fermé la porte dont il serra soigneusement la clef dans sa poche. S'étant débarrassé ensuite de son affublement, il alla tranquillement vaquer aux affaires courantes de la maison.

Isidore ne revint que le soir, à l'heure du souper.

Il fut court et silencieux; à peine le père et le fils échangèrent-ils quelques paroles, moins par nécessité que pour se dissimuler l'un et l'autre leur commune préoccupation.

Cependant, comme Isidore se levait de table, il rappela à son père que c'était le lendemain qu'ils devaient aller à Fontainebleau pour y chercher la Lizon.

Derizelles ne fit pas d'objection, il demanda seulement à ne partir que dans l'après-midi; il avait de la besogne pour la matinée : notamment il était utile qu'il s'occupât de faire enlever le cheval mort; et comme Isidore s'étonnait que la chose ne fût point encore faite, son père lui expliqua que, n'ayant pas trouvé de sa dépouille un prix suffisant, il avait pré-

Digitized by Google

féré la garder pour la vendre au piqueur du prince de ***, qui nourrissait son équipage de sanglier avec des *abats* d'animaux. Isidore, qui ne pouvait avoir aucun soupçon, n'en demanda pas plus long, et quitta son père après avoir fixé leur départ pour Fontainebleau au lendemain dans l'après-midi.

Derizelles attendit une heure, et lorsque la respiration sonore et régulière de son fils, qui couchait dans une pièce voisine, l'eut assuré qu'il était profondément endormi, il retourna à la grange.

Supposant que la morsure des mouches pouvait être plus dangereuse depuis douze heures qu'elles étaient renfermées avec l'animal dont le sang, déjà décomposé, devait leur avoir inoculé un principe vénéneux, aux précautions qu'il avait prises le matin, il ajouta celle de se préserver les mains avec une vieille paire de gants qui datait de son règne municipal.

Lorsqu'il pénétra dans la grange, dont il ouvrit et referma discrètement la porte derrière lui, Derizelles n'entendit d'abord d'autre bruit que celui de sa propre respiration, qui était courte et sifflante. Mais en démasquant la lumière de sa lanterne d'écurie, il aperçut les poutres tachées par des groupes de points noirs et immobiles.

Lorsque le rayon lumineux projeté par la lanterne dissipa les ténèbres dans lesquelles les insectes dormaient ivres d'une sanglante pléthore, leur impur essaim commença à se mouvoir. Ce fut d'abord un vague murmure, une sorte de bruissement, qui aug-

Digitized by Google

mentait avec la rapidité du tourbillon. Bien qu'il se crût en sécurité, Derizelles sentait la moite humidité de l'effroi mouiller sa chemise chaque fois qu'une des mouches, encore étourdie par la lourdeur d'un sommeil troublé, heurtait de son vol lourd le treillis de son camail.

Dans un moment où tout l'essaim rassemblé bourdonnait autour de lui, il crut sentir le masque préservatif quitter son visage. Le cordon, mal attaché, venait de se dénouer, et, par une étroite issue, un des insectes pestiférés s'était glissé dans les cheveux du fermier, qui n'eut que le temps de le prendre et de le jeter sur l'aire de la grange, où il l'écrasa.

Lorsqu'il fut remis de sa terreur et qu'il eut rattaché son camail, il enduisit une des vitres de la fenêtre d'une légère couche de miel, et, armé d'une perche au bout de laquelle flottait un haillon, il le promena sur les poutres où l'essaim était allé se reposer de nouveau. Derizelles s'aperçut bientôt du succès de sa manœuvre. Les mouches, poursuivies et chassées dans la direction de la fenêtre, allaient se coller aux vitres, où elles faisaient ce bruit particulier d'une aile d'insecte frisant la surface polie d'un verre. Attirées par l'odeur du miel, elles ne tardèrent pas à se fixer de préférence sur le carreau qui en était enduit, et lorsqu'elles commençaient à s'engluer dans le piége attractif, Derizelles les faisait tomber une à une, avec une petite baguette, dans une boîte dont le couvercle avait été percé de trous destinés à laisser pénétrer l'air.

Digitized by Google

Quand il crut sa provision suffisante, il referma la boîte et alluma deux ou trois poignées de paille sur lesquelles il jeta un cornet de fleur de soufre, dont l'asphyxiante vapeur devait tuer tout ce qui restait du dangereux essaim ; puis il sortit de la grange avec les mêmes précautions discrètes qu'il avait prises pour y entrer.

Une heure après, Derizelles était dans son lit et s'endormait. Son sommeil était cependant troublé par un songe étrange.

Il rêvait qu'ayant vendu tous les biens de son fils, il se trouvait dans l'étude d'un notaire, où son acquéreur lui avait donné rendez-vous pour lui verser son payement. Mais lorsqu'il ouvrait les sacs rangés devant lui, afin de vérifier la somme, il s'échappait de chacun d'eux une multitude de mouches furieuses qui lui sautaient au visage et lui perçaient la peau avec leurs trompes aiguës.

Puis son rêve changeait tout à coup.

Au lieu d'avoir vendu ses biens, il les avait conservés pour les faire valoir, et se trouvait au centre d'une grande plaine sans limite, guidant une nombreuse troupe de moissonneuses qui marchaient en agitant joyeusement leurs faucilles, où le soleil d'août allumait un rapide éclair.

La moisson commençait, des sillons entiers tombaient d'un seul coup couchés sur le sol, et d'eux-mêmes les épis se formaient en javelles ; puis tout à coup, sur un signe d'une moissonneuse qui avait le

Digitized by Google

costume et les traits de la Lizon, un point noir tachait le bleu du ciel, s'étendait, se fonçait, s'épaississait jusqu'à obscurcir le soleil, et crevait subitement en pluie de mouches de feu qui incendiaient la moisson. Derizelles, épouvanté, voulait fuir : mais le rêve mobile se transformait encore...

A la plaine en flammes succédait un désert de neige au milieu duquel il se trouvait engagé jusqu'aux genoux sans pouvoir faire un pas pour rejoindre sa maison, dont il voyait briller la vitre et fumer la cheminée. Il lui semblait que le ciel, bas et lourd, lui pesait sur l'épaule et l'enfonçait encore dans la neige. Puis, à une courte distance de lui, il voyait une ombre armée qui lui criait d'avancer au-devant d'elle, et comme il ne pouvait pas se mouvoir et qu'il essayait d'expliquer son immobilité par des gestes, l'ombre le couchait en joue, l'éclair d'un coup de feu déchirait l'obscurité, il se sentait frappé à mort, et comme il se débattait dans l'agonie, un vol de corbeaux, qui tournoyait au-dessus de sa tête, s'abattait sur lui avec des croassements sinistres.

Le chant matinal du coq réveilla Derizelles et fit cesser ce cauchemar.

Comme il était petit jour et qu'il n'avait plus le cœur au sommeil, il se leva et but un grand coup d'eau-de-vie pour dissiper l'impression que lui avaient causée ses mauvais rêves.

En voyant, à l'état du ciel, que la journée qui commençait s'annonçait comme devant être aussi belle et

Digitized by Google

aussi chaude que la veille, il pressentit qu'il serait imprudent de conserver plus longtemps la dépouille déjà corrompue de son cheval, et l'ayant, avec l'aide de deux voisins, chargé sur une charrette, il le porta à l'équarrisseur de Montigny, un village voisin, et le vendit pour le prix qu'on lui en offrit.

Cette besogne faite, Derizelles revint chez lui, mettre la dernière main à l'œuvre qu'il méditait.

La chambre occupée par la Lizon était située à l'extrémité de la maison. C'était une pièce de six pieds carrés, meublée seulement d'une table, d'un lit, d'une chaise, et d'une de ces antiques armoires de province dans lesquelles on pourrait faire entrer tout un mobilier parisien. Le lit s'enfonçait dans une alcôve drapée de vieux rideaux de cotonnade imprimée, représentant les principaux épisodes des *Aventures de Télémaque*. Au fond de l'alcôve était un Christ d'ivoire sur une croix d'ébène, au bas de laquelle se trouvait une coquille destinée à recevoir l'eau bénite. Dans cette coquille trempait un brin de buis. Au milieu du plafond de cette chambre se trouvait pratiquée une sorte d'ouverture appelé judas, et qui communiquait avec une pièce située à l'étage supérieur.

Derizelles, qui avait apporté avec lui un pot de miel, y plongea une plume dont il essuya les barbes entre les plis des rideaux enveloppant le lit de la Lizon. Allant au-devant de toutes les éventualités hasardeuses qui pourraient faire échouer son projet, dans la supposition que la servante, avant de se coucher, pourrait

Digitized by Google

avoir l'idée d'ouvrir la fenêtre, il attacha l'espagnolette avec une corde à laquelle il fit un nœud inextricable, et, dans sa prévoyance de toute chose, il alla même jusqu'à préparer l'explication du fait au cas où elle pourrait lui être demandée.

— Je dirai, pensa-t-il, que j'ai attaché la fenêtre, dont les battants joignent mal, pour empêcher que le vent ne l'entr'ouvre et ne brise les carreaux, comme cela est déjà arrivé. Le précédent justifiera la précaution.

Puis il descendit se mettre à la disposition de son fils. Une heure après ils partaient pour Fontainebleau.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'*Ane-Vert*, où les attendait la Lizon, celle-ci eut une sorte de mouvement répulsif en apercevant Derizelles.

— Eh bien, ma fille, lui dit-il en ouvrant les bras, ne viens-tu pas m'embrasser ? Et voyant qu'Isidore ne pouvait l'entendre, il ajouta, en baissant la voix cependant :

— Ne t'avais-je pas dit que je reviendrais te chercher ?

D'accord avec son père et la servante, que Derizelles avait décidée à ce retard, Isidore consentit à ne retourner à Saint-Clair que le soir, pour ne point provoquer une manifestation malveillante.

— Nous souperons ici, fit Derizelles avec gaieté. La cave de l'*Ane-Vert* est réputée. J'y ai bu jadis un certain vin qu'on récolte dans les vignes du pape, à Avignon, et qui met ceux qui le boivent dans les vignes

Digitized by Google

du Seigneur. Ça coûte bien, ma foi, un écu pour faire sauter le bouchon. Mais les bouchons sont faits pour sauter, comme les écus sont faits pour rouler; pas vrai, ma fille? ajouta-t-il en regardant la Lizon, qui, bien heureuse de toucher au but de ses rêves, s'abandonnait avec plus de confiance à la bonhomie de son futur beau-père.

Le repas fut cordial et assez amplement arrosé par le capiteux *Château-Neuf* pour que la Lizon et Isidore, qui étaient peu habitués à boire, se sentissent la tête un peu lourde au moment où ils quittaient la table.

Quant à Derizelles, il feignait l'ivresse complète et le besoin de sommeil; aussi pressa-t-il le moment du départ.

Le retour fut très-rapide et faillit être signalé par un accident qui était moins l'œuvre du hasard et de la maladresse que ne le supposa Isidore.

Derizelles conduisait, en fredonnant entre ses dents, et d'une voix en apparence avinée, une sorte de complainte qui commençait ainsi :

Bridez mon cheval, mettez-y la selle,
C'est pour aller voir Madelon, la belle.
Don! daine!
C'est l'amour qui nous mène.

Et regardant tour à tour la servante, qui était assise auprès de lui sur la banquette, et qui de temps en temps se retournait pour parler à Isidore placé derrière

Digitized by Google

elle au fond de la carriole, Derizelles recommença le couplet en le modifiant ainsi pour la circonstance :

Trottez, mon cheval, sur la route belle;
C'est pour emporter ma Lizon fidèle.
Don! daine!
C'est l'amour qui nous mène.

Et comme il achevait ce vers, piquant un coup de fouet sous le ventre de son vigoureux bidet; le fermier le lança à fond de train sur la route, et au tournant d'un carrefour, où il connaissait une borne de myriamètre brisée, il y accrocha si violemment sa charrette, qu'elle oscilla un instant comme si elle allait se renverser. Elle reprit cependant son équilibre ; mais le cahot avait été si rude, que si Isidore n'avait point passé son bras autour de la taille de la Lizon, celle-ci aurait pu être précipitée.

— Ah! lui dit-elle tout bas, tandis qu'elle étreignait avec inquiétude son flanc entre ses deux mains, j'ai eu peur, Isidore.

— Eh! mon père! fit le jeune homme avec humeur, vous n'y voyez donc pas? Laissez-moi conduire.

— Au contraire, mon garçon, reprit Derizelles en feignant de plaisanter ; j'y vois double! Mais il n'y a plus de danger : maintenant, la route est plate comme un tapis de billard :

Don! daine
C'est l'amour qui nous mène.

achevà-t-il entre ses dents.

Digitized by Google

Un quart d'heure après, on était arrivé à la ferme sans nouvel accident.

Pendant que son fils, aidé de la Lizon, dételait le cheval et remisait la charrette, Derizelles monta dans la chambre qui était au-dessus de celle où la servante devait aller coucher, et ayant ouvert le judas par lequel les deux pièces se communiquaient, il répandit dans la chambre de la jeune fille le contenu de la boîte au couvercle percé de trous. Puis, ayant rapidement fermé le judas, il redescendit chez lui.

Un quart d'heure après, il reconnut dans l'escalier le pas de la Lizon, et il l'entendit mettre, dans la serrure de sa porte, la clef qu'il lui avait remise en arrivant. Et comme il ne se sentait pas de disposition au sommeil, Derizelles ouvrit la fenêtre et regarda les étoiles.

La Lison, qui avait presque toujours été souffrante depuis son départ de Saint-Clair, et qui d'ailleurs se trouvait brisée par les rudes secousses que lui avaient fait éprouver les nombreux cahots de la charrette, se mit au lit dès qu'elle fut rentrée. Ainsi que l'avait prévu Derizelles lorsqu'il avait jeté dans la chambre l'essaim des mouches empoisonnées, celles-ci, attirées par l'odeur du miel dont il avait imprégné les rideaux, s'étaient presque toutes jetées dans leurs plis, et lorsque la Lizon les écarta pour entrer dans l'alcôve, après avoir éteint sa chandelle, les insectes commencèrent à bourdonner autour d'elle, mais cet émoi passager n'avait pas duré assez longtemps pour que la jeune

Digitized by Google

fille pût remarquer le nombre des hôtes meurtriers qui l'entouraient, car aussitôt que l'obscurité régna dans la chambre, le silence s'y rétablit.

Le matin, à la pointe du jour, Derizelles était dans la cour, attelant un cheval à la carriole suspendue dont il se servait pour aller en course. Isidore ne fut pas moins matinal. Ce jour même étant celui de la clôture de la chasse, il avait voulu être un des premiers dans la plaine où les perdreaux commençaient à s'appareiller.

En voyant son père faire des préparatifs de départ, et comme celui-ci ne lui avait point dit la veille qu'il aurait à s'absenter, il lui demanda où il allait.

Derizelles prétexta la nécessité d'un voyage à Melun et annonça qu'il ne rentrerait sans doute que le soir pour le souper.

— Alors, fit Isidore, la maison restera donc toute seule aujourd'hui, car moi-même je chasserai jusqu'au coucher du soleil.

— Il y aura la Lizon, répondit Derizelles ; mais comme on ignore son retour dans le pays, mieux vaut qu'elle ne se fasse point voir. Aussi je lui dirai de ne pas sortir et de ne pas répondre si on venait demander après nous pendant notre absence.

Comme Derizelles achevait, une détonation d'arme à feu retentit dans le voisinage, et presque aussitôt la voix d'un chien se fit entendre.

— Ah ! fit Isidore en frappant du pied avec colère, c'est le chien de Firmin. Gageons qu'il a levé le lièvre

Digitized by Google

qui est dans nos pommes de terre. Et comme il était déjà tout équipé et prêt à partir, il sifla son chien et gagna aussitôt la plaine par la porte du verger.

Quand Derizelles fut seul dans la maison, il ramassa une pierre et la jeta dans la croisée de la chambre où dormait la Lizon.

La vitre vola en éclats, violemment frappée par le caillou, qui roula jusqu'au pied du lit où la servante, encore plongée dans un profond sommeil, se réveilla en sursaut.

Après avoir rapidement passé une jupe, elle court à la fenêtre, qu'elle essaya d'ouvrir sans pouvoir y parvenir. Elle aperçut dans la cour Derizelles, qui la regardait, et qui surtout regardait les mouches, attirées par le soleil et par l'air extérieur, sortir une à une par l'ouverture qu'il venait de leur pratiquer volontairement.

La Lizon, encore à moitié endormie et troublée par le bruit qui venait de la réveiller subitement, ne prit point garde à leur fuite, et demanda à Derizelles ce qui était arrivé.

— C'est moi, lui cria-t-il en faisant le geste d'un homme qui lance une pierre. — J'ai aperçu tout à l'heure sur le toit une mâtine de fouine qui m'a empêché de dormir toute la nuit. J'ai voulu la tuer avec un caillou, mais je n'ai pas mis *au droit*. Et par manière de réflexion il ajouta : C'était bien la peine que j'attache la fenêtre avec une corde pour empêcher le vent de casser les carreaux !

Digitized by Google

— C'est dont ça aussi que je ne puis pas l'ouvrir, fit la Lizon.

— Descends, lui cria Derizelles, j'ai à te parler.

— Je m'habille et j'y vais, répondit la servante.

Comme elle passait son bras dans la manche de sa robe, il lui parut qu'elle ressentait à l'épaule une sorte d'engourdissement douloureux. Mais elle ne s'en préoccupa pas autrement et se hâta de se vêtir pour rejoindre Derizelles.

— Pour lors, ma fille, lui dit-il, te voilà donc revenue, et après-demain, à la grand'messe, tu auras, si tu le veux, le plaisir d'entendre publier tes bans. Mais, mon fils et moi, nous sommes d'avis que tu ne te fasses pas voir encore. Ainsi, si l'on venait nous demander, tu n'ouvriras pas... à personne.

— Vous partez donc? demanda la servante en portant la main à son épaule.

— Je vais en course pour affaires, et je ne rentrerai que ce soir, sur le tard; Isidore aussi, probablement, car c'est aujourd'hui qu'on ferme la chasse. J'espère bien, ajouta-t-il familièrement, que lorsque tu seras sa femme, tu feras tes efforts pour modérer un peu cette passion-là. Qu'est-ce que tu as donc, ce matin, je te trouve un peu pâle; est-ce que tu as mal dormi?

— Non, répondit la Lizon en passant sa main sur ses yeux; mais je me sens, comme ça, un peu engourdie; ça va passer quand j'aurai pris mon café.

— C'est notre petite ribote d'hier qui t'aura un peu alourdi la tête, répliqua Derizelles. Il est bon, le vin

Digitized by Google

du Pape, faudra en faire venir pour boire à la noce; et, continua-t-il en regardant la servante et en baissant la voix, nous en garderons une bouteille pour le baptême.

— Ah ! dit la servante en baissant les yeux, Isidore vous a donc dit...

— Non ; mais j'ai bien deviné que j'allais être grand-père. Et voyant l'embarras qu'il causait à la jeune fille, il reprit :

— Eh bien, quoi, mon enfant ? Pour manger les dragées un peu plus tôt qu'on ne devait les attendre, elles n'en seront pas moins bonnes. Puisque tu fais du café, fais-en pour deux, acheva-t-il. Moi aussi, je me sens la cervelle épaisse; c'est ce diable de vin d'hier... fameuse boisson, mais casse-tête en diable !

Comme la Lizon taillait du sucre pour le café qu'elle venait de servir, il lui sembla que le mouvement qu'elle imprimait à son bras lui fit ressentir, mais plus sensiblement, l'espèce de douleur sourde qu'elle avait déjà éprouvée en s'habillant ; et s'en plaignit machinalement à Derizelles.

— C'est probablement le contre-coup du cahot d'hier soir, quand j'ai failli verser sur la route, lui répondit-il.

— Ça se peut bien, fit la servante, à qui l'explication parut naturelle. Cependant ça me fait comme une démangeaison de piqûre. Et comme elle achevait de parler, elle s'aperçut que la tasse que Derizelles s'apprêtait à porter à ses lèvres tremblait si fort dans sa main que le contenu se répandit sur la table.

Digitized by Google

— Tiens! lui dit-elle, on dirait que vous tremblez.

— Toujours comme ça quand je prends du café noir, répondit-il. Ça flatte mon goût, mais c'est malsain pour mon tempérament. Allons! ma fille, à ce soir! ajouta le fermier... et... si on venait, n'ouvrez pas.

— C'est convenu, dit la Lizon. Je vais mettre la maison en ordre.

— Ah! dame, tu dois t'apercevoir de ton absence, fit Derizelles. Et comme la servante voulait l'accompagner pour fermer la porte derrière lui:

— Non, lui dit-il, on pourrait te voir. J'ouvrirai et refermerai moi-même. Au cas où je serais forcé de m'attarder, j'emporte la clef, pour ne pas vous réveiller la nuit.

— Eh bien! et Isidore?

— Il rentrera par le verger.

— Je serai donc enfermée? dit la Lizon.

— Qu'est-ce que ça fait, puisque tu n'as pas besoin de sortir? répliqua Derizelles.

— Douze heures toute seule, murmura-t-il lorsqu'il fut dans la rue. Quand nous reviendrons, il sera trop tard.

La Lizon se mit aussitôt à ranger dans la maison. Mais, au bout d'une heure, elle dut s'arrêter, à cause de sa douleur d'épaule, qui semblait s'étendre jusque dans le bras. Elle défit sa robe et regarda la place, où elle n'aperçut qu'une sorte de tache noire et ronde qui ressemblait à du sang extravasé, à la suite d'un coup ou d'une chute.

Digitized by Google

Elle pensa, comme le lui avait dit son futur beau-père, que cette tache était le résultat du violent cahot qui avait failli la précipiter hors de la charrette; et comme au même instant elle fut prise d'un éblouissement qui l'obligea à s'appuyer pour ne point tomber, elle attribua cet autre symptôme, qui ne lui était pas étranger depuis quelque temps, à son état de maternité.

Cependant d'heure en heure le mal faisait des progrès. La douleur devenait plus sensible, l'enflure plus visible. La Lizon imagina de se laver avec de l'eau salée; mais lorsqu'elle retira, non sans difficulté, son bras de sa manche devenue trop étroite, elle poussa un cri en voyant que la tache noire qu'elle avait remarquée déjà s'était étendue jusqu'aux approches du poignet.

Comme elle s'épouvantait de ce mal étrange dont elle ne pouvait s'expliquer l'origine, la cousine d'Isidore, qui faisait de l'herbe pour sa chèvre dans un champ situé derrière le verger de son oncle, entendit le cri de la Lizon qui courait éperdue dans toute la maison où elle se croyait enfermée. Décidée à appeler au secours, celle-ci était montée à sa chambre, d'où elle pouvait de sa fenêtre voir dans la plaine par-dessus la clôture basse du verger. En ce moment, Mélie, cherchant d'où pouvait venir le cri de détresse qu'elle venait d'entendre, relevait la tête et aperçut sa rivale qui venait de l'apercevoir elle-même et lui faisait des signes d'appel.

Digitized by Google

— Elle est revenue, fit Mélie, laissant tomber l'herbe qu'elle portait dans son tablier ; et, comme pétrifiée par l'apparition de la Lizon, elle resta un moment immobile à regarder la fenêtre d'où la servante lui renouvelait son appel avec plus de véhémence. Mélie allait faire le tour pour entrer chez son oncle par la rue ; mais elle se rappela qu'un instant auparavant elle avait vu la porte du verger ouverte. Isidore, en effet, lorsqu'il était parti pour la chasse, était si pressé de courir après le lièvre qu'il avait entendu mener, que, dans sa précipitation, il n'avait point refermé l'entrée du jardin.

En moins d'une minute, Mélie était auprès de la servante, qui, avant d'avoir pu lui expliquer pour quel motif on l'avait appelée, eut à subir de la part de la jeune fille un flot d'interrogations et de reproches. Elle avait en parlant cette éloquence sauvage que le désespoir donne à toute passion vraie, et les rudes accents de sa jalousie exprimaient une si profonde douleur, que la Lizon même se sentit émue et oublia un instant son mal pour la plaindre.

— Que me veux-tu ? pourquoi m'appelles-tu ? demanda enfin Mélie.

La Lizon lui raconta alors, avec une agitation de paroles entrecoupées et de gestes fiévreux, la souffrance qu'elle éprouvait depuis le matin et qui allait toujours en augmentant, et quand elle eut achevé, elle lui découvrit son épaule et son bras.

— Qu'est-ce que... que c'est... que ce mal-là...

Digitized by Google

Mélie... sais-tu? fit-elle. Comme elle balbutiait cette interrogation, une sorte de susurrement d'ailes se fit entendre dans la chambre, et une des mouches qui était restée dans l'alcôve effleura presque la figure de Mélie au moment où celle-ci se penchait pour examiner le bras de la Lizon.

La jeune fille fit un mouvement d'effroi et se jeta en arrière.

— Qu'as-tu donc? lui demanda la Lizon.

Mélie, sans lui répondre, prit son mouchoir, le tordit en tampon et, frappant sur la vitre où la mouche battait de l'aile, retenue par cette sorte d'attraction que le verre exerce sur ces insectes, elle la fit tomber à terre.

La servante la regardait faire avec étonnement.

Mélie voyant que la mouche restait immobile sur le carreau de la chambre, la ramassa, et l'ayant regardée avec attention :

— Oui, murmura-t-elle comme se parlant à elle-même, pareille à celle de l'autre jour.

Et se retournant vers la Lizon qui la regardait faire sans comprendre, mais cependant instinctivement épouvantée :

— Tu me demandes ce que tu as? eh bien, tu as la mort là-dedans, fit Mélie en lui touchant le bras sur lequel les progrès de l'enflure étaient devenus presque sensibles à l'œil. — Et voilà ce qui te tue, ajouta-t-elle en écrasant la mouche sous son pied.

— Mélie! Mélie! cria la Lizon chancelante.

Digitized by Google

— Tu es empoisonnée, continua la cousine d'Isidore ; c'est une mouche à charbon qui t'a piquée.

— Au secours ! au secours ! cria de nouveau la Lizon en faisant un bond vers la porte.

Mais Mélie l'avait prévenue, et avant qu'elle eût pu la franchir, elle s'était placée devant, après l'avoir fermée avec la clef, qu'elle mit dans sa poche.

— Ecoute, Lizon, lui dit-elle à voix basse, mais en paroles pressées, devant Dieu sur sa croix, je te jure que c'est la mort que tu as dans les veines ; cependant tu pourrais être sauvée peut-être si tu étais secourue tout de suite. Eh bien, jure-moi devant la croix que tu renonces à mon cousin ; jure-moi que tu partiras malgré lui, que tu iras dans un pays très-loin ; jure-moi encore que tu ne chercheras pas même de loin à ce qu'il se souvienne de toi, j'irai te chercher du secours. Si tu refuses de me faire ce serment, moi, je te jure, Lizon, que je vais m'asseoir en face de toi et que je te regarderai mourir.

— Eh bien, Mélie, fit la Lizon en allant chercher une chaise sur laquelle elle s'appuyait pour marcher, voilà un siége ; assieds-toi donc et regarde.

— Tu ne veux pas jurer ?

— Je ne veux pas mentir.

Mélie resta une minute sans rien dire et à regarder la servante. Puis s'étant approchée d'elle, elle la prit par la main et l'attira vers le lit dont elle écarta les rideaux pour lui montrer la croix qui était au fond de l'alcôve.

Digitized by Google

— Demande à Dieu que le médecin arrive à temps, lui dit-elle tranquillement; je vais te le chercher.

Comme Mélie traversait en courant la grande rue de Pontizy, elle fut arrêtée par le secrétaire de la mairie, qui était son parrain.

— Eh! fillenle! lui demanda-t-il, où cours-tu si vite?

— Ne me retenez pas, je suis pressée.

— Est-ce à cause de la nouvelle? lui dit son parrain.

— Quelle nouvelle?

— Mais le mariage de ton riche cousin Derizelles avec la belle Lizon *sans le sou*.

— Ça, dit Mélie avec conviction, ça n'est pas vrai.

— Tiens, petite, dit l'employé de la mairie en ouvrant le grillage derrière lequel on affiche les actes de la municipalité et en y accrochant un papier, voilà comme ça n'est pas vrai; et il lui montra le premier ban du mariage d'Isidore avec sa rivale.

Quand elle eut achevé la lecture, Mélie reprit sa course dans la direction de la maison où habitait le médecin de Pontisy. Comme elle tirait le bouton de la sonnette et qu'on ne venait pas lui ouvrir, une dernière pensée d'égoïsme traversa son esprit.

— Ah! s'il pouvait ne pas y être! murmura-t-elle intérieurement. Mais au même instant elle reconnut à l'intérieur la voix du vieux médecin qui appelait sa servante pour que celle-ci allât ouvrir.

— Eh bien! pensa Mélie quand elle sentit la porte

Digitized by Google

céder sous sa main, voilà tout, c'est moi qui mourrai !

Les soins douteux et hésitants d'un vieil officier de santé dont la science était bornée, ne purent arrêter chez la Lizon les progrès d'un mal qui a pour caractère principal d'étendre ses ravages avec une foudroyante rapidité.

Elle mourut vingt-quatre heures après son retour à Saint-Clair.

En ouvrant les yeux pour la dernière fois, elle aperçut Mélie, qui ne l'avait pas quittée, et dont l'attitude et les pleurs silencieux attestaient une pitié sincère. Auprès de la jeune fille se tenait Isidore, la tête enfouie entre ses mains et refusant de regarder la Lizon, malgré les appels que lui adressait celle-ci. Comme elle allait mourir, n'ayant déjà plus la force d'exprimer sa pensée par la parole, elle se pencha vers Isidore, lui prit la main de force, et, l'obligeant à la regarder, elle lui montra Mélie en même temps qu'elle mettait la main du jeune homme dans celle de sa cousine.

Mélie secoua la tête négativement, et son cousin retira sa main pour reprendre sa première posture.

La Lizon voulut faire un suprême effort pour parler; mais ses yeux commencèrent à rouler dans leurs orbites avec une rapidité effrayante, en même temps que sa langue convulsionnée se tordait dans sa bouche, ouverte déjà par le sinistre rictus de l'agonie.

En poussant le dernier soupir, elle retomba si lourdement sur son chevet, que le peigne qui retenait ses cheveux se brisa en heurtant le bois de lit.

Digitized by Google

Mélie lui releva la tête, qu'elle appuya bien au milieu de l'oreiller, et, prenant le rameau de buis qui trempait dans le bénitier, elle en aspergea le visage de la morte, dont les membres s'allongeaient déjà pour l'éternelle immobilité. Comme elle la recouvrait avec le drap, un grand bruit se fit entendre dans les escaliers. C'était le chien Tambeau qui s'était échappé du chenil où il avait laissé une moitié de sa chaîne, brisée à force de la secouer. Depuis la veille, le chien flairait le retour de la Lizon, qui l'avait elle-même élevé et pour qui elle avait toujours une caresse ou une bonne parole. N'ayant pu la voir encore et la sentant dans la maison, l'animal accourait, attiré, guidé peut-être par l'instinct particulier à sa race. En l'entendant japper et gratter à la porte, Mélie, par respect pour la chambre devenue un lieu funèbre, voulut le chasser; mais Tambeau lui glissa entre les jambes et bondit vers le lit, sur lequel il s'appuya avec ses deux pattes de devant. Une des mains de la Lizon dépassait sous le drap trop étroit; le chien, qui flairait avec inquiétude, la lécha doucement, et, faisant un bond subit dans la chambre qu'il parcourait en tournant, il la remplit d'un hurlement lamentable auquel répondit non-seulement toute la meute d'Isidore, mais aussi tous les autres chiens du pays, réveillés dans leur sommeil.

Derizelles, qui revenait de Melun où il s'était volontairement attardé, entendit des abois plaintifs comme il quittait la route pour entrer sur le pavé de Saint-Clair.

Digitized by Google

Il arrêta un moment son cheval, prêta l'oreille, et, au milieu de tous ces aboiements, il reconnut la voix du chien favori de son fils. Comme il continuait sa route, il croisa dans la rue un de ses voisins qui allait au marché.

— Eh ! voisin Derizelles, lui dit celui-ci, les chiens de votre fils gueulent drôlement; est-ce qu'il y aurait un malheur chez vous ?

Derizelles pressa le pas de son cheval, et, pendant le reste du chemin, il se prépara une figure de circonstance.

En voyant le désespoir du chien Tambeau, qui allait du lit de la Lizon à son maître et de son maitre au lit, Isidore, qui jusque-là n'avait point dit un mot, pas jeté un cri, pas versé une larme, laissa éclater toute sa douleur.

— Ah ! mon pauvre Tambeau ! s'écria-t-il en étreignant l'animal entre ses bras, elle est morte ? Et, se laissant tomber au pied du lit, il se frappait le front sur le bois en répétant :

— Elle est morte, la Lizon ! mon pauvre Tambeau, elle est morte ! Et ses sanglots, ses cris, qui n'avaient rien d'humain, se mêlaient aux hurlements du chien, dont les cris avaient, au contraire, quelque chose de la plainte humaine.

Puis, ayant aperçu Mélie qui le regardait en s'essuyant les yeux avec sa manche, Isidore se leva tout à coup, et d'une voix presque menaçante, il lui dit en lui montrant le lit :

Digitized by Google

— Qu'est-ce que tu fais là, toi?

— Je vous plains; ah! je vous plains, mon cousin, répondit-elle simplement.

En ce moment, le bruit d'une carriole qui s'arrêtait à la porte de la rue se fit entendre.

— C'est mon oncle, dit Mélie en prenant une lumière pour aller au-devant de Derizelles et lui annoncer la nouvelle.

En apprenant la mort presque subite de la Lizon, le père d'Isidore eut un cri d'étonnement et de stupeur douloureuse qui, dans un théâtre, aurait soulevé toute la salle. Puis se reprenant et regardant sa nièce avec un air d'intelligence : — C'est égal, mon enfant, lui dit-il, voilà un accident qui va bien changer les choses. J'avais été presque forcé de donner mon consentement à un mariage que je n'approuvais pas. La volonté d'en haut s'est opposée à la volonté de mon fils. Il en souffrira d'abord; mais, comme à un mal sans remède il n'y a que des regrets inutiles, il oubliera la défunte, surtout si tu le rencontres souvent pour la lui faire oublier.

Comme elle avait déjà fait avec la Lizon elle-même, quand celle-ci avant de mourir avait éveillé cette pensée dans son esprit, Mélie secoua négativement la tête en regardant son oncle.

— Indiquez-moi, lui dit-elle, où sont les chandelles, pour que j'en allume auprès du lit.

— Comme ça se trouve, fit Derizelles en tirant un paquet de sa poche. J'ai apporté des *cires* pour la lan-

Digitized by Google

terne de ma voiture. Et il donna deux bougies à Mélie.

— Ne venez-vous pas consoler un peu mon cousin, qui est bien triste ? lui dit-elle.

— Que si fait, j'y vais, ma bonne fille, répondit le père d'Isidore. Et en suivant sa nièce dans les escaliers, il balbutiait en montant chaque marche :

— Une créature si forte, solide comme une maison de pierre ; une fille qui aurait fait ployer les genoux à un bœuf, et qui portait vingt bottes au bout d'une fourche aussi facilement que je soulève un petit verre ! Comme ça... dans un jour... à peine encore... le temps d'aller à Melun et d'en revenir, et puis plus rien ! Ce que c'est que la vie, pourtant ! Et voyant que Mélie penchait un peu trop les deux flambeaux qu'elle tenait dans ses mains :

— Prends garde, ma fille, lui dit-il, ta bougie coule.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre funèbre, Mélie trouva son cousin dans la même position où elle l'avait laissé. A genoux auprès du lit, sur lequel il était accoudé, il regardait vaguement la silhouette rigide que le corps dessinait sous les plis du drap tendu. De temps en temps, Tambeau, redevenu silencieux, se dressait sur ses pattes et léchait les larmes salées qui mouillaient le visage de son maître.

Derizelles s'était découvert en entrant, et il avait fait le signe de la croix. A son approche, Tambeau avait grogné sourdement.

— Mon cousin, fit Mélie en frappant sur l'épaule d'Isidore, c'est mon oncle.

Digitized by Google

Le jeune homme releva la tête, et, voyant l'attitude respectueuse de son père, il lui montra le lit en murmurant :

— Ah ! ce malheur...

Mélie, qui avait placé les deux flambeaux sur une table près du lit, détacha le crucifix qui était dans l'alcôve et le posa sur le drap qui recouvrait la défunte, après avoir pris la précaution de vider dans un verre l'eau bénite que renfermait la coquille ; puis trempant le brin de buis dans le verre, elle l'offrit à Derizelles ; mais comme il s'approchait pour asperger la morte, Tambeau, quittant les pieds de son maître, se mit entre l'alcôve et Derizelles.

— Eh bien, oui, fit celui-ci, tu es là aussi ; c'est bien, tu es reconnaissant.

Mais comme il avançait la main pour secouer le rameau de buis, le chien lui sauta à la main et le mordit si vigoureusement que le père d'Isidore jeta un cri.

Le matin, dans Saint-Clair, on apprit la mort de la Lizon en même temps qu'on apprit son retour, et au milieu de tous les commentaires que fit naître cette mort presque subite, quand on en connut la cause, aucun soupçon n'atteignit Derizelles.

Une grande inquiétude s'ajoutait cependant au désespoir d'Isidore ; il craignait que personne dans le pays ne voulût accompagner le corps de la Lizon au cimetière. Comme il témoignait cette crainte devant sa cousine, celle-ci lui promit la présence de toutes les femmes et de toutes les filles qu'elle connaissait.

Digitized by Google

— Quand ça ne serait que pour m'y voir, lui dit-elle tristement, le monde viendra.

Mélie, en effet, décida presque toutes les *veillées* (on appelle ainsi les réunions où les femmes se rassemblent pour travailler le soir) à venir à l'enterrement de la Lizon. Si on lui adressait quelques objections :

— Puisque leurs bancs étaient publiés, répondait-elle, c'est à peu près comme s'ils avaient été mariés.

La Lizon fut enterrée le lendemain dans le coin du cimetière que la commune réservait aux étrangers décédés dans son sein.

Toute vraie douleur impose : celle d'Isidore fut respectée comme un deuil légitime. Les gens qui eussent peut-être été disposés à lui donner un charivari le jour de son mariage avec la Lizon ne songèrent point à le railler en voyant qu'il avait mis un crêpe à son bras.

Une réaction s'était opérée en faveur de la Lizon, et dans tous les groupes on répétait l'observation de Mélie :

— Puisque leurs bancs étaient publiés, c'est comme si elle avait été sa femme.

Lorsque la cérémonie fut terminée, Isidore alla, selon l'usage, se mettre à la porte du cimetière pour remercier en s'inclinant chacun des assistants au moment de leur sortie. Parmi les femmes et les jeunes filles se rencontraient quelques jeunes gens auxquels Isidore adressa un salut.

Dans le nombre se trouvait Cantain le carrier, qui

Digitized by Google

passait dans le pays pour être l'auteur de la chanson qui, un jour de mardi-gras, avait été la cause d'une rupture momentanée entre la Lizon et Isidore. Celui-ci, voyant que le carrier s'approchait de lui comme pour lui offrir la main, mit la sienne dans sa poche et détourna la tête.

— Derizelles, lui dit le jeune homme, dans un jour de plaisanterie, je t'ai peut-être offensé toi et ta défunte que nous venons de conduire ici. Je suis venu exprès pour lui en demander pardon et à toi aussi. Veux-tu toper là, ajouta-t-il en étendant de nouveau la main, pour me dire que tu n'y penses plus ?

— J'y penserai toujours, répondit Isidore ; passe ton chemin.

Le carrier s'éloigna sans insister.

— C'était de bon cœur pourtant, se disait-il en lui-même.

Quand tout le monde fut sorti et que le garde-champêtre eut fermé les portes du cimetière, Isidore, qui avait demandé à ce qu'on le laissât seul, fit un grand tour dans les champs avant de revenir à la maison. Comme il y rentrait, il trouva son père qui l'attendait.

— Mon cher garçon, lui dit-il, je regrette d'avoir à t'affliger ; mais il y a les femmes qui ont porté là-bas ma pauvre bru défunte, et qui réclament leur dû.

— Eh bien ! fit Isidore, ne pouviez-vous pas payer sans moi ?

— C'est que tu as la clef, mon cher garçon, fit Derizelles ; depuis l'autre jour tu as la clef.

Digitized by Google

Isidore fouilla machinalement dans sa poche, trouva la clef et la donna à Derizelles, qui vint la lui rendre un moment après.

— Non ! lui répondit son fils, gardez-là ; je ne veux m'occuper de rien. Faites-moi vivre sans que je le sente.

— Pauvre garçon ! fit Derizelles en voyant son fils se retirer dans sa chambre; et lorsqu'il fut seul, il ajouta :

— C'est égal, maintenant que la Lizon mange les fraises par la racine, nous allons avoir la paix.

Digitized by Google

X

OU DERIZELLES TRIOMPHE

Après la mort de la servante, Louciot put croire un moment que ses espérances allaient enfin se réaliser.

Isidore, en effet, semblait rechercher les occasions de rencontrer sa cousine, à qui il avait gardé un bon souvenir des soins dont la jeune fille avait entouré la Lizon à ses derniers moments.

Le jour même de l'enterrement, avant qu'on eût enseveli la défunte, Mélie lui avait coupé une boucle de cheveux et l'avait remise à Isidore.

— Je sais bien, mon cousin, lui avait-elle dit, que vous n'avez point besoin de cela pour ne pas l'oublier; mais c'est égal, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir.

— Et toi, lui avait répondu Isidore, est-ce que cela ne te fait point de peine de me donner ce plaisir-là!

Digitized by Google

— Ne parlons pas de moi, mon cousin, lui répliqua la jeune fille.

Celle-ci, d'ailleurs, ne partageait point les espérances paternelles et ne s'abusait aucunement sur le motif qui portait Isidore à rechercher sa compagnie, et si douloureux que fût son rôle de confidente, elle l'acceptait et le remplissait avec une évangélique intelligence.

Nature délicate et passionnée, la fidélité que son cousin gardait au passé la touchait et le lui rendait plus cher. Sans doute cette fidélité la blessait dans l'égoïsme de la passion qu'elle éprouvait pour Isidore, mais il lui semblait que celui-ci en était devenu plus digne. Elle eût été heureuse peut-être de constater chez lui quelque défaillance de souvenir ou quelque lassitude de regret ; et cependant elle n'aurait pu s'empêcher de lui en vouloir intérieurement, et elle sentait que la première marque d'oubli l'amoindrirait dans sa pensée.

Un jour Louciot dit à sa fille :

— Ma chère enfant, je connais depuis longtemps tes sentiments pour ton cousin, et comme il n'y a plus aucun obstacle qui s'oppose à votre mariage, personne dans le pays ne s'étonne de vous rencontrer fréquemment ensemble. Mais il faut cependant que cela finisse et que mon neveu s'explique avec moi, parce qu'autrement on jaserait tout haut comme on commence déjà à jaser tout bas.

Louciot demeura fort surpris lorsque Mélie lui ap-

Digitized by Google

prit qu'Isidore ne lui faisait pas la cour et qu'il était bien loin de songer à l'épouser.

— Mais alors, demanda-t-il avec sévérité, de quoi donc parlez-vous lorsque vous êtes ensemble ?

— Nous parlons d'*elle*, mon père, répondit Mélie en expliquant quelle était la véritable nature de ses relations avec Isidore.

Louciot défendit à Mélie de voir son cousin.

— Ce garçon n'agit pas en honnête homme, lui dit-il ; il doit comprendre qu'il te compromet.

— Nous ne faisons pourtant pas de mal, répondit Mélie. Cependant elle promit à son père d'éviter les occasions de rencontrer Isidore, et elle tint fidèlement sa promesse.

Un matin, Isidore, qui n'avait pas rencontré sa cousine depuis huit jours, se rendit chez son oncle. Celui-ci déjeunait avec sa fille dans une salle basse. En voyant entrer le chien Tambeau, qui avait reporté sur elle l'affection qu'il avait eue jadis pour la Lizon Mélie s'écria :

— Ah ! voilà mon cousin !

— Alors, lui dit son père, monte dans ta chambre. Je vais parler à Isidore, et si je suis content de lui, répondit-il, je te ferai descendre.

Isidore entra comme sa cousine venait de disparaître.

— Mélie, n'est pas là ? dit-il à Louciot qu'il regardait à peine.

— Non ; qu'est-ce que tu lui veux ?

Digitized by Google

— Comme je passais par ici, j'étais entré pour lui dire bonjour,

— Eh bien, je le lui dirai pour toi, mon garçon.

Et Isidore, voyant que son chien *mussait* les marches de l'escalier par lequel Mélie venait de disparaître, dit à son oncle :

— Ma cousine n'est pourtant point sortie, puisque voilà Tambeau qui la flaire.

— Sortie ou non, tu n'as point besoin de la voir. Si tu as quelque chose à lui dire, parle, je ferai ta commission.

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend fit Isidore, en commençant à s'étonner du singulier accueil que lui faisait son oncle.

—Assieds-toi là, lui dit celui-ci en lui montrant une chaise, je vas te causer un moment. Et son neveu s'étant assis, Louciot lui demanda catégoriquement quelles étaient ses intentions relativement à Mélie.

— Là-dessus, mon oncle, répondit Isidore, ma cousine connaît ma pensée; mais comme il n'est pas juste que son amitié pour moi lui soit nuisible, je ne la verrai plus.

— Alors, fit Louciot, tu ne veux pas accomplir le vœu de ta mère ?

— Je ne veux pas rendre ma cousine malheureuse fit Isidore en se levant et en quittant son oncle.

Louciot se consola à demi de ce refus, lorsqu'il apprit, peu de jours après, que la fortune de son neveu était diminuée de moitié par la donation faite à son

Digitized by Google

père. Il s'en consola tout à fait, lorsqu'un jeune homme d'une commune voisine, qui venait de quitter le service militaire et dont les biens étaient encore plus considérables que ceux d'Isidore, s'éprit de Mélie et lui fit demander sa main par son père.

Lorsque Louciot fit part de cette proposition à sa fille, celle-ci refusa nettement d'en entendre parler. Remontrances, prières, ordres, rien ne put vaincre sa résistance.

Louciot n'eut point besoin d'exercer des rigueurs pour l'empêcher de rencontrer son cousin. Mélie s'était d'elle-même condamnée à la réclusion; elle ne sortait que le dimanche, pour aller aux offices, et encore prenait-elle le chemin des champs pour se rendre à l'église, afin de ne point passer devant la maison de son oncle.

Elle était dans le pays la seule fille devant laquelle s'arrêtaient les mauvaises langues. Au lavoir, à la veillée, au puits, qui sont, dans les villages, les points ordinaires des rassemblements familiers, on ne parlait d'elle que pour en dire du bien et pour la plaindre; il est vrai que le bien qu'on disait d'elle devenait un prétexte pour dire du mal d'Isidore. Les enfants du pays surtout l'adoraient. De tout temps elle avait recherché leur compagnie; mais, depuis qu'elle s'était vouée volontairement à la vie sédentaire, elle les attirait encore davantage auprès d'elle : leur présence était une distraction devenue nécessaire à sa solitude; aussi, à peine libérés de l'école, accouraient-ils chez elle en troupe tempultueuse.

Digitized by Google

Le jour de la fête patronale du village, tous les enfants vinrent lui rappeler qu'elle leur avait promis de les conduire voir les spectacles forains et les boutiques des marchands ambulants. D'abord elle ne voulut point les accompagner et distribua à chacun d'eux quelques sous pour qu'ils pussent acheter des friandises et des jouets; mais cependant elle fut obligée de céder à leur insistance. Mélie avait choisi pour faire cette promenade l'heure où elle pensait que *la fête* devait être encore peu fréquentée. En y arrivant elle y trouva peu de monde en effet; les baraques commençaient seulement à s'installer et les petits boutiquiers avaient à peine déballé leurs marchandises. Comme elle s'arrêtait devant l'étalage de l'un d'eux pour diriger la troupe enfantine qui l'accompagnait dans le choix de ses acquisitions, le chien Tambeau vint s'ébattre autour d'elle avec une fureur de cris et de bonds qui attestaient le plaisir qu'il éprouvait à la revoir. Mélie craignit d'abord que la présence de l'animal n'indiquât celle du maître. Mais, ayant regardé autour d'elle sans apercevoir Isidore, elle se mit à flatter Tambeau, qui, tout en la caressant elle-même, flairait avec une visible convoitise l'odorante boutique du boulanger de Pontisy qui était venu cuire des pâtés, des galettes et des gâteaux, et qui, pour empêcher ses pratiques de s'étouffer, avait eu la précaution de s'installer à côté du comptoir de son confrère le marchand de vin.

—Eh ! mon pauvre Tambeau, fit Mélie, tu veux que je te régale pour ta fête, pas vrai ? Donnez-moi une

Digitized by Google

brioche, dit-elle au boulanger. Et, pour amuser les enfants autant que pour faire plaisir à l'animal, la jeune fille le fit sauter deux ou trois fois avant de lui laisser atteindre le gâteau qui devait être le prix de ses efforts.

Il était d'usage à Saint-Clair que le jour de la fête les garçons fissent aux jeunes filles qu'ils rencontraient le cadeau de quelque babiole foraine dont ils leur abandonnaient le choix. En échange, ils avaient le droit d'exiger une danse pour le soir. Une jeune fille qui refusait à un jeune homme d'accepter le cadeau de fête, s'engageait par ce refus même à ne point accepter d'autres personnes.

Comme Mélie allait se retirer, deux ou trois garçons de Saint-Clair qui venaient d'arriver l'aperçurent et s'approchèrent d'elle.

— Eh! Mélie, lui dit l'un d'eux selon l'expression du pays, veux-tu que je te paye ta fête?

— Merci, fit-elle.

— Nous savons bien que tu ne viens pas au bal, ce n'est pas pour avoir une danse avec toi, c'est pour nous faire plaisir.

— Non, merci, dit Mélie. Et, montrant les bambins qui l'accompagnaient, elle ajouta en riant : Payez-la aux enfants, ça me sera aussi agréable.

Les jeunes gens achetèrent des mirlitons à la bande enfantine, et allèrent ensuite s'attabler au cabaret.

Comme Mélie allait se retirer, elle vit reparaître Cambeau qui accourait auprès d'elle.

Digitized by Google

Cette fois le chien n'était pas seul, son maître marchait à dix pas derrière lui.

Isidore semblait se diriger vers le centre de la fête, où le monde commençait à venir.

En apercevant Mélie, qu'il n'avait point vue depuis deux mois, Isidore pressa le pas pour la rejoindre. Mais en approchant, il demeura frappé du changement qu'il remarquait en elle.

Mélie, de son côté, ne put dissimuler la surprise que lui faisait éprouver la présence de son cousin au milieu de la fête, et dans la manière dont elle lui dit : « Je ne croyais pas vous trouver ici, » il devina quelle était la nature de la pensée qui causait son étonnement.

— Je ne suis venu, dit-il, que pour acheter des appaux à allouettes.

— Le marchand est là, répondit Mélie en lui désignant une boutique voisine. Adieu, mon cousin, ajouta-t-elle.

— Puisque je vous rencontre, continua Isidore employant la locution familière, vous ne voulez pas que je vous paye votre fête ?

— Merci, mon cousin, dit Mélie, étonnée de ne pas être tutoyée : j'ai déjà refusé à des garçons d'ici, et vous savez que quand on a refusé, on ne peut plus accepter.

— Paye-la à moi, dit à Isidore un des petits garçons qui accompagnaient Mélie.

— Non, pas à toi, répondit celui-ci ; tu détruis les nids ; à ta sœur, si ça fait plaisir à Mélie, ajouta-t-il en

Digitized by Google

prenant une petite fille d'une dizaine d'années par la main.

— Est-ce que tu me laisseras choisir ce que je voudrai ? demanda l'enfant.

— Non, je te donnerai ce que je voulais donner à ma cousine, répondit Isidore en emmenant la petite fille vers une boutique de bijouterie foraine.

La petite fille revint peu d'instants après sans être accompagnée du jeune homme, qui l'avait quittée au milieu de la fête.

Mélie n'avait pas oublié les paroles d'Isidore : « Je te donnerai ce que j'aurais donné à ma cousine. » Aussi était-elle bien un peu curieuse de savoir quel genre de cadeau il avait eu l'intention de lui faire.

— Qu'est-ce qu'il t'a donnée, mon cousin Isidore? demanda-t-elle.

— C'est bien joli, mais ce n'est pas amusant, répondit la petite fille. Et, ouvrant sa main qu'elle tenait fermée, elle montra à l'un de ses doigts, trop petit pour le retenir, un petit anneau en acier et taillé à facettes que l'on vendait dans les foires comme un préservatif de certaines affections.

— Une bague, fit Mélie qui devint toute rouge; mais tu vas la perdre; elle ne te tient pas au doigt.

— Je sais bien ; mais il n'y en avait pas de plus petites, et Isidore n'a pas voulu me donner autre chose. Et comme en parlant elle s'aperçut que Mélie avait le visage empourpré :

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle.

Digitized by Google

— Rien, dit la jeune fille, j'ai la migraine; allons-nous-en.

— Ah! dit l'enfant comme frappée d'une idée, la marchande a dit que ces bagues guérissaient du mal de tête et puis encore d'autres maladies que je ne me rappelle pas. Mets donc ma bague un peu, pour voir si c'est vrai. Et, ayant pris la main de Mélie, elle lui glissa l'anneau dans un doigt.

— Une singulière espérance avait alors passé dans l'esprit de la jeune fille, et le plaisir qu'elle éprouvait se réflétait si visiblement sur son visage, que l'enfant, qui était habituée à la voir triste, attribua ce changement à la vertu de sa bague.

— Ah! tu vois, dit-elle joyeusement, ma bague te fais du bien; eh bien, garde-la, je te la donne.

— Non, répondit Mélie, je ne veux pas t'en priver; mais tu me la prêteras quand j'aurai la migraine. Et ayant jeté les yeux sur l'anneau avant de le rendre à l'enfant, elle s'aperçut que le mot *souvenir* y était finement gravé.

— Souvenir de quoi? se demanda-t-elle intérieurement.

Parmi tous les enfants dont Mélie s'entourait familièrement, la petite fille à laquelle Isidore avait donné la bague préservatrice était devenue sa favorite.

Presque tous les jours, pour la retenir plus longtemps auprès d'elle, elle imaginait quelqu'une de ces longues histoires qui sont à la fois le charme et l'effroi de l'enfance crédule, et s'interrompant tout à coup au

Digitized by Google

milieu de ce récit improvisé avec le souvenir de ses lectures d'almanachs et de fabliaux villageois, elle feignait d'être prise par une migraine subite. En la voyant se frapper le front à petits coups avec son dé, l'enfant retirait la bague qu'elle portait à son pouce pour ne pas la perdre, et la mettait au doigt de Mélie. Mais il arrivait alors qu'au lieu de continuer l'histoire interrompue, la jeune fille demeurait silencieuse et se racontait à elle-même sa propre histoire.

L'enfant, que ces interruptions impatientaient, ayant remarqué que Mélie s'arrêtait presque toujours au moment où elle lui prêtait sa bague, la lui refusa un jour.

— Non, lui dit-elle ingénûment, je ne veux plus te la donner. Au lieu de te guérir, elle te fait du mal. Tu n'avais pas la migraine aussi souvent que cela autrefois.

Cette remarque ingénue fit rougir Mélie, qui peu de temps après imagina mille ruses pour exciter la petite fille à désirer un objet qu'elle lui refusa jusqu'à ce que celle-ci lui proposât d'elle-même de lui donner sa bague en échange. Si Mélie souhaitait aussi ardemment la possession entière de cet anneau, c'est qu'une vague espérance lui faisait attribuer à son cousin une pensée que celui-ci n'avait pas eue le jour où il l'avait et véritablement par hasard rencontrée sur le terrain de la fête.

Lorsqu'Isidore avait cessé de voir sa cousine, il avait d'abord souffert, parce que celle-ci lui manquait pour

Digitized by Google

donner la réplique à la douleur que lui avait causée la mort de la Lizon; mais peu à peu, n'ayant plus personne à qui parler de ses regrets, l'image de celle qui en était l'objet s'était non pas effacée complétement dans sa pensée, mais diminuée dans le lointain amoindrissant du souvenir.

Aidé par le temps qui faisait son œuvre d'oubli, peu à peu il avait repris son existence de plante grasse, et reconquis cette béate sérénité que donne l'indifférence. S'il avait été frappé de l'aspect maladif de Mélie, après une longue absence, le sentiment qu'il avait éprouvé n'allait pas au delà d'un banal intérêt. Il ne s'était point préoccupé de rechercher la cause du mal qui l'avait si rapidement métamorphosée. L'eût-il cherchée, qu'il ne l'aurait peut-être pas voulu trouver, dans la crainte de voir sa tranquillité d'esprit troublée par l'instinctive pensée qui nous force à plaindre tout être auquel on cause une souffrance, volontairement ou non.

En lui proposant le cadeau de fête, il avait simplement obéi à un usage; et lorsqu'à son refus de l'accepter il avait voulu donner à sa petite compagne l'objet qu'il lui destinait à elle-même, c'était seulement parce que la boutique où il avait acheté la bague était celle où l'on vendait les objets les plus coûteux et les moins vulgaires; il n'avait point même lu sur l'anneau le mot *souvenir*, que Mélie se plaisait pourtant à confondre avec *espérance*.

Elle ne tarda point cependant à comprendre qu'elle était victime d'un malentendu. Son père, qui ne s'aper-

Digitized by Google

çut de l'altération de sa santé que lorsque les forces commencèrent à lui manquer pour s'occuper des soins du ménage, se montra moins rigoureux avec elle. Il fit même appeler un médecin, qui, n'allant pas au delà des apparences, ne reconnut dans la jeune fille aucun symptôme alarmant, et se borna à lui ordonner des distractions. Chez les paysans, il n'y a de mal reconnu sérieux que celui qui vous couche au lit, vous met à la diète et exige l'usage immédiat de médicaments. La banale ordonnance du médecin calma les inquiétudes de Louciot.

— Du moment où tu n'es pas malade de cœur, dit-il à Mélie, il n'y a pas de danger.

La première fois que Mélie fit usage de la liberté qui lui était rendue, elle alla, en compagnie de tout son entourage enfantin, se promener dans un petit bois appartenant à son père et qui était situé à cinq minutes de Saint-Clair. C'était le soir d'un dimanche d'août; la moisson, qui avait été tardive, n'était pas encore terminée, et, peu soucieux d'observer le chômage dominical, un grand nombre de paysans s'occupaient de rentrer leurs gerbes.

Pendant que les enfants couraient dans le bois à la cueillette des premières noisettes, Mélie s'était assise sur un tronc de peuplier récemment abattu, et tressait machinalement une couronne de fleurs sauvages destinée à une des petites filles qui l'accompagnaient. Comme elle plongeait la main dans l'herbe haute et drue qu'elle employait à faire des liens pour sa guir-

Digitized by Google

lande, elle sentit sa bague glisser au long de son doigt et le quitter tout à coup ; elle se baissa précipitamment pour la chercher, et voyant qu'elle ne la retrouvait pas, elle appela les enfants pour qu'ils vinssent l'aider dans ses recherches, promettant pour récompense à celui qui rencontrerait l'objet égaré de lui donner la couronne qui avait été la cause de sa perte.

Comme tous les enfants fouillaient vainement l'herbe épaisse, Isidore se montra au bout du sentier qui traversait le bois.

En voyant paraître son cousin, Mélie avait ordonné aux enfants de cesser leurs recherches, tant elle craignait, si l'un d'eux trouvait l'anneau devant Isidore, d'avoir à expliquer à celui-ci comment il était en sa possession.

Isidore, qui semblait préoccupé, ne reconnut sa cousine que lorsqu'il fut auprès d'elle. Il menait en laisse un chien d'arrêt que Mélie ne lui avait pas encore vu.

— Est-ce que vous n'avez plus Tambeau, mon cousin ? lui demanda-t-elle machinalement.

— Non, répondit-il. Il avait pris la mauvaise habitude de se laisser entraîner au bois avec les braconniers, et comme je ne veux pas que mes chiens servent à faire tuer du gibier aux autres, je l'ai changé.

— Comment ! fit Mélie ; un pauvre animal qui était si fidèle, et qui aimait tant ceux qui l'aimaient ! ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Ah bien ! oui, je ne dis pas... mais l'utilité avant tout ; et puis un chien ne doit connaître que son maître.

Digitized by Google

— Ah! c'est que, fit Mélie avec un accent de reproche, quand même vous auriez été forcé de l'attacher pour qu'il n'aille pas courir, vous auriez dû le garder... Ah! oui, vous auriez dû...

L'abandon d'un animal élevé par la Lizon devait indiquer qu'Isidore était bien près de se détacher du souvenir de la défunte. Ce fut la première pensée qui vint à l'esprit de Mélie. Elle lui fut à la fois pénible et douce, comme peut l'être tout fait ou toute parole qui blesse le sentiment humain en flattant la passion de l'individu. Ce symptôme d'oubli était d'ailleurs d'accord avec cette vague espérance dont se berçait la jeune fille depuis le jour de la fête de Saint-Clair. Pour peu que son cousin pût songer à elle, ne devait-il pas commencer d'abord par ne plus songer à l'autre?

« Qui sait, pensait intérieurement Mélie, si ce n'est pas exprès pour me faire comprendre qu'il ne pense plus à elle, qu'Isidore a renvoyé Tambeau, qui devait la lui rappeler tous les jours? » Elle achevait à peine cette réflexion, que son cousin vint donner un brutal démenti au nouvel espoir qu'elle lui faisait concevoir.

Un des enfants, qui s'était obstiné à chercher l'anneau perdu sans que Mélie, préoccupée par la présence d'Isidore, se fût aperçue de sa persistance, le trouva tout à coup dans l'herbe et le rapporta triomphalement en réclamant la récompense promise. C'était justement la petite fille à qui le cousin de Mélie avait donné la

Digitized by Google

bague. Celle-ci tendait déjà la main pour reprendre l'objet retrouvé, qu'elle ne voulait pas laisser voir à Isidore; mais avant de le lui rendre, l'enfant voulut le montrer à celui-ci, et, à la grande confusion de Mélie, elle raconta l'échange qui avait eu lieu et le chagrin que la jeune fille avait éprouvé quelques instants auparavant en croyant sa bague perdue.

Pendant que l'enfant parlait, Mélie, résignée à la laisser dire, étudiait sur le visage de son cousin l'impression que lui causait ce récit, qui était tout une révélation des sentiments qu'elle éprouvait pour lui.

Mais Isidore écoutait avec impatience et ne semblait pas comprendre ce qu'on lui disait :

— Comment ! insistait la petite avec cette ténacité particulière aux enfants, tu ne reconnais pas le cadeau que tu m'as payé à la fête, même que tu as donné une grande pièce blanche, et qu'on t'en a rendu deux petites?

— Ah ! oui, fit Isidore avec indifférence en regardant machinalement l'anneau qu'il faisait tourner entre ses doigts. C'est bien possible. Et, se retournant vers Mélie, il ajouta : — Il y en a une ce soir à Moncourt, une fête ! Vous n'y allez pas, ma cousine?

— Non, répondit Mélie en balbutiant. C'est par hasard que j'avais été l'autre jour à celle où je vous ai rencontré.

— Ah ! oui, je me rappelle maintenant, fit Isidore;

Digitized by Google

oui, au fait, vous avez même donné une brioche à Tambeau.

— C'est ça, mon cousin, dit Mélie en balbutiant.

— Ah bien ! reprit Isidore en riant, je crois bien que c'est la dernière qu'il a mangée.

En ce moment-là, Mélie serrait ses dents les unes contre les autres pour ne point éclater en sanglots, et la contraction nerveuse qu'elle s'imposait était si violente, qu'elle fit crier en lui serrant les doigts la petite fille qu'elle tenait alors par la main.

— Alors, comme ça, reprit Isidore, vous ne venez pas faire un tour à la fête de Moncourt ?

— Non, mon cousin.

— Ah bien ! moi, j'ai comme une idée d'y aller flâner après mon souper. On dit qu'il y a spectacle de chiens savants, ça m'amusera.

— C'est ça, mon cousin, amusez-vous bien, murmura Mélie; et elle ajouta avec un accent d'amertume : Mais quoique ce soit le plus court de passer au long du cimetière, ça vous empêcherait peut-être de vous amuser; faut prendre un autre chemin.

— Ah bien ! dame ! ma cousine, répondit Isidore qui avait compris l'allusion et le reproche contenus dans ce conseil, écoutez donc, on ne peut pas toujours se désoler, aussi : il y a un temps pour tout dans ce monde. Bonsoir à mon oncle ajouta-t-il en la quittant.

A compter de ce jour, l'état de Mélie empira visiblement, sans que le médecin pût donner un nom à sa

Digitized by Google

maladie. Louciot, qui commençait à s'inquiéter sincèrement, voulait aller chercher un docteur à Fontainebleau. Mélie s'y opposa et trouva d'ingénieux mensonges pour lui prouver qu'elle n'était pas en danger.

— On n'est pas malade quand on dort, quand on mange et quand on travaille, lui disait-elle.

Cependant, un mois après sa dernière rencontre avec Isidore, Mélie, arrivée au dernier degré de la consomption, avait été forcée de prendre le lit, qu'elle ne quitta plus. Une seule fois elle entendit de sa chambre, qui donnait sur les champs, la voix d'Isidore, qui appelait ses chiens, car la chasse venait d'ouvrir. Elle se leva et se traîna péniblement à la fenêtre, où elle aperçut le jeune homme, qui, tout à l'animation que lui causait ce plaisir, lui fit de la main un geste rapide et s'éloigna sans lui parler.

Ce soir-là, son père étant absent, elle fit appeler le curé. Mais Louciot rentra comme on achevait d'administrer Mélie, qui était alors entourée de cinq ou six jeunes filles et de tous les enfants.

— Tu vas donc mourir, que tu as fait venir le bon Dieu à la maison ? Mais de quoi meurs-tu ? demanda-t-il.

Le prêtre, qui avait le secret de Mélie, fit signe à Louciot de s'agenouiller. La cousine d'Isidore s'éteignit six jours après. Elle était devenue si maigre, que ses doigts transparents ne pouvaient plus retenir la bague d'Isidore, et pour ne point s'en séparer, elle

Digitized by Google

l'avait fait suspendre à un fil qui tombait à la hauteur de son bras. De temps en temps, elle étendait sa main pour passer un doigt dans l'anneau, et tant qu'elle pouvait se maintenir dans cette position, elle semblait heureuse. Ce fut ainsi qu'elle mourut un soir du mois d'octobre. Le jour de l'arrivée des grives, comme Isidore le fit observer à son père.

Digitized by Google

XI

LE GARDE CHASSE

Peu de temps après la double mort de la Lizon et de sa cousine Mélie, Isidore était revenu à ses anciennes habitudes.

Abandonnant à son père, comme par le passé, le soin d'administrer la portion de biens qui lui était restée après le partage, il vivait uniquement absorbé dans sa passion pour la chasse.

Nous avons dit que de tout temps une certaine hostilité avait existé entre Isidore et les autres chasseurs du pays.

Cette hostilité avait plusieurs causes :

C'était d'abord l'antipathie qu'il avait provoquée en se tenant volontairement, et contre tous les usages, à l'écart de toute camaraderie. Mais le motif le plus sérieux consistait dans la rude concurrence qu'il faisait

Digitized by Google

aux gens de Saint-Clair et de Pontisy, qui prenaient des ports d'armes, en détruisant presque à lui seul tout le gibier qui se trouvait sur le territoire de ces deux communes.

Ceux qui ne pouvaient, comme lui, déserter leur travail pour leur plaisir et qui ne chassaient qu'une fois par semaine, le dimanche ordinairement, commencèrent à murmurer lorsqu'ils s'aperçurent qu'au bout de la saison de la chasse ils avaient à peine tué assez de pièces pour que la vente ou l'usage intime qu'ils en faisaient pût payer leur poudre et leur permis.

En effet, Isidore, en chassant tous les jours, et par quelque temps qu'il fît, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, laissait peu de chose à faire aux autres. La liberté dont il pouvait disposer n'était pas le seul avantage qu'il eût sur ses confrères, car son adresse exceptionnelle était encore aidée par la possession de chiens excellents et d'armes supérieures. On lui fit remarquer que, dans l'intérêt même de son plaisir, il devrait en modérer l'exercice pour en assurer la durée.

— Si tu continues ainsi, lui disait un de ses voisins qui avant lui passait pour être un des meilleurs *fusils* de l'endroit et dont la vanité souffrait un peu depuis qu'Isidore lui avait enlevé sa réputation, si tu continues ainsi, mon garçon, *d'ici t'à peu* il ne restera plus dans le pays assez de gibier pour reproduire l'espèce, et la rencontre d'un lièvre sera devenue un événement

Digitized by Google

curieux. Puisque tu as la chance d'avoir des réserves, va t'y amuser tout seul comme c'est ton droit, mais laisse-nous au moins le peu de *plume* et de *poil* que tu as épargnés. Il faut pourtant que tout le monde s'amuse.

Comme Isidore aurait voulu être dans le pays le seul qui eût le droit de porter un fusil, il ne prenait aucun souci des récriminations dont il était l'objet et n'en abrégeait pas d'une heure ses courses quotidiennes. Le plaisir que lui procurait l'exercice de la chasse était d'ailleurs doublé par la satisfaction de vanité qu'il éprouvait à rentrer chaque soir au logis le dos ployé sous le poids de son carnier rebondi, tandis que les autres chasseurs rentraient à vide. Lorsque le territoire communal commençait à se dépeupler, Isidore chassait alors dans les réserves qu'il s'était créées en entourant de palissades deux ou trois boqueteaux qu'il possédait sur les points opposés de la plaine, et dans lesquels le gibier poursuivi venait chercher un refuge.

Les rivalités de chasse sont très-fréquentes dans les campagnes, et surtout dans celles où la propriété est morcelée en petites fractions. Elles deviennent entre les habitants, lorsqu'ils se trouvent atteints dans leur égoïsme ou froissés dans leur vanité, l'origine de taquineries incessantes qui dégénèrent en procès. Quelquefois même ces querelles, en s'envenimant chaque jour davantage, font naître des haines vivaces et dangereuses, comme peuvent l'être toutes rancunes causées par la jouissance disputée d'un plaisir que l'on prend à main armée.

Digitized by Google

Une lutte sourde s'engagea pendant deux années entre Isidore Derizelles et les autres chasseurs du pays. Ceux-ci, n'ayant pu obtenir de lui qu'il ménageât un peu plus le gibier, menacé de destruction complète, s'entendirent entre eux pour le gêner dans ses chasses.

Des gens dont la propriété territoriale ne dépassait quelquefois pas un arpent, lequel était divisé en pièces de quelques perches, lui faisaient interdire le passage sur ce qu'ils appelaient pompeusement leurs terres. Cette taquinerie obligeait Isidore à faire de longs détours qui ralentissaient sa marche, et, malgré les précautions qu'il prenait, il lui arriva un jour d'être surpris comme il passait, ayant son fusil armé, sur le terrain d'autrui. Il usa envers ses voisins des mêmes mesures, et de son côté il leur fit interdire le passage sur son bien. Mais lorsqu'il rencontrait quelque délinquant, les gens dont il réclamait le témoignage pour constater le délit s'abstenaient, et le garde-champêtre lui-même semblait se ménager des absences volontaires toutes les fois qu'Isidore avait des occasions de requérir le concours de son autorité.

Il prit le parti de ne plus chasser que sur son bien, mais ses réserves furent d'autant plus vite épuisées que les autres chasseurs, jaloux de lui et abusant de l'impunité qui leur était presque tacitement promise par l'autorité rurale, venaient lui braconner le gibier que renfermaient ses réserves. Il voulut alors prendre en location une chasse du voisinage; malgré le prix élevé qu'il en offrait, on refusa de la lui louer, à cause

Digitized by Google

de la réputation de grand destructeur qu'il s'était faite dans le pays.

Isidore, qui était au reste loyal chasseur, avait toujours ouvertement méprisé les braconniers. Lorsque la rupture des palissades qui entouraient ses remises, et la présence de collets où ses chiens se prenaient, lui eurent démontré qu'ils l'avaient choisi pour être leur victime, son mépris pour eux se doubla de haine. Cette haine s'augmenta de son impuissance pour réprimer les délits dont il avait à souffrir quotidiennement, et lui fit concevoir un projet qui, s'il réussissait, lui permettrait de pouvoir satisfaire en même temps et sa passion pour la chasse et ses rancunes contre les gens qui faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher de s'y livrer librement.

Isidore songea à se faire nommer garde particulier du prince de***, propriétaire du château de Pontisy, dont les vastes attenances s'étendaient sur la plus grande partie du territoire de la commune dont le village de Saint-Clair dépendait lui-même.

Ce beau domaine déjà trois fois séculaire, comme les bois qui l'entourent, et qui tient sa place parmi les monuments historiques du département, était presque toujours inhabité. Le prince de***, grand voyageur, n'y faisait que de rares et courtes observations. Il avait confié l'administration de ses biens territoriaux à un vieil intendant, et la surveillance de ses bois à un vieux garde qui avait reçu de lui l'ordre d'être indulgent, et qui poussait cette indulgence jusqu'à l'aveu-

Digitized by Google

glement. Aussi les vieilles futaies de Pontisy, sous les voûtes desquelles avaient jadis retenti les trompes qui sonnaient le hallali du cerf devant *la belle Gabrielle*, étaient devenues le paradis du maraudage et du braconnage.

Depuis qu'il exerçait cette sinécure, le garde de Pontisy n'avait verbalisé que deux fois : la première fois contre un chasseur étranger au pays, la seconde contre Isidore lui-même, qui un jour, honteux de rentrer à Saint-Clair le carnier flottant, avait été rôder sur les bordures du bois du prince de***.

Ce fut dans cette circonstance même qu'Isidore avait pour la première fois conçu le projet d'être un jour revêtu d'un insigne pareil à celui que le garde lui avait montré en lui déclarant procès-verbal.

Les circonstances parurent, peu de temps après, vouloir favoriser ses projets.

On apprit que le châtelain de Pontisy était mort pendant une traversée lointaine. L'héritier du prince d*** était son gendre, le marquis de Cyran. En apprenant le nom du nouveau propriétaire de Pontisy, Isidore se souvint que le comte se trouvait au nombre des invités du roi Charles X, le jour où Sa Majesté avait témoigné le désir d'être témoin de son adresse. Isidore se rappela, en outre, que le comte de Cyran avait joint ses félicitations à celles du monarque.

Isidore n'attendit point que le nouveau châtelain vînt à Pontisy; il fit le voyage de Paris, et ayant été admis par le comte, il invoqua ses souvenirs et lui

Digitized by Google

demanda la place de garde particulier de son domaine. Avant de faire cette demande, Isidore avait franchement exposé les motifs qui le portaient à solliciter un tel emploi. Il avait su habilement éveiller la curiosité de l'héritier du prince de***, en lui faisant la peinture des déprédations de toute nature qui se commettaient ouvertement sur son domaine et particulièrement dans ses bois, à cause de l'incurie de son garde.

— Monsieur le comte, termina Isidore, tout ce que je vous ai dit est la vérité pure. Il y a, tant à Saint-Clair qu'à Pontisy, dix ménages qui, depuis dix ans, se chauffent avec votre bois et se nourrisent avec votre gibier.

Le comte de Cyran, qui était grand chasseur et qui se proposait d'habiter Pontisy pendant la plus grande partie de l'année, se laissa émouvoir par les récits d'Isidore.

Il trouva d'ailleurs original et utile tout à la fois pour ses intérêts d'avoir un garde qui, étant lui-même propriétaire, apporterait dans son service toute la passion conservatrice que donne le sentiment de la propriété.

Comme le comte lui promettait de le prendre pour garde aussitôt qu'il aurait atteint l'âge que la loi exige chez les individus qu'elle investit de cette magistrature rurale, Isidore fit ses conditions, qui furent acceptées par le nouveau châtelain de Pontisy.

Il aurait personnellement le droit de chasser sur toutes les propriétés confiées à sa garde.

Digitized by Google

Le jour même où il revenait de Paris, son père était victime d'un sinistre. Une pièce de blé de dix arpents lui appartenant, et dont la moisson en gerbes n'était pas encore rentrée, avait été incendiée pendant que Derizelles allait renouveler la police de son assurance, expirée depuis deux jours, chez l'agent de la Compagnie.

Isidore se montrait beaucoup moins sensible au dommage éprouvé par son père qu'à la rencontre qu'il fit le lendemain, en allant faire un tour dans un des bois de Pontisy qui devaient être prochainement confiés à sa vigilance.

Comme il venait à peine d'y entrer, il surprit le carrier Cantain accompagné d'un de ses camaades, portant un sac sur les épaules, occupé à lever un collet dans lequel un lièvre achevait de s'étrangler.

— Tiens, disait Cantain à son camarade, en lui donnant le gibier qu'il avait débarrassé de son engin, mets-le avec les autres.

Comme il achevait de parler, il aperçut le fils Derizelles.

— Ah! toi aussi, tu t'en mêles, lui dit Isidore.

— Dame! que veux-tu, répondit Cantain, je me marie demain; faut bien faire un peu la noce.

— Eh bien! reviens-y donc pour le baptême, fit Isidore.

— Ce n'est toujours pas toi qui m'en empêcheras, répondit ironiquement Cantain, qui s'éloigna avec son camarade.

Digitized by Google

A l'époque où sévissait le rigoureux hiver qus nous avons essayé de décrire au commencement de ce récit, Isidore était déjà depuis près d'une année garde particulier du domaine de Pontisy. A l'exception de deux ou trois fermiers, au nombre desquels se trouvait Derizelles, la commune comptait peu de propriétaires. Presque tout le territoire de Pontisy et de Saint-Clair étant encore une dépendance domaniale du château, les paysans qui ne possédaient point de bien, et qui voulaient faire de l'agriculture étaient obligés de louer, et c'étaient ces locations divisées à l'infini qui donnaient à la campagne l'aspect particulier qu'on remarque dans les pays de petite culture.

Sur les conseils que lui donna Isidore, le nouveau propriétaire de Pontisy, lorsque les baux passés avec les paysans furent arrivés à expiration, ne consentit à les renouveler qu'en supprimant à ses locataires le droit de chasse sur les terres que le bail livrerait à leur exploitation.

Cette restriction souleva bien dans le pays quelques résistances et quelques protestations; mais les gens qui n'avaient pas le moyen d'acquérir des terres furent obligés de se soumettre aux conditions imposées par le nouveau contrat de louage.

Comme nous l'avons dit en commençant, il existe certains délits, et le braconnage est du nombre, contre lesquels la loi peut protester par des poursuites et par des rigueurs, mais qu'elle demeure toujours impuissante à réprimer. Ainsi le paysan le plus honnête qui

Digitized by Google

se ferait un scrupule de dérober une grappe dans la vigne du voisin, ne se laissera jamais persuader par aucun raisonnement ni par aucun code qu'il n'a pas le droit de tuer le gibier qui se nourrit dans sa culture.

La première conséquence des mesures restrictives prises par le nouveau châtelain de Pontisy fut d'augmenter le nombre des braconniers.

Tous les gens qui, auparavant, se livraient légalement au plaisir de la chasse, cessèrent de prendre un port d'armes et employèrent l'argent qu'ils versaient entre les mains de l'État pour satisfaire librement leur passion en acquisitions d'engins prohibés.

La surveillance agressive d'Isidore était, d'ailleurs, de nature à provoquer les délits. Si vigilant qu'il pût être, et par cela même que sa garderie était très-étendue, il ne pouvait pas se montrer partout; et bien qu'il eût étudié toutes les ruses du braconnage, on en inventait chaque jour de nouvelles pour le mettre en défaut. Le fait même de sa nomination avait un caractère particulièrement offensif. Envers un garde étranger qui eût fait son devoir avec zèle, on n'eût employé que la ruse ; mais avec Isidore, qui était un enfant du pays, on avait déclaré tacitement que tout moyen mis en œuvre était de bonne guerre, et une conspiration avait été ourdie pour le provoquer à toute mesure, exagérant l'autorité que lui donnait son mandat, qui serait de nature à provoquer elle-même l'emploi de la force contre lui. Ses premiers débuts n'avaient pas été très-heureux. Les deux pre-

Digitized by Google

mières personnes contre lesquelles il avait verbalisé avaient été renvoyées sans condamnation, l'une parce qu'il y avait un vice dans la rédaction du procès-verbal, l'autre parce que le délit n'avait point paru suffisant pour motiver une peine.

Ces deux acquittements furent l'occasion d'un festin donné à l'auberge du *Sabot rouge*. On y servit un chevreuil tué dans les bois de Pontisy par les amis des accusés pendant l'absence d'Isidore, obligé de comparaître au tribunal pour soutenir sa plainte.

A la fin du banquet, où se trouvaient réunis tous les braconniers de Saint-Clair, c'est-à-dire le village à peu près tout entier, ils se rendirent armés de leurs fusils devant la maison d'Isidore, et, après avoir fait une décharge à poudre, ils lancèrent par-dessus le mur le pied droit de l'animal qui avait été le plat d'honneur du festin.

Isidore devait prochainement rencontrer l'occasion de prendre une revanche de cet injurieux hommage, qui était un audacieux défi porté à son autorité.

L'horrible misère contre laquelle luttait alors le pauvre ménage de la Maison de paille était arrivée à son comble. Pendant que Cantain et sa femme avaient épuisé pour vivre des ressources qu'eussent refusées des mendiants, leur enfant se mourait auprès d'eux, tué autant par le froid que par la faim, car la chèvre nourricière, n'ayant plus elle-même de nourriture, l'avait sevré, et lorsqu'il se penchait en criant hors de son berceau pour lui demander son lait, l'animal inquiet

Digitized by Google

allait fourrer son museau entre les genoux de la Roussotte et bêlait plaintivement comme pour lui demander du fourrage.

Un matin, Cantain traversait les bois de Pontisy, où il était allé chercher le médecin pour son enfant, qui venait d'être pris de convulsions. Comme il suivait tristement le sentier que bordait d'un côté le mur de clôture des taillis, il entendit à quelques pas de lui le cri particulier que pousse le lièvre quand il est pris dans un collet, et que les chasseurs appellent *cousinement*.

Cantain n'était pas braconnier. Quand il était garçon, comme tous les jeunes gens du pays, la veille d'une fête, ou à l'occasion de quelque solennité, il avait bien été pendant une nuit de clair de lune se mettre à l'affût pour tuer un lapin dans une garenne, mais comme il n'était pas connu pour vendre son gibier, il n'excitait point la défiance des gardes, qui ne l'avaient jamais pris ni essayé de le prendre. Depuis son mariage avec la Roussotte, il avait voulu deux ou trois fois aller au bois ; mais celle-ci, au lieu de l'exciter comme les autres femmes du pays faisaient avec leurs maris, l'en avait empêché.

Le premier mouvement du carrier en entendant le cri du lièvre, avait été de continuer son chemin en doublant le pas. Il n'ignorait pas que le collet où se trouve pris un gibier est quelquefois un piége tendu par le garde pour prendre le braconnier. Cependant, tout en marchant, il jeta un regard autour de lui. La

Digitized by Google

tombée des feuilles lui permettant de plonger son regard jusque dans les plus lointaines profondeurs du bois dépouillé il se convainquit qu'il était bien seul, et qu'il avait bien le temps d'aller, sans courir de risques, détacher l'animal qu'il apercevait, à trente pas devant lui, immobile dans la coulée tracée entre deux cépées.

Porté au marché de Fontainebleau, ce lièvre valait six francs, et si modique que fût cette somme, elle représenta deux jours de pain pour le carrier et sa femme, deux jours de feu pour son âtre éteint; c'était peut-être encore une botte de fourrage pour la chèvre affamée, c'était peut-être aussi des médicaments pour son enfant.

Cantain revint sur ses pas dans la direction du taillis où se trouvait le lièvre, puis il s'arrêta en hésitant, et regarda de nouveau autour de lui.

S'il n'apercevait personne, il était vu cependant. Au-dessus de lui, sur le sommet de la croupe que le bois formait en cet endroit en montant vers la lisière de la forêt, un homme le guettait, caché derrière un tas de bourrées. C'était le braconnier qui avait tendu le collet la veille, et qui, en venant pour le relever, s'était caché lorsqu'il avait entendu les pas de Cantain, qui faisait crier la neige en marchant. En voyant le carrier continuer son chemin, bien que les plaintes de l'animal eussent dû lui signaler sa présence, le braconnier supposa que le mari de la Roussotte n'allait pas relever le collet, parce qu'il avait remarqué quel-

Digitized by Google

que indice révélant peut-être la présence prochaine du garde. Comme il faisait cette réflexion, il aperçut, en effet, Isidore Derizelles qui faisait sa ronde matinale, en suivant, du côté de la plaine, le mur qui la séparait du bois. Ce fut alors qu'il s'effaça derrière les bourrées, où il se tint immobile.

Au cri poussé par le lièvre, Isidore, qui ne pouvait être aperçu de Cantain, de même qu'il ne pouvait l'apercevoir, s'était rasé au long du mur, et l'avait suivi jusqu'à un endroit où se trouvait une brèche, à l'angle de laquelle il s'arrêta. Quelques précautions qu'il eût prises pour se dissimuler, le braconnier avait cependant, sans le savoir, trahi sa présence. En se rasant derrière les bourrées mal échafaudées, il leur avait imprimé un mouvement qui n'avait pas échappé à Isidore, dont le premier regard avait sondé toute la pente boisée au bas de laquelle il se trouvait. Habitué à tirer une conséquence des moindres indices, il s'était déjà assuré d'une capture, et il attendait dans le plus profond silence que le braconnier vint relever le collet pour franchir la brèche et le surprendre en flagrant délit.

Tout ceci se passait pendant que Cantain, arrêté dans le chemin, hésitait à prendre un parti.

Isidore attendait ainsi depuis quelques minutes, lorsque son attention fut attirée dans une direction opposée à celle où il supposait la présence du braconnier. C'était comme un bruit de pas qui s'approchaient avec lenteur et précaution.

« Est-ce qu'ils seraient deux ? » se demanda inté-

Digitized by Google

rieurement le garde; et, comme il appliquait son œil à une sorte de petite lucarne naturelle que la chute d'une pierre descellée formait dans la muraille, il aperçut Cantain.

— Le carrier, bon! pensa Isidore; sans savoir qui est l'autre, j'aime mieux que ce soit celui-ci.

Et, s'apercevant qu'il avait oublié d'éteindre sa pipe dont la fumée, en s'élevant au-dessus du mur, pouvait indiquer qu'il était à l'affût, pour éviter le bruit qu'il aurait pu faire en la secouant, il en étouffa le foyer en appuyant fortement son pouce sur la cheminée.

Cantain se rapprochait de plus en plus. Quand il fut à deux pas du lièvre une crainte instinctive renouvela son hésitation. Puis, cédant comme malgré lui à l'impérieuse attraction de la nécessité, il se baissa pour détacher l'animal qui ne bougeait plus du piége où il se trouvait pris. Comme il dénouait le collet, un rapide souvenir lui retraça sa dernière rencontre avec Isidore Derizelles, et la sorte de provocation menaçante que lui avait faite celui-ci en le surprenant.

En ce moment, Cantain eut la conviction qu'il allait être pris, et cependant il ne s'interrompit pas.

Comme le mari de la Roussotte plaçait son gibier sous sa blouse, le braconnier, voyant Isidore épier le carrier, comprit qu'il pouvait tenter de s'échapper sans être poursuivi par le garde, qui n'abandonnerait pas une prise certaine pour une douteuse; et, quittant sa cachette, il se lança à toutes jambes dans les hauteurs du bois, où il disparut.

Digitized by Google

Le bruit qu'il avait fait en s'échappant fit relever la tête à Cantain ; il aperçut alors Isidore qui venait de franchir la brèche et se tenait immobile devant lui.

— J'en étais sûr, murmura Cantain répondant intérieurement à la crainte qui l'avait agité un moment auparavant.

— Moi aussi, j'étais bien sûr que je t'y reprendrais, répondit Isidore; mais cette fois-ci ce n'est pas comme l'autre, ça me regarde. Allons, continua-t-il en portant sa main sur la blouse du carrier, jette-moi sur le chemin ce que tu caches là-dessous.

Cantain laissa tomber son lièvre à terre.

— Écoute, Derizelles, dit-il à Isidore qui tirait sa montre de son gousset pour faire mention sur son procès-verbal de l'heure à laquelle il avait constaté le délit, — écoute, on ne t'aime pas dans le pays.

— On me craint et on a raison, fit Isidore.

— Eh bien, reprit Cantain avec un certain accent de tristesse et d'humilité extrême, c'est mauvais d'être craint dans un pays. Je le sais, moi, qu'on redoute, et qui, pourtant, n'ai jamais fait du mal volontairement; écoute-moi encore ; Veux-tu avoir en moi une âme dévouée ? ne me fais pas de procès-verbal aujourd'hui.

— Il y a trop longtemps que je te guette. Je te prends, je ne te lâche pas.

— Mais, dit Cantain, tu sais bien que je ne braconne pas. Si j'étais braconnier, je n'aurais pas jeté mon collet, ajouta-t-il en montrant le fil de laiton qui était resté accroché dans un arbre lorsqu'il l'avait lancé

Digitized by Google

dans le bois. J'ai ramassé le lièvre parce qu'il était à mes pieds, et aussi, continua-t-il, en serrant les lèvres, parce qu'on crève la faim à la maison, femme, enfant, bête et tout. Tiens, reprit-il en s'emparant d'une main d'Isidore avant que celui-ci eût pu s'en défendre, laisse-moi aller aujourd'hui ; je sais qu'il faut que tu verbalises, c'est ton devoir ; eh bien ! je te jure que plus tard, le jour que tu me désigneras, je viendrai me faire prendre pour que tu me fasses un procès.

— Cette farce ! fit Isidore en riant grossièrement ; et, redevenant sérieux, il reprit : Allons, pas d'histoires ; tu sais bien que ton affaire est faite.

— Tu ne veux pas? fit Cantain. — Il y avait tant de menace dans ces deux mots, qu'Isidore eut peur d'une voie de fait ; et s'étant reculé, il porta la main à son fusil.

— Le procès aura lieu, dit-il en se tenant sur la défensive.

— Soit. Mais souviens-toi que je porte malheur à ceux qui veulent me faire ou qui me souhaitent seulement du mal.

Digitized by Google

XII

LE PROCÈS-VERBAL

Isidore hésita un moment ; mais il eut honte de sa faiblesse et s'éloigna après avoir mis dans son carnier le lièvre que Cantain lui avait abandonné.

Une heure après avoir rencontré Isidore dans le bois, Cantain, revenant de chez le médecin de Pontisy qu'il n'avait point trouvé, aperçut le garde qui entrait à la mairie.

— Je m'occupe de toi, dit Isidore au carrier quand celui-ci fut auprès de lui ; et il lui montra une feuille de papier au coin de laquelle Cantain reconnut un timbre.

— Souviens-toi de Roussel, souviens-toi de la boulangère, lui répondit le carrier à voix basse. Je t'ai prévenu, prends garde.

Digitized by Google

— Des menaces ! interrompit Isidore ; bon ! j'en prends note. Ce n'est pas assez de l'amende, tu veux donc manger le pain de la prison ? Et il entra dans la maison commune.

Lorsque son mari revint à la maison, au seul aspect de sa physionomie, la Roussotte devina qu'il avait rencontré un nouveau malheur en route.

— Et le médecin ? demanda-t-elle avec inquiétude en montrant le berceau de l'enfant qu'elle avait couvert avec la limousine de son père.

— Le médecin ! répondit le carrier avec un accent farouche ; il était sorti pour aller voir un malade à Recloses, et comme les chemins sont mauvais, il ne reviendra peut-être que demain matin.

— Mais alors, fit la Roussotte en agitant avec son pied le berceau dans lequel se lamentait l'enfant, notre pauvre petit, qu'est-ce qu'il va devenir ? Ah ! fit-elle avec désespoir, Dieu ne nous prendra donc pas en pitié !

En ce moment, Cantain, qui n'osait pas raconter à sa femme sa rencontre avec Isidore, s'était accoudé sur le coin de la table, et jouait machinalement avec le licol de la chèvre. En lui voyant prendre le licol, qu'on ne lui mettait ordinairement que pour aller à l'herbe, l'intelligente bête, qui était accroupie sur une litière de feuilles sèches, se leva aussitôt et commença à tourner dans la chambre en faisant des bonds joyeux comme elle en avait l'habitude lorsqu'elle devinait qu'on allait la conduire au pâturage. Comme elle s'était approchée de Cantain et flairait, ainsi que pres-

Digitized by Google

que tous les animaux domestiques ont coutume de le faire avec les objets qui leur sont d'usage familier, le licol que le carrier tenait dans sa main, celui-ci l'ayant repoussée brutalement, la chèvre poussa un bêlement plaintif et revint se coucher sur la litière, léchant, pour tromper sa faim, les parcelles de salpêtre qui pouvaient se trouver sur la muraille.

— Écoute-moi, mon homme, dit la Cantain en s'approchant de son mari et en lui parlant avec un ton de résolution inaccoutumé, j'ai idée que Dieu nous abandonne comme ça parce que nous sommes trop fiers. — L'orgueil, vois-tu, c'est comme le pain blanc, ça ne convient qu'aux riches. Si nous avions voulu nous laisser mettre aux indigents, nous ne serions pas si malheureux! Supplier le malheur d'avoir pitié de vous sans vouloir s'humilier devant lui, c'est faire sa prière sans se mettre à genoux. Si ce n'est pas pour toi, si ce n'est pas pour nous, reprit-elle plus doucement, comme si elle eût été honteuse d'avoir parlé si haut à son mari, que ce soit pour notre petit, qui va mourir de froid, de faim, et aussi de notre orgueil! Donne-moi un mot de permission pour que j'aille à la mairie nous faire mettre aux pauvres. Et se jetant dans les bras de son mari, qu'elle embrassa avec une tendresse suppliante :

— Ah! Cantain, mon homme, je sais bien que c'est dur, va! Oh! l'aumône, fit-elle en s'interrompant, comme si elle se fût efforcée elle-même intérieurement lutter contre une dernière révolte de sa fierté. Puis,

Digitized by Google

laissant tomber sa voix noyée dans les larmes, elle serra avec force la main de son mari, et lui dit en montrant le berceau de l'enfant : — Mais tu vois bien qu'il le faut!

— Nous n'avons plus même cette ressource, ma pauvre femme, répondit Cantain ; la commune ne donnera pas de secours à un homme qui va être appelé en justice. Et il lui raconta sa rencontre avec Isidore, et le procès-verbal qui en avait été le résultat.

— Alors, fit la Roussotte en se laissant tomber comme anéantie sur sa chaise, si nous sommes dans les mains de Derizelles, nous sommes perdus; tu iras en prison, mon pauvre homme.

Et les deux époux demeurèrent immobiles et silencieux en face l'un de l'autre. Cette immobilité et ce silence lugubres n'étaient troublés que par les bruits sinistres de l'ouragan d'hiver qui s'engouffrait dans la cheminée et soulevait les cendres froides de l'âtre, où les chenêts eux-mêmes étaient revêtus d'une couche de givre.

De temps en temps, l'enfant, repris par ses convulsions intermittentes, poussait un cri épuisé, auquel la chèvre répondait par un faible bêlement en secouant dolemment sa tête barbue.

Si la Misère fût entrée en ce moment sous le toit de la Maison de paille, elle aurait reculé devant son œuvre.

Lorsque Cantain avait vu Isidore entrer à la mairie, celui-ci s'y rendait pour faire, selon les exigences de

Digitized by Google

la loi, l'affirmation du procès-verbal qu'il venait de rédiger. Il fut violemment dépité en apprenant par le secrétaire de la mairie que le maire et son adjoint étaient absents tous deux, et que leur retour dans la journée même était au moins douteux.

Le procès-verbal d'un garde devant, sous peine de nullité, être affirmé dans les vingt-quatre heures qui suivent le délit, et Isidore craignant, s'il attendait la rentrée des autorités de sa commune, qu'il ne fût trop tard pour assurer la validité des poursuites, il se résolut à aller faire son affirmation chez le juge de paix de Nemours.

Comme il exprimait cette intention devant le secrétaire de la mairie : Si vous voulez aller à Nemours et en revenir avant ce soir, vous n'avez pas de temps à perdre, lui dit celui-ci. Vous serez obligé de prendre le chemin le plus long, car il n'y a que la grande route qui soit praticable, et encore la diligence des frères Orson a été obligée de s'arrêter hier à l'auberge du *Cheval-Blanc*.

— Si j'étais seulement sûr que le maire ou l'adjoint soit revenu demain matin fit Isidore en hésitant.

— Avec ce temps-là, répliqua le secrétaire en montrant la neige qui commençait à retomber, on sait quand on part, mais on ne sait pas quand on pourra revenir. Ces messieurs peuvent rentrer ce soir, comme ils peuvent rester dehors jusqu'à demain. Moi je vous dis ça ; vous ferez ce que vous voudrez, vous m'entendez bien.

Digitized by Google

— Ah! tant pis, fit Isidore en se levant comme un homme qui prend un parti; avant tout, faut faire son devoir; j'irai à Nemours.

— Qui est-ce que vous avez pincé? demanda le secrétaire.

— C'est l'homme à la Roussotte.

— Le carrier de Saint-Clair! celui qui a fait mourir la boulangère! Oh! alors, je comprends que vous teniez à ce que l'affaire ait des suites.

— Bah! fit Isidore en regardant sa montre, en pressant le pas je pourrai aller à Nemours et en être revenu avant la nuit.

Avant de se mettre en route, il rentra chez lui pour prévenir son père qu'il allait en ville, et qu'il ne fût pas inquiet au cas où le mauvais temps ou quelque retard imprévu l'obligerait à passer la nuit à Nemours.

En apprenant que c'était à cause d'un procès-verbal dressé contre Cantain qu'Isidore allait à la ville, Derizelles, dont la rancune contre la Roussotte n'était pas encore éteinte, excita le zèle haineux du garde.

— Au fait, dit-il, j'ai une espèce d'affaire en train à Nemours. J'aurais bien pu attendre un jour ou deux qu'il fasse un temps meilleur, mais puisque j'ai une occasion d'y aller dans ta compagnie, nous ferons route ensemble. En voilà-t-il un hiver dur au pauvre monde! ajouta-t-il en regardant à la fenêtre dont les vitres, secouées par la bise, étaient obscurcies par la neige qui les fouettait obliquement. Ah! reprit-il en avalant d'en seul trait un demi-verre de vieille eau-de-vie, si

Digitized by Google

le bon Dieu était obligé de sucrer toute cette neige-là, il en serait plus avare.

Il était deux heures de l'après-midi lorsque le père et le fils se mirent en route. La course fut ralentie par un arrêt que fit Isidore, qui, ayant aperçu une bande d'oies sauvages, perdit une demi-heure en faisant un grand tour pour pouvoir les surprendre. Obligé de les tirer à une trop grande portée, il ne put les atteindre.

Lorsqu'il vint retrouver son père, qu'il rejoignit à un carrefour où aboutissaient les chemins de Larchant et de Villiers, il surprit Derizelles examinant avec inquiétude des traces qu'un animal de grande espèce avait imprimées sur la neige.

Isidore les ayant examinées à son tour, reconnut que ces traces, de grandeurs différentes, indiquaient le récent passage de trois loups dont une louve.

Isidore, quittant la route, s'avança de quelques pas dans les terres pour voir, par le pied des animaux, quelle direction ils avaient pu suivre, mais la neige tombait si abondamment que les empreintes étaient déjà effacées.

Tout en marchant, comme il avait tiré ses deux coups sur les oies, il rechargeait son fusil; en le voyant glisser des chevrotines dans l'un de ses canons, son père lui dit :

— Ma foi, tu as raison; avant d'arriver, nous pourrions encore rencontrer quelques-unes de ces bêtes-là, et, à ta place, je mettrais une balle.

— Je n'en ai pas dans mon carnier, répondit Isi-

Digitized by Google

dore ; mais, soyez tranquille, en cas de mauvaise rencontre, à quarante pas comme à vingt, avec cette charge-là, je ne crains ni homme ni bête.

— Tonnerre ! qu'il fait froid ! murmura Derizelles en frappant l'une contre l'autre ses larges mains recouvertes d'une sorte de gants sans doigts, en tricot épais, et qu'on appelle des *mouffles*.

En effet, la bise qui chassait la neige était devenue si aiguë qu'elle ouvrait des gerçures dans la peau exposée à l'air.

Quatre heures sonnaient à l'église de Nemours lorsque Derizelles et son fils traversaient le premier pont jeté sur le canal de Loing. Il était encore grand jour. Lorsqu'ils furent en ville, ils se séparèrent, l'un pour aller chez le juge de paix, l'autre pour aller traiter de l'affaire qui l'avait amené. Ils se donnèrent rendez-vous à l'hôtel de l'*Écu*.

Isidore y fut de retour le premier ; son père le fit attendre près d'une heure, et lorsqu'il revint, le jeune homme s'aperçut qu'il avait la langue plus habile que les jambes. Malgré toutes ses instances, il ne put décider Derizelles à s'en retourner sur-le-champ. Celui-ci s'obstina à vouloir dîner avant de partir.

— J'ai fait une bonne affaire, garçon, lui dit-il en se frottant les mains, une bonne petite affaire bien avantageuse, un bon petit sous-seing privé, passé pardevant maître Cachet Rouge et son collègue Cognac, en leur étude, chez le marchand de vin. Ah ! reprit-il comme s'il se parlait à lui-même, il a beau faire froid,

Digitized by Google

ça ne gèle pas les imbéciles. Il y en a encore, il y en aura toujours ! Il en faut même, mon garçon. Aussi, pour la peine, continua-t-il en frappant sur l'épaule d'Isidore, je veux t'offrir un bon dîner. Je connais la cuisine de l'*Ecu*; elle est bonne.

— Alors, dit Isidore, si nous restons à dîner, nous coucherons ici.

— Non pas, non pas, dit Derizelles, faut s'amuser quand ça se trouve, mais il ne faut pas négliger les affaires. J'ai besoin d'être à Saint-Clair demain matin. Mais comme je suis un peu chargé, ajouta-t-il en écartant sa limousine sous laquelle il cachait un sac plein d'écus, j'ai retenu deux places à la voiture d'Orson, qui part dans une heure. C'est une petite dépense; mais ce soir je ne regarde pas à l'argent. Pour lors, mon garçon, va-t'en au fourneau et demande à ton goût; ce qui te plaira me sera agréable.

Et il s'étala largement devant la béante cheminée de l'auberge, illuminée par une claire et joyeuse flambée de sarments, au milieu desquels brûlait en ronflant d'un côté et en pleurant de l'autre, un énorme tronc de hêtre.

Digitized by Google

XIII

UNE NUIT D'HIVER

Lorsqu'Isidore, après avoir commandé le dîner, revint auprès de son père, il trouva celui-ci qui, à moitié assoupi par la douce chaleur du foyer, fredonnait entre les dents un couplet de sa chanson favorite :

C'est pour aller voir Madelon, ma belle ;
Elle a des écus trois fois gros comme elle,
Don ! daine!
C'est l'amour qui nous mène.

Derizelles ne s'éveilla complétement que lorsqu'il sentit l'odorante fumée de la soupe lui monter aux narines.

Six heures venaient de sonner à l'auberge de l'*Ecu*, et Derizelles et son fils achevaient leur repas assez

Digitized by Google

largement arrosé, lorsque le conducteur de la voiture où leurs places étaient retenues vint les prévenir qu'on allait se mettre en route.

La neige avait alors cessé de tomber, mais le froid était devenu plus intense, et les étoiles claires et nombreuses semblaient frissonner dans la blancheur d'un ciel polaire.

Derizelles s'était endormi aux premiers tours de roue de la voiture, qui ne marchait que très-lentement, car, bien qu'ils fussent ferrés à glace, les chevaux modéraient d'eux-mêmes leur allure, comme s'ils avaient eu l'instinct d'un péril.

Quand on fut arrivé au pied d'une côte très-rapide qui se trouve à moitié chemin de Nemours et de Pontisy, le conducteur, pour alléger son attelage, pria les voyageurs de descendre jusqu'au moment où on aurait atteint la route plane.

Tout le monde descendit, à l'exception de Derizelles qui persista à rester dans l'intérieur et qui eut, à propos de son refus, une querelle avec le conducteur.

Isidore avait des habitudes de sobriété dont il ne s'écartait que très-rarement; comme pendant le dîner son père l'avait obligé à lui tenir tête à table, il se sentait le cerveau un peu embarrassé et la parole un peu difficile. Au milieu de ce commencement d'ivresse, une pensée nette s'était dégagée cependant, et troublait son esprit par une instinctive inquiétude.

S'étant rappelé la prédiction menaçante de Cantain,

Digitized by Google

depuis l'affirmation du procès-verbal qui devait entraîner des poursuites contre le carrier, Isidore avait peur. C'était même pour s'étourdir de cette peur, qui l'avait envahi en quittant la justice de paix, qu'il avait bu autant pendant son repas.

Sans pouvoir comprendre quelle en était la nature, il lui semblait que chaque pas qu'il faisait l'approchait d'un danger inévitable ; le « prends garde à toi » du carrier lui bourdonnait aux oreilles, et venait réveiller son inquiétude chaque fois qu'il parvenait à s'en distraire.

En montant lentement la côte, Isidore causait avec le conducteur qui marchait à côté de lui, enveloppé jusqu'aux yeux dans sa peau de bique.

Un incident de leur conversation frappa vivement son esprit, et fut comme une révélation du péril dont il se croyait menacé.

Vivant en rapports familiers avec les voyageurs qu'ils sont habitués à transporter, presque tous les conducteurs sont aussi, sur les routes qu'ils parcourent, les messagers des événements qui préoccupent ou émeuvent les pays qu'ils traversent.

Celui avec lequel se trouvait alors Isidore ayant va briller la plaque de son baudrier qui indiquait ses fonctions, lui demanda s'il n'était pas venu à Nemours pour assister à l'enterrement d'un de ses confrères qui avait été assassiné la veille par un braconnier.

Isidore répondit négativement et se fit raconter l'affaire.

Digitized by Google

Le conducteur fit rouler la chique qu'il mâchait du creux d'une joue à l'autre, et recommença un récit qu'il avait dans la bouche depuis deux jours. Le crime avait été commis dans des circontances à peu près semblables à celles où se trouvait Isidore. Le garde d'une grande propriété située dans les environs de Nemours avait été tué, la nuit, par un braconnier qu'il poursuivait depuis longtemps et auquel il avait déclaré procès-verbal.

— Figurez-vous, disait le conducteur dramatisant son récit en voyant l'impression qu'il causait sur son auditeur, figurez-vous que ce malheureux Michel (c'est le nom du garde) a été tué à coups de bâton, ayant son fusil à la main.

— Mais, interrompit vivement Isidore, il n'a donc pas fait feu.

— Quand il a vu sa vie attaquée, il a voulu tirer; mais la neige avait probablement pénétré dans ses capsules; ses deux coups ont fait long feu. Pas de chance, hein, camarade?

Isidore s'arrêta un moment, et s'étant approché de la lanterne de la voiture, il renouvela les amorces de son fusil.

— Et l'assassin, demanda-t-il au conducteur a-t-il été arrêté?

— Les gendarmes l'ont pris ce matin, répondit celui-ci. Comme on allait lui mettre les menottes, il a demandé un morceau de pain; et le brigadier m'a ra-

Digitized by Google

conté qu'en entrant dans sa prison, son premier mot avait été :

— Mon affaire est claire, mais on ne me tuera qu'une fois, et il y aura une bouche affamée de moins à la maison.

— Il avait donc de la famille? demanda Isidore.

— Une femme et deux enfants, dit le conducteur. Le garde avait aussi de la famille; mais le propriétaire a dit qu'il ferait une pension à la veuve.

Isidore ne l'écoutait plus; une vision rapide venait de traverser son imagination. Il voyait Cantain sortir de chez lui armé d'un bâton et venir l'attendre sur son passage.

En ce moment, deux des voyageurs qui marchaient à une vingtaine de pas derrière la voiture se replièrent vivement sur le groupe au centre duquel marchait le conducteur.

— Eh bien! demanda celui-ci, qu'y a-t-il donc?

— Là, au long du bois, dit l'un des voyageurs dont la voix tremblait un peu, il y a un homme. Il était sur le bord de la route, il s'est jeté dans le taillis quand il nous a aperçus.

— Ce n'est pas pour cueillir la violette qu'on se promène au bois par ce temps, dit un commis-voyageur; mais si ce gaillard-là vient nous demander l'heure, je la lui ferai voir à la clarté d'une amorce, ajouta-t-il en faisant sonner la batterie d'un pistolet.

— Bah! fit le conducteur en riant, il a vu que nous

Digitized by Google

étions plusieurs, et il est seul; il ne se sera pas trouvé en nombre. Au reste, dans un quart-d'heure nous serons à Pontisy.

Comme on était arrivé au sommet de la côte, le conducteur fit remonter le monde en voiture. Les bruyantes plaisanteries du commis-voyageur ne purent distraire Isidore de sa préoccupation. Le visage collé à la vitre, dont la chaleur de son haleine avait fait fondre le givre, il interrogeait la route, et, épouvanté par l'optique de la peur qui dénature la forme des objets, il lui semblait voir une ombre menaçante s'agiter derrière tous les ormes qui bordaient le chemin.

Au bout d'une demi-heure, la voiture s'arrêtait au relais de Pontisy. Pour la première fois depuis qu'il était parti de Nemours, Isidore éprouva un sentiment de bien-être en voyant briller les lumières du village.

Derizelles chancelait encore un peu lorsqu'il descendit de voiture, mais avec cette ténacité particulière aux ivrognes qui ne veulent pas avoir conscienee de leur état, il refusa le bras que lui offrait son fils et s'obstina à vouloir marcher tout seul.

Par la route communale qui relie ces deux villages, il y a vingt minutes de chemin de Pontisy à Saint-Clair. Cette route avait été déblayée la veille par les cantonniers; mais la neige qui était tombée depuis l'avait de nouveau comblée en quelques endroits. Aussi Derizelles et son fils marchaient-ils assez difficilement. Les craintes qui avaient abandonné Isidore le

Digitized by Google

reprirent aussitôt qu'il se trouva seul avec son père dans la partie de la plaine qui sépare les deux villages. A chaque instant il s'arrêtait pour regarder autour de lui, et au moindre bruit dont l'origine lui semblait suspecte, il sentait se coller sur sa peau la chemise glacée de l'effroi.

Le ciel s'était chargé de nouveau. La lune, à peine à son lever, venait d'être cachée par de gros nuages qui couraient chassés par le vent du nord, et semblaient, selon l'image arabe, un troupeau de moutons broutant les étoiles.

Cependant, on était déjà arrivé, non pas sans fatigue, à la croix qui indique les limites du territoire de Saint-Clair. A cet endroit, qui formait un carrefour où aboutissaient trois routes de traverse, la neige se trouvait accumulée si épaisse par le vent qui en avait déplacé les masses, qu'on y enfonçait jusqu'à mi-jambe.

Derizelles, qui commençait à souffrir du froid, voulut abréger le chemin, et, malgré les remontrances d'Isidore, il s'engagea dans un sentier qui longeait le mur du cimetière.

— Au bout du cimetière, nous prendrons la ruelle de la Pie-Borgne, disait-il en traçant à son fils le nouvel itinéraire, et dans dix minutes nous serons à une portée de fusil de notre maison.

— Mais il n'y a pas de bon sens, criait Isidore en voulant le retenir; nous pouvons nous perdre dans les champs.

Digitized by Google

— C'est vrai que le ciel est noir comme une calotte de bedeau. Mais ma semelle connaît le chemin, et en prenant celui-là, nous serons dans notre lit dix minutes plus tôt.

Isidore se décida à suivre son père, autant par la crainte qu'il avait de l'abandonner dans un mauvais chemin que pour ne pas rester seul.

— Laissez-moi prendre le devant, dit-il, et tenez-vous au mur du cimetière. Et, poursuivi par son hallucination, il marcha le premier, sondant l'obscurité d'un œil fixe, la main sur la batterie de son fusil.

Cependant Derizelles, bien qu'il eût pour se soutenir l'appui du mur, chancelait à chaque pas. L'étroit sentier dans lequel il marchait formait un talus dont la déclivité glissante s'abaissait dans une vigne. De temps en temps, le père et le fils, qui se voyaient à peine, tant l'ombre s'épaississait, s'appelaient par un cri pour se diriger.

Tout à coup, Derizelles, qui s'était trop approché du bon chemin, se trouva, avant qu'il eût eu le temps de se retenir au mur, entraîné sur la pente glissante du talus, et il tomba dans la vigne. Il se releva d'abord sans trop de difficultés, mais, dans sa chute, il s'était violemment heurté la poitrine à un faisceau d'échalas plantés la pointe en haut.

Il appela Isidore ; mais celui-ci, ayant cru voir une ombre se mouvoir à l'angle du cimetière, s'y était porté rapidement, et le bruit du vent, qui devenait

Digitized by Google

plus violent, l'avait empêché d'entendre l'appel paternel.

Derizelles, ayant fait de vains efforts pour remonter l'escarpement formé par le talus, continua son chemin au hasard à travers la vigne, en suivant, pour se guider dans sa route, la ligne confuse que traçait le mur du cimetière.

La vigne dans laquelle se trouvait alors Derizelles était cultivée en *riages*, c'est-à-dire que les rangées de ceps étaient séparées les unes des autres par une sorte de fossé. Chacun de ces fossés avait été comblé par la neige, dont les tombées successives ayant été gelées les unes après les autres, formaient une triple couche de glace, assez résistante pour supporter le poids du corps lorsqu'on ne faisait que passer, mais qui devait fléchir sous une pression prolongée.

Ce fut ce qui arriva pour Derizelles, dont le pas était encore alourdi par l'ivresse. Comme il suivait péniblement l'une de ces raies, la première couche de glace s'ouvrit sous son poids. Il crut sentir ses chevilles serrées tout à coup par un bracelet de fer aiguisé. Les efforts qu'il tenta pour se dégager firent bientôt rompre la seconde couche. Derizelles était pris jusqu'aux jambes. Un troisième craquement sourd se fit entendre, et au moment où il enfonçait jusqu'au-dessus des genoux, la tempête nocturne éclata avec fureur et l'enveloppa dans un tourbillon de neige.

— Isidore ! cria-t-il, à moi ! au secours !

Il n'entendit que le murmure des cyprès et des sa-

Digitized by Google

pins que le vent couchait sur les tombes du cimetière.

Cependant, à chaque tentative qu'il faisait pour en sortir, il sentait la neige foulée céder sous la pesanteur de son corps. Sensiblement pénétré par un engourdissement qui s'étendait déjà jusqu'au buste, il essaya de briser l'étau de glace qui le retenait; mais ses bras, paralysés par le froid, avaient déjà perdu la liberté de leurs mouvements. Il voulut crier de nouveau, un son rauque sortit péniblement de son gosier.

Tout à coup il se rappela le rêve qu'il avait fait la veille de la mort de la Lizon, et comme la neige tourbillonnait autour de lui en lui effleurant le visage avec ses parcelles glacées, il agita convulsivement la main en murmurant d'une voix étranglée :

— Ah ! les mouches ! les mouches !

Pendant que la situation de Derizelles s'aggravait en se prolongeant, et en même temps que le sentiment du péril et l'instinct de la conservation dissipaient les fumées du vin, une réaction opposée se produisait chez son fils, qu'il continuait vainement à appeler à son secours, sans que celui-ci lui répondit.

Isidore, en effet, qui d'abord n'avait été que légèrement étourdi, commençait à ressentir les effets de l'ivresse. Lancé à la poursuite du fantôme imaginaire né de sa propre terreur, il s'était avancé en courant au delà de l'enceinte du cimetière.

La tempête avait alors atteint les proportions d'un cataclysme. Aveuglé par les torrents de poussière nei-

Digitized by Google

geuse soulevée par le vent qui sifflait une plainte stridente dans les canons de son fusil, il était obligé de marcher de profil pour offrir moins de prise aux souffles impétueux de l'ouragan. Perdu dans les douteuses ténèbres de l'ivresse et de la nuit, il se heurtait à chaque instant à des objets dont la présence lui était seulement révélée par un rude et brutal contact. Tantôt, c'était une borne d'un champ qui surgissait sous son pied chancelant; tantôt c'étaient les branches basses d'un pommier ou d'un noyer, ébranlé du tronc à la cime, qui l'arrêtaient brusquement par le milieu du corps. Halluciné par l'épouvante et croyant sentir l'étreinte imprévue d'une main ennemie, il se rejetait vivement en arrière et poussait un *Qui vive!* alarmé qui sortait à peine de son gosier sec, en même temps qu'il faisait sonner comme une menace les batteries de son arme, dont les canons glacés semblaient cependant brûler sa main crispée.

Il errait ainsi depuis près d'une demi-heure, et, pendant qu'il croyait se rapprocher, s'éloignait toujours de l'endroit où il avait laissé son père. Bien qu'il fût familier avec les lieux, l'obscurité était si épaisse qu'il ne découvrait aucun objet qui pût lui servir pour s'orienter. Pendant quelques minutes, à l'égalité du terrain et à l'absence de tout obstacle, il reconnut qu'il était dans une grande pièce de terre dite *des soixante*, à cause de son étendue géométrique. Cette pièce étant située presque au milieu de la plaine de Saint-Clair, Isidore comprit qu'il devait être à une

Digitized by Google

demie-lieue de chez lui et revint sur ses pas. Il se crut un moment dans la bonne voie en reconnaissant qu'il marchait sur la lisière d'un petit bois au bout duquel se trouvait une route qui, en droite ligne, conduisait à l'abreuvoir communal, c'est-à-dire presqu'à deux pas de sa maison. Il fit tous ses efforts pour se maintenir dans ce chemin : mais les fumées du vin avaient tellement alourdi sa tête, qu'à chaque instant il la sentait heurter son épaule. Un impérieux besoin de sommeil commençait d'ailleurs à peser sur ses yeux. Pour tenir ouvertes ses paupières qui se fermaient malgré lui, et pour dégager un peu son cerveau des vapeurs croissantes qui l'enveloppaient, il prit une poignée de neige dans sa main et s'en frotta le front et le visage. Ce bain glacé eut un moment un résultat salutaire. Il marcha assez rapidement et assez droit, et sa vue éclaircie, commençant à s'habituer aux ténèbres, en perçait assez l'obscurité pour qu'il pût éviter les obtacles. Mais comme il arrivait à la corne du bois, au milieu du sentier qui le traversait, il aperçut à une distance très-rapprochée deux points lumineux pareils à des braises incandescentes, et qui s'attachaient sur lui avec une fixité persistante et magnétique. Presqu'au même instant, au milieu du vent qui se lamentait dans les arbres, Isidore entendit l'assourdissant tapage causé par les cris des pies et des geais, auxquels se mêlait le croassement des corbeaux, dont un émoi subit venait de troubler le sommeil. Cette bruyante alarme était motivée par la pré-

Digitized by Google

sence d'un des loups dont Isidore avait reconnu la trace sur la route de Nemours. L'animal, après avoir battu toute la plaine, venait sans doute d'entrer dans le bois pour y faire sa nuit, et son arrivée inattendue, signalée par un hurlement d'appel adressé à la louve errante, avait éveillé l'instinctive inquiétude des oiseaux.

Isidore connaissait les habitudes de l'animal qu'il avait en face de lui ; il savait qu'il se décide difficilement à se jeter sur un homme, à moins que celui-ci ne s'arrête ou ne fasse une chute qui embarrasse sa défense. Cette rencontre vint faire une diversion à la pensée qui l'avait jusque-là tenu sur un pied de défensive. Il oublia Cantain pour ne plus songer qu'au loup dont il voyait le regard flamber rouge comme la flamme de l'astre de Saturne.

L'animal, qu'Isidore ne pouvait apercevoir que comme une forme confuse, semblait rester immobile. Le jeune homme comprit que le bruit de ses pas, étouffé dans les clameurs de la tempête, n'avait peut-être pas indiqué son approche, et que si le loup ne l'avait pas encore éventé, il pouvait éviter sa poursuite en se mettant à contre vent de son flair. Mais alors il était obligé de tourner le bois dans le sens opposé, et de quitter la direction sûre que lui traçait sa route, pour se jeter de nouveau à travers champs.

Il s'y résolut cependant, préférant les hasards du chemin à une rencontre presque certaine avec un animal qu'il pouvait supposer affamé, et qui, à sa pre-

Digitized by Google

mière hésitation ou à sa première chute, pourrait lui sauter à la gorge. Il était retourné sur ses pas et avait déjà fait une trentaine de mètres, lorsqu'il entendit la neige crier régulièrement derrière lui. Il se retourna sans s'arrêter, et aperçut alors les yeux brillants du loup, qui, l'ayant éventé malgré ses précautions, le suivait en réglant son pas sur le sien.

Isidore eut un moment l'idée de s'arrêter et de tirer l'animal au moment où celui-ci voudrait s'élancer sur lui, mais en présence du péril, il craignait de ne pas retrouver son adresse ordinaire. L'obscurité était d'ailleurs si profonde, qu'il aurait eu de la peine à l'ajuster, car il n'apercevait pas même le bout de son fusil. Dans la crainte que le loup ne l'obligeât à faire feu en l'attaquant le premier, il se rappela une précaution qui consiste à attacher ou à coller à l'extrémité du canon de fusil, de petits morceaux de papier blanc, destinés à remplacer le point de mire que la nuit rend invisible.

Malgré l'émotion que lui causait son voisinage, Isidore trouva dans le danger même assez de sang-froid pour donner à son arme, au cas où il serait obligé d'en faire usage, toute la sécurité qui lui manquait. Tout en avançant péniblement et en se retournant de temps en temps pour observer la marche de l'animal, il fouilla dans les poches de son carnier où il prit une bourre faite avec un morceau de journal dont il déchira la marge blanche avec ses dents ; comme il n'avait point de ficelle, il rompit le cordon qui servait de jugulaire

Digitized by Google

à sa casquette, il s'en servit comme d'un lien pour attacher sur le canon de son fusil le morceau de papier blanc, qui pouvait, autant que possible, assurer la justesse de son tir.

Isidore, un peu rassuré par cette précaution, fit un appel à toute sa vigueur pour accélérer sa marche; mais elle se trouva de nouveau ralentie lorsqu'il eut abandonné la route pour rentrer dans la traverse. Malgré la fraîcheur glaciale de l'air, il sentait la coiffe de sa casquette humide d'une sueur brûlante qui se cristallisait en ruisselant goutte à goutte dans ses sourcils et dans sa moustache. Comme il était arrivé cependant au bord opposé du bois où il avait fait la rencontre de l'obstiné compagnon qui l'avait obligé à rebrousser chemin, il aperçut les yeux flamboyants d'un autre loup qui croisait dans la plaine comme s'il avait l'intention de lui barrer passage. Isidore tourna rapidement la tête et vit l'autre animal qui continuait à le suivre, mais il lui parut en même temps que la distance qui les avait séparés jusque-là l'un de l'autre s'était diminuée.

Machinalement il avait abattu son fusil dans la direction du loup qu'il avait en face de lui, et l'ajustait dans l'espèce de rayonnement que ses yeux formaient dans l'obscurité, lorsqu'il entendit un hurlement lointain qui semblait se rapprocher et auquel répondirent les deux animaux au milieu desquels il se trouvait.

— C'est toute la bande de ce matin, pensa-t-il intérieurement, et, pris par une de ces épouvantes qui pa-

Digitized by Google

ralysent la réflexion, il se jeta d'un bond dans le bois au bord duquel il se trouvait. En obéissant à un premier mouvement de terreur, lorsque Isidore s'était lancé dans le tailis, la branche inférieure d'un arbre contre lequel il s'était heurté sans le voir lui avait froissé la jambe. Cette branche, qui était à un pied du sol lui suggéra l'idée de tenter une escalade dans l'arbre auquel elle était attachée. Il y mit le pied pour essayer sa résistance, et l'ayant trouvée assez solide pour supporter le poids de son corps, il s'enleva aidé par elle jusqu'au milieu du tronc, qu'il étreignit de ses deux bras. Familier avec un exercice qu'il avait pratiqué lorsqu'il allait aux nids dans son enfance, il atteignit bientôt la fourche formée par les deux branches mères de l'arbre, et il se mit à cheval dessus.

En ce moment, dix heures sonnaient à l'église de Pontisy, et de la hauteur où il se trouvait et qui lui permettait de dominer toute la plaine, il vit les feux de ce village et ceux du hameau de Saint-Clair qui s'éteignaient les uns après les autres. Déjà aussi l'ouragan, si furieusement déchaîné, s'apaisait un peu. Les arbres, si violemment secoués et tordus quelques minutes auparavant, commençaient à s'immobiliser.

Les nuages, plus lents et moins épais, se laissaient pénétrer par la lumière nocturne des étoiles, qui déjà rendait les formes moins vagues. Aussi Isidore put-il bientôt reconnaître la taille des deux animaux auxquels il venait d'échapper, et qui rôdaient au pied de l'arbre, en répondant par intervalles inégaux aux hur-

Digitized by Google

lements impérieux par lesquels leur mère semblait les appeler. C'était la louve, en effet, qui, s'étant aventurée jusqu'à une maison isolée de Saint-Clair, dont la porte avait été laissée entr'ouverte par les habitants qui étaient à la veillée, avait étranglé un jeune veau. Trouvant la proie trop lourde pour l'apporter jusqu'à ses louveteaux, après l'avoir péniblement traînée jusqu'à un petit bois appartenant à Louciot, elle les appelait pour qu'ils vinssent la partager avec elle.

Isidore, son fusil à la main, suivait les mouvements des deux louveteaux, qui tournaient au pied de l'arbre; il allait les tirer, lorsqu'il s'aperçut que pendant son ascension sa poudrière était tombée de son carnier, et qu'il ne pourrait plus recharger au cas où il n'aurait pas atteint mortellement les deux animaux, qui, au bout d'un quart d'heure, obéissant à un énergique appel de la mère, prirent le parti d'abandonner une proie douteuse pour aller trouver celle qui leur semblait promise. Isidore les vit se diriger à grands pas vers un point de la plaine opposé à celui vers lequel il comptait se diriger. Il était d'ailleurs temps pour lui qu'ils s'éloignassent, car il n'aurait évité un danger que pour tomber dans un autre. Son immobilité aurait de nouveau provoqué le sommeil, et si dans sa situation il avait fermé les yeux, il n'aurait pas pu les rouvrir, car le sommeil, c'était la mort.

Il descendit en toute hâte de l'arbre et prit sa course. Débarrassé de l'inquiétude que lui avaient causée les loups, il fut repris par celle que lui causait Cantain,

Digitized by Google

et qui était si vive, qu'elle suffisait pour le tenir éveillé. Au bout d'un quart d'heure, il était déjà, sans le savoir, près de l'endroit où il avait laissé Derizelles, qu'il croyait rentré depuis longtemps, car il connaissait l'égoïsme paternel, et pensait bien que son père n'avait point songé à le chercher ni à l'attendre. En voyant devant lui le mur du cimetière, pour abréger la route il se jeta dans la vigne à l'extrémité de laquelle son père était depuis une heure enfoui jusqu'au ventre dans un triple étau de glace et de neige. Le sentiment de l'existence abandonnait déjà Derizelles. Au moment où il entendit les pas de son fils, il voulut cependant crier au secours; mais le son inarticulé expira dans sa voix. Il voulut élever ses bras roidis, mais ils restèrent pétrifiés au long de son corps.

Cependant Isidore, qui marchait toujours dans une attitude de défiance offensive, avait aperçu de loin une forme noire et d'apparence humaine qui se détachait sur la blancheur encore douteuse de la neige; il s'arrêta subitement et cria à haute voix, en prenant son fusil :

— C'est toi, Cantain; lève-toi ou je te brûle.

En reconnaissant la voix de son fils, Derizelles fit un suprême effort pour crier; il voulut s'ouvrir la bouche en y enfonçant le poing, mais ses dents demeurèrent serrées et comme scellées l'une contre l'autre. Il parvint cependant à élever une de ses mains au-dessus de sa tête; mais cette main était armée du bâton avec lequel il avait essayé vainement de rompre la glace qui l'entourait.

Digitized by Google

— Une fois, deux fois, lève-toi, ou je te brûle, répéta Isidore, éperdu d'épouvante.

Et, comme l'ombre restait immobile et silencieuse, il ajusta et fit feu.

Derizelles ploya le corps en avant et tomba en s'appuyant sur les mains.

— Il y est! il y est! s'écria Isidore, fou lui-même de terreur; et comme il piétinait sur le sol avec la fureur du sauvage qui célèbre sa vengeance, le poids de son corps fit céder la glace sous ses pieds, et il s'enfonça lentement dans un trou de neige où il se trouva enseveli jusqu'aux épaules.

Comme il criait au secours, il entendit le hurlement des loups qui semblaient se rapprocher.

Le corps de Derizelles et celui d'Isidore ne furent découverts que le lendemain matin. C'étaient les corbeaux et les oiseaux carnassiers volant en cercle autour d'eux qui avaient attiré l'attention de quelques gens de Pontisy.

Les deux cadavres étaient à moitié dévorés par les loups et les bêtes de proie, on ne retrouva sur le corps du fermier aucune trace qui pût indiquer un meurtre. La présence du sac d'argent dont il se trouvait encore nanti démentait d'abord toute supposition d'attaque nocturne, en même temps que la position dans laquelle le père et le fils avaient été rencontrés expliquait naturellement l'événement qui avait causé leur mort.

Mais lorsqu'on apprit qu'Isidore avait péri en reve-

Digitized by Google

nant d'affirmer à Nemours le procès-verbal dressé par lui contre Cantain, comme on connaissait en outre dans le pays la haine que Derizelles portait à la Roussotte, sa mort et celle de son fils furent attribuées par la superstition populaire à la mystérieuse influence qui semblait frapper mortellement tous les gens contre lesquels le carrier pouvait avoir un motif de rancune.

Une réelle épouvante s'empara alors de tous les gens du pays, et il fut décidé que, par tous les moyens possibles, on obligerait le ménage de la Maison de paille à abandonner Saint-Clair.

Louciot, que la mort de son beau-frère et de son neveu rendait héritier de la plus grande partie de leurs biens, se mit à la tête de ce mouvement, et, bien qu'il fût persuadé que l'événement qui le mettait si richement en deuil n'avait eu que des causes naturelles, il dénonça le carrier comme y ayant pris une part.

Le propriétaire de Pontisy, en apprenant la fin tragique de son garde, s'était ému de son côté. Comme il savait l'inimitié qu'Isidore s'était attirée par sa vigilance et sa sévérité, il n'était pas éloigné de croire que celui-ci avait été victime de quelque guet-apens. La lecture du procès-verbal dressé le matin contenait d'ailleurs une mention de menaces qui pouvaient devenir une charge contre celui qui les avait faites.

Le comte de Cyran, ayant obtenu du maire que l'on surseoirait à l'enterrement de Derizelles et de son fils, alla lui-même à Fontainebleau chercher le procureur du roi, qu'il ramena avec lui; et lorsqu'il lui eut ra-

Digitized by Google

conté les faits, celui-ci y trouva matière suffisante pour procéder à une enquête, en même temps qu'il ordonnait l'arrestation provisoire de Cantain.

Tout le village accompagna les gendarmes venus avec le procureur du roi, lorsque ceux-ci se transportèrent à la Maison de paille.

On trouva le carrier essayant de faire reprendre connaissance à la Roussotte, qui était évanouie auprès du berceau dans lequel son enfant était mort pendant la nuit.

Comme on avait oublié de refermer la porte, la petite chèvre se sauva dans la cour, et, franchissant d'un bond la clôture basse qui séparait la maison de la plaine, elle prit sa course dans la direction du taillis, où, avant les grandes rigueurs de l'hiver, la Roussotte l'avait quelquefois menée paître. Mais un paysan qui tirait des corbeaux l'ayant reconnue pour appartenir au ménage maudit, lui tira un coup de fusil à dix pas et la tua au moment où elle allait entrer dans le bois.

La douleur abrutie du carrier, le pitoyable état dans lequel était sa femme, le sinistre cadre que la misère donnait à leur désespoir n'émurent aucun des paysans que les gendarmes n'avaient pu empêcher de pénétrer dans la masure.

En voyant l'enfant mort, l'un d'eux dit même à haute voix :

— Tant mieux ! ça en fait déjà un de moins.

Sans qu'on lui eût dit pour quel motif on l'arrêtait, on conduisit le carrier dans la maison de Derizelles,

Digitized by Google

où la justice et les autorités du pays s'étaient rassemblées pour procéder au commencement de l'enquête.

Cantain ne put s'empêcher de pâlir lorsqu'on écarta les rideaux du lit sur lequel Isidore était étendu. En se rappelant l'espèce de menace qu'il lui avait adressée la veille devant la mairie, il partagea pour la première fois la croyance qui lui attribuait une influence fatale à ses ennemis.

Le premier mot qui lui échappa était de nature à le compromettre gravement devant tous ceux qui l'écoutaient.

— Je l'avais prévenu, dit-il en jetant sur le cadavre d'Isidore un regard dans lequel il y avait cependant plus de pitié que de vengeance satisfaite.

— Vous reconnaissez donc l'avoir menacé? lui demanda le procureur du roi en faisant signe à son greffier d'écrire les réponses du carrier.

Celui-ci raconta d'abord sa rencontre avec Isidore, et comment, après l'avoir supplié de ne point le poursuivre, il avait essayé de frapper son imagination en lui prédisant un accident prochain.

Son attitude et le ton avec lequel il répondit à l'interrogatoire qui lui fut adressé semblaient intérieurement convaincre, ceux qui en étaient témoins, de son innocence. Mais on avait remarqué que le fusil d'Isidore avait été déchargé d'un côté, ce qui pouvait faire supposer qu'il avait fait usage de son arme pour sa défense. La possibilité d'une attaque nocturne ayant été admise, Cantain fut conduit à l'endroit même où

Digitized by Google

les deux cadavres avaient été retrouvés, et où l'enquête se poursuivit par l'examen du théâtre des événements. Les traces de piétinement laissées par Isidore à la place où il avait disparu dans la neige purent un instant faire croire à une lutte. Mais lorsqu'on obligea le carrier à mettre ses pieds dans les empreintes restées visibles sur la neige, sa chaussure les dépassait en longueur aussi bien qu'en largeur. Cette observation allait être consignée, lorsque le garde-champêtre, qui avait été requis le premier, fit remarquer qu'une des ruses les plus banales des braconniers était de varier leurs chaussures pour que la trace qu'elles pouvaient laisser ne servît point à guider les gardes dans leurs recherches.

Des faits de l'enquête il ne demeurait cependant rien de précis contre le carrier; mais dans les éclaircissements et dans les renseignements que la justice demanda aux voisins de Cantain, dont l'animosité ne perdit point l'occasion de se manifester, il resta quelques présomptions morales qui convertirent son arrestation provisoire en mandat d'amener.

Le procureur du roi prit cependant en considération la situation de la femme de Cantain; et pendant qu'on emmenait celui-ci à la prison de Fontainebleau, il ordonna que la Roussotte fût transportée dans une maison de bienfaisance. Le maire fut chargé de veiller à l'inhumation de l'enfant mort.

Huit jours après son arrestation, un arrêt de non-lieu du juge d'instruction ouvrait à Cantain les portes

Digitized by Google

de la prison. Ce fut un jour de marché qu'il fut mis en liberté. Deux ou trois paysans de Saint-Clair l'ayant rencontré avec sa femme dans les rues de Fontainebleau, vinrent annoncer leur retour au village.

La nouvelle fit presque émeute.

— Puisque la justice et l'autorité ne veulent pas débarrasser le pays de ces deux *porte-malheur*, il faut nous en débarrasser nous-mêmes, dit un des voisins de Cantain.

— Tant que le nid y sera, dit un autre, les oiseaux y reviendront.

Le soir même, une main qui resta inconnue mit le feu à la Maison de paille.

Lorsque le carrier et sa femme revinrent le lendemain à Saint-Clair, ils ne trouvèrent plus que les quatre murailles noircies de leur masure.

Les deux époux restèrent d'abord immobiles, puis ils entrèrent silencieux dans les ruines, où leurs pas soulevaient une poussière encore chaude.

L'incendie n'avait rien épargné. Les rares et grossiers meubles que renfermait la chaumière n'étaient plus que des charbons.

En reconnaissant les débris du berceau de son enfant, la Roussotte se mit à genoux et fondit en larmes.

Son mari, qui fouillait dans les décombres, y trouva encore chauds le marteau de fer et le coin qui lui servaient au chantier.

Il prit le coin et l'aiguisa sur une pierre de grès qu'il avait mouillée avec sa salive.

Digitized by Google

— Cantain, mon homme, fit la Roussotte en se précipitant sur lui et en lui prenant le bras, tu vas venir avec moi; je ne veux pas que nous restions ici. Si je découvrais celui qui a mis le feu sous le toit où est mort notre petit, je te dirais de le tuer. Et s'il avait des enfants, ajouta-t-elle avec un sauvage accent de désespoir, j'irais les tuer moi-même. Allons, viens-tu? et prenant son mari par la main, elle le tira dans la cour.

— Allons-nous-en, répéta le carrier. Mais où irons-nous? demanda-t il en regardant sa femme avec désespoir.

— Voilà assez longtemps que nous marchons dans le chemin des malheureux, fit la Roussotte. Dieu se lassera de nous voir souffrir.

— Ma femme, dit Cantain en serrant avec force la main de la Roussottte, c'est plus fort que moi, je pense au mal.

— Je le sais bien, mon homme, interrompit la Cantain ; mais tant que je serai auprès de toi, tu n'en feras pas.

Et s'étant emparée de son bras, elle l'obligea à sortir de la cour.

Sans qu'il eût été aperçu par sa femme, Cantain avait ramassé un morceau de charbon, et, tout en suivant la grande rue qui compose presque à elle seule tout le village de Saint-Clair, il traçait, à l'insu de la Roussotte, une croix sur la porte des maisons devant

Digitized by Google

lesquelles il passait, en formulant intérieurement un vœu de vengeance.

Dans l'année qui suivit son départ de Saint-Clair, toutes les maisons que Cantain avait ainsi marquées furent frappées d'un sinistre.

Digitized by Google

XIV

LES REVANCHES DE CANTAIN

Lorsque nous avons, au commencement de ce récit, montré Cantain comme un des hôtes les plus assidus du *Sabot rouge*, trente années s'étaient écoulées et la génération qui, en le persécutant, l'avait obligé à quitter le pays, s'était presque renouvelée. Il était revenu à Saint-Clair, où il habitait la Maison de paille, qu'il avait fait rebâtir lorsque la mort de sa femme et l'établissement de sa seconde fille Héloïse, mariée au cabaretier Pampeau, étaient venus dater la nouvelle phase de l'existence qu'il avait adoptée à l'époque où nous le retrouvons.

A cette époque, le vieux Cantain, qui n'allait plus au chantier depuis qu'il se prétendait attaqué de la maladie du sable, vivait littéralement d'industries prohibées.

Digitized by Google

Il pratiquait surtout le braconnage aussi librement que s'il eût payé patente, et lorsqu'un garde nouveau arrivait dans le pays, Cantain avait l'habitude de lui prendre sa mesure, comme il le disait, par quelque témérité offensive qui était ordinairement une invitation à la prudence. Il était, en outre, le héros d'une foule d'histoires qui auraient pu fournir un dossier intéressant pour le procureur du roi, et depuis longtemps déjà, lorsqu'une volaille manquait au poulailler ou qu'un lapin avait disparu du toit, on n'accusait plus le renard.

Mais si l'opinion publique désignait à voix basse le carrier comme étant l'auteur de tous ces larcins, ceux-là mêmes qui en étaient victimes se refusaient à en aider la répression et s'abstenaient de toute déclaration hostile contre lui.

Cette impunité lui semblait assurée, grâce à la terreur traditionnelle que son nom excitait encore parmi les habitants de Saint-Clair, et surtout grâce à deux ou trois vengeances si habilement conçues et si habilement exercées qu'il avait été impossible de le poursuivre, faute de preuves.

Pampeau, dont la probité souffrait de la mauvaise réputation de son beau-père, hasardait quelquefois des remontrances.

— On se plaint de vous dans le pays, lui disait-il, et il se prononce de vilains mots quand on passe devant votre maison.

— De quoi se plaint-on ? répondait cyniquement le

Digitized by Google

carrier. Je ne prends que ce qu'il me faut ; et faisant allusion à l'ivrognerie de son gendre : Tu devrais bien faire comme moi, lui disait-il.

Cantain, en effet, bien qu'il fît quotidiennement une énorme consommation d'eau-de-vie, ne se mettait jamais en état d'ivresse.

— Mais au moins, répliquait Eustache, moi je prends à même mon bien, et ce que je prends je me le paye. Vous avez beau être connu pour un malin, vous trouverez plus malin que vous. On vous piégera comme un renard, et on vous fera cuire du pain dur pour vos vieilles dents.

— Les gens d'ici ne sont pas encore assez bêtes pour me prendre ou me laisser prendre ; ils savent bien que je suis aussi utile dans le pays que les *curés* (1) qu'on met au milieu d'un champ pour épouvanter les oiseaux. Le jour où je n'y serai plus, tous les habits verts et toutes les culottes de peau du canton vivraient dans votre poche.

— C'est égal, disait le gendre avec inquiétude, méfiez-vous. Ça finira mal, ça ne vaut rien d'être en guerre avec la loi.

— Je suis en paix avec moi. Va-t-en dormir, poche à vin, répondait le beau-père.

Les prévisions d'Eustache Pampeau ne devaient pas tarder à se réaliser. Un jour de fête patronale du pays,

(1) On appelle ainsi, dans certaines campagnes, les mannequins habillés de noir que l'on place dans les arbres à fruits au moment de la récolte.

Digitized by Google

un voisin de Cantain, nommé Guillorin, que son voisinage rendait plus souvent que les autres la victime du vieux carrier, l'accusa publiquement de lui avoir dérobé, la veille, un tas de bourrées dans son taillis. Excité sans doute par d'amples libations faites au café forain, il se montrait moins que de coutume ménager d'expressions compromettantes.

— Voyons, mon garçon, lui disait le garde-champêtre en essayant de le calmer, donne-moi des preuves de ce que tu avances, et je verbalise. Mais sans preuves, je ne puis rien faire.

— Des preuves! répétait le paysan, mais j'en ai de toutes chaudes. Le tas de bourrées est encore chez lui, sous son hangar; je les ai vues en montant sur mon toit. Si tu osais faire ton devoir comme je dis ce que je pense, ajouta-t-il en se retournant vers le garde champêtre, tu recevrais ma dénonciation.

— Un autre jour que tu seras de sangfroid et que tu auras des témoins, viens me trouver, tu verras si je boude, répondit le garde. En attendant, je te conseille de ne pas crier si haut. Nous sommes auprès de la maison de Cantain, il pourrait t'entendre, me demander mon témoignage, et je ne pourrais pas nier que je ne t'aie entendu tenir de mauvais propos sur son compte, en lieu public, ce qui constitue un délit.

Et il ajouta tout bas en désignant la maison du carrier:

— Je souhaite que le vieux ne t'ait pas entendu.

— Tu crois donc que j'ai peur! fit Guillorin excité

Digitized by Google

par la contradiction et aussi par la présence de quelques-uns de ses voisins.

— Peut-être pas aujourd'hui, mais demain ou un autre jour tu regretteras ce que tu as dit tout à l'heure, Ah! si tu étais sûr, encore! mais quand on n'est pas sûr, faut se taire.

— Eh bien, fit Guillorin avec une colère croissante que l'ivresse excitait encore, je veux que ce gueux-là sache ce que je pense de lui, ce que nous pensons tous et ce que personne n'ose dire ajouta-t-il, en provoquant par un regard l'adhésion des paysans, qui, en se rendant à la fête, s'arrêtaient pour l'écouter et se demandaient tout bas de quoi il s'agissait. Et s'étant baissé, il ramassa à terre un morceau de plâtre, puis il se dirigea vers la maison du carrier, qui était à quelques pas de la sienne, et il écrivit sur la porte en grosses lettres :

MAISON D'UN VOLEUR.

Tous les spectateurs de cette scène s'approchèrent l'un après l'autre pour lire l'injurieuse inscription.

— Mon garçon, lui dit le garde-champêtre qui l'avait suivi, tu es en train de faire des bêtises. Et comme il faisait un mouvement pour effacer ce qui venait d'être écrit, Guillorin se plaça entre lui et la porte.

— Non, dit-il, exalté lui-même par sa propre audace, ça y est, ça y restera.

Cependant le bruit du tumulte extérieur pénétrant jusqu'aux oreilles de Cantain, le fit sortir de sa mai-

Digitized by Google

son. Comme il paraissait sur le seuil, le chien Toto, qui rôdait dans le groupe, s'élança dans la cour.

En ouvrant sa porte, le carrier avait aperçu l'inscription et Guillorin, que sa brusque apparition avait fait légèrement pâlir, sans que celui-ci reculât pourtant.

Le premier regard de Cantain s'était promené lentement sur tous les assistants; et comme il semblait poser à chacun d'eux une interrogation muette et menaçante à la fois, tous, les uns après les autres, firent un geste négatif.

— C'est donc toi? demanda le carrier à Guillorin en même temps qu'il lui montrait la porte.

— Eh bien, oui, c'est moi; après? fit celui-ci en s'avançant vers le carrier. Voleur, c'est mon opinion; veux-tu que je la signe?

— Si tu veux, répliqua tranquillemeut Cantain. Et ramassant le morceau de plâtre que le paysan avait jeté à ses pieds après avoir écrit, il le lui tendit en lui disant:

— Tiens, voilà ta plume.

— Veux-tu que je mette aussi la date? dit Guillorin exaspéré; et il ajouta le quantième du mois au bout de sa signature.

— Ça n'était pas la peine, je m'en serais souvenu, va, répondit Cantain.

Et s'adressant aux paysans, dont le rassemblement devenait d'instant en instant plus nombreux, il dit à haute voix en leur désignant la porte de sa maison:

Digitized by Google

— Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille approuver l'écriture qui est ci-dessus?

— Ah! les lâches! exclama Guillorin en voyant que tout le monde gardait le silence autour de lui.

— Eh bien, Courraut, mon bonhomme, fit Cantain en se retournant vers le garde-champêtre et en lui montrant l'inscription faite par Guillorin, toi qui es l'autorité, fais ton métier; voilà un délit, et les témoins ne manquent pas, j'espère, ajouta-t-il en se retournant vers l'assemblée. Allons, Courraut, mon bonhomme, verbalise.

— Non, répondit le garde-champêtre; voilà les gendarmes qui arrivent, ce sera leur affaire.

En effet, on entendit le bruit rapproché d'un pas de chevaux, et deux gendarmes, envoyés à Saint-Clair pour maintenir l'ordre dans la fête, parurent sur la route.

En apercevant un groupe dans lequel semblait se manifester quelque agitation, ils pressèrent le pas de leur monture et arrivèrent bientôt devant la maison où presque tout le pays était rassemblé.

— Qu'y a-t-il? demanda le brigadier au garde-champêtre.

Courraut raconta ce qui se passait.

Les deux gendarmes parurent se consulter. Ils furent interrompus par Guillorin, qui renouvela son accusation avec véhémence.

— Voyons, avez-vous des preuves? demanda le brigadier en quittant la selle.

Digitized by Google

— Si vous voulez entrer dans cette cour, continua Guillorin en désignant Cantain, vous y trouverez les bourrées que cet homme m'a volées. Il y en a vingt-sept, elles sont sous le hangar.

— Vous niez, vous? dit le brigadier au carrier.

— Tiens! fit-il, cette raison! Est-ce qu'on n'est pas libre d'avoir des bourrées chez soi, surtout quand on les achète?

— A qui les avez-vous achetées? demanda vivement le brigadier.

— A lui, répliqua Cantain avec une vivacité égale.

Et il désigna parmi les assistants un des voisins de son beau-père.

— Est-ce vrai? demanda le gendarme à l'homme désigné.

Celui-ci parut hésiter un moment. Mais sa femme lui serra le bras et lui dit tout bas :

— Dis que oui, mon homme.

— Voyons, est-ce la vérité? fit de nouveau le brigadier.

— C'est vrai, répondit le paysan en baissant les yeux devant Guillorin.

— *Feignant!* fit celui-ci en frappant du pied.

— Vous, d'abord, pas de sottises, lui dit un des gendarmes.

— Tenez, brigadier, reprit Guillorin pâle de fureur, si vous voulez faire perquisition, j'ai un moyen de prouver que les bourrées sont à moi. Qu'on les délie,

Digitized by Google

l'une après l'autre, il y en a une dans laquelle on trouvera un lièvre caché.

— Un lièvre! dit le brigadier; mais la chasse est fermée.

— Je sais bien que je me dénonce, continua Guillorin avec la même agitation, mais ça m'est égal. Si je te fais prendre, ajouta-t-il à voix basse en s'approchant de Cantain, je serai poursuivi comme braconnier, mais tu seras condamné comme voleur.

— Ouvrez-nous votre porte, vous, dit le brigadier à Cantain; nous allons bien voir.

Mais avant que la porte fût complétement ouverte, le chien Toto, qui était entré dans la cour du carrier au moment où celui-ci en sortait, s'échappait par-dessus le mur de la plaine en emportant le lièvre, que son flair subtil lui avait fait trouver dans les bourrées remisées sous le hangar.

Digitized by Google

XV

FORCE A LA LOI

L'assurance avec laquelle Cantain soutenait l'accusation dirigée contre lui, l'absence de la preuve invoquée par son dénonciateur, l'état d'ivresse dans lequel se trouvait celui-ci, l'espèce de démenti donné à ses paroles par l'attitude des autres paysans qui s'abstenaient volontairement de charger le carrier, laissèrent les gendarmes dans le doute, et ils se retirèrent sans avoir verbalisé contre Cantain.

Comme celui-ci le pressentait bien, les gens de Saint-Clair avaient d'ailleurs une raison pour tolérer son maraudage. C'était une sorte de prime accordée tacitement à la terreur que le vieux carrier inspirait aux gardes d'alentour. Comme nous l'avons dit au

Digitized by Google

commencement de ce récit, ils apportaient dans leur service une réserve extrême qui était presque un encouragement au braconnage ouvertement pratiqué dans la commune.

Leur audace était devenue telle, que l'autorité, qui s'était montrée indulgente dans la crainte de renouveler le conflit grave qui déjà une fois avait ensanglanté l'auberge du *Sabot Rouge*, se décida à prendre des mesures rigoureuses.

Tous les gardes dont le zèle fut soupçonné douteux furent destitués par l'administration.

Cette mesure causa à Saint-Clair un grand émoi quand elle y fut connue.

La veille du jour où il devait quitter le village, le garde destitué étant venu le matin prendre le vin blanc au *Sabot Rouge*, y trouva Cantain, attablé, selon sa coutume, devant une chopine d'eau-de-vie et fumant un vieux bout de pipe noirci qui semblait rivé à ses dents.

— Eh bien, père Cantain, lui dit le garde en s'asseyant en face de lui, vous savez la nouvelle ?

— Je sais que mon voisin Guillorin a *descendu* encore une biche cette nuit, derrière sa maison. Tu as dû entendre le coup ?

Le garde secoua la tête affirmativement.

— Il va bien, Guillorin, continua le carrier. C'est la seconde grosse bête qu'il démolit depuis un mois, sans compter les petites. Dame ! il a raison, ce garçon, faut qu'il se fasse de l'argent pour payer les frais du

Digitized by Google

procès-verbal que les gendarmes lui ont fait l'autre jour.

— Il ne s'agit pas de ça, reprit le garde en choquant son verre contre celui du carrier. On me destitue !

— C'est une perte pour la commune, dit Cantain tranquillement ; tu seras regretté, mon garçon.

— Je le crois, reprit le garde ; car vous allez voir du changement après mon départ ; mon remplaçant est un gailland qui n'a pas froid aux yeux, et, comme il est étranger au pays, il n'aura pas de ménagement à garder. Ainsi, avant de partir, si j'ai un conseil à vous donner à tous, c'est de vous tenir sages.

— Eh ! fit Cantain en levant les épaules, je suis bien vieux pour me corriger. Ton remplaçant fera comme les autres. Toi aussi, dans le commencement, tu étais assez roide ; on ne rencontrait que toi, c'était gênant pour ceux qui allaient se promener la nuit dans les bois. Mais tu as fini par comprendre qu'il valait mieux rester auprès de ta femme ; on t'a averti d'abord.

— Oui, fit le garde en tressaillant comme ému par un souvenir, on m'a averti, il y a même un grain d'avertissement qui est resté dans la crosse de mon fusil. C'était du double zéro.

— Si tu n'avais pas compris cette fois, on aurait été obligé de redoubler l'explication avec du numéro à sanglier, qui est également bon pour le gendarme, dit Cantain en buvant son eau-de-vie.

Digitized by Google

— Ainsi, fit le garde, si je n'avais pas consenti à fermer les yeux sur les délits, vous m'auriez tué.

— Faut que tout le monde vive, mon garçon, dit Cantain ; et il ajouta : Explique nos usages à ton collègue.

— En attendant, reprit le garde, je vous conseille de vous méfier. Voilà dix ans que mon collègue brûle de la poudre avec les Arabes, et j'ai l'idée qu'il n'aura pas peur de la vôtre.

— On verra bien fit le carrier.

Deux jours après, le nouveau garde choisi par l'administration vint s'installer à Saint-Clair. C'était un grand garçon d'une trentaine d'années, qui avait le teint brûlé par le soleil de l'Afrique, où il avait servi pendant plusieurs années. Il s'appelait Chantereau et il était célibataire. La maison qu'il habitait était justement voisine du *Sabot Rouge ;* aussi le lendemain de son arrivée, avant de commencer sa ronde dans la partie de forêt confiée à sa surveillance, il entra à l'auberge et prévint Eustache Pampeau que, jusqu'au moment où il serait complétement installé chez lui, il prendrait ses repas au cabaret. En apprenant que Chantereau devait dîner le soir au *Sabot Rouge*, Cantain, qui, selon son habitude, voulait lui *prendre sa mesure,* dit à sa fille Héloïse :

— Tu mettras deux couverts à la table. Je veux voir sa figure au travers d'une bouteille, à cet homme-là ; et comme il faut tâcher d'avoir sa pratique, tu nous feras un dîner de gibier. Tout en parlant, il ouvrit sa

Digitized by Google

blouse et tira un faisan et un levraut qu'il donna à Héloïse. — J'espère, lui dit-il, que, pour ses vingt-cinq sous, il ne se plaindra pas d'être mal nourri; aussi, s'il ne paye pas le gloria au dessert, c'est un *rat*.

Dans la journée, le bruit se répandit à Saint-Clair que le beau-père d'Eustache Pampeau devait dîner avec le nouveau garde et qu'il le régalait de gibier. Tous les braconniers voulurent être témoins de cette bravade de leur doyen, et, le soir, la salle de l'auberge était trop petite pour contenir tous ceux qui avaient voulu assister au spectacle annoncé.

A cinq heures, Chantereau, ayant achevé sa tournée, entra au *Sabot Rouge*, où il trouva un couvert dressé avec plus de recherche et de symétrie qu'il ne s'attendait à en rencontrer dans un cabaret. Il était accompagné d'un de ces petits chiens d'Afrique qu'on appelle des chiens jaunes, et qui sont quelquefois d'excellentes bêtes courantes. Le chien, qui s'appelait *Moustaffa*, eut dès son entrée des mots avec Toto, auquel il voulait disputer sa place au foyer. Toto, qui avait le génie de l'égoïsme, commença par grogner et remua avec une vivacité pronostiquant la colère le pompon que sa queue formait au bas de son échine.

Moustaffa, comme s'il eût compris que, n'étant pas chez lui, il devait céder la place au maître de la maison, se reculait déjà à l'extrémité de la vaste cheminée. Cette retraite fit supposer au caniche inhospitalier que le chien du garde avait peur de lui, et, s'étant

Digitized by Google

élancé par un bond rapide, il vint lui mordre les pattes de derrière. Moustaffa se retourna rapidement et fit à son tour à Toto une morsure si profonde qu'il vint se jeter en grognant dans les jambes de Cantain.

— C'est bien fait, lui dit le carrier en le bourrant, fallait pas y aller.

— Je crois, dit Chantereau, que voilà deux bêtes qui ne seront jamais bien ensemble. C'est fâcheux, entre voisins.

—Oui, dit Cantain, parce que si on ne se plaît pas la première fois qu'on se rencontre, ça ne vient jamais bien après. C'est pour les gens comme pour les bêtes.

— Ça, c'est vrai tout de même, répliqua le garde : quand je suis entré au régiment, j'ai trouvé un camarade à qui ma figure ne plaisait pas ; il me l'a dit de trop près, et nous avons fini par aller nous faire la barbe avec un sabre : ce pauvre garçon, c'est la dernière fois qu'il a été rasé.

Tout en parlant avec une fanfaronnade volontaire, Chantereau avait tiré sa pipe de son carnier. S'étant aperçu qu'elle ne *tirait* pas suffisamment, il demanda à Eustache une paille pour déboucher le tuyau.

— Tenez, lui dit Cantain, en lui offrant un collet en fil de laiton, prenez donc ça ; ça vous sera plus commode.

En ce moment tous les assistants, assis aux tables voisines, tendirent le cou et observèrent l'attitude du garde.

Digitized by Google

— Faut que je l'essuie, dit-il en passant le collet dans un pli de son mouchoir : il y a encore du poil frais après ; il en pourrait entrer dans le tuyau de ma pipe et m'en venir dans la gorge ; ça me gènerait pour manger. Où donc avez-vous trouvé ça ? demanda-t-il au carrier, tandis qu'il faisait ployer le fil de laiton entre ses doigts.

— Dans ma poche, répondit le carrier : Si vous le trouvez trop gros pour votre tuyau, j'en ai un plus petit.

— Merci, celui-là me suffira. Et Chantereau, ayant ployé le collet, le mit dans son carnier. Eh bien ! avons-nous un bon diner ce soir, la mère ? dit-il en appelant Héloïse Pampeau.

— Un ordinaire du pays, répliqua Cantain : la viande de boucherie est si chère et le boucher demeure si loin, qu'on a été obligé de nous cuisiner un levraut et un faisan.

— En ce temps-ci, dit le garde, c'est du gibier cher aussi.

— Oh ! fit Cantain, quand on ne le paye pas !

— C'est comme si on l'avait pour rien, répliqua Chantereau.

Comme Héloïse apportait les deux pièces de gibier qui devaient composer le dîner, le garde lui dit :

— Ma bonne femme, je n'aime à manger que le gibier qu'on a tué en temps de chasse. Si vous n'avez pas autre chose, donnez-moi un morceau de fromage et une chopine de vin ; je m'en contenterai.

Digitized by Google

Et sans paraître prendre garde à l'attention hostile et presque provocatrice dont il était l'objet, Chantereau, s'étant reculé à un coin de la table, acheva tranquillement le modeste repas qu'on lui avait servi. Tout en mangeant, comme il coupait des bouchées de pain qu'il donnait à son chien, Toto vint à son tour faire la quête autour de lui.

— Toi, mon garçon, lui dit Chantereau en lui tirant légèrement l'oreille, tu n'as pas faim; je t'ai aperçu tantôt, dans la forêt, en train de ravager une *rabouillère ;* tu as au moins deux lapereaux dans le ventre. Si je t'y rencontre encore, je te campe un coup de fusil, parole d'honneur.

— Oh ! oh ! faudra voir, faudra voir, dirent deux ou trois voix, parmi lesquelles celle de Cantain.

— Eh bien, si tu veux voir ça, tu n'as qu'à venir dans la forêt, tu le verras, fit le garde feignant de répondre au chien. Va digérer ta chasse, ajouta-t-il en repoussant Toto vers la cheminée.

Comme il se levait pour s'en aller, Cantain lui dit ironiquement :

— Vous ne payez rien, avant de nous quitter ?

— Si vous voulez me dire votre nom et votre domicile, je vous paye un procès-verbal, pour avoir des engins prohibés dans votre poche.

— Je m'appelle Pierre Cantain, domicilié à Saint-Clair, répondit le carrier en se levant.

— Ah ! vous êtes Pierre Cantain ! fit Chantereau en le regardant ; très-bien ! Votre affaire est dans le sac,

Digitized by Google

ajouta-t-il quand il eut écrit quelques lignes sur un feuillet de son portefeuille.

— Vous voulez la guerre? lui dirent deux ou trois carriers en quittant leur place.

— Comme j'ai été soldat, je n'ai pas peur, répondit le garde. Mais nous ne l'aurons que si vous me la déclarez. Et il sortit en sifflant son chien.

Le lendemain, en faisant sa tournée matinale dans la forêt, Chantereau aperçut Toto qui était retourné à la *rabouillère* où il l'avait vu la veille. Il lui tira un coup de fusil à trente pas. Un instant il pensa l'avoir manqué, car, au moment où il ajustait, il avait senti son bras fouetté par une branche d'arbre; mais ayant vu le chien rouler sous le coup et rester ensuite immobile, il continua son chemin.

Cette exécution avait eu un témoin. Une petite fille, qui faisait brouter une chèvre, entendit la détonation et vit le chien tomber. Elle attacha alors sa bête à un arbre et, prenant ses sabots dans ses mains pour courir plus vite, elle descendit toute effarée au cabaret de Saint-Clair, où le cabaretier versait une tournée à des carriers.

— Mon parrain, cria-t-elle en entrant, on vient de tuer Toto.

— Ah! ce malheur, fit Eustache en se dressant; qui ça? où ça? ajouta-t-il.

— Notre voisin, le garde, avec son fusil, répondit l'enfant, soufflant entre chaque phrase.

— Tu peux l'assigner et le faire condamner à des

Digitized by Google

dommages-intérêts, dit un des carriers à Pampeau. On n'a pas le droit de tuer un chien, à moins qu'il ne soit enragé.

— La preuve qu'on n'en a pas le droit, c'est que les autres gardes n'osaient pas tirer dessus, ajouta un autre. Tu peux nous faire assigner en témoignage. Nous dirons que ton chien amenait du monde chez toi pour voir ses tours ; tu peux demander cent écus.

Pendant qu'on montait la tête à Pampeau pour qu'il assignât le garde-champêtre en dommage et intérêts, Cantain arrivait au *Sabot Rouge* pour y prendre sa ration d'eau-de-vie quotidienne. En apprenant le meurtre de Toto, il murmura entre ses dents et en faisant allusion à Chantereau :

— Décidément, il faut que ce gredin-là soit averti, ou nous n'aurons pas la paix. Il y a de la lune ce soir; j'irai en forêt; s'il vient me gêner, tant pis pour lui, je l'avertirai.

Pampeau, dont l'humeur était ordinairement si pacifique, était furieux de la mort de son chien.

— Toi, dit-il en se tournant vers sa filleule, tu vas me conduire à l'endroit où est resté Toto. Je veux l'enterrer dans mon jardin.

— Oui, mon parrain. Je lui planterai un petit cimetière, ça m'amusera, répondit l'enfant. Et elle ajouta avec une petite mine de convoitise : Nest-ce pas que vous me donnerez son habit de marquis pour mon poupart? C'est comme ça qu'on fait avec les habits du *monde,* quand ilest défunt.

Digitized by Google

Mais à l'instant même où l'on sollicitait son héritage, Toto reparaissait dans la salle du *Sabot Rouge*. Son maître pensa d'abord qu'il avait été seulement blessé et venait mourir au logis. En voyant sa gueule et sa barbe sanglantes, Eustache lui lava la tête dans une écuelle, et chercha vainement la plaie de la blessure. Il ne trouva aucune trace de plomb. Mais en même temps que l'eau dans laquelle on étanchait l'animal se colorait, Pampeau vit surnager une infinité de poils dont la présence lui expliqua bientôt la rotondité exagérée des flancs de l'animal, qui avait toute une famille de lapereaux dans le ventre.

Voici ce qui était arrivé : — Au moment où le garde l'avait couché en joue, Toto, s'étant rappelé un de ses anciens tours, avait fait le mort, et Chantereau, le voyant resté sur la place avait cru l'avoir tué.

— Ah ! ce malheur ! fit Pampeau, qui employait toujours cette locution, même lorsqu'elle était le plus contradictoire avec les circonstances ; si Toto meurt cette fois, ce ne sera que d'une indigestion.

Le soir même, un peu avant le lever de la lune, Cantain sortait de chez lui, armé d'un vieux fusil à canons courts, rouillés, et qui avait à lui seul tué peut-être plus de gibier que tous les chasseurs du département. L'affût auquel se rendait le carrier était situé au bord d'une grande pièce voisine de la forêt. Pour n'être pas aperçu du gibier qu'il venait y attendre, Cantain avait creusé une fosse dans laquelle il pouvait se cacher jusqu'à mi-corps. Pour que cette fosse ne

Digitized by Google

fit pas soupçonner un affût, il l'avait comblée avec du fumier recouvert d'une couche végétale. Mais le matin, en faisant sa ronde, le hasard avait conduit Chantereau sur cette pièce.

Les précautions prises pour dissimuler la présence du trou qu'il avait découvert en sentant le fumier céder sous ses pas avaient fait comprendre au garde à quel usage il était réservé. Il était allé d'une seule traite à Fontainebleau et avait demandé l'assistance de la gendarmerie pour faire une capture certaine. Aussi, lorsque le carrier arriva à son affût, il y avait près d'une heure qu'il était attendu par Chantereau, accompagné de quatre gendarmes cachés dans les taillis voisins. Ceux-ci le laissèrent déblayer la fosse du fumier qui la recouvrait, et lorsqu'ils l'y eurent vu descendre, ils s'avancèrent en le cernant, sur un coup de sifflet du garde.

Cantain ne vit d'abord que Chantereau. Il pensa l'effrayer en lui faisant siffler une chevrotine aux oreilles; mais au moment où il faisait feu il tombait lui-même dans la fosse, la tête ouverte par un morceau du canon de son fusil, qui avait éclaté entre ses mains. Quand les gendarmes et le garde accoururent pour s'emparer de lui, ils le trouvèrent immobile. Il mourut entre leurs bras pendant qu'ils le transportaient à la mare de Pontisy.

Le jour où on l'enterra, le *Sabot Rouge* réalisa une des plus belles recettes qu'il eût faites depuis son existence; et, en entendant sonner la messe du carrier

Digitized by Google

défunt, les gens de Saint-Clair se disaient entre eux.

— Il semble que nos cloches n'ont jamais eu une aussi belle voix.

Quand à Toto, il mourut lui-même peu de temps après, aveuglé par le bec crochu d'une buse à laquelle il avait voulu disputer une proie. Cependant, avant sa mort, il avait eu le temps de fonder une dynastie dont le représentant perpétue la vorace tradition paternelle.

Le *Sabot Rouge* existe encore, et c'est bien la plus fantastique auberge que puisse rencontrer le voyageur.

Il n'y a pas plutôt un litre de vin dans la cave, qu'il est bu par Eustache Pampeau. Il n'y a pas plutôt une côtelette dans le garde-manger, que l'héritier de Toto l'a dévorée.

Quant au braconnage, il a été surtout détruit par la destruction que les braconniers avaient faite eux-mêmes du gibier.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

I. Le Sabot rouge. 1
II. La maison de paille. 19
III. Un coin de l'Arcadie. 50
IV. La Lizon. 68
V. Isidore. 91
VI. Le Cœur et la Bourse. 113
VII. Le Code civil. 125
VIII. La Cousine Mélie. 147
IX. Le Charbon. 175
X. Où Derizelles triomphe. 212
XI. Le Garde-Chasse. 231
XII. Le Procès-verbal. 248
XIII. Une nuit d'hiver. 247
XIV. Les revanches de Cantin. 285
XX. Force à la loi. 292

VERSAILLES. — Imprimerie Crété, rue Colbert, 15.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

SEP 13 '58 H

DUE SEP '68 H

CANCELLED

4294564

CANCELLED

NOV 13 1973

DEC 3 '73 H

WIDENER

MAY 12 2002

BOOK DUE

WIDENER

MAY 5 2002

CANCELLED

Digitized by Google

Digitized by Google